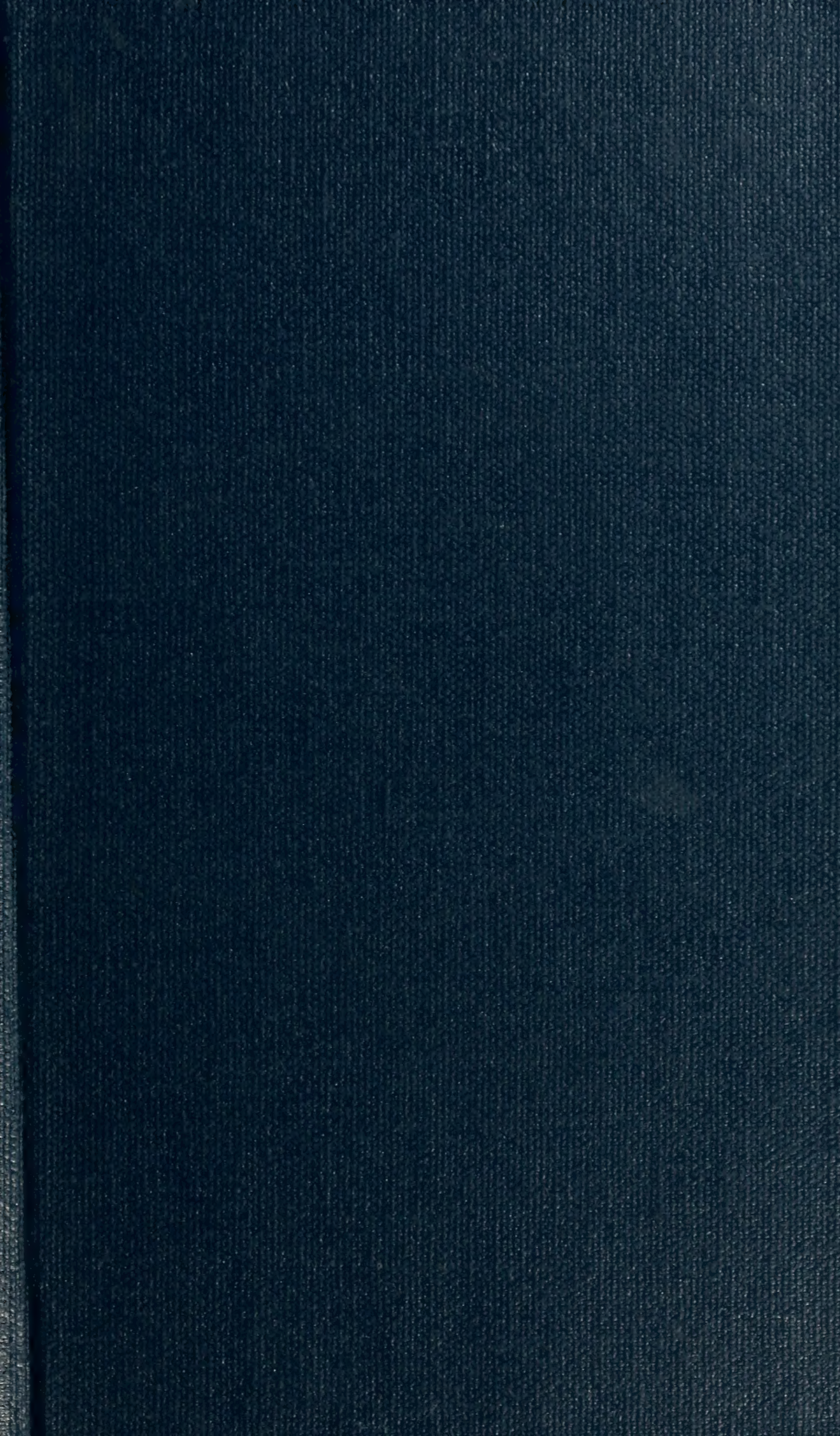


FÉNELON

DIRECTEUR DE CONSCIENCE

FÉNELON
DIRECTEUR DE CONSCIENCE

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

L'abbé Moïse CAGNAC

LICENCIÉ ÈS LETTRES

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CARMES ET DE LA SORBONNE

PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

15, RUE CASSETTE, 15

1901

A

Monsieur l'Abbé J. BOUSQUET

VICE-RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

HOMMAGE

de reconnaissance et d'affection.

PRÉFACE

C'est des *Lettres spirituelles* de Fénelon que nous voulons parler.

Que de fois nos maîtres de l'Institut catholique, de la Sorbonne et du Collège de France ont attiré notre attention sur la correspondance des grands hommes. Quelle mine d'arguments pour prouver un sentiment nouveau, quels renseignements précieux pour peindre une société, une époque ! Quels traits nets pour faire revivre l'écrivain lui-même (1).

Aussi, notre distingué professeur, M. Émile Faguet, n'hésita pas à nous répondre, un jour que nous lui demandions un sujet de thèse : Mais faites quelque chose sur la correspondance de Fénelon, par exemple les *Lettres spirituelles*. Que voulez-vous, nous autres, profanes, nous ne pouvons pas saisir la physionomie complète de ces hommes d'Église, quelque chose nous échappe. Le christianisme même de nos grands classiques n'est pas toujours facile à expliquer. Nous, dont l'éducation se fit plus dans Homère que dans l'Évangile, nous nous arrêtons souvent inquiets et surpris devant certaines expressions et certains sentiments.

Notre livre est né de cette conversation. Nous l'avons écrit dans la tranquillité et le calme, au milieu de Paris si vite troublé et trop souvent inquiet. Nous avons essayé de saisir le caractère de Fénelon, qu'on a voulu rendre inexplicable parce qu'il était complexe ; nous avons tenté de

1. M. Gaston Boissier, le fin et délicat professeur à qui les lettres sont redevables de si belles trouvailles, n'a rien trouvé mieux pour nous donner ses deux meilleurs ouvrages — *Cicéron et ses amis* et *Mme de Sévigné* — que d'ouvrir la correspondance des deux écrivains; il a fait deux chefs-d'œuvre. — Le plus beau livre sur Fénelon est *Fénelon à Cambrai*, d'après sa *correspondance*, par le prince Emmanuel de Broglie.

comprendre la merveilleuse influence de cet archevêque sur la direction de la vie et ses moyens d'action sur les âmes. C'était soulever des questions délicates, toucher presque le fonds mystérieux de l'âme humaine : aussi, c'est avec un religieux tremblement que nous avons assisté à ces scènes intimes. Rien ne convenait mieux à cette étude que le silence du dehors et la paix du cœur.

Cette étude est un essai littéraire et psychologique, et non un livre de théologie ; qu'on ne s'étonne donc pas de la brièveté des explications doctrinales ; nous ne faisons pas du dogme, mais de l'histoire humaine. Si certains états d'âme deviennent inexplicables à la raison raisonnante, nous avouerons que la raison, fortifiée par la foi, sait voir plus haut que cette terre, sans donner des explications que les consciences catholiques pourraient seules comprendre. Nous voulons parler à tous les esprits, montrer cette belle physionomie du plus charmant des directeurs, de ce Fénelon qui eût séduit les sages antiques.

Notre plan est très simple. Après une introduction sur la direction de conscience, nous avons fait un chapitre historique. La vieille méthode critique jugeait un écrivain par ses œuvres seules. Ni l'éducation, ni le milieu, ni les influences diverses n'étaient prises en considération ; aussi que de lacunes dans les jugements ! L'école de Sainte-Beuve réagit contre ces vues étroites, et l'histoire rentra dans la critique.

Donner à Fénelon la véritable place qu'il doit occuper parmi les directeurs du XVIIe siècle, exposer sa méthode en face des procédés de ses contemporains, et surtout de ses prédécesseurs, montrer son mysticisme droit et raisonné, au milieu du courant rapide et violent de christianisme incompris, telle fut l'origine de notre chapitre sur la direction au XVIIe siècle ; suivent quelques pages sur les premières années de Fénelon, puis un portrait en raccourci du grand homme ; et nous entrons dans notre sujet : *Théorie et pratique de la direction chez Fénelon.* Cette division si simple est un grand cadre à développements

variés et à démonstrations philosophiques. Une comparaison entre Bossuet et Fénelon était tout indiquée ; nous l'avons essayée en terminant.

Il nous reste une observation à faire et un devoir à remplir. Le savant éditeur des œuvres de Fénelon, M. Gosselin, les a cataloguées en six classes : *Théologie et Controverse ; Morale et Spiritualité ; Mandements ; Littérature ; Politique ; Correspondance* (1). Dans cette dernière partie, il y a une subdivision en six sections : correspondance avec le duc de Bourgogne, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse ; avec sa famille ; avec divers personnages ; lettres sur la juridiction de l'archevêque de Cambrai ; Lettres spirituelles ; Lettres sur le quiétisme. Il eût été préférable de suivre l'ordre chronologique pour mieux saisir l'évolution de la pensée de l'auteur, et cependant il est agréable aux chercheurs de voir d'une vue d'ensemble les Lettres qui se rapportent à un sujet unique. La variété de la première méthode est compensée par l'unité d'intérêt de la seconde. Toutefois, pour ce qui nous concerne, ce n'est pas seulement dans les *Lettres spirituelles* qu'il convient de chercher la méthode de direction de Fénelon, quelques-unes ne sont que de simples billets de santé et de nouvelles indifférentes (2). Il est par ailleurs des préceptes sûrs, des avis délicats, des conseils prudents. La correspondance avec le duc de Bourgogne, avec la famille des Colbert est une longue suite de pieux écrits. Dans la seconde classe : *Morale et Spiritualité,* ce sont des conseils et des avis qui, pour s'adresser à tous, ne sont pas moins précieux ; il faut même détacher le paragraphe cinquième : *Instructions et avis sur divers points de la morale et de la per-*

1. Nous voulons parler de l'édition en 10 volumes, appelée *édition de Saint-Sulpice*. — Nous la désignons, dans le cours de l'ouvrage, par Œ. C.

2. L'éditeur a réuni dans cette section les lettres adressées à trois grandes dames : Mme de Gramont, Mme de Montberon, Mme de Risbourg ; il était à prévoir que quelques-unes ne traiteraient pas de spiritualité.

fection chrétienne (1), ce sont de véritables *Lettres spirituelles*.

Enfin, il n'est pas inutile de parcourir les sermons et les plans de sermons (2), les Lettres sur divers points de spiritualité (3), sans oublier le *Manuel de piété* (4), pour connaître la véritable pensée de Fénelon.

Nous n'avons pas beaucoup de sources inédites, nous profitons des ouvrages nouveaux. Quand M. Taine présenta sa thèse de doctorat ès lettres : « La Fontaine et ses Fables », il n'avait pas songé à se procurer de nouveaux manuscrits ; la fureur de l'inédit n'avait pas encore sévi. Il fit cependant un chef-d'œuvre. Il avait compris mieux que les autres « le Bonhomme » ; puissions-nous, sans documents nouveaux, dire des choses nouvelles. Il y a dans les livres imprimés tant de choses qu'on ne remarque point ; et l'on serait bien savant si l'on utilisait tout ce qui se trouve dans les ouvrages connus.

Le devoir à remplir ! Il nous est bien doux de le dire. Remercier tous ceux qui nous ont encouragé, soutenu, aidé. Jeune et sans expérience, avec quelle attention nous avons écouté les sages conseils de maîtres dévoués : MM. Faguet, Crouslé, Gazier. Merci et reconnaissance à l'abbé Urbain. Ce savant n'a ménagé pour nous ni son temps ni ses livres ; nous avons profité et de ses conseils et de sa profonde connaissance du XVIIe siècle.

Paris, 10 mai 1901.

1. Œ. C., VI, p. 72. — 2. *Ibid.*, V, p. 604. — 3. *Ibid.*, p. 710. — 4. *Ibid.*, VI, p. 5.

INTRODUCTION

LA DIRECTION DE CONSCIENCE

I. Utilité de la direction de conscience. — II. Objections. — III. Qualités d'un bon directeur. — IV. Ancienneté de la direction de conscience : deux directeurs : un païen et un chrétien, Sénèque et saint Jérôme.

I

La direction de conscience existe, gouvernement difficile qui demande une pénétration merveilleuse et des procédés délicats. *Ars artium, regimen animarum.* L'âme, cachée dans les profondeurs de l'être, reste inaccessible aux regards. Ses manifestations extérieures ne sont souvent qu'un faible écho de l'agitation interne ; il arrive même que l'action est en désaccord avec la pensée. Qui se reconnaîtra dans ce labyrinthe ? qui lira dans ce livre à peine entr'ouvert ? qui pourra dire à cette âme qu'elle se trompe et s'illusionne ? Bien hardi, ce téméraire qui prend ma place dans l'orientation de mon être ; bien habile, ce savant spirituel qui me connaît mieux que moi-même ; bien imprudent, cet homme qui joue avec mon bonheur et avec mes éternelles destinées. Et cependant, cet homme existe. Il s'appelle le directeur de conscience.

Dans le commun usage, le confesseur et le directeur se confondent, et cependant l'un n'est pas l'autre. Le confesseur entend l'aveu des fautes, les apprécie et prononce un jugement d'absolution, si les dispositions du pénitent sont suffisantes. Le confesseur, la plupart du temps, ne se borne pas là ; il deviendra aussi directeur et, après le jugement rendu, il donnera des conseils, des encouragements, il répondra aux questions posées ; mais, en théorie, et assez souvent en pratique, le confesseur et le directeur ont chacun leur rôle.

Le directeur connaît les fautes, mais surtout les habitudes, les tentations, les attraits ; son rôle est de conseiller, de diriger dans les voies de la perfection en signalant les écueils, contrôlant les appels intérieurs de la grâce, proportionnant les efforts aux forces et aux dispositions ; en un mot, c'est un guide, un appui, un conseil.

La direction de conscience est si utile qu'on cite à peine quelques exemples de haute perfection réalisée sans le secours d'un directeur. La loi générale est que, pour se diriger dans les voies parfaites, on ait recours à un guide. A la vérité, pour ceux qui se contentent d'observer les préceptes généraux de la morale, les commandements de Dieu, les devoirs communs de la vie, un directeur n'est pas absolument nécessaire ; dans le langage chrétien, on peut faire son salut sans cet appui ; mais il est des délicats en morale, comme en art et en littérature ; ils veulent aller plus haut que la foule, ils aspirent au grand, ils écoutent avec attention les conseils du Christ et s'appliquent à la pratique des vertus héroïques. Pour eux, un directeur devient une nécessité ; il est difficile d'être un saint, surtout une sainte sans cela. La femme, par son tempérament même, agit avec passion, aussi bien dans le service de Dieu que dans les affections humaines. Bien rares sont celles qui possèdent l'exact et calme jugement indispensable au progrès de la perfection. La femme a besoin d'un soutien dans les affaires de l'âme comme dans les affaires temporelles. Ce besoin est tellement dans la nature que nous verrons des directeurs de consciences féminines dans la philosophie stoïcienne. « Soyez parfaits, dit le Christ, comme votre père céleste est parfait (1). » Mais que sommes-nous pour aller si haut ? libres, mais d'une volonté affaiblie ; intelligents, mais avec la vue obscurcie, nous ne pouvons pas marcher seuls. Ne voyez-vous pas les faiblesses de votre nature, vos facilités à tomber, vos langueurs, vos lâchetés, vos découragements ?

1. Matth., v, 38.

Serez-vous capable de vous relever vous-même, être faible et impuissant? Presque personne n'est fort contre soi-même, pour se dompter ou se vaincre : il faut donc une influence étrangère pour assister une âme qui a failli et pour la guider dans une voie meilleure.

Cette incapacité de nous diriger tient surtout à la difficulté de nous bien connaître. La même situation, claire, facile, s'il est question des autres, devient obscure et compliquée, dès qu'il s'agit de nous. Les excitations sensibles externes empêchent le plus souvent l'observation des mouvements intimes de l'âme. Nous ne saurions jamais nous désintéresser complètement de nous-mêmes : nous sommes frappés de suspicion légitime dans notre propre cause : aussi, devons-nous, comme le législateur, récuser de plein droit un juge dont les intérêts sont en jeu.

Quand bien même aucune influence ne viendrait arrêter l'effort de la volonté, paralyser les discussions de la conscience, « il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire (1). »

Tout n'est pas en morale aussi clair que nous serions disposés à le croire. Si, dans toutes les circonstances, il en était comme pour les principes premiers, si nous distinguions nettement les deux routes, celle du bien et celle du mal, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes; quelques conseils aidant, nous connaîtrions, comme nos premiers parents avant leur faute, le bon et le mauvais sans aucune crainte de se tromper.

Pratiquement, la démarcation n'est pas aussi bien établie, et il arrive que le mal se livre à de fréquentes incursions dans le domaine du bien. Comme le serpent, il rampe autour de nous, nous séduit, nous enlace. Il se fait accommodant, il ne nous demande pas de lui donner notre vie entière, mais un seul moment. Il se fait cauteleux pour obtenir une exception en sa faveur : Vénus s'habille en Minerve; il faut avoir le

1. Mot bien connu de M. de Bonald.

*

courage difficile d'y regarder de près et de se dire qu'un devoir, si agréable à remplir, n'est peut-être pas le devoir. On voudrait suspendre son jugement, mais la réalité nous presse de prendre parti et d'agir. Qui donc jettera un peu de lumière dans ces ténèbres, un peu de clarté dans ce dédale, si ce n'est un bon directeur.

La direction est la garantie suprême, opposée par la morale aux dangereuses incertitudes des consciences. Elle rend un double service. Elle tient les esprits en haleine, en les préservant de tout égarement durable, en les forçant à s'étudier et à s'interroger ; elle est ainsi pour eux la meilleure des disciplines et les rend plus capables de sortir avec leurs propres forces des difficultés où ils se trouvent engagés. Si ces difficultés deviennent insurmontables en raison de notre trop grande faiblesse, si l'ambiguïté des cas rend la tentation trop subtile, le directeur, confident de nos hésitations, instruit notre procès et le juge avec moins de chance d'erreur qu'une conscience tourmentée et inexpérimentée.

II

La direction de conscience n'est pas sans inconvénients ; eh quoi ! quand on sait tout le prix de la liberté et toutes les qualités que demande le maniement des âmes, qui pourrait se croire infaillible dans ce ministère redoutable ? Il n'est donc pas étonnant que des critiques vives et quelquefois bruyantes se soient élevées sur ce point.

Michelet, qui a écrit de si belles pages d'Histoire, a laissé tomber de sa plume un livre médiocre : *Le Prêtre, les Jésuites*. Les excès de la direction y sont exposés abondamment ; et ce n'est pas sans une triste émotion que l'on parcourt le fameux pamphlet. Rappelez-vous cette scène de famille : le père, fatigué par le travail du jour, rentre chez lui le soir avec un grand besoin de calme et de paix après l'agitation et le combat, de tendresse et d'épanchement après

la froideur qu'il a rencontrée ailleurs ; il sourit de loin à la femme qu'il aime, à l'enfant qu'il chérit, si beau avec ses grands yeux, son front pur, ses belles boucles de cheveux. Et puis, pas un sourire, un regard mort, des yeux mouillés de larmes. « Le mari trouve la maison plus grande et plus vide. Sa femme est devenue tout autre ; présente, elle a l'esprit absent ; elle agit comme n'agissant pas, elle parle comme ne parlant pas. Tout est changé dans leurs habitudes intimes, toujours par bonne raison : « Aujourd'hui, c'est jeûne. — Et de- « main ? — C'est fête. » Le mari respecte cette austérité ; il se ferait un scrupule de troubler une si haute dévotion, il se résigne tristement : « Cela devient embarrassant, dit-il, je ne « l'avais pas prévu ; ma femme devient une sainte (1). » Un être invisible est là à table entre le père et le fils, entre la femme et le mari, cet homme, c'est le directeur. » Cette page est triste et fausse. Elle peut être vraie, si le directeur est un coquin — honni soit qui mal agit — ou un maladroit ; mais Michelet avait trop d'esprit pour croire qu'un vrai directeur guidait cette famille. Ce ne sont pas là les préceptes de l'Église. Obéissez à vos maris, femmes, dit-elle, soyez l'ornement de votre demeure, rendez le foyer agréable. Charmez le cœur de cet homme qui vient lassé et un peu aigri par les luttes du dehors, dont le front garde encore la trace des soucis du jour et laisse pressentir ceux du lendemain. Un regard affectueux et souriant, une main prête à serrer la sienne, une parole du cœur, c'est ce qu'il attend et voilà de quoi lui faire un beau soir après les journées les plus orageuses. Nous sommes loin du sombre logis de Michelet. « Comme le soleil, dit la Bible, est l'ornement de l'univers, ainsi la femme vertueuse est l'ornement de la maison. » Le monde rend un hommage attendri aux sentiments qui la font agir.

Ailleurs, Michelet ne trouve dans la direction de conscience que le moyen de pécher plus librement. « Ces faibles âmes

1. Michelet, *Le Prêtre*, p. 200.

de femmes, après la corruption du XVIIe siècle, incurablement gâtées, pleines de passion et de peur, de mauvais désirs parmi les remords, saisirent avidement ce moyen de pécher en conscience, d'expier sans amender, sans amélioration ni retour vers Dieu (1). »

Ces cas peuvent se présenter sans doute, mais ce n'est pas la règle. Les meilleures choses peuvent se gâter. Parce qu'on abuse de la liberté, faudra-t-il la supprimer? parce que tous les malades ne guérissent pas, faut-il condamner la médecine?

Le directeur ne corrigera pas en quelques jours des défauts invétérés, des vices anciens. Et qui donc oserait rire de la faiblesse humaine? Un homme quittera son directeur plein de bonne volonté, après avoir librement promis de ne plus retomber dans la même faute; il a vu soudain le calme renaître dans son âme agitée, il s'est cru fort comme un roc. Demain une vague a renversé le frêle navire qui portait ses désirs et ses volontés. Il reverra le directeur, tranquille il est vrai, mais plus humble, il lui fera les mêmes promesses pour retomber encore. La direction de conscience est cause de ces chutes successives? mais vous ne voyez donc pas comme l'homme est fragile.

Et ces âmes de femmes du XVIIe siècle ne furent pas si faibles que paraît le croire Michelet. Mme de Longueville, la princesse Palatine, La Vallière étaient-elles de faibles femmes qui expièrent sans amender, sans retour à Dieu?

Duchesse de Vaujours, Mme de La Vallière resta trente-six ans, sous le nom de Sœur Louise de la Miséricorde, dans les sombres murs du Carmel. La Palatine savoura les rigueurs austères de la pénitence et, au plus fort de ses maladies, elle se reprocha d'avoir demandé quelque soulagement. Mme de Longueville chercha dans la rude école janséniste un moyen d'effacer les traces de ses premières années.

Les objections de Michelet ne sont pas bien sérieuses.

1. Michelet, *op. c.*, p. 81.

Caro est plus spécieux. Le délicat moraliste ne voit pas sans inquiétude les conséquences possibles de la direction. « A force de tribulations secrètes, dit-il, et de troubles, j'ai peur que l'âme dévote ne se lasse de ses luttes et ne se remette complètement aux mains d'autrui, et ne cherche son repos dans une abdication... On est presque heureux de sentir qu'on ne s'appartient plus, parce qu'on espère vaguement qu'on n'aura plus à répondre de soi... Voilà, selon moi, le péril le plus sérieux de la direction. Sous quelque prétexte que ce soit, l'âme n'a pas le droit de se démettre de sa responsabilité propre, elle n'a pas le droit de renoncer à la noble fatigue de vivre (1). »

Ces paroles partent d'un bon naturel. Certaines objections honorent ceux qui les posent. Caro n'attaque pas la pratique de la direction qu'il sait bonne, il craint qu'elle ne devienne nuisible. Hélas ! La vertu est un milieu. Ne soyez ni avare ni prodigue : ne diminuez pas la dignité humaine en vous faisant trop humble et ne dominez pas la foule avec un air superbe. Soyez bon ; mais, évitant d'être dur, ne devenez pas trop faible. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

La direction de conscience pratiquée par un homme inexpérimenté peut faire oublier à cette personne docile et fatiguée la « noble fatigue de vivre ». Cela s'est vu, mais cela ne prouve rien contre la direction de conscience.

Le directeur n'absorbe pas notre liberté, et s'il nous demande un lâche abandon au lieu de nous aider à vivre, cet homme ne connaît pas son sublime métier. Qu'il y ait des hommes confiants dans cette parole trop connue qu'obéir à son directeur, c'est obéir à Dieu, et que, partant de ce principe, ils usent et abusent de cette autorité redoutable, on ne peut le nier. Mais que conclure ? Qu'on peut abuser des meilleures choses. Sainte Thérèse changea souvent de directeur

1. Caro, *Nouvelles études morales sur le temps présent*, p. 160 et suiv.

et l'on se doute bien qu'elle ne désobéissait pas à Dieu, en laissant des directeurs qui ne la connaissaient pas et prétendaient la guider. On ne s'improvise pas plus médecin des âmes que médecin des corps ; et encore la comparaison n'est guère possible. Quelles profondeurs infinies l'âme ne renferme-t-elle pas ? Quel regard pénétrera dans cette nuit obscure ? Quelle intelligence démêlera ces fils qui se croisent et s'entrecroisent ?

Le vrai directeur ne commande pas, n'ordonne pas, il agit sur la volonté par des motifs et des mobiles ; le dirigé ne doit pas même agir nécessairement sous cette impulsion, il doit délibérer, comparer, raisonner. Le royaume du ciel ne s'acquiert que par la violence et non par l'abdication de la volonté.

Le jeune Tobie résolut d'aller à Ragès : « Je ne sais pas le chemin, dit-il. — Va, dit le père et cherche un homme qui te conduise. » Ananias fut le guide du voyage ; mais il ne se substitua pas à son compagnon, il ne lui enleva pas la « noble fatigue de vivre ». Il lui montre comment il doit agir pour arriver à travers les difficultés. Est-il en danger d'être dévoré par un poisson, il lui crie : « Saisissez-le par les ouïes et entraînez-le. » Ananias est un directeur.

Le nouvel Ananias aide nos pas chancelants, mais nous laisse le mérite de notre détermination ; il ne nous tient pas comme un bâton dans les mains d'un vieillard. « Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, rendez-les libres ; et autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnerez (1) ». Ce sont les paroles de Bossuet aux « véritables directeurs ». Le but de la direction serait d'apprendre à se passer de direction.

En un mot, nous nous soumettons au directeur de conscience, mais sans abdiquer notre liberté ; en obéissant, nous

1. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, LVIe jour, Œ. C., t. IX, p. 257.

restons libres. « Le libre arbitre n'est pas donné à l'homme pour lui permettre de suivre toutes ses fantaisies et de satisfaire tous ses caprices, il lui est donné pour que, à la différence des êtres sans raison, il n'agisse pas sous l'impulsion d'une nécessité naturelle, mais par l'effet d'un libre choix, né de l'exercice régulier de ses propres puissances (1). »

On rappelle alors l'exemple de Bossuet et de Fénelon disant quelquefois : Ne discutez pas ce que je vous dis, agissez, je réponds de vous. Mais on ne remarque pas assez à qui sont adressées ces paroles ; il s'agit de scrupuleux. Qui n'a connu de ces personnes indécises, troublées, perdues dans les hésitations, entraînées par tous les contraires ? malheureuses et inguérissables, dignes de pitié entre toutes. Grands moralistes, que ferez-vous devant ces misères ? Il n'est pas question de rechercher qui a perdu cette âme, qui a détraqué ces merveilleux rouages, peut-être trouverait-on un directeur inhabile, encore que le scrupule ait d'autres causes naturelles. Il faut guérir. Ne parlez pas du respect de la liberté. Cette personne vous crie : Si vous voulez, vous pouvez me guérir. Dites-lui de remettre sa volonté à la direction d'un homme éclairé et de l'écouter aveuglément, comme le malade obéissant boit une potion dont il ignore la bonté. Il ne s'agit pas ici d'une âme saine et pondérée. Hors cette situation, l'âme doit toujours rester maîtresse d'elle-même. Le directeur que nous choisissons de notre propre gré ne peut rien sur notre liberté ; mais, par cette élection, nous avons diminué les chances d'erreur. Un voyageur, qui prend les moyens de ne pas s'égarer ou de rentrer dans le droit chemin, s'il vient à se tromper, ne peut pas se dire privé de sa liberté. « Je ne haïrais pas, disait La Bruyère (2), d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, et d'en être gouverné en toutes choses et absolument et toujours ; je serais sûr de bien faire sans avoir besoin de délibérer ; je

1. *Summa theologica*, 2^a 2^{ae}, quaest. c, IV, art. 1, ad 1.
2. *Les Caractères*, ch. IV (Ed. Hémardinquer, Delagrave), p. 97.

jouirais de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison. »

III

Les responsabilités du directeur de conscience sont si grandes que personne n'osera s'immiscer dans la conduite des âmes sans les qualités nécessaires. L'âme de son côté veillera bien à ne se confier qu'à un homme digne de ce sacré ministère. « L'âme qui désire marcher en avant, sans risque de jamais revenir en arrière, doit bien examiner en quelles mains elle se remet ; car on a bien raison de dire : tel maître, tel disciple, et tel père, tel fils. Les inclinations du maître et ses affections s'impriment dans l'âme du disciple (1). »

« Choisissez un confesseur entre mille, dit Avila, et moi je vous dis entre dix mille : car il s'en trouve moins que l'on ne saurait dire qui soient capables de cet office (2). » Ces paroles de saint François de Sales devraient faire réfléchir les imprudents qui croient que la bonne volonté suffit pour conduire les autres.

Les moralistes chrétiens sont tous d'accord pour exiger du directeur la science, la piété et la prudence. Sans la science, il n'y a point de sécurité dans la doctrine et dans les décisions ; sans piété, il n'y a ni zèle ni intelligence des choses divines ; sans prudence, on n'aura ni conseil ni mesure.

Si l'on ne connaît pas la doctrine chrétienne et les règles de la spiritualité, il est impossible de conduire les âmes dans les voies de la perfection. Dieu garde mes religieuses, disait sainte Thérèse, « de se conduire en tout par un confesseur ignorant, quoiqu'il leur paraisse spirituel et qu'il le soit en effet. La science sert extrêmement pour donner lumière en toutes choses et il n'est pas impossible de rencontrer des personnes qui soient tout ensemble et savantes et spirituelles (3). » Le bon sens et la pratique ne suffisent pas ; sans la doctrine,

1. Saint Jean de la Croix, *Maximes et avis spirituels*, n. 180, 100.
2. *Introduction à la vie dévote*, 1re partie ch. V.
3. Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, ch. 5.

le bon sens est court et la pratique ne mérite pas le nom d'expérience ; un ancien auteur l'appelle une vieille habitude d'erreur.

Après l'étude de la science morale et de la spiritualité, le directeur s'appliquera à connaître le tempérament des âmes qui s'adressent à lui : « Le bon pasteur connaît ses brebis. »

Il connaît leurs pensées, leurs goûts, leurs desseins, leurs secrètes aspirations ; il connaît les sources vives de leur vie morale, leurs peines, leurs difficultés, leurs espérances, leurs craintes. Il sait quelles formes du mal sont plus répandues parmi elles et quelles sont les causes de leur faiblesse. Sa connaissance ne se borne pas à des catégories : « il appelle ses brebis par leur nom » ; il connaît chacune d'elles en particulier. Comment pourrait-il, sans cela, approprier les remèdes aux maladies ? donner le lait aux enfants, le vin aux vieillards ?

C'est au directeur savant et expérimenté que s'appliquent les paroles du Sage : « L'or et les perles sont des choses précieuses ; plus précieuse encore est la parole de l'homme savant (1). »

La piété, cette inclination du cœur vers Dieu qui nous le fait aimer comme notre père, et qui suppose la mortification des sens et l'esprit d'oraison, la piété est nécessaire au directeur. Comment conduire les âmes dans des voies que nous ne connaissons pas ? Comment parler le langage de l'amour, si nous ne connaissons que celui de la crainte ? Outre que le directeur, dépourvu de piété, s'expose à de grands dangers sur lesquels nous n'insisterons pas, tant ils sont évidents, il est souvent la cause de la ruine des âmes qui lui sont confiées. Sans l'esprit de piété, on n'a pas l'intelligence des attraits, des besoins, des désirs qui tourmentent les âmes : dès lors comment les diriger ? Elles languissent comme les plantes privées de rosée.

Le directeur pieux ne manquera pas de zèle pour conduire

1. Prov., xx, 15.

les âmes à la perfection ; il les entraînera par ses exhortations et par ses conseils ; il les aidera de ses prières. « La piété est utile à tout : elle a les promesses de la vie présente et de la vie future (1). »

Le zèle est le résultat de la piété. Qui aime Dieu veut sa gloire, et la gloire de Dieu, c'est la perfection des âmes. Mais que ce zèle soit pur, éclairé, patient. Il faut aimer les âmes, non pour jouir d'elles, mais pour les conduire à Dieu. L'égoïsme se retrouve partout, et tel directeur, qui s'afflige d'avoir perdu une pénitente, qui accorde des préférences à certaines personnes, n'est pas éloigné de rechercher plutôt son plaisir que le bon vouloir de Dieu. Ce zèle doit être éclairé. Il peut se trouver des directeurs qui, méconnaissant les forces de l'âme humaine, exagèrent les conseils de l'Église et de l'Évangile. L'esprit humain, enserré dans des étroites limites, désespérant d'arriver à une perfection impossible, se retire triste et découragé. Rappelez-vous que l'âme humaine, si belle dans ses aspirations, reste attachée au corps dont elle ressent toutes les bassesses. Serait-ce d'un zèle éclairé de conseiller les mêmes pratiques de dévotion aux prêtres et aux soldats, aux enfants et aux hommes, aux pécheurs repentants et aux âmes dégagées des liens du péché ? Il faut user de patience, savoir écouter, sans s'étonner ni s'irriter, les confidences les plus pénibles et les plus fatigantes. Sans doute, tout ce qui nous touche prend des proportions inattendues. Personne n'a souffert comme celui-ci, personne n'a ressenti les tentations de celui-là. Ne vous hâtez pas cependant de conclure ; qu'importe même l'exagération d'une sensibilité maladive ; cette femme souffre et toute douleur est pitoyable. « Coups de poignards ou coups d'épingle, qu'importe, si on en meurt. » Le directeur doit à ces âmes désolées une parole de consolation, un baume bienfaisant ; elles attendent et elles espèrent un rayon d'espérance.

1. Saint Paul, I Tim., IV, 8.

Le chemin de la perfection est long et difficile : l'homme est faible : chaque pas marque une chute ; avec quelle délicatesse, il faut traiter cette fragilité ! avec quelle patience il faut attendre ! *Expectans, expectavi* (1).

IV

La direction de conscience n'est pas une invention nouvelle. Sans remonter jusqu'à Aristote et à la « Morale à Nicomaque », nous rencontrons à Rome même, à l'époque impériale, une école philosophique qui apporta beaucoup de soin à la conduite de la vie. Un fin littérateur, M. Martha (2), n'a pas craint de nous faire le portrait d'un vrai directeur de conscience, en parlant de Sénèque.

Quand la philosophie stoïcienne prit, au premier siècle de l'ère chrétienne, une grande influence sur les plus nobles esprits de Rome, les patriciennes eurent leur philosophe, vrai directeur avec lequel elles entretenaient correspondance, qui leur enseignait le moyen de supporter la souffrance et de mépriser la mort.

Sénèque est le plus connu de tous. Il n'a pas un dogme bien arrêté, il avait bu, dans sa jeunesse, à toutes les sources de la philosophie ; mais il connaît le cœur humain. Le prédicateur de morale est bien supérieur au philosophe stoïcien. Il ne veut donner que des conseils ; il ne dogmatise pas, il fait de la morale pratique ; il n'ignore pas la force des principes pour la direction de la vie, mais contre les adversaires de la direction, il défend l'efficacité des conseils. Fénelon et Sénèque répondent aux mêmes objections. « On me dira peut-être, dit l'archevêque de Cambrai, quelle nécessité de prendre un directeur, puisque la règle est un directeur par écrit. Il est capital de ne vous conduire pas vous-même ; vous serez aveugle sur votre

1. Ps. xxxix, 2.
2. Martha, *Les moralistes sous l'empire romain*, p. 8 et suiv.

intérêt ou sur une pression déguisée qui trouble votre vue (1). »

Sénèque demande lui aussi un directeur. Il admet l'utilité, la nécessité même de la règle écrite et il estime encore plus cette direction particulière qui réveille les âmes et applique directement le remède à chaque maladie morale (2).

Sénèque ne fut donc pas un chef d'école avec une doctrine fixe et uniforme. C'est un sage qui veut se rendre utile par sa parole et ses conseils. Aussi ses ouvrages sont des œuvres de circonstance. Les consolations à sa mère Helvia et à Marcia s'expliquent par le seul titre. Le traité *de la Clémence,* adressé à Néron, prouve que le philosophe avait eu la noble pensée de *diriger* le terrible empereur ; avant Fénelon, il avait mis sous les yeux de son redoutable élève l'*Examen de conscience sur les Devoirs de la royauté.*

Sénèque montrait un zèle discret pour tourner une âme vers le bien, il accueillait avec bonté ceux qui s'adressaient à lui. Le philosophe avait un ami dissipé, spirituel, qui venait le voir assez souvent : tout à coup le jeune homme cesse ses visites, il a vu qu'on voulait le convertir ; puis il revient, mais rarement, et c'est pour prévenir les objections de Sénèque ; celui-ci comprend que le moment n'est pas encore venu pour les grandes pensées, il laisse dire, sourit à cette vivacité juvénile et attend une occasion plus favorable. « Qu'il cherche à me faire rire, je finirai par le faire pleurer (3) », s'écrie le maître. Il réussit trop à le rendre stoïcien, le malheureux Marcellinus, atteint d'une maladie incurable, se laissa, dit-on, mourir de faim sur l'exhortation d'un stoïcien distingué qui l'engageait à se délivrer de la vie.

Senèque n'a pas manqué d'affection pour ses amis, il éprouve un noble plaisir d'amour-propre philosophique dans

1. Œ. C., V. p. 728.
2. Sénèque, *Ep.* XXII.
3. « Moveat ille mihi risum : ego fortasse illi lacrymas movebo. » *Ep.* XXIX.

le succès de ses conseils; les progrès de son élève Lucilius lui font sentir les joies les plus pures d'un Père spirituel. Ayant les joies, il a les angoisses. Il a peur qu'un avis donné à distance n'arrive trop tard (1). Comme la tendresse a ses audaces poétiques, il ne craint pas de lui crier de loin : *Tecum sum* (2).

Enfin il lui écrit et lui récrit, le gronde et le caresse. Il a dépensé assez de son cœur pour pouvoir dire : « Tu m'appartiens ; *meum opus es* (3). » Il faut le dire : cette direction stoïcienne reste inférieure aux conseils du Christ. Il est un point que nous ne retrouverons plus dans la direction chrétienne. Sénèque s'adresse aux hommes capables de supporter la vérité et qu'on a l'espoir de rendre meilleurs, mais il conseille d'abandonner ceux dont on désespère, après avoir tout essayé. Le philosophe chrétien espère toujours ; jamais Fénelon ne pensera au découragement.

Jusque dans les témoignages les moins équivoques de sa sympathie, on sent chez Sénèque le philosophe qui veut augmenter sa clientèle et le psychologue auquel ses analyses ne déplaisent point. L'homme n'a pas disparu. « M. Martha, dit M. Caro (4), s'est proposé de montrer dans les *Lettres à Lucilius* le commencement et comme une ébauche de la direction spirituelle. Rien de plus ingénieux que les preuves qui reposent toutes sur des citations habilement rassemblées et sur des analogies tout à fait curieuses. On est charmé, presque convaincu. Pour s'en mieux convaincre encore, on a recours au livre, on relit quelques-unes de ces lettres et le charme se dissipe. On se retrouve en face de cet étrange composé de moraliste sublime et de sophiste, du Sénèque que nous connaissons. Au lieu d'un conseil affectueux et suivi, scrutant avec une compassion sévère les souffrances

1. Sénèque, *Ep.* LXXI.
2. Sénèque, *Ep.* XXXII.
3. Sénèque, *Ep.* XXXIV.
4. Caro, *Nouvelles études morales*, p. 162.

particulières de l'âme bien-aimée..., on trouve des développements habiles sur un sujet donné, des avis qui s'appliquent à tout le monde. Sénèque a peut-être pressenti cette amitié particulière pour une âme qui est le principe de la direction spirituelle. A coup sûr, il n'en a pas eu les pressantes tendresses ni l'actif dévouement. »

Si l'on ne veut pas compter Sénèque parmi les ancêtres de Fénelon, nous en trouvons un à quelques années de là.

Tandis que le peuple romain agonisait et se livrait sans lutte aux barbares, miné par toutes les maladies morales, filles du luxe et de la philosophie, Jérôme s'arracha aux plaisirs de la Rome païenne et se retira au désert de Chalcis, encore tout brisé des luttes de son âme. Impuissant à grandir seul dans l'amour de Dieu, il chercha un appui. « Mon esprit était enflammé de pensées mauvaises. Pour venir à bout de le dompter, je me suis mis à l'école d'un certain moine qui de juif s'était fait chrétien (1). »

Il se mit bientôt à diriger lui aussi. A Rome, où il revint après sa retraite de Chalcis, il vit, dans le désordre de la ville expirante, des servantes du Christ. Dans un palais de l'Aventin, se réunissaient des femmes éprises de l'idéal évangélique, opposant aux mœurs frivoles de trop de chrétiens le courageux exemple de leur vertu. C'était la maîtresse du logis, Marcella, qui, une seule fois épouse, voua à Dieu et aux œuvres de charité son irrévocable veuvage, et parmi les autres, trois femmes particulièrement chères à Jérôme, Paula et ses deux filles, Blesilla et Eustochium. La littérature épistolaire n'a pas de morceaux plus tendres, plus pieux, plus saintement forts que les lettres à ces femmes.

Blésilla mourut à la fleur de l'âge : « Je confesse ma douleur, écrit Jérôme à Paula, la page que j'écris est mouillée de mes larmes. Quoi donc ! Jésus n'a-t-il pas pleuré Lazare parce qu'il l'aimait ?... j'en atteste, ô Paula, ce Jésus que suit Blé-

1. Ep. cxxv, *ad Rusticum monacum*, 1-2.

silla... je souffre des mêmes douleurs qui te déchirent : elle était ma fille par l'âme (1). »

A la vérité, saint Jérôme, si aimant qu'il nous rappelle Fénelon, est un directeur sévère; il n'aime pas les demi-mesures. Rome est un centre de débauches, de crimes, d'hypocrisie; il persuade à ces pauvres femmes de fuir. Elles partent : elles vont là-bas dans la solitude où d'autres vont les suivre. Léta, épouse de Toxotius, fils de Paula, a une fille, Paula, comme son aïeule. La mère demande des conseils pour élever son enfant. Jérôme lui répond par une lettre qu'on peut appeler un traité de *l'Éducation des filles*, si l'on n'oublie pas qu'il s'agit d'une Romaine du ve siècle et d'une enfant que les vœux les plus ardents appelaient à la vie religieuse (2).

Jérôme ne sèvre pas la petite Paula des tendresses domestiques; « qu'elle comble son père de caresses, qu'elle soit chérie de tout le monde. » Il la soumet de bonne heure à une discipline sévère, il entre dans les plus petits détails; rien n'est petit en éducation. Que Paula soit élevée sans luxe, comme sans excès d'austérités, il reste un grand chemin à parcourir et il ne faut pas rester au milieu de la route. Il nous semble entendre Fénelon; il y a des avis que les mères devraient bien encore méditer, comme celui-ci, de ne jamais laisser leurs enfants avec les bonnes et les serviteurs, de les mener avec elles où elles vont.

Certaine école a trouvé que, pour fortifier l'âme, il valait mieux ne pas fuir les dangers qui deviennent une garantie de la vertu, si l'on n'y succombe pas. « Quelques-uns, dit Jérôme, croient qu'il y a plus de vertu à vaincre un objet dont la vue a fait naître un désir ; mais je suis persuadé qu'il y a plus de prudence à ne le point connaître ; car on quitte difficilement une habitude qu'on a laissé vieillir. »

Léta ne peut pas élever sa fille dans un milieu tel que Rome, Jérôme n'hésite pas à demander cette enfant à sa

1. Ep. XXXIX, *ad Paulam*, 1-2.
2. Œuvres de saint Jérôme, p. 220.

mère : « Envoie-la à son aïeule et à sa tante... Qu'elle admire, dès ses jeunes ans, celle dont les discours, la tenue, la démarche enseignent la vertu ! » Et le vieillard réclamait une part dans cette éducation : « Si tu envoies la petite Paula, je te promets de me faire son maître et son nourricier. Je la porterai sur mes faibles épaules ! Vieillard, je balbutierai avec elle, plus fier de mon emploi qu'Aristote ne le fut du sien. »

La jeune Paula vint plus tard au couvent de Bethléem, elle survécut à saint Jérôme; elle put voir mourir son aïeule, assister à ses funérailles triomphales, entendre l'éloge funèbre de Jérôme, anéanti devant ce tombeau. « Sois tranquille, Eustochium, tu es riche du plus grand des héritages, ta mère a été couronnée par un long martyre. Ce n'est pas l'effusion du sang qui fait seule le martyre ; l'irrépréhensible servitude d'une âme toute dévouée à Dieu est aussi un martyre de tous les jours... à ceux qui ont vaincu soit dans la paix, soit dans la guerre, les mêmes récompenses sont accordées (1). »

Nous reconnaissons déjà Fénelon dans ces sentiments d'amitié et ces tendresses de l'âme. Le solitaire de Chalcis, comme l'archevêque de Cambraï, fut un grand cœur.

1. Vie de sainte Paule. — Œuvres de saint Jérôme, p. 279.

LIVRE PREMIER

La direction au XVIIe siècle.

Premières années de Fénelon. — Son portrait.

CHAPITRE PREMIER

LA DIRECTION AU XVIIe SIÈCLE

Saint François de Sales. — M. de Bérulle. — M. Olier. — Saint Vincent de Paul. — Le P. Guilloré. — Saint-Cyran. — M. de Bernières et M. de Renty.

Le XVIIe siècle fut un âge de foi chrétienne, vraie et vivante. Le christianisme pénétra la vie littéraire, artistique et sociale. Les peintres, les littérateurs, les politiques gravèrent l'Évangile dans leur cœur. Les chaires des prédicateurs étaient entourées de multitudes émues et ravies.

On a voulu de notre temps soutenir la thèse contraire (1); mais ce n'est qu'un paradoxe. La preuve que le XVIIe siècle a été éminemment une époque de foi et de vertu, c'est que la prédication et l'érudition ecclésiastique s'y sont régénérées, la littérature s'y est épurée. Se figure-t-on la vogue presque populaire de

1. *Les libertins en France au XVIIe siècle*, par Perrens. Paris, Chailley, 1896.

l'*Augustinus,* des *Essais de Nicole,* des *Sermons de Bourdaloue,* dans un siècle qui n'aurait pas été chrétien? Sans doute, l'Église de France présentait, à la mort de Henri IV, un triste spectacle. Le XVIe siècle avait été pour elle presque un désastre. Quoiqu'en remontant aux différents âges de la société chrétienne, on retrouve les mêmes plaintes sur la décadence du bien et l'envahissement du mal; quoiqu'à vrai dire, il en soit des meilleurs siècles chrétiens comme des plus saintes âmes qui, néanmoins, luttent toujours, le XVIe siècle se détachait réellement et manifestement de tous ceux qui l'avaient précédé, par la violence de l'agression, par la nouveauté et l'étendue des plaies qu'il avait faites. Le clergé, tant régulier que séculier, était dégradé, le mot n'est pas trop fort (1). A part quelques heureuses exceptions, les couvents et les abbayes étaient livrés à une honteuse licence. L'ignorance était générale. Dès qu'un jeune homme savait assez de latin pour expliquer un évangile de la messe et entendre le bréviaire, on le jugeait capable d'être élevé au sacerdoce. Les mœurs de ce clergé étaient effroyables. « Le nom de prêtre était devenu synonyme d'ignorant et de débauché (2). »

Remédier à cet état misérable n'était pas chose facile; l'épiscopat n'était pas exempt de ces maux. Camus à Belley, Richelieu à Luçon, du Perron à Sens se montraient dignes de leur haute mission, mais c'était l'exception. Recrutés en grande partie dans la noblesse, voués presque de force au service des autels, quand ils étaient cadets de famille ou menacés de quelque infirmité, passant brusquement des plaisirs de la Cour aux

1. Cf. De la Place. *Commentaires de l'Estat de la religion et République sous les rois Henry et François seconds et Charles neufviesme.* Edition Buchon.

2. *Vie du R. P. de Condren,* par le P. Amelotte, IIe partie, chap. VII, p. 97. Paris 1643, in-8°.

austères devoirs du sacerdoce sans autre préparation qu'une ordonnance royale, ces prélats de rencontre apportaient à l'Église les âmes les moins ecclésiastiques du monde.

Il ne faudrait pas pourtant aller trop loin dans la peinture du tableau et se mettre en dehors de la vérité, en chargeant un peu sous prétexte de mieux faire comprendre (1). Tout n'était pas mort. Les tiers-ordres de Saint-François d'Assise et de Saint-Dominique, qui embrassaient dans leurs confréries tant de personnes vivant dans le monde, n'étaient pas occupés que de pratiques machinales. Les directeurs, les Jésuites par exemple, quand ils faisaient suivre les exercices de saint Ignace, tendaient bien à renouveler l'esprit intérieur. Les simples confesseurs n'avaient pas perdu le sens de leur mission au point de ne pas se soucier d'amener leurs pénitents à une véritable conversion. On lisait des livres de piété ; sans parler de l'*Imitation de Jésus-Christ,* dont nous comptons une douzaine de versions françaises avant 1600, les œuvres ascétiques du dominicain espagnol Louis de Grenade, traduites en français, avaient de nombreux lecteurs (2).

Cependant le mal était grand et le danger exigeait une réparation active ; il fallait remettre dans l'ordre un clergé déréglé, désarmer des gentilshommes violents, instruire des populations ignorantes. L'Église trouve en elle-même des germes de vie et de résurrection. Les apôtres vont venir, saint François de Sales, le P. de Bérulle, M. Olier, saint Vincent de Paul.

1. M. Fortunat Strowski (*Saint François de Sales,* Paris, Plon) croit que l'esprit véritable du christianisme, que le sens des pratiques religieuses s'était entièrement perdu dans l'Eglise catholique au XVIe siècle.

2. Citons *la Guide des Pécheurs, les Contemplations, le Mémorial de la vie chrétienne, le Traité de l'amour de Dieu, le Manuel d'oraison.*

*
* *

François de Sales eut une mission providentielle.

La Réforme avait bouleversé les consciences. Les invectives des catholiques et des réformés, les guerres civiles, les haines avaient enlevé aux peuples le sentiment religieux. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les sermons des curés de Paris pendant la Ligue.

La Réforme, pour le dire en passant, ne fut pas un événement de hasard ; la querelle de moines, à propos des indulgences, ne fut que l'étincelle qui mit le feu à l'Europe. Il y eut de grands seigneurs et de hauts dignitaires ecclésiastiques, dont le motif de réforme religieuse n'était que le désir de confisquer les biens des abbayes et de donner un libre cours à leurs passions ; derrière ces chefs, marchait une armée d'hommes sincères, animés d'un ardent désir de leur salut et que désolaient les abus réels de l'Église romaine (1).

La victoire officielle de l'Église catholique par la conversion de Henri IV n'avait pas ramené l'ordre et opéré du même coup cette réforme que tous les catholiques désiraient. Les esprits et les cœurs, après cette longue et sanglante période de guerres religieuses, étaient presque redevenus païens. Le chancelier du Vair composait ses dialogues où l'on ne trouve pas un mot de résignation chrétienne, pas un regard vers le Christ. La science catholique avait eu raison de la science protestante ; mais rien ne faisait jaillir les sources de la piété, sans laquelle il n'y a pas de véritable esprit chrétien. Le renouveau qu'avait opéré le mysticisme élevé de sainte Thérèse ne pouvait atteindre le grand nombre des chrétiens. Les cloîtres ne peuvent être qu'une exception, et la sainteté appartient à tous.

1. Cf. Baudrillart, *La France chrétienne à travers l'histoire*, in-18, Paris, Plon, 1895, p. 347.

Aimer Dieu, souffrir pour Lui, pratiquer les vertus, chacun peut le faire sans manquer aux devoirs de sa condition sociale. Saint François de Sales voulut le faire comprendre aux catholiques de son temps ; il réussit.

François de Sales passa la première partie de sa vie dans l'apostolat ; en 1602, il vint à Paris soutenir un procès de son évêque. Il connut les chrétiens et les chrétiennes d'élite, dont Mme Acarie était le centre. Cette femme et ses amies ne songeaient pas, comme d'autres, à faire de grandes choses, mais à faire parfaitement les petites. Elles eussent aimé le cloître ; leurs premiers devoirs étant ceux de la famille, elles cherchaient à vivre dans le monde d'une vie qui ressemblât à celle de leurs rêves.

Le génie de François de Sales se transforma ; il renonça à la controverse et comprit la puissance de la piété, tant pour redonner aux catholiques la vie religieuse que pour ramener à l'Église les protestants de bonne foi, avides de l'amour du Christ. Mme Acarie fit comprendre à François les fruits de cette « humble, basse, mais solide piété », qui, loin d'éloigner du monde « forme un homme pour le monde ». L'évêque sut bien vite, par l'inspiration de Dieu, saisir cette nouvelle voie.

Beaucoup des écrits de François de Sales s'adressent aux religieuses. L'*Introduction à la vie dévote* est le code de religion des personnes du monde ; du cloître au monde, le pieux évêque ne change pas ses principes. C'est la même sagesse.

L'âme chrétienne n'a besoin que d' « avoir l'esprit juste et raisonnable » ; pourquoi mortifier le corps quand il faudrait corriger l'esprit ? La dévotion est faite pour tous les états. Le vrai dévot sait causer, jouer, danser même. « La condescendance, comme surgeon

de la charité, rend les choses indifférentes bonnes, et les dangereuses permises. Elle ôte même la malice à celles qui sont quelque peu mauvaises. » Si le dévot fait comme tous les hommes, il agit par des principes tout différents. Il veille sur son cœur et sur ses sens, il combat l'amour-propre, principe de tout mal, il supporte les misères de la vie. Quelle bonne philosophie nous enseigne François ! Comme il nous encourage à supporter les ennuis de la vie, en nous rappelant leur valeur pour notre perfection : « Ce mal de tête, ce mal de dents, cette fluxion, cette bizarrerie du mari ou de la femme, ce cassement d'un verre... bref, toutes ces petites souffrances, étant prises et embrassées avec amour, contentent extrêmement la bonté divine, laquelle, pour un seul verre d'eau, a promis la mer de toutes félicités (1). » Il faudrait tout citer, tant sont nombreuses les pages charmantes dans lesquelles la plus sage prudence n'a de comparable que l'esprit chrétien le plus profond.

Saint François de Sales fut à la mode pendant son séjour à Paris, et beaucoup de femmes ne vinrent le voir que pour s'en vanter.

D'autres âmes plus nobles et plus courageuses lui découvrirent leurs pensées. Certaines songeaient aux actions d'éclat. Sainte Thérèse ne leur suffisait pas ; elles lisaient avec ardeur les livres de piété les plus extraordinaires, elles ne rêvaient que visions, possessions, extases. L'esprit, avide de progrès, ne se supportait pas lui-même, et s'il se rencontrait des sécheresses, des adversités, l'âme se croyait perdue.

François sut porter remède à ces troubles et rétablir le calme dans ces consciences, en faisant connaître et aimer la véritable piété. Avec un jugement d'une rectitude incomparable, il distinguait les excès de l'imagi-

1. *Introduction à la vie dévote*, 3e partie, ch. xxxv.

nation féminine. Une femme, sous l'impression de ses nerfs, prend pour véritables les choses les plus fausses, souffre de ses erreurs et fait souffrir les autres. « Leur sexe, dit François, est plus adonné à la créance des songes, à la crainte des péchés et à la crédulité des superstitions. Il leur est surtout avis qu'elles voient ce qu'elles ne voient pas, qu'elles oient ce qu'elles n'oient pas, et qu'elles sentent ce qu'elles ne sentent pas . »

Quand il s'agit de la piété, cette tendance les porte à l'illuminisme. François s'efforce de ramener au calme ces âmes inquiètes. Elles doivent être de « petites brebis », de « petites colombes, toutes simples, douces et aimables (1) » ; elles doivent avoir des habits simples, mais « selon la propre bienséance et convenance (2) », la juste mesure en tout. François leur prêche le support du prochain, une humeur pliable ; il réprouve ces âmes qui s'attachent à tels exercices et qui s'attristent à la vue des croix. Voulez-vous reconnaître l'esprit de piété dans une âme : interrompez-la, tandis qu'elle prie ; une âme qui a « la vraie liberté » ne sera pas chagrinée, ni « étonnée », mais elle apparaîtra « avec un visage égal et un cœur généreux à l'endroit de l'importun qui l'aura incommodée ; car, ce lui est tout un, ou de servir Dieu en méditant, ou de le servir en supportant le prochain ».

Les devoirs d'état doivent être au premier rang. Et si moi, évêque, dit-il (3), au lieu de gouverner mes brebis, « je demeure toute la semaine en oraison, et que je jeûne toute ma vie, je me perds ». Il faut servir Dieu non « à notre volonté, mais à la sienne ».

A la vérité, ces choses si simples sont plus difficiles que les grandes actions, parce qu'elles demandent une attention quotidienne, une lutte sans fin avec l'amour-propre, car l'amour-propre ne meurt pas. « Il ne bouge

1. Œ. C., VI, p. 231. — 2. *Ibid.*, VI, p. 337. — 3. Lettre à la présidente Bruslard.

de chez nous ; quelquefois, il dort comme un renard, puis tout à coup se jette à l'épaule et la mord (1). »

Certains fiers esprits trouvant cette dévotion élémentaire, le Saint conseille d'éviter les désirs d'une perfection « qui peut être imaginée, mais non pratiquée, et de laquelle plusieurs font des leçons, mais nul n'en fait les actions (2) ». Enseignons ce qui est possible et moins nombreux seront les désespérés ; Dieu a bien fait toutes choses. Nous sommes de pauvres gens : « à petit mercier, petit panier. »

François de Sales use de grands ménagements pour amener à cette dévotion simple et solide dont l'humilité est la base. Il ne se lasse pas ; il étonne quelquefois ses pénitentes fatiguées, et lasses de ne pas se corriger assez vite, de voir toujours les mêmes défauts : « Chères imperfections, dit-il, qui nous font connaître notre misère, nous exercent en humilité et mépris de nous-mêmes, en la patience et diligence. »

Les correspondantes de François n'étaient pas toujours disposées à recevoir ces avis si simples, si forts, et si opposés à l'amour de soi. Quelquefois, elles ne répondaient pas à ses conseils. Le pieux directeur faisait alors les avances et ramenait tout doucement la fugitive par quelque parole affectueuse. Car il aima profondément ; c'est là le secret de sa puissance. « Il ne se contente pas, dit Bossuet, de répandre des lumières dans l'esprit, il en veut au cœur. » Et qui sait résister à l'amour ?

Les lettres de l'évêque de Genève à Mme de Chantal sont remplies de la plus belle tendresse. Comme François était à Dijon, la fille du président Fremyot lui confia les secrets de sa conscience ; et, dès la seconde confession, le Saint « sentit son âme se loger si intimement dans la sienne » qu'il en fut tout ému, « ne sachant ce que cela voulait dire ».

1. Œ. C., V, p. 449 et 610. — 2. *Ibid.*, VI, p. 430.

« Il n'y a point d'âme au monde, comme je pense, dit-il encore, qui chérisse plus cordialement, tendrement, et pour le dire et à la bonne foi, plus amoureusement que moi, et même j'abonde un peu en dilection et en paroles d'icelle (1). »

Mme de Chantal se laissait guider par cette main délicate et habile ; l'âme voguait peu à peu vers les hauts sommets de la sainteté. Elle a un règlement de vie, et elle doit le suivre sans contrainte ; « s'il vous vient quelque occasion juste et charitable de laisser vos exercices, je veux que ce soit une espèce d'obéissance. »

La pieuse veuve est scrupuleuse. L'ardeur qu'elle portait au service de Dieu manquait de cette modération que l'évêque de Genève finit par lui donner : « Il y a quelque chose en moi, lui dit-elle, qui n'a jamais été satisfait, mais je ne saurais dire ce que c'est. » — « Je voudrais bien le savoir pour vous le dire, cependant serait-ce point une multitude de désirs qui fait des obstructions en votre esprit ? »

Cet esprit ardent ne trouvait pas les progrès de son âme aussi assurés que ses désirs de perfection ; il fallait lui apprendre la patience envers elle-même : « Ne vous débattez point, ne vous empressez point pour voler ; ayez patience que vous ayez des ailes. » Il faut ne pas trop pointiller en l'exercice des vertus, « tant je crains l'esprit de contrainte et de mélancolie ; tant je veux ma chère fille, que vous ayez un cœur large et grand, tout à fait dilaté au chemin de Notre-Seigneur ! »

Mme de Chantal ne rêvait que mortifications ; François lui rappelle qu'une mère de famille a besoin de forces pour accomplir ses devoirs d'état ; elle peut jeûner le vendredi, « au retranchement des viandes » préférant le « retranchement du choix d'icelles ».

Elle se couchait tard, se levait de grand matin, inter-

1. Lettres, VI, p. 89.

rompait son sommeil pour prier ; l'évêque la blâme : « il ne faut pas accabler l'esprit à force de travailler le corps. Il ne faut pas se détraquer comme cela, notamment les femmes, car après on ne vaut rien tout le long du jour. » — « Manger peu, dira-t-il à la Mère Angélique, travailler beaucoup, avoir beaucoup de tracas d'esprit, et refuser le dormir au corps, c'est vouloir tirer beaucoup de services d'un cheval efflanqué et sans le faire repaître (1) ».

Mme de Chantal avait besoin de cette direction ; aux chagrins du dehors s'ajoutaient les tourments les plus terribles du dedans. Son âme luttait contre les plus dangereuses tentations ; son amour de Dieu se ralentissait ; la foi semblait l'abandonner. François, comme tous les directeurs, tremblait devant cette conscience timorée. Dans ces situations difficiles, le directeur doit ou détourner l'attention de la patiente sur un autre objet, ou lui montrer que la question n'est pas si importante qu'elle le suppose. Mme de Chantal aurait des pensées d'infidélité à l'égard de Dieu, de blasphème ! c'est le démon qui les inspire : « Il faisait comme cela avec Job, avec saint Antoine, avec sainte Catherine de Sienne, et avec une infinité de bonnes âmes que je connais, et avec la mienne qui ne vaut rien et que je ne connais pas. Eh quoi ! pour tout cela, ma bonne fille, faut-il se fâcher ?... C'est bon signe qu'il fasse tant de bruit et de tempêtes autour de la volonté : c'est signe qu'il n'est pas dedans. »

Les tentations reviennent : méprisez-les. « Vous y pensez trop, vous les craignez trop, vous les appréhendez trop : elles ne vous feraient nul mal sans cela. Vous êtes trop sensible aux tentations... Non, non, ma fille, laissez courir le vent et ne pensez pas que le frifrilis des feuilles soit le cliquetis des armes (2). »

1. Lettre du 12 septembre 1610 à la Mère Angélique.
2. Œ. C., V, p. 402.

Le sage directeur se met à penser que l'amour-propre pourrait bien être le principe de toutes ces tribulations : ce désir de la perfection n'est souvent que l'amour-propre déguisé. C'est le mal inconscient des plus saintes âmes ; « ce qu'elles prennent pour le désir d'une vertu plus grande n'est que la déception que cause à leur vanité la vue de leur faiblesse (1) ».

François, qui connaissait le cœur humain et qui savait que l'humilité est la base de toutes les vertus, rappelle à Mme de Chantal, qu'elle n'est qu' « une pauvre petite chétive veuve ». — « Aimez cette chétive condition, puisque votre misère sert d'objet à la volonté de Dieu. Entre les gueux, ceux qui sont les plus misérables se tiennent pour les meilleurs gueux et plus propres à attirer l'aumône... Nous ne sommes que des gueux, les plus misérables sont de meilleure condition. La miséricorde de Dieu les regarde volontiers. »

Un jour vint où le calme, la paix se fit dans cette âme endolorie et fatiguée. Le nuage qui l'environnait se déchira et la lumière inonda tout son être. La lutte contre soi-même finit toujours par une victoire, quand elle se fait dans l'humilité et avec le secours de Dieu.

Sa piété devint si franche et si vraie que ses domestiques disaient entre eux, nous rapportent les mémoires du temps : « Le premier conducteur de Madame ne la faisait prier que trois fois par jour et nous étions tous ennuyés ; mais Monsieur de Genève la fait prier à toute heure et cela n'incommode personne. »

*
* *

Et maintenant le siècle va prendre sa marche, et il faut attendre la fin pour retrouver un vrai successeur au

1. E. Beurlier, *Revue du Clergé français*, 1897-1898, p. 494.

pieux évêque de Genève dans la personne de Fénelon. Parmi les directeurs de toute l'époque, si l'on excepte Vincent de Paul et Bossuet, les uns, comme le Père de Bérulle et M. Olier, conduiront les âmes dans un christianisme étroit et guindé ; les autres, comme le Père Guilloré, dont l'influence n'a pas encore cessé, infuseront un mysticisme exagéré jusqu'à enlever tout ressort à l'âme humaine. Saint-Cyran et Port-Royal porteront la terreur dans la conscience effrayée et les âmes quitteront le monde pour la solitude; M. de Bernières et M. de Renty, pieux et saints laïques, ne donneront pas d'autres conseils à leurs amis et à leurs disciples. François de Sales oublié, Fénelon le remplace : sa doctrine douce et suave ne sera que le suc et le miel, recueilli sur les coteaux de Genève et de la Savoie. La torche des coureurs que saint Jean avait transmise aux saint Jérôme, saint Bernard, saint François de Sales, Fénelon la saisit et la fait rayonner par le monde, étonné de trouver le Christ si bon et la religion si belle.

*
* *

M. de Bérulle connut saint François de Sales à Paris et, toute leur vie, les deux amis ne cessèrent de s'écrire et de se conseiller mutuellement. Quand M. de Bérulle voulut répondre aux désirs de la vertueuse Mme Acarie, en introduisant les Carmélites en France, l'évêque de Genève intervint, écrivit à Rome et contribua au succès des efforts de son ami. Quand M. de Bérulle songea à l'établissement de la congrégation de l'Oratoire, il pensa que le véritable maître serait l'évêque de Genève. François de Sales ne put venir à Paris et l'Oratoire fut fondé sans lui en 1611.

La congrégation de l'Oratoire composée de prêtres séculiers commença la rénovation du clergé de France.

Ce fut un foyer de dévotion qui rayonna au dehors et réveilla les consciences endormies. Tout Paris venait voir ces prêtres au maintien digne, à la parole ardente, à la vie sainte. Leur prédication fut une révolution. On prêcha Jésus-Christ simplement. Les sermons des contemporains, quand ils ne dégénéraient point en de véhémentes invectives contre les hérétiques, ne contenaient guère qu'une morale extraite des auteurs païens. Plutarque, Pline, Sénèque étaient les grandes autorités sur lesquelles s'appuyait l'éloquence du prédicateur. Et quelle éloquence ! Le cœur en était absent, et l'esprit du plus mauvais aloi s'y mêlait à une dépense prodigieuse d'imagination sans règle et de mémoire sans choix. Les Oratoriens combattirent ce mal par des sermons simples, courts et dignes du Christ, le modèle des prédicateurs.

M. de Bérulle, comme saint François de Sales, non pas avec la même douceur insinuante, mais avec le même esprit évangélique, explique le sens de la vraie dévotion. Tous deux la définissent de la même manière : « Ce ne sont pas nos actions, nos pensées ou nos paroles, disait M. de Bérulle, qui honorent Dieu et qui nous sanctifient ; mais les actions des hommes sont plus ou moins excellentes selon que le cœur dont elles partent est plus ou moins rempli de Dieu. » François de Sales ne parle pas autrement. Tous les deux recommandent « de ne faire aucune action que pour l'amour et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans se mettre en peine, si pour l'ordinaire, ce sont des choses petites et communes ».

On a publié deux cent cinquante lettres du cardinal de Bérulle. Elles sont inférieures aux lettres de Fénelon et de Bossuet. On ne trouverait pas chez de Bérulle ce mouvement et cette chaleur de langage, ces fines analyses des maladies spirituelles, cette intuition merveilleuse

des remèdes ; mais elles respirent le même amour des âmes. « Nous devons, dit-il à une Carmélite, pourvoir aux besoins de chacune d'entre vous, comme si Dieu ne nous avait chargé que de cette âme au monde. »

Il connaissait la puissance de la direction pour la réforme des cœurs, tout en limitant très bien le rôle du directeur aux choses de la conscience. Il interdisait à ses disciples d'entrer dans l'intérieur des familles, de s'insinuer dans leur secret, de régler leur vie domestique. Quand un directeur arrive à vouloir tout organiser, les dirigés perdent toute initiative et vivent dans l'anxiété ; c'est le trouble continu.

Le P. de Bérulle suivait dans la direction de ses prêtres une voie juste et raisonnable : mortifier ses passions, soigner le corps. Les austérités qui ruinent les forces ne sont pas pour ceux qui doivent soulager les malades. « Il faut servir plus qu'une année et plus qu'en un lieu... Il faut honorer Dieu, non seulement par bonnes actions, mais encore par privation de bonnes actions. »

Tous les ouvrages du P. de Bérulle (1) ne portent pas le même cachet de pondération, de naturel et de vérité. S'il emprunte souvent la plume de François de Sales, quelquefois il devient mièvre. Il écrit à une Carmélite aux approches de l'Avent : « Voyez un temps saint qui s'approche, le temps de l'avènement de Jésus au monde. C'est le printemps de l'Univers auquel fleurit la fleur des fleurs, Jésus de Nazareth, qui s'appelle dans ses Écritures la fleur des champs et le lis des vallées. C'est le temps le plus délicieux des âmes liées à Jésus et à Marie. »

S'il veut parler le langage mystique de saint Jean, il est quelquefois sublime, mais le plus souvent obscur.

1. Les œuvres du P. de Bérulle se trouvent dans la collection Migne et forment un tome complet.

Le plus renommé de ses ouvrages, le livre des *Grandeurs de Jésus,* nous fait connaître la substance de cet esprit religieux et mystique. Nous empruntons le jugement du P. Adolphe Perraud, aujourd'hui cardinal et supérieur de l'Oratoire.

« Les considérations empruntées à la théologie la plus haute, les termes de l'école y sont prodigués sans mesure, et à part un certain nombre de passages où l'éloquence s'élève jusqu'au sublime, un style diffus embarrasse souvent le lecteur par la multiplicité des expressions, l'interminable longueur des périodes et la monotonie des répétitions. On est plus d'une fois tenté de penser que l'auteur a écrit uniquement pour lui-même, sans se préoccuper du public (1). »

Cette piété un peu fausse eut plus d'influence qu'on ne le croit. Le XVIIe siècle étudiera le cœur humain; mais ces tentatives de pénétrer dans le cœur et les puissances psychiques de Jésus font-elles partie du christianisme que prêchera Bossuet, du mysticisme que vengera Fénelon? Les plus hauts mystiques resteront silencieux et ravis près du cœur de Jésus, ils ne chercheront pas à connaître les mystères de la vie intime de Dieu. La piété a besoin d'aliments, mais en chercher dans les considérations sur l'intérieur de Jésus, n'est-ce pas risquer de se perdre dans les illusions? Le grand siècle sera rempli de ces extraordinaires erreurs. Les âmes fortes peuvent tenter les ascensions de saint Jean sans être étourdies; mais n'est-ce pas un danger de nourrir de faibles âmes de femmes par des considérations dont le point d'appui est inaccessible à l'intelligence, alors que le cœur si fragile se livre à toutes ses fantaisies?

*
* *

M. Olier, sous l'inspiration du P. de Condren, suc-

1. A. Perraud, *l'Oratoire de France,* p. 73.

cesseur de M. de Bérulle, commença vers le milieu du siècle, en 1642, l'œuvre qui devait avoir le plus d'influence pour la réforme du clergé, la fondation des grands séminaires. L'histoire en est connue. Les résultats furent merveilleux, aussi les évêques ne cessaient de demander les disciples de M. Olier, et ils ne mouraient contents, comme Fénelon, que s'ils avaient aperçu de loin l'arrivée dans leur séminaire de ces Messieurs de Saint-Sulpice.

M. Olier a laissé de précieux ouvrages, écho d'une âme remplie de l'amour de Dieu.

L'*Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes* nous montre le prêtre nourri de la substance des maîtres de la spiritualité et le médecin délicat qui sait guérir les plaies du cœur. Attaquant le principe de tout mal, l'orgueil, il enseigne avec un art profond les règles de l'humilité dont il chante les charmes inconnus. Décrivant les assises de la vie chrétienne, la pénitence, la mortification, la charité, il touche en passant, avec une merveilleuse délicatesse, à deux vertus secondaires : la patience et la douceur. Saint François de Sales, en bénissant jadis à Lyon le jeune Olier, avait déposé dans son âme un long souvenir des belles qualités qui ouvrirent tant de cœurs à l'illustre évêque de Genève (1).

Le deuxième ouvrage le plus renommé de M. Olier est sans contredit le *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*. Le chrétien suit avec l'auteur le chemin de la perfection, en passant par le crucifiement des passions, l'héroïsme de l'amour de la Croix et la contemplation du Christ, notre modèle.

1. En écrivant ces lignes, les fils de M. Olier, héritiers de son zèle et de ses vertus, m'apparaissent dans la simple cellule des séminaires pleins de mansuétude : un demi-sourire pour ceux qui les abordent, une parole de paix pour ceux qui les quittent. *Beati pacifici !*

Les *Lettres spirituelles* enfin sont un précieux monument pour l'historien et le psychologue.

Ne recherchons pas dans ces ouvrages l'art et le désir de plaire aux délicats. Nous aurions souhaité un goût plus sûr, une phrase moins longue et moins embarrassée; nous aurions préféré à cette profonde psychologie un peu plus de clarté. Les contemporains de Descartes ne pouvaient pas ne pas étudier l'homme intime, son être et ses facultés premières. Les moralistes, les littérateurs même ne pouvaient rien écrire sans pénétrer les intimités de l'âme, sans faire jaillir de ce centre, si fertile en émotions et en cruelles énigmes, des beautés toutes nouvelles après les grandes actions du XVI[e] siècle. Toutefois, les considérations sur les mystérieuses profondeurs des personnes divines ne sont pas sans danger; elles raviront, peut-être, des chrétiens instruits, mais elles peuvent détourner les âmes faibles du christianisme intégral dont l'enseignement se résume en deux mots : aimer Dieu et observer ses commandements. L'auteur lui-même, malgré sa piété et ses intentions, s'expose à énoncer des propositions à sens équivoque et dont le sens premier est faux (1).

Ces réserves faites, il nous sera bien permis d'admirer les belles pensées, les sages conseils d'un cœur dévoué au soulagement de l'humaine faiblesse.

M. Olier n'est pas de l'école de Saint-Cyran. Le corps n'est pas une guenille, c'est « le temple du Saint-Esprit (2) ». Le pieux directeur comprend les douleurs de la vie, il sait compatir aux larmes des enfants des hommes (3); il connaît les désirs des âmes délicates,

1. Cette proposition : « Jésus est certainement présent aux âmes », demande une explication. Il est présent par son esprit; mais ce n'est pas la même présence que dans l'Eucharistie. On a voulu lui donner ce dernier sens.

2. Lettre 17. Éd. Migne.

3. Lettre 36.

leurs découragements dans la voie difficile de la perfection. Avec quelle habileté, il met le baume sur ces blessures de l'amour-propre (1). Fidèle aux préceptes de l'Évangile, que la croix et l'humiliation sont la nourriture des amis de Dieu, M. Olier enseigne la nécessité des croix, leur mérite, leur valeur, il prépare ainsi les âmes à l'austère jouissance de la mort à soi (2).

A la vérité, nous ne trouvons pas chez M. Olier ces fines études de psychologie humaine que nous verrons si complètes chez Fénelon. Le pieux archevêque de Cambrai s'arrête devant les mystérieuses facultés de la divinité, il adore Dieu inexplicable dans la condition de notre nature faible et humiliée, mais il saisit mieux que M. Olier les causes de nos maladies morales par la connaissance rationnelle de l'âme humaine. Tous deux cependant ont puisé à la même source de vie et il serait intéressant de les rapprocher.

Fénelon, l'ami et l'enfant de Saint-Sulpice, avait reçu de son maître Tronson les ouvrages de M. Olier; il trouva dans ces pages un aliment à sa piété. Telle lettre sur le pur amour (3) et telle autre sur l'état de sécheresse, préféré à l'état de consolation (4), ont dû impressionner vivement la jeune âme du pieux séminariste. Qui sait si l'archevêque de Cambrai n'a pas trouvé à Saint-Sulpice même le principe de ses plus belles pensées sur l'amour de Dieu?

*
* *

Saint Vincent de Paul est surtout connu et glorifié par les merveilles de sa charité; mais son influence sur les esprits du XVIIe siècle est considérable.

1. Lettre 126.
2. Lettres 127, 164, 178, 182, 183, etc.
3. Lettres 140, 142.
4. Lettres 130, 138.

Vincent de Paul fonda les retraites destinées à préparer les jeunes gens qui allaient recevoir la prêtrise. Nous connaissons l'état du clergé à cette époque, et certes, le défaut de préparation à la vie ecclésiastique n'était pas sans influence sur cet humiliant abaissement. L'heure était critique. A la première retraite, prêchée à Beauvais, Vincent de Paul exposa le décalogue avec tant de clarté et d'onction, que ses auditeurs, ravis et touchés, lui firent leur confession générale. Le bruit de ces prodiges vint à Paris, et l'archevêque Gondi ordonna que tous les aspirants aux ordres sacrés feraient une retraite de dix jours. Vincent ouvrit des retraites régulières. Il se dépensait beaucoup ; il donnait à « Messieurs les Ordinands » des marques de la plus grande bienveillance ; il prêchait tous les soirs et son cœur parlait ce langage suave et délicieux qui captive et persuade.

Toute l'élite du clergé de France passa par les retraites de Saint-Lazare : M. Olier, M. de Rancé, le cardinal de La Rochefoucauld, le grand Bossuet. Tous ces hommes éminents gardèrent de ces réunions un ineffaçable souvenir : « Dès notre jeunesse, dira plus tard Bossuet au pape Clément XI, nous fîmes connaissance du vénérable prêtre Vincent de Paul, et c'est dans ses pieux discours que nous avons puisé les vrais principes de la piété chrétienne. » La simplicité, « l'admirable simplicité » de M. Vincent frappa surtout Bossuet. Qui sait si ces exhortations du saint prêtre à la simplicité du discours de la chaire ne donnèrent pas au jeune Bossuet cette confiance en la puissance de la seule parole de Dieu, confiance qui allait lui faire réformer l'éloquence française (1)?

Il fallait rendre durable le bien de ces réunions. Un jeune homme, M. Olier, croit-on, bien que le fait soit

1. Cf. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 558.

controversé, demanda à M. Vincent s'il ne croyait pas qu'il fût bon de réunir à Saint-Lazare, une fois par semaine, ceux qui voudraient, après leur ordination, trouver un encouragement et un appui dans leurs désirs de perfection.

Ainsi naquirent ces conférences célèbres sous le nom de *Conférences du Mardi,* dont la première se tint à Saint-Lazare le 25 juin 1633. « Nous fûmes associés, dit encore Bossuet, à cette compagnie de pieux ecclésiastiques qui s'assemblaient chaque semaine pour traiter ensemble des choses de Dieu. Vincent en fut l'auteur, il en était l'âme ; quand, avides, nous écoutions sa parole, pas un qui n'y sentît l'accomplissement du mot de l'apôtre : Si quelqu'un parle, que sa parole soit comme de Dieu. »

Richelieu fit appeler Vincent de Paul, l'encouragea et lui promit son appui. Le cardinal lui demanda le nom de ceux de sa Conférence qu'il jugeait les plus dignes de l'épiscopat. Louis XIII continua à prendre sur cette grave question les mêmes avis. L'Église de France commença d'avoir des évêques dignes et respectés, un peu flatteurs du pouvoir, mais théologiens consommés et honnêtes. Les prêtres, mieux formés à leurs devoirs, apprirent à mener dans leurs paroisses une vie chrétienne et à conduire les fidèles dans les voies de la perfection.

La France devenait plus belle.

Vincent de Paul, après avoir paré aux obligations les plus graves par les retraites et les conférences du mardi pour les prêtres, n'oublia pas les laïques. Il commença les *retraites spirituelles*. Le saint prêtre comprit l'importance, dans un État chrétien, d'un groupe d'hommes instruits de leur religion et formés à la piété. Le XVIIe siècle fut une époque de foi et de vif sentiment religieux ; mais qui a créé ce mouvement ? qui a pris les

moyens de régénérer l'esprit français et chrétien, égaré dans le paganisme du XVIe siècle et dans le sensualisme de la Renaissance? La seconde génération de ce XVIIe siècle si chrétien ne fut que l'héritière de ces premiers hommes qui secouèrent, de 1600 à 1630, la poussière des guerres civiles et changèrent de cœur en même temps que de vie.

Vincent de Paul se donna à l'œuvre des retraites spirituelles avec son dévouement habituel. « *L'exercitant,* dit-il, sera reçu avec une simplicité *colombine :* on ne lui imposera ni méthode particulière, ni vues propres, on ne cherchera qu'une chose, à le ramener tout à Dieu, en se conformant à son caractère, à sa situation, à son passé. » Quelle sagesse! de la bonté, point de méthode à priori, suivre le caractère de l'*exercitant*. D'autres se mettront l'esprit à la torture pour inventer des méthodes de direction, et ils arriveront à ne plus diriger, mais à contraindre, à violenter, à détruire la personnalité de l'individu.

Ces retraites prirent une proportion extraordinaire. Toutes les classes, si tranchées à cette époque, se coudoyaient : clercs et laïques, grands seigneurs et mendiants, magistrats et ouvriers. Il venait huit cents personnes par an à Saint-Lazare, soit plus de vingt mille pendant les vingt-cinq dernières années de Vincent de Paul. Ces retraites contribuèrent sans bruit, peut-être plus efficacement que bien d'autres pratiques plus éclatantes, à donner au caractère chrétien de cet âge cette solidité et cette force grave, qui font notre admiration et un peu notre envie.

Vincent de Paul créa, en 1635, le séminaire interne de Saint-Lazare, pour le recrutement du clergé destiné aux missions des campagnes. Les allocutions, les avis, qu'il adressait à ses séminaristes, mériteraient plus que le silence pieux qu'on leur réserve, tant y circulent la

chaleur et l'amour apostolique des âmes. La formation religieuse l'emportait à ses yeux sur l'étude et la science; mais en songeant à l'état du clergé des campagnes, Vincent allait au plus pressant besoin; il fallait relever le niveau moral du clergé et donner aux troupeaux, encore dociles, des pasteurs fidèles.

Le séminaire de la Mission servit de modèle à Vincent de Paul pour développer l'institution si utile des séminaires. Appelé en 1641 à Annecy pour établir une maison de ce genre, il s'aperçut qu'il fallait séparer les jeunes gens qui se préparaient à la prêtrise et les enfants qui commencent leur éducation. Rentré à Paris, il conserva aux Bons-Enfants les jeunes gens qui se préparaient à la prêtrise, et les enfants furent placés au bout de l'enclos de Saint-Lazare; ce fut le séminaire de Saint-Charles.

C'est en 1642 que Vincent de Paul prenait cette initiative, et c'est en 1642 que M. Olier fondait la Société des prêtres de Saint-Sulpice : coïncidence où il est difficile de ne pas voir une volonté providentielle. Il nous paraît oiseux de chercher qui, de M. Vincent ou de M. Olier, a été le premier fondateur des grands séminaires. Ni M. Olier qui disait à ses confrères « M. Vincent est notre Père », ni M. Vincent qui appelait M. Olier « un homme de Dieu » ne nous permettraient cette inutile contestation. Tous deux arrivèrent en même temps au même but, menés par la même grâce dont ils se disaient les plus indignes instruments.

* * *

Les Jésuites furent, au XVII siècle, les grands directeurs de conscience. Toutes les dames de la Cour eurent leur Jésuite et au fameux P. Le Tellier revint la

charge redoutable d'entendre les confidences royales. Dans leurs directions, ils s'appuyaient surtout sur la liberté, tandis que les Jansénistes laissaient tout à la grâce. Nous connaissons le résultat de ces luttes. Il faut avouer que, dans cette longue et terrible bataille contre Port-Royal, les Jésuites furent mal servis par le talent : personne d'eux n'eut la verve de Pascal, la science d'Arnauld. Sans leurs influences à Versailles et la force de cohésion qui les soutient, sans les erreurs doctrinales qui devaient perdre nécessairement les Jansénistes, les Jésuites auraient été vaincus par les armes de Port-Royal.

Ce qui porta le plus grand coup à la Compagnie de Jésus, ce fut la morale de quelques-uns de leurs membres, les casuistes.

La casuistique est utile, nous le savons, mais il est évident que certains Jésuites ne tinrent pas toujours le juste milieu entre la morale rigoriste des Jansénistes et la morale relâchée. Bossuet, qu'il est difficile de ne pas reconnaître pour un homme de bon sens, n'aimait ni la doctrine, ni l'esprit de la Compagnie de Jésus, mais il était trop grand pour s'occuper des personnes. Le Dieu rapporte, dans son journal, le nom de plusieurs Pères, amis de l'évêque de Meaux ; il faut avouer que, même en ceux-là, il avait peu de confiance, à cause de leur dévouement à l'esprit de leur Société. En 1700, à l'assemblée du clergé, Bossuet fut le promoteur de la censure votée contre la morale relâchée des casuistes, dont il avait fait faire des extraits dans les ouvrages mêmes. Il écrivit lui-même plusieurs opuscules contre le probabilisme, défendu par les Jésuites.

Cependant l'influence des Jésuites sur les consciences n'est pas seulement, comme on se plaît à le dire, le résultat de la douce morale de quelques-uns, mais aussi de leur connaissance de la science ascétique.

Nous aurions voulu parler du P. Rodriguez : son traité de la *Perfection chrétienne* est un modèle de raisonnement et de bon sens; mais c'est un auteur espagnol, et les cinq éditions françaises qui se succèdent pendant le siècle ne suffisent pas à le rendre français. Le plus renommé des Jésuites, auteurs spirituels, est le P. Guilloré. Ses nombreux ouvrages, maintes fois édités, nous sont un garant, et du succès de ses conseils, et de la valeur de son enseignement. Ce n'est pas un partisan de la morale relâchée, on le prendrait plutôt pour un rigoriste. C'est une réponse frappante à ceux qui accusent en bloc tous les membres de la Compagnie de Jésus d'être des casuistes à morale relâchée.

Nous avons lu les deux principaux ouvrages du Père Guilloré : les *Maximes spirituelles* et les *Conférences spirituelles*. Le style est sec, archaïque, sans images : la pensée est reprise plusieurs fois avec des expressions différentes, et il faut un peu de courage pour aller jusqu'au bout. Sous cette écorce un peu rude, il y a des conseils excellents. Il essaie de nous démontrer, un peu longuement, il est vrai, la nécessité absolue d'un directeur de conscience (1). Il pousse le rigorisme jusqu'à condamner l'amitié, les mystiques exagérés ne parlaient pas autrement : « Il faut renoncer à toute amitié tendre et naturelle..., parce qu'ordinairement le cœur se repose dans la personne qu'on aime, et non pas dans Dieu, qui doit être l'unique repos du cœur humain. » Ce n'est pas ainsi qu'ont parlé les saints; une distinction n'eût pas été inutile. Fénelon nous l'apprendra. Il y a bien aussi quelquefois des excès de langage qu'une théologie rigoureuse condamnerait, et nous ne nous étonnons pas que le P. Guilloré ait passé pour quiétiste. Dans les *Conférences spirituelles,* sa théorie « de la mort de

1. *Maximes spirituelles,* livre I, maxime 1.

l'entendement sous l'obéissance (1) » n'eût pas été désavouée par Mme Guyon. Enfin, il parle quelque part d'une certaine union substantielle avec Dieu qui nous choque un peu : « Il y a une union, à qui nous ne pouvons donner un nom plus propre que celui d'union, comme de substance à substance : car ici l'âme ne se sent pas unie par aucun accident, ni par aucune opération ; mais il se peut dire que c'est toute la substance de l'âme, qui se sent elle-même toute unie à Dieu sans aucun milieu, en ce qu'elle se sent toute prise et toute saisie d'une manière qu'il lui semble qu'elle est, pour ainsi dire, comme toute Dieu (2). »

Cette petite critique faite, nous pouvons admirer le sens profond du P. Guilloré, les sages conseils qu'il donne aux directeurs, sa connaissance du cœur humain. Après avoir expliqué qu'il ne faut pas toujours mener une âme à la perfection la plus élevée « tous ne peuvent pas arriver à la haute contemplation (3) », il montre avec raison qu'il faut toujours conduire une personne à la perfection de son emploi et de son état « parce que l'état d'un chacun a une perfection qui lui est propre et particulière. Le prêtre a la sienne comme le religieux : la perfection d'une femme n'est pas celle d'une fille (4) », et il ajoute avec raison que « de ce dérèglement de conduite, il arrive deux grands inconvénients. Le premier est le renversement et la confusion dans les conditions et les états : lorsqu'une femme dans sa famille y voudra faire la contemplative... ; le deuxième inconvénient est l'illusion de l'intérieur et la fausseté de la dévotion, parce que travaillant à une perfection étrangère et écartée, l'on se flatte facilement que

1. *Conférences spirituelles,* tome II, liv. II, p. 310.
2. *Ibid.,* tome II, liv. IV, p. 437.
3. *Maximes spirituelles,* tome I, liv. I, p. 40.
4. *Ibid., id.,* p. 49.

l'on va bien, pendant que l'on marche par des égarements (1) ». C'est pourquoi le P. Guilloré désapprouve ces directeurs qui parlent de la plus haute spiritualité aux commençants : il faut suivre le pénitent pas à pas et mener chacun selon son attrait. « Tous ne sont pas destinés à être placés dans la gloire parmi les séraphins et les premières intelligences ; il y a des degrés supérieurs et il y en a d'inférieurs. Or la différence de ces élévations se mesure par la différence des perfections où Dieu appelle en ce monde chacun de nous ; il faut donc dire que, puisque Dieu ne destine pas également tous les hommes à une gloire élevée, il ne les appelle pas aussi tous à une sublime perfection (2). »

Le P. Guilloré indique, avec beaucoup de bon sens, la conduite à tenir vis-à-vis des personnes qui sont ou se figurent être dans des voies extraordinaires (3) ; il faut beaucoup de discernement pour juger de l'état intime des âmes. « Je trouve, dit-il, qu'il y a de fausses précieuses parmi les spirituelles : notre siècle et les siècles passés n'en ont que trop vu (4). » Il conseille avec raison de ne pas faire écrire par les personnes, éclairées de ces vues extraordinaires, leurs lumières et leurs pensées intimes : « Ayant donc reçu le commandement d'écrire tout ce qui se passe dans son intérieur, ne vous semble-t-il pas qu'elle doit penser qu'il s'opère en elle quelque chose plus que dans les autres, à qui l'on ne donne pas de semblables ordres. Ce sont donc ces écrits qui ont malheureusement désaveuglé (*sic*) cette âme, laquelle était si bien dans les précieuses ténèbres de ses richesses (5)... Sachez qu'ordinairement

1. *Maximes spirituelles*, tome I, liv. I, p. 50, 51.
2. *Ibid.*, p. 105.
3. *Ibid.*, livre III, maximes I, III, IV, V.
4. *Ibid.*, tome II, liv. III, p. 614.
5. *Ibid.*, p. 659.

l'on en dit plus sur le papier pour la manière, qu'il ne s'en opère dans la conscience (1) », et l'onction et la douceur de ces grâces et de ces faveurs « se dissipe et se perd, comme celle des odeurs exquises qui doivent toujours être renfermées pour conserver toute leur douceur (2) ».

Le P. Guilloré ne manque pas de finesse dans l'analyse qu'il fait des états d'âme, des passions et des remèdes. « Je sais ce qui se dit, que l'amour est le centre où tend toute la nature, avec un mouvement autant nécessaire qu'il est doux ; néanmoins il faut avouer que ce même amour n'est aimable dans la recherche qu'on en fait, que parce que le plaisir qui s'y rencontre en fait l'attrait. Une personne aime le jeu parce que le jeu lui plaît... il faut donc dire que c'est le plaisir plutôt que l'amour qui fait le centre des cœurs et que, si l'amour est aimable, c'est seulement parce que le plaisir en est la production (3). »

Le P. Guilloré mériterait une place plus considérable dans l'histoire de l'ascétisme ; les bonnes idées sont nombreuses, et tout est à lire, si on le fait *cum grano salis*.

*
* *

L'influence du Jansénisme, au XVIIe siècle, fut immense sur les mœurs, les lois, la littérature. Après avoir lu l'ouvrage de M. Sainte-Beuve et autres travaux connus sur Port-Royal, personne ne niera la vérité de la parole de M. Royer-Collard : « Qui ne connaît pas Port-Royal ne connaît pas le XVIIe siècle » ; nous ajouterons : ne connaît pas l'humanité.

Quelle fut cette influence sur le sentiment religieux ? « Deux maladies dangereuses, dit Bossuet, dans l'oraison funèbre de Nicolas Cornet, ont affligé en nos jours

1. *Maximes spirituelles,* tome II, liv. III, p. 661.
2. *Ibid.,* p. 659.
3. *Conférences spirituelles,* t. I, liv. IV, 1.

le corps de l'Église : il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions... Quelques autres non moins extrêmes ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très injustes ; ils ne peuvent supporter aucune faiblesse... (ils) détruisent par un autre excès l'esprit de piété, trouvent partout des crimes nouveaux, et accablent la faiblesse humaine en ajoutant au joug que Dieu nous impose. Qui ne voit que cette rigueur... rend le christianisme impossible ? » Cette simple critique suffirait à montrer que le Jansénisme était incompatible avec la nature humaine.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans de longues discussions. Si la grâce est toujours efficace, comme l'enseignaient les Jansénistes, nous n'avons aucun effort à tenter pour faire le bien ; il n'y a qu'à attendre le secours de Dieu, ce don gratuit qui est la grâce, et c'est la liberté anéantie. Si nous ne sommes plus libres, nous ne sommes plus responsables. Nous n'avons plus à nous occuper de nos actions ; nous faisons bien ? la grâce nous a conduits ; nous faisons mal ? la grâce nous a fait défaut ; nous voilà automates entre les mains de Dieu. Nous n'avons aucune préoccupation sur notre salut ; c'est la prédestination. Le Jansénisme, pour éviter les excès de la liberté, la nia. La grâce efficace tua le libre arbitre. Saint Augustin avait exposé à l'Église une doctrine très sainte et apostolique touchant la grâce chrétienne, mais, ou par la faiblesse naturelle de l'esprit humain, ou à cause de la profondeur ou de la délicatesse des questions, ou plutôt par la condition nécessaire et inséparable de notre foi, durant cette nuit d'énigmes et d'obscurités, cette doctrine céleste s'est trouvée enveloppée parmi des difficultés impénétrables, si bien

qu'il y avait à craindre qu'on ne fût jeté insensiblement dans des conséquences ruineuses pour la liberté humaine. Toute l'école et toute l'Église s'étaient appliquées à défendre ces conséquences. Les Jansénistes en firent une doctrine propre, si bien que la plupart de ces conclusions, que tous les théologiens avaient toujours regardées comme des inconvénients fâcheux au-devant desquels il fallait aller pour bien entendre la doctrine de saint Augustin et de l'Église, ceux-là les regardaient comme des fruits nécessaires qu'il en fallait recueillir ; ce qui avait paru à tous les autres comme des écueils contre lesquels il fallait craindre d'échouer le vaisseau, ceux-là ne craignirent point de le montrer comme le port salutaire auquel devait aboutir la navigation. C'était la prétention et l'originalité un peu téméraire de la doctrine janséniste de prendre l'écueil pour le port.

Au point de vue philosophique, le Jansénisme, avec son système de la déchéance complète de la nature, l'impuissance radicale de la volonté, fut un défi jeté à la raison : aussi le fruit le plus naturel de cette doctrine fut le rationalisme.

Méconnaissant la faiblesse de l'homme, ils exigèrent des dispositions d'âme impossibles pour la réception des sacrements. M. de Saci, sorti de prison, resta un mois sans dire sa messe « à cause des distractions inévitables ». Les religieuses de Port-Royal demeuraient des années entières sans communier. La conscience n'était jamais assez pure. Sans doute ces hommes, attentifs à leur réforme intérieure, grandissaient toujours ; il n'était pas à craindre pour eux un arrêt dans leurs efforts quotidiens, un désespoir à la vue de leur profonde misère. Non. Ces hommes furent des héros. M. Le Maître n'est qu'un « mendiant et un pauvre chien (1) ». M. de

1. Déclaration de M. Le Maître aux religieuses. — Supplément au nécrologe de Port-Royal, in-4°, 1735, p. 1.

la Petitière, la meilleure épée de France, qui tua un jour en duel un parent du cardinal, se convertit et il s'abaissa « jusqu'à faire des souliers pour les religieux (1) ».

Le peuple chrétien dont le ressort moral n'est pas aussi puissant, ce peuple mêlé aux affaires, qui souffre, qui travaille, qui pense au ciel, mais qui croit à la bonté de Dieu, comme l'apôtre saint Jean, *credidimus charitati*, pour l'aider dans sa marche pénible, ce peuple, désespérant de lui-même, se jeta dans la révolte et l'esprit d'aigreur. Le Jansénisme voulait sauver l'Église, il la perdit. L'humaine faiblesse recula, effrayée, devant les exigences des préceptes de Port-Royal, et l'homme se réfugia tristement dans la haine de ce qu'on lui défendit d'aimer.

Un jour cependant le Jansénisme eut une bonne influence sur la morale. L'assemblée du clergé de 1700, qui condamna la morale relâchée des faux casuistes, n'était que l'écho des plaintes de Port-Royal pendant tout le siècle.

Le livre de la *Fréquente communion* ne fut jamais condamné, et la doctrine fut acceptée dans l'assemblée du clergé de 1657. Ce livre de la *Fréquente communion* était dirigé « contre ces pénitences qui ne sont point accompagnées de renouvellement et de changement de la vie, et qui ne consistent qu'en des desseins et des désirs vains et infructueux ». Arnauld établissait la nécessité de la conversion intérieure avant l'extérieure, et, préalablement aux sacrements, la véritable repentance du pécheur avant la confession, la contrition du cœur avant l'absolution ; c'était la doctrine de saint Charles Borromée, c'était la doctrine de l'Église ; et

1. « Les Jésuites, dit Sainte-Beuve, ont ri de ces souliers : nous ne sourirons pas de ce lion terrassé, au regard sanglant, et qui ne sait qu'inventer pour ravaler en lui l'homicide, le violent et le superbe. »

l'on s'étonne que les ennemis de Port-Royal se soient émus de cet enseignement. Bourdaloue ne disait pas autre chose, quand il enseignait un peu plus tard : « Non certes, il ne s'agit point de les (les sacrements) recevoir... il est bien à craindre que la pénitence d'un mourant, qui n'est pénitent qu'à la mort, ne meurt avec lui, et que ce soit une pénitence réprouvée (1). »

Les lettres spirituelles de Saint-Cyran sont peu connues. Les conseils sont froids : c'est un maître qui parle, mais un maître sans fard. C'est la vérité simple, non pas cette simplicité grecque qui était belle, celle-là ne captive pas, il n'y a rien aux yeux, rien pour le cœur, c'est l'esprit géométrique.

C'est à la prison de Vincennes que furent écrites la plupart de ces lettres; il répond avec une patience admirable à toutes les questions qu'on lui pose et avec égale liberté ; que ce soit à la Mère Angélique ou à la Sœur Emmanuel de Chazé, religieuse à Poitiers; à un grand magistrat, comme le président Barillon, ou à un ami comme M. d'Andilly.

Saint-Cyran avait une haute idée de la direction de conscience. Dieu est le premier des directeurs (2), mais Il agit par les hommes qui deviennent ses instruments (3). Pour la conduite des âmes, il faut connaître la volonté de Dieu (4) ; il faut que le directeur soit unique et il faut le choisir entre dix mille (5). Son principal devoir est de conduire les âmes où il voit que Dieu les appelle, et suivre les mouvements de Dieu (6). Il doit consulter Dieu avant qu'on le consulte (7). Le dirigé doit lui découvrir les maladies de

1. Sermon sur le petit nombre des élus.
2. *Lettres spirituelles*, I, p. 42, 287.
3. *Ibid.*, I, p. 2, 23.
4. *Ibid.*, I, p. 2, 29.
5. *Ibid.*, II, p. 24, 298. — II, 349.
6. *Ibid.*, I, p. 21, 147. — I, 26, 194.
7. *Ibid.*, II, p. 361.

son âme, ses pensées (1); lui obéir en tout et se laisser guider comme un enfant (2). Toutefois, le directeur ne doit point dominer, mais proposer simplement les choses. « Vous en jugerez, s'il vous plaît : car je ne prétends que vous proposer simplement les choses et vous en laisser l'élection libre, sachant que le Fils de Dieu a retranché la domination de l'Église, parlant à saint Pierre, et ne lui a recommandé que la charité qui doit conduire les âmes par les règles de l'esprit de Dieu qui forme un même jugement et une même disposition intérieure dans le conducteur et dans celui qu'il conduit pour les proportionner l'un à l'autre, *ut fiat æqualitas,* comme dit l'apôtre (3). »

Avec ces qualités éminentes, il n'est pas étonnant que M. de Saint-Cyran ait eu une influence considérable. Il a été l'âme de Port-Royal. Ce directeur dur, sévère, fait pour les âmes fortes, avait extrait seul sa doctrine des Pères, de la Bible et de l'Évangile. L'Église, d'après lui, était perdue et incapable de diriger les âmes. Sans doute, il pouvait, dans une belle lettre à sainte Chantal, déplorer l'état de l'Église en France : « Ce que vous avez dit ensuite de cette grande ville *qu'elle gaste tout* est si véritable que cela passe jusques aux vérités évangéliques qui regardent la morale, lesquelles y reçoivent assez souvent de déplorables altérations (4). » C'était vrai; il ne fallait pas pour cela refuser la direction de l'Église et la tradition obscurcie mais solide. Ce n'était pas facile, bien que nécessaire.

Cet isolement trompa Saint-Cyran; il pèche par excès de sévérité : « Pour moi, si j'étais allé voir un homme

1. *Lettres spirituelles,* I, 2, 20. — II, 2, 177.
2. *Ibid.*, I, 21, 140. — I, 20, 107.
3. *Vid.*, II, à M. de Rebours, p. 410.
4. *Ibid.*, I, p. 64.

sans une affaire nécessaire, et que j'eusse passé aussi quelques heures avec lui, j'aurais peine à me résoudre à dire la messe le lendemain, comme si je l'avais reçu chez moi et m'étais entretenu avec lui beaucoup de temps, parlant de livres et de choses de notre métier, qui ne fussent pas sans quelque utilité pour le bien de l'Église. » Voilà une religion bien dure qui refuse les récréations innocentes.

Et pourquoi ces conseils si pressants pour quitter le monde et fuir dans la solitude? L'Évangile nous dit que Jésus parle à l'âme dans la solitude, *ducam in solitudine;* mais il est une solitude plus précieuse que celle des grands bois silencieux, c'est celle de notre cœur. Que deviendrait le monde, si tous les bons fuyaient dans le désert? Jésus n'a pas dit aux apôtres de fuir les hommes, mais au contraire d'aller par le monde et d'enseigner les peuples. Et pourquoi ces discussions sur l'attrition? Saint-Cyran, avec ses ardents désirs de salut, voulait prendre les plus sûrs chemins. Nul n'en doute, mais l'impossible a toujours découragé. Les hommes sont faibles par nature et, quand ils sentent trop de difficultés, ils se retirent.

* * *

A côté de ces moines, prêtres, fondateurs d'ordres, se rencontrent des directeurs laïques, des chrétiens au cœur droit, au tempérament fort, comme ils furent nombreux au XVIIe siècle. Tels furent M. de Bernières et M. de Renty.

M. de Bernières, maître des requêtes, membre du Conseil du roi, nous offre le spectacle d'une vie simple, calme et digne. Fidèle à remplir scrupuleusement ses devoirs d'état, il ne croyait pas que sa mission finît dans l'enceinte des murs du palais ou de la chambre du

roi. Le chrétien dominait l'homme d'État et son âme aimait à vivre dans l'imitation du Christ. Sa charité était immense, sa foi ardente. « Je ne sais à quoi pensent les hommes, disait-il, de ne penser point incessamment à Celui qui est tout. »

Son livre, *le Chrétien intérieur*, est un traité complet du plus parfait ascétisme. Il faut que ce grand serviteur de Dieu ait passé par toutes les voies de la perfection, pour les décrire avec cette précision impeccable. Le livre VIIIe, sur l'Oraison, est une seconde édition des derniers livres du *Traité de l'amour de Dieu*. Quelques expressions peuvent paraître équivoques, qui s'en étonnera? François de Sales et Fénelon ont bien trouvé des censeurs. Il sait que l'union de Dieu et de l'homme est nécessaire pour le salut ; et là, il donne la prépondérance à la grâce. Cette opinion est légitime et soutenable ; se connaissant trop en homme tombé et déchu, il a peut-être trop douté de la liberté humaine : c'était un reste de son éducation janséniste. Peut-être, trouverait-on encore cette vie d'ascète incompatible avec les obligations du monde et les devoirs d'état.

M. de Bernières était directeur d'âmes ; ce qu'il communiquait de vive voix aux présents, la charité l'obligeait à l'étendre aux absents par une multitude de lettres qui étaient reçues, comme autrefois celles de saint Paulin, que l'on baisait avec révérence, comme des reliques d'un esprit tout rempli de Dieu. Lettres de piété, plutôt que de direction, elles nous montrent cette âme angélique éprise de la plus délicate perfection. Il écrit à une religieuse pendant un Avent : « Ne pouvant vous aller voir durant le saint temps de l'Avent, ainsi que mon âme l'aurait bien désiré, pour s'entretenir avec vous des anéantissements ineffables de Jésus, j'ai cru que je devais, par ce peu de lignes, vous témoigner que

j'ai d'être tout à Dieu par la voie de l'anéantissement... Si nous avons jusqu'ici vécu autrement que le Fils de Dieu, regrettons notre malheur, et désormais l'accompagnons dans ses saints anéantissements (1). »

M. de Renty (2) naquit au Beny, dans la basse Normandie, de parents nobles de cœur et de nom. Il vécut, au sein de sa famille, en religieux. Dire ses pénitences et ses austérités, sa pauvreté, son humilité, sa patience, ses mortifications, ce serait répéter ce que les vies de saints ont coutume de nous raconter.

Sa charité envers les pauvres et les malades était magnifique. Sa volonté était devenue si conforme à la volonté de Dieu qu'il ne voulait rien que ce que Dieu voulait. Il se sentait par la miséricorde de Dieu dans un état de mort si entière à toutes choses, que ni les anges, ni les hommes, ni la perte des biens, ni le renversement de sa famille ne pouvait lui faire perdre la tranquillité de l'âme.

Doué d'une haute prudence et d'une si grande science de la vie spirituelle, il fut consulté de bouche et par lettres, de divers lieux et d'un très grand nombre de personnes de tout âge, de toutes conditions séculières et religieuses.

Cette haine du monde qu'il montre si souvent n'était pas d'un christianisme bien compris; englober tous les hommes dans la malédiction du Christ serait se méprendre grossièrement sur le sens du *Væ mundo* de l'Evangile. Cette direction pour les personnes du monde, qu'il voulait entraîner dans la solitude, était donc un peu fausse. Si tous les chrétiens du grand siècle avaient imité M. de Renty, ni la Cour, ni le monde n'auraient vu et admiré ces nobles et beaux caractères comme Beauvilliers, Chevreuse; et Dieu sait si leurs

1. *Le Chrétien intérieur*, p. 288.
2. *Vie de M. de Renty*, par le P. de Saint-Jure.

conseils eurent du prix dans les décisions du roi. Fénelon nous apprendra avec plus de raison la place du chrétien dans le monde.

A part cette méprise qui est d'une grande importance, les préceptes et les conseils de M. de Renty tendaient à former le chrétien intérieur; il ne se contentait pas de l'écorce du christianisme : « Oh! qu'il est à craindre, écrivait-il, que nous n'abusions du nom et des apparences de dévotion, nous confiant en nos exercices de piété (1). »

Sa piété n'empêchait pas l'exercice de la charité, et il se donnait en exemple à une personne qui le consultait : « Quand je peux, dit-il, je fais trois, quatre, cinq heures d'oraison, mais lorsqu'il se présente quelque occasion de servir le prochain, je la quitte facilement. »

Mme la comtesse de La Châtre, désirant sortir des affections du monde et avancer dans la vertu, s'adressa à M. de Renty; par ce fidèle et précieux guide, elle gravit les hauts degrés de la plus sublime perfection. M. de Renty avait beaucoup de grâces et beaucoup de lumière pour elle, pour la soutenir dans de grandes peines intérieures et pour lui dire avec énergie ce qui lui était propre. Mme de La Châtre, de son côté, lui rendait une parfaite docilité pour croire ce qu'il lui disait et se faisait force pour l'exécuter.

Le pieux directeur eut la consolation de voir mourir cette femme dans des sentiments les plus chrétiens et dans la joie que donnent les espérances infinies.

Tels étaient ces chrétiens fiers et robustes du grand siècle; on peut regretter des excès dans les conseils, un laïque n'est pas le docteur né de la vérité divine; Fénelon, nous le verrons, saura donner la mesure entre les exigences de la vie mondaine et les devoirs impérieux de la

1. Op. c., p. 135.

vie spirituelle. Cependant, il faut admirer ces grands cœurs, dont le désir était de vivre comme le Christ et de remplir avec amour les conseils évangéliques.

CHAPITRE SECOND

LES PREMIÈRES ANNÉES DE FÉNELON

François de Salignac de Lamothe-Fénelon, naquit le 6 août 1651 au château de Fénelon en Périgord, d'un second mariage de Pons de Salignac, comte de Lamothe-Fénelon. De nombreux enfants furent le charme sévère de cette double union. La part du revenu, qui devait échoir à chacun, se trouva fort réduite, mais la noblesse du nom et la noblesse du cœur sont pour les hommes d'Église d'un prix plus estimable que l'or, l'argent et les terres au soleil. Pour être prêtre, il faut être né grand ou le devenir.

Le jeune Fénelon fut destiné à l'Église ; un de ses oncles était évêque de Sarlat, successeur de cinq membres de la famille ; c'était presque un fief de la maison de Salignac, comme à la même époque le siège épiscopal de Paris était le fief de la famille de Retz. Il fit ses premières études sous la direction d'un précepteur et, à douze ans, il était à l'Université de Cahors. Les historiens de Fénelon nous rapportent, d'après les manuscrits du marquis de Fénelon, que le jeune François prit à l'Université de Cahors « les grades qui lui suffirent plus tard pour la carrière ecclésiastique ». Sans méconnaître la précocité de cet enfant merveilleux, nous ne nous faisons pas une idée bien nette de ces grades, d'autant que le jeune homme, âgé de quinze

ans, fut appelé à Paris par son oncle, le marquis Antoine de Fénelon, et placé au collège du Plessis pour *commencer* les études de théologie.

Le marquis de Fénelon était un homme d'une grande piété; il fut le chef d'une association, fondée sous l'inspiration de saint Vincent de Paul et de M. Olier, pour combattre la manie dangereuse du duel. Devenu tuteur du jeune François, le marquis de Fénelon dirigea son neveu, sorti du collège du Plessis, vers le séminaire de Saint-Sulpice. M. Tronson, digne successeur de M. Olier, initia le jeune homme à la vie religieuse. Ils se comprirent et l'âme du jeune Fénelon se trempa merveilleusement dans les sources pures de cette tendre piété et de cette fine spiritualité, dont M. Tronson avait saisi le charme et la beauté.

Cette piété, que les Messieurs de Saint-Sulpice savent faire encore comprendre et goûter aux adolescents, qui se confient à leurs soins, cette piété fait la force et le soutien des âmes attristées : elle est le condiment des joies du cœur et l'arome de toute la vie ; l'Apôtre l'avait dit à l'aurore du christianisme, « la piété est utile à tout ». Fénelon emporta de Saint-Sulpice, outre la science thélogique, saine et pure de toute scorie janséniste, le lest qui rendit sa vie si calme dans les plus tristes aventures et si douce dans les heures de la bonne fortune. Voilà bien une formation qui ne ressemblait pas à celle qu'avait reçue Bossuet. Celui-ci, élève de la Faculté de Paris, fier de cette théologie dogmatique et gallicane qu'il possède étonnamment; celui-là, l'enfant de Saint-Sulpice, tout pénétré de l'onction de la plus charmante piété et fidèle à ce catholicisme immuable dont la source est à Rome. Ne serait-ce pas trop dire que l'éducation de ces deux grands hommes devait les amener à se combattre, s'il arrivait qu'ils se rencontrassent.

Ordonné prêtre, Fénelon, âme enthousiaste, touchée de la grâce du sacerdoce, rêve les missions lointaines, les actions héroïques, les chevauchées apostoliques. Il a entendu parler des Églises dévastées de l'antique Orient ; il a lu les tyrannies des Turcs ; son cœur s'émeut et il écrit, on suppose que c'est à Bossuet (9 octobre 1675) : « Je pars, et peu s'en faut que je ne vole ; à la vue de ce voyage, j'en médite un plus grand. La Grèce entière s'ouvre à moi, le sultan effrayé recule, le Péloponèse respire en liberté, et l'Église de Corinthe va refleurir... Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le dieu inconnu ; mais le profane vient après le sacré et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fait le plan de sa République. Je monte au double sommet du Parnasse; je cueille les lauriers de Delphes et je goûte les délices de Tempé... Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions du disciple bien-aimé, ô heureuse Patmos ! j'irai baiser sur la terre les pas de l'Apôtre et je croirai voir les cieux ouverts (1). »

Cette lettre est très belle. Ce n'est pas « le Pyrrhus de la fable, ni le Picrochole de Rabelais » qui parle, c'est « un jeune missionnaire plein d'enthousiasme (2) ». Sont-ils rares les prêtres qui, au sortir du sacerdoce, encore tout humides des onctions du Pontife, ont eu ces nobles sentiments? et faut-il, pour un excès de style imagé, suspecter l'intime pensée d'un cœur évangélique! Les hommes d'imagination vive concrètent leurs pensées par des images que les intellectuels trouvent exagérées ; un mathématicien ne peut pas comprendre un poète et Fénelon fut poète. Écoutez saint Jérôme exhortant Héliodore à ne pas écouter les cris du cœur pour fuir le

1. Œ. C., VII, p. 491.
2. M. Crouslé (*Fénelon et Bossuet*, I, p. 7) hésite entre les deux affirmations ; ou plutôt il n'hésite pas, cette lettre est une gasconnade.

monde. « Je n'ai pas un cœur de pierre ni des entrailles de fer ; je n'ai pas été engendré par les rochers, ni allaité par les tigresses d'Hyrcanie, moi aussi j'ai passé par les déchirements que tu redoutes. » Dira-t-on que ce style imagé, trop fort peut-être, nuit à la vérité de la pensée ? Que Fénelon jette des fleurs sur ce départ douloureux du missionnaire, pour calmer sa peine et les craintes de son correspondant, qui peut s'en offenser ?

Fénelon suspendit l'exécution de son projet ; son oncle, l'évêque de Sarlat, s'employa pour l'en détourner et pour donner une autre direction au zèle du missionnaire. En attendant, il lui résigna un petit bénéfice, le doyenné de Carenac dans le Querci. Jeune et le cœur plein de cette douce gaieté, privilège des hommes sains de corps et d'esprit, à qui la vie n'a pas dit encore toutes ses amertumes, il rendit compte à sa cousine, la marquise de Laval (1), de la prise de possession de son bénéfice. C'est une belle description, fraîche comme le printemps.

Absorbé par des travaux sérieux, tourmenté par des luttes terribles, miné par des chagrins cruels, Fénelon ne rira plus ; il gardera la sérénité des sages ; pas même avec le joyeux Destouches, il ne montrera cette âme enchantée de la nature et des hommes. Ses yeux et ses lèvres souriront encore devant la grâce et la jeunesse ; jamais plus l'âme, oublieuse des choses du dehors, ne s'abandonnera à la gaieté juvénile de ce brillant récit de son entrée à Carenac.

Fénelon se consacra, pendant trois ans, au ministère ecclésiastique dans la paroisse Saint-Sulpice. Le dimanche, il expliquait l'Écriture sainte au peuple et, tous les jours, il allait soulager les infortunes, consoler

1. Œ. C., VII, p. 304.

les misères, sécher les larmes. Le monde frivole, qui s'extasie facilement devant les actions d'éclat, ignorera toujours l'abîme de dévouement caché dans le cœur du prêtre, de l'apôtre divin des peuples, héritier de la charité de ce Christ qui s'apitoyait si tendrement sur le sort des foules misérables. De ce contact avec le peuple, Fénelon l'aristocrate, à qui le temps apprit la tristesse, acquit la conviction que, dans le peuple, se cachent de grandes misères. C'est là que germa cette tendre commisération pour les infortunes, qui resplendit dans ses écrits et que ses actes n'ont point démentie.

*
* *

Appelé à diriger les Nouvelles Catholiques, Fénelon « montra, dit Bausset, dans son nouvel emploi, le mérite, si rare et si nécessaire, de donner toujours à l'instruction cette forme simple, claire, précise, qui la met à la portée de tous les esprits, en la variant selon le degré de leur intelligence... Il y réunissait le don précieux de faire aimer la vertu par ce langage sensible et pénétrant qui parle à l'âme avant d'arriver à la raison, et qui dispose à cette sorte de confiance, dont on ne peut jamais se défendre pour celui qui a commencé par nous convaincre de sa vertu, de sa bonne foi et de son intérêt pour notre bonheur (1). » Cet éloge ne nous surprend point ; nous connaissons les charmes de Fénelon, la noblesse et la grâce de ses manières, sa vertu et sa persuasive parole. Et cependant c'est l'époque de sa vie où le reproche d'intolérance lui est le plus opposé ; dans la maison des Nouvelles Catholiques et dans sa mission en Saintonge, Fénelon a-t-il encouru les reproches d'une certaine critique contemporaine ?

1. *Histoire de Fénelon*, I, ch. XIII.

Nous ne suivrons pas M. Onésime Douen (1) dans son fameux réquisitoire contre Fénelon. Le ton passionné indique une mauvaise cause.

La vérité parle tout autrement (2). Fénelon, d'après M. Douen, n'est ni plus ni moins qu'un « Tartuffe » (3) un « geôlier, un ravisseur et un persécuteur d'enfants » (4).

La maison des *Nouvelles Catholiques* dont Fénelon fut le supérieur de 1678 à 1689 n'était pas destinée, comme on le croit communément, à recevoir les nouveaux convertis, mais à exciter de nouvelles conversions. La puissance royale faisait enfermer dans cette maison des protestantes qu'on voulait faire catholiques : des enfants de tout âge étaient enlevés à leurs parents, des femmes ravies à leurs époux jusqu'à leur retour à la foi. M. Douen nous rapporte, avec ses colères hyperboliques, des faits monstrueux, indignes de la charité de Dieu et du prosélytisme chrétien.

Des pièces, alléguées par M. Douen, il appert que le roi ou plutôt les ministres exigeaient des conversions, sous peine de terribles châtiments ; que la Mère Garnier, supérieure des Nouvelles Catholiques, était la fidèle exécutrice des ordres royaux. Que pouvait faire Fénelon dans cette situation délicate ? Ne pas accepter cette charge, dira-t-on, mais « autant vaudrait dire qu'il n'aurait pas dû être un homme de son siècle et de sa profession, qu'il aurait dû naître au XVIIIe siècle, et pratiquer la tolérance philosophique dont les exemples

1. *L'Intolérance de Fénelon*, p. O. Douen. Paris, Fischbacher, 1875.

2. Écoutez les premières lignes de son Introduction : « Si l'on vit jamais un roi fatigué de débauches et devenu dévot, mettre l'absolutisme au service de l'intolérance, avec une constance, une énergie, une absence de pudeur incroyable, ce fut assurément au XVIIe siècle. »

3. O. Douen, p. 42.

4. O. Douen, p. 53.

d'ailleurs ne sont pas fort communs (1) ». Fénelon dut souffrir de ces excès de zèle intempestif; aussi le voyons-nous doter la maison d'un nouveau règlement (2). C'est peut-être lui qui changea la maison de Paris de telle façon que, d'après Michelet, elle « était relativement un paradis ». En province, les procédés étaient très éloignés d'une « charité modeste et compatissante ». Il employa, sans aucun doute, les procédés les plus louables pour la conversion de ces personnes infortunées; il voulut les vaincre par la persuasion et les sauver ainsi des rigueurs royales. Il échoua souvent, hélas! Fénelon savait mieux que les policiers du roi, mieux que la Mère Garnier, que la conversion du cœur est l'œuvre d'une longue patience et le fruit de la grâce divine, toujours suffisante, rendue efficace par la volonté et le désir du malade. Ces femmes, blessées au cœur, résistaient intrépidement et la justice du roi impatiente devançait la patience de Dieu. Fénelon n'avait qu'à obéir; il abandonnait les personnes réfractaires au pouvoir séculier, puisqu'il n'était pas libre d'échapper à cette triste nécessité.

En lisant M. Douen, on est frappé de l'égarement de cet âge où le pouvoir civil essayait des conversions par une combinaison des moyens de la police avec ceux de la parole ecclésiastique. Encore une fois Fénelon était-il coupable? Cet aumônier, ce directeur spirituel que M. Douen rend responsable de tout, nous ne trouvons nulle part son nom dans les actes de rigueur. Il serait juste de ne pas lui imputer des violences où l'on ne voit pas apparaître son nom. M. Douen ne veut pas l'en reconnaître innocent; il suffirait de demander aux aumôniers de couvents quels sont leurs

1. Crouslé, I, p. 20. — Nous suivons M. Crouslé dans cette discussion avec M. Douen : le célèbre professeur a froidement renversé la théorie ridicule du pamphlétaire.
2. Douen, p. 56.

pouvoirs sur la discipline. Un directeur spirituel dans ces maisons n'a aucune autorité sur les enfants : il confesse, catéchise, prêche, puis il laisse la supérieure diriger sa maison à sa guise.

Fénelon n'avait donc qu'à instruire, plaire et convaincre ; la Mère Garnier se chargeait de dénoncer les récalcitrants à M. de la Reynie. M. Douen ne fait donc que des conjectures; et nous savons quel rôle joue l'imagination dans cette voie. Il faut de meilleures preuves pour accuser un homme, comme Fénelon, de délation, de duplicité, avec cette aggravation que le but suprême était de perdre de malheureuses femmes au profit de l'ambition d'un ecclésiastique, auquel ne manquaient certes ni les talents, ni les amitiés pour faire son chemin autrement. « Aussi en attendant des preuves péremptoires, nous nous bornerons à penser que l'accusateur a fait abus de cette logique soupçonneuse qui peut servir à découvrir des coupables, mais qui sert aussi à en inventer (1). »

M. Douen suit Fénelon dans ses missions en Saintonge ; il y a, dans cette période, des documents signés. Nous pouvons mieux discuter cette question de la tolérance. La tolérance est le respect de la conscience humaine qui devient le juge sacré de nos actions. Ce tribunal prononce-t-il toujours infailliblement? Les passions ne jettent-elles pas un voile sur ce qui est vrai, juste et bon? La conscience mérite-t-elle ce respect tant vanté? Oui, quand même la conscience se tromperait, il faut la respecter. Si des hommes, rois, évêques, empereurs, ministres ou moines furent, dans la suite des temps, assez imprudents pour violenter l'asile inviolable et sacré de la conscience, il est de la dignité humaine de venger ces abus de pouvoir.

1. Crouslé, I, p. 23.

Ce principe indiscutable étant admis, que de difficultés se lèvent dans la pratique! La vérité et l'erreur existent et les respecter, que dis-je? les tolérer également, ce serait tomber dans le scepticisme philosophique qui n'est rien moins qu'une aberration de l'esprit; mon intelligence ne peut aimer de la même façon la vérité et son contraire. Dans les discussions humaines, il n'est pas toujours aisé de connaître la vérité, *quid est veritas?* et il n'est pas rare aussi de voir les apôtres de la tolérance jeter l'anathème sur des voisins qui ne demandaient que vivre en paix au nom de la tolérance. Le philosophe spiritualiste rira de son collègue matérialiste, l'idéaliste s'enorgueillira dans son ciel élevé et le phénoméniste sera tout étonné des sourires d'autrui. Ils sont tous heureux de posséder la vérité et, bien sot qui tenterait de les convertir. — A quoi? diraient-ils, à votre opinion. Mais la mienne vaut la vôtre, elle lui est supérieure, écoutez mes raisons — et la chute du ciel ne les arrêterait pas dans leurs discussions. Il est entendu, par tolérance philosophique, que toutes les opinions contraires sont respectables.

Cependant la vérité est une. Dire qu'une chose peut être et ne pas être à la fois ; que la vérité et l'erreur, le juste et l'injuste, le beau et le laid, le bien et le mal sont également dignes de respect, cela s'appelle déraisonner ; si des philosophes ont pu faire ces alliances insolites, on ne peut que déplorer les errements de l'esprit humain et renvoyer tous ces sophistes à l'école du bon sens, substratum de toute philosophie sérieuse. Saint Vincent de Paul et Néron ne sont pas également respectables.

La vérité sera toujours intolérante. Nous comprenons les hésitations des hommes devant les théories humaines ; l'humanité est sujette à l'erreur : « vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà » ; tout dépend

souvent de la latitude ou des degrés de froid. La tolérance est le lest qui nous permet de vivre en paix dans un océan d'idées contraires. Supposons un instant que la vérité existe quelque part ; prenant conscience d'elle-même, peut-elle être tolérante ? Non. La vérité a des droits imprescriptibles, supérieurs à la conscience même. La vérité est incompatible avec l'erreur qui devient son ennemie en naissant. Supposons encore que l'Église catholique romaine possède la vérité ; c'est une question d'apologétique qui n'a pas sa place ici, mais supposons la question résolue ; l'Église ne peut pas voir les autres Églises d'un œil favorable, sous peine de manquer à son devoir. La tolérance serait ici une défaillance. Pas plus que Dieu, qui ne saurait favoriser des religions qui se contredisent, l'Église catholique ne peut accepter les Églises différentes qui la combattent. Les ministres de cette Église catholique, convaincus jusqu'à la mort de la vérité, ne peuvent être tolérants. De tout temps, ils ont forcé l'erreur dans ses plus intimes retraites, ils l'ont anathématisée ; si nous déplorons les procédés violents contre certaines personnes, la vérité reste toujours aussi puissante et aussi maîtresse des choses et des hommes. Respectueux de la conscience humaine, les premiers apologistes attaquèrent les hérésies, en protégeant les hérétiques ; si de trop zélés défenseurs de la foi profitèrent de leur puissance pour vexer les hérétiques, l'Église a fait sien cet axiome si connu : « Haïr les erreurs, aimer les personnes. »

Fénelon ne pouvait pas être tolérant dans la doctrine ; il était sûr que les protestants erraient. Son devoir était de les combattre. Le secret du prosélytisme catholique romain, c'est la vérité ; la source du dévouement, de la charité et du zèle évangélique, c'est la vérité ; la récompense de toutes les injures, de toutes les haines,

de tous les supplices, c'est le triomphe de la vérité.

Fénelon fut enlevé aux Nouvelles Catholiques, pour être envoyé dans la Saintonge ; il y accomplit deux missions, l'une, de décembre 1685 à la fin de juillet 1686, et l'autre, en 1687, dura trois mois environ, de mai en juillet.

Louis XIV travaillait depuis longtemps à l'extinction du protestantisme. En 1685, il révoqua l'édit de Nantes. Ce n'est pas le lieu de discuter cet acte important. Que nous le jugions impolitique à notre époque, nous ne sommes pas loin de la vérité ; mais l'idée d'une monarchie unie sous un même roi, une même foi et une même loi devait sourire à l'omnipotence de Louis XIV.

Il est vrai que les moyens de conversion, alors employés, furent quelque peu violents et que le départ pour d'autres terres de plusieurs milliers de protestants nuisit au commerce et à l'industrie.

L'éloignement des protestants fut même pour les catholiques une source de relâchement. Quand on voyage dans les pays mi-catholiques, mi-protestants, on est étonné de voir l'entraînement des fidèles aux pratiques religieuses dans les deux confessions. Chaque chrétien affirme d'autant sa foi que son voisin pratique la sienne avec plus de rigueur. La critique excite à mieux faire, l'émulation est le meilleur stimulant pour le bien : l'exemple entraîne les plus faibles. Le départ des protestants allait laisser tout-puissant et maître absolu ce clergé, plein d'ardeur et régénéré par les Olier, les Bérulle et les Vincent de Paul. Quand Rome eut vaincu le monde et que la paix régna dans l'empire, le luxe et l'oisiveté rendirent les Romains plus ennemis d'eux-mêmes que les barbares qu'ils avaient vaincus. Tant est puissant chez l'homme le goût du repos que l'esprit dépérit, s'il n'est tenu en éveil.

La révocation de l'édit de Nantes fut en somme mal-

heureuse. Richelieu n'eût pas commis cette faute. Il ne voulait pas que les protestants fussent un État dans l'État ; c'est ce qui le décida à les attaquer et à faire ce fameux siège de La Rochelle, prodige d'art militaire et de persévérance ; le grand ministre voulait une France politique une, et, dans ses plans, les protestants ne devaient pas empêcher cette unité, pas plus que les catholiques ne nuisent à l'unité politique de l'empire protestant d'Allemagne.

A la vérité, il ne faut pas comparer, dans cette question, le gouvernement de Richelieu à celui de Louis XIV ; celui-ci fut poussé par une pensée religieuse et politique ; celui-là ne pensa qu'à la seule politique. On le vit bien dans la guerre de Trente-Ans, dans laquelle Ferdinand le Catholique eut à lutter contre les armées protestantes du prince palatin, des rois de Danemark et de Suède, toutes secourues par l'or de Richelieu. On vit un spectacle étrange : les protestants, battus en France et secourus en Allemagne par un cardinal de l'Église romaine ; la prépondérance de la France en Europe, obtenue par l'affaiblissement du catholicisme en Autriche. Richelieu gagnait en Allemagne la cause de Luther ! Tant il est vrai que la politique a des raisons que la religion ne peut pas toujours expliquer.

Quoi qu'il en soit, les protestants ne furent pas mieux convertis après la révocation de l'édit de Nantes qu'auparavant. Les dragons sont toujours de médiocres missionnaires. Les gouverneurs de province écrivaient au roi que les populations huguenotes se convertissaient en foule. Les peuples, terrifiés par les soldats du roi, surtout après quelques exécutions, faisaient leur soumission, mais la conscience n'abdiquait pas. En croyant avoir diminué le nombre des protestants, on avait augmenté celui des hypocrites et des révoltés. Les ministres d'État et d'Église s'en aper-

çurent et il fallut penser à faire de vrais chrétiens ; c'est alors que commencèrent des missions aux quatre coins de la France. On s'adressa aux hommes les plus habiles ; Bourdaloue renonça à son Avent à la Cour pour se rendre à Montpellier « où tant de gens se sont convertis sans savoir pourquoi », dit Mme de Sévigné, le 28 octobre 1685. Fléchier partit pour la Bretagne ; Fénelon, sur la demande de Bossuet, fut désigné pour aller en Saintonge.

Tout d'abord, on s'étonne de ne surprendre dans la bouche de Fénelon aucune plainte contre le grand acte de la révocation. Un tel blâme eût été assez inopportun. Qui donc n'approuva pas cet acte de Louis XIV ? Tous célébrèrent la gloire et la piété du roi, non seulement les clercs, mais les laïques : c'est Fontenelle, c'est La Fontaine (1), c'est Mlle de Scudéry qui confesse que toute voix humaine est impuissante à célébrer dignement ce grand acte ; c'est Mme de Sévigné, qui écrit à Bussy-Rabutin (2) : « Vous avez su sans doute l'édit par lequel le roi révoque celui de Nantes. Rien n'est si beau que ce qu'il contient, et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de plus honorable. » C'est Bossuet qui s'écrie dans l'oraison funèbre de Le Tellier : « Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis ; poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine : « Vous avez affermi la « foi, vous avez exterminé les hérétiques : c'est le digne « ouvrage de votre règne : c'en est le propre caractère. »

L'emploi de la force contre les dissidents était un principe admis au XVIIe siècle. Bossuet écrivait à Bas-

1. Lanfrey, *L'Église et les philosophes au XVIIIe siècle*, p. 35.
2. 28 octobre 1685.

ville. « Je déclare que je suis et que j'ai toujours été du sentiment que les princes peuvent contraindre, par des lois pénales, tous les hérétiques à se conformer à la profession et aux pratiques de l'Église catholique. »

On ne peut pas demander à Fénelon de n'être pas de son temps ; aussi le voyons-nous demander à l'autorité de faire sentir son influence sur les nouveaux convertis : « Il est important, dit-il, que les gens qui ont l'autorité le soutiennent. » Il dénonçait à Seignelay, le secrétaire d'État, les voies d'évasion des malheureux huguenots qui voulaient fuir à l'étranger. Il faut tenir compte des fureurs du temps ; Fénelon écrit au ministre qui a reçu l'ordre d'être impitoyable. Louis XIV était exaspéré de la résistance ; on lui avait dit le 21 juillet 1685 : « Ils (les protestants) ne seraient peut-être jamais rentrés dans le sein de l'Église par une autre voie que le *chemin semé de fleurs* que vous leur avez ouvert. » Cependant il ne faudrait pas, sous prétexte d'impartialité, contourner les textes et faire dire à Fénelon ce que l'on pense soi-même. Quand la passion envenime les débats, chacun traduit à sa façon. Un exemple entre plusieurs : Seignelay a fait traîner sur la claie un homme, mort sans sacrements. Fénelon écrit ses impressions au ministre le 21 avril 1686 : « On a fait, depuis quelques jours, dans l'île de Ré, un exemple qui a troublé et irrité les peuples ; je crois que cette exécution produira avec le temps de bons résultats, car c'est un homme mort sans sacrements qu'on a traîné sur la claie, et cette rigueur servira à vaincre la mauvaise honte. *Mais l'impression présente est fâcheuse.* Elle réveille un violent désir de sortir du royaume. J'en crains un autre inconvénient, c'est *que chacun recevra les sacrements en hypocrite pour sauver la voierie.* Il me paraîtrait plus utile d'employer l'autorité à écarter les gens indociles et à rendre les autres assidus aux instructions de l'Église. Sans re-

courir à des remèdes plus forts, l'ouvrage s'achèvera solidement, avec un peu de patience. » Cette lettre est un désaveu et non une approbation. Quand un supérieur a ordonné un châtiment, le subordonné n'ira pas lui écrire froidement que son ordre est criminel, surtout quand c'est chose faite. Fénelon, toujours poli et fin politique, ne blesse pas le ministre de Louis XIV. Il écrit comme parle tous les jours un chef de bureau, qui a de bonnes manières, à son ministre qui a commis une faute lourde. — Sans doute ce que vous avez fait peut avoir de bons résultats, déjà même on pourrait croire que vos moyens sont bons, cependant on peut craindre ceci ou cela. Le subordonné suggère au supérieur des raisons qui sont un blâme de l'ordre reçu. Où en serions-nous, s'il fallait résister en face aux supérieurs et leur dire sans détours que leurs ordres sont sots ou criminels. C'est heureux quand on peut, comme Fénelon, faire entendre la vérité avec des airs bienveillants (1).

Quand on lit la correspondance de Fénelon à Sei-

1. Les ennemis de Fénelon font grand bruit d'une lettre à Seignelay. La voici : « Il me paraît qu'il serait très utile de faire imprimer en Hollande et ensuite de répandre chez les nouveaux convertis, des lettres qui montrassent le ridicule et l'emportement de celles de Jurieu. Il faudrait aussi qu'elles fissent voir l'extravagance des prophéties par lesquelles on abuse des peuples. Afin que ces lettres ne fussent point suspectes, il faudrait qu'elles ne parussent point catholiques. L'envie et la division, qui règnent en Hollande entre leurs docteurs, rendraient cela très vraisemblable. On pourrait même laisser croire que ces lettres seraient faites par Aubert de Versé, socinien, ennemi implacable de Jurieu, et qui écrit, en effet, tous les jours en Hollande, contre lui. C'est un homme d'une rapidité à accabler Jurieu. Peut-être M. l'ambassadeur, qui est sur les lieux, pourrait, avec un peu d'argent, se servir de cet homme et de ses semblables pour faire diversion et pour semer des libelles qui décrieraient le parti des ministres réfugiés en ce pays-là. Du moins, ces libelles seraient lus ici avec empressement et avec fruit. » Ainsi corrompre ou calomnier, acheter, s'il se peut, la trahison d'Aubert de Versé pour lui faire semer la zizanie parmi ses coreligionnaires, ou si l'on n'y réussit point, faire fabriquer des lettres tendant au même but et laisser croire qu'elles sont faites par Aubert : voilà le procédé, recommandé par Fénelon. C'est une ruse de guerre. Le droit international ne réprouve pas l'in-

gnelay, on est frappé de la préférence qu'il donne aux moyens doux et persuasifs; il aurait voulu que le ministre comprît à demi-mot que la violence ne saurait faire des conversions sincères : « Il nous serait facile, écrit-il, de les faire tous confesser et communier, si nous voulions les presser pour faire honneur à nos missions. Mais quelle apparence de faire confesser ceux qui ne reconnaissent pas encore la vraie Église, ni sa puissance de remettre les péchés? Comment donner Jésus-Christ à ceux qui ne croient point le recevoir? Cependant je sais que, dans les lieux où les missionnaires et les troupes sont ensemble, les nouveaux convertis vont ensemble à la communion. Ces esprits durs, opiniâtres et envenimés contre notre religion, sont pourtant lâches et intéressés. Si peu qu'on les presse, on les verra faire des sacrilèges innombrables : on ne fera que les pousser par le remords de leur conscience jusqu'au désespoir, ou on les jettera dans une impassibilité et une indifférence de religion qui est le comble de l'impiété. Pour nous, Monsieur, nous croirions attirer sur nous une horrible malédiction, si nous nous contentions de faire à la hâte une œuvre superficielle qui éblouirait de loin (1). »

vention de fausses nouvelles pour démoraliser l'ennemi; cela rappelle les faux articles de journaux anglais, dirigés contre le gouvernement anglais, que Napoléon faisait fabriquer par Fouché et insérer au *Moniteur*. On aimerait que Fénelon se fût abstenu de pareille action. N'oublions pas que les actes sont souvent plus mauvais que l'homme et accusent son temps encore plus que lui. Fénelon a recours à ce procédé, parce que la violence lui répugne. Cela ne vaut pas mieux, dira-t-on, mais au moins le résultat était un peu différent : moins de gens en souffraient. Ce n'est pas ce qui transformera Fénelon en féroce persécuteur. C'est sur l'habitude des bonnes ou des mauvaises actions que doit se fonder le jugement définitif à porter sur un homme; si quatre lignes d'écriture suffisaient à Laubardemont pour faire pendre un homme, vingt lignes de Fénelon, si déplorables qu'elles soient, suffiront-elles pour effacer tout ce qu'il a fait ou écrit pendant sa longue carrière? L'histoire est tenue d'être plus juste que le juge qui fut l'âme damnée de Richelieu.

1. Œ. C., VII, p. 107. — Jules Simon cite en note cette lettre de Fénelon dans son beau livre de *La liberté de conscience*, p. 124.

Ce sont là des sentiments éminemment chrétiens, pleins de charité et de douceur. Le missionnaire avait d'ailleurs gagné la confiance des nouveaux convertis par le charme et la grâce de ses procédés. Il demandait « que ces bons commencements fussent soutenus par des prédicateurs doux, qui joignissent au talent d'instruire celui d'attirer la confiance des peuples ». L'esprit est toujours disposé à écouter avec bienveillance ceux qui ont su trouver le chemin du cœur. Il demandait encore que « le nouvel intendant n'exerçât pas une autorité rigoureuse qui le rendrait odieux ». Le résultat fut qu'à la Cour on lui reprocha son excès de patience et de longanimité.

La légende, née du XVIIIe siècle, « d'un évêque tolérant qu'on se plaisait à opposer à Bossuet (1) » n'est donc pas si fausse. Les philosophes ne se dissimulaient pas ce que la tolérance de Fénelon avait d'insuffisant; ils songeaient à Bossuet et ils trouvaient que Fénelon gagnait à la comparaison. Le pieux missionnaire considérait les dissidents comme des malheureux qui s'égarent et qu'on a le droit de ramener, même de force, dans la bonne voie, mais non pas comme des scélérats et des *monstres* qu'il ne s'agit que de châtier (2).

Enfin rappelons-nous, pour finir cette question de la tolérance, les nobles paroles de Fénelon à Jacques III, chassé d'Angleterre et attentif aux conseils de l'archevêque de Cambrai ; il lui recommande « sur toutes choses, de ne jamais forcer ses sujets à changer leur religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut

1. Cf. *Revue Bleue,* 9 janvier 1875, les éléments d'un chapitre sur « l'intolérance de Bossuet ».

2. En pleine période révolutionnaire (fév. 1793), Chénier eut son heure de succès avec sa tragédie de Fénelon.

jamais persuader les hommes ; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez donc à tous la liberté civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion (1). » Que fait-il dans son diocèse? Ferme sur la doctrine, il était modéré pour les personnes : « Le bruit public de ce pays, écrit-il au duc de Beauvilliers, est que le conseil sur les affaires des huguenots, où vous entrez, ne prend que des partis de rigueur, ce n'est pas là le vrai esprit de l'Évangile. L'œuvre de Dieu sur les cœurs ne se fait point par violence : je suppose que s'il y a rigueur, elle ne vient pas de vous, et que vous ne pouvez la modérer. » Que disait-il à son clergé? Il recommande de ménager avec le plus grand soin l'esprit du peuple, dont il faut détruire les préventions et les habitudes, non par la force, mais par la douceur. Il écrivait dans le rituel qu'il fit rédiger pour le diocèse de Cambrai : « Qu'aucun ne s'écarte dans une matière aussi importante de cette maxime sublime de saint Augustin : « Il ne faut pas, à « mon sens, chercher à extirper les abus avec âpreté, « dureté, ou des formes impérieuses, mais plutôt par « l'instruction que par des ordres, par le conseil que par « des menaces. » C'est ainsi qu'il faut se conduire avec la multitude. »

Nous n'avons pas à raconter les luttes de Fénelon contre le jansénisme, dont il fut l'adversaire ardent et déclaré. Rappelons la modération singulière qui s'alliait en lui à tant de feu intérieur. « Il faut les attaquer, ou pour mieux dire, les réprimer avec modération dans les choses mêmes où ils sont répréhensibles.

1. *Vie de Fénelon*, par M. de Ramsay.

Une conduite ardente, dure et rigoureuse, même pour la vérité, est un préjugé qui déshonore la meilleure cause (1). » Saint-Simon, toujours rempli d'une déplaisance invincible contre Fénelon, est obligé de constater l'heureux résultat de cette tolérance évangélique : « Les Pays-Bas fourmillaient de jansénistes ou de gens réputés tels. En particulier, son diocèse et Cambrai même en était plein. L'un et l'autre leur furent des lieux de constant asile et de paix. Heureux et contents d'y trouver du repos sous un ennemi de plume, ils ne s'émurent de rien à l'égard de leur archevêque, qui, bien que si contraire à leur doctrine, leur laissait toute sorte de tranquillité. Ils se reposaient sur d'autres de leur défense dogmatique, et ne donnèrent point d'atteinte à l'amour général que tous portaient à Fénelon. Par une conduite si déliée, il ne perdit rien du mérite d'un prélat doux et pacifique, ni des espérances d'un évêque dont l'Église devait tout se promettre, et dont l'intérêt était de tout faire pour lui (2). » Malgré la vivacité des paroles, malgré l'opposition déclarée des doctrines, la charité de Fénelon, en ce qui concerne les personnes, on peut en être sûr, n'a jamais été en défaut. Elle ne le fut jamais. Sous cet *ennemi de plume,* ses adversaires retrouvèrent constamment l'homme de paix. Ce n'est pas lui, archevêque, qui aurait donné les mains à ce qu'on fît enlever de pauvres filles par des archers. La religion ne lui ôta jamais de son humanité ; la théologie ne lui fit jamais perdre de sa délicatesse. Aussi les peuples conservèrent autour de Cambrai un attachement sincère et profond à la religion catholique, attachement que la Révolution même ne put ébranler et qui dure encore.

1. Lettre à Beauvilliers, novembre 1699.
2. Saint-Simon, VI, p. 87.

CHAPITRE III

PORTRAIT DE FÉNELON

Au début de cette étude, il nous sera bien permis de contempler face à face la vraie physionomie de cet homme, qui nous apparaîtra si grand et dont la figure restera « sympathique ». C'est une curiosité bien légitime; d'ailleurs, ce portrait nous aidera à comprendre l'influence de Fénelon sur les âmes.

Saint-Simon, qui l'a peu connu, mais beaucoup vu dans la société choisie des Beauvilliers, a démêlé admirablement le trait essentiel de ce personnage : de sa gravité d'évêque, de sa politesse noble de grand seigneur émanait une puissance de séduction, dont personne, et pas même ce petit duc pénétrant et jaloux, ne put se défendre. Il a tracé de lui un magnifique portrait, devenu classique, qu'il faut connaître. Si nous devons contester la peinture morale qui demande une connaissance plus profonde que pouvait l'avoir le fameux duc et pair (1), au moins le portrait physique est-il tracé de main de maître.

« Ce prélat était un grand homme, maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient pas. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'es-

1. Saint-Simon dit : « Je ne le connaissais que de visage », VII, p. 123.

prit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait.

« Ses manières y répondaient dans la même proportion avec une aisance qui en donnait aux autres ; et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations ; avec cela une éloquence naturelle, douce, fleurie ; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée ; une élocution facile, nette, agréable ; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures ; avec cela, un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie...

« Retiré dans son diocèse, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde et toutes choses. Jamais homme n'a eu plus que lui la passion de plaire, et au valet autant qu'au maître ; jamais homme ne l'a portée plus loin, avec une

application plus suivie, plus constante, plus universelle; jamais homme n'y a plus entièrement réussi. Cambrai est un lieu de grand abord et de grand passage ; rien d'égal à la politesse, au discernement, à l'agrément avec lesquels il recevait tout le monde...

« Ses aumônes, ses visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles qui rehaussaient le prix de tout ce qu'il disait et faisait, le firent adorer de son peuple ; et les prêtres dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tous ainsi, le portaient tous dans leurs cœurs.

« Parmi tant d'art et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé, toujours en convenance à l'égard de chacun ; chez lui, abord facile, expédition prompte et désintéressée ; un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travaillaient sous lui dans ce grand diocèse ; jamais de scandale ni rien de violent contre personne ; tout en lui et chez lui dans la plus grande décence... A tout prendre, c'était un bel esprit et un grand homme (1). »

C'était une nature fine et exquise, de celles qui mettent leurs qualités dans tout leur jour et aveugleraient même sur leurs défauts jusqu'à les faire aimer.

Cet ascendant que Fénelon exerça sur les cœurs et les imaginations n'a pas disparu avec sa personne et dure encore : il est de ceux que la postérité trouve insuffisants d'admirer et pour qui elle a des indul-

1. Saint-Simon, VII, p. 274 et suivantes.

gences et des complaisances attendries; tant en eux, tout était sympathie.

*
* *

De la physionomie de Fénelon, Saint-Simon disait tout à l'heure : « Elle rassemblait tout et les contrastes ne s'y combattaient point. » Il en faut dire autant de son esprit. Il paraît être le produit d'une double influence, il sent également le gaulois et le grec, le disciple de Descartes et le disciple de Platon.

Parmi nos écrivains aucun ne possède mieux que Fénelon cette sensibilité toujours jeune et fraîche qui permet à l'âme de transmettre ses impressions avec la candeur et la sincérité d'un enfant. « On dirait que les objets sont nés le jour où il les a vus (1). » Il ressemble au génie grec, dont on a pu dire qu'il n'avait pas connu la vieillesse et qu'il savait unir la solidité de l'âge mûr à la grâce de l'enfance. Chez Fénelon, on ne sent jamais la trace des années; comme Sophocle qui composait *Œdipe à Colonne* à quatre-vingt-dix ans, Fénelon écrit la veille de sa mort la *Lettre à l'Académie*.

Fénelon a la sérénité du génie grec, marque des races saines et vigoureuses. Le fameux mot χαῖρε est un de ses traits caractéristiques. Il a conservé son âme « paisible et solitaire » qu'on lui remarquait dans l'enfance. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il a toujours gardé cette parfaite égalité d'humeur qui, chez un Grec, surnageait aux déceptions les plus amères et aux désespérances du cœur.

Un troisième trait de ressemblance avec le génie antique, c'est l'esprit de liberté. On a souvent relevé chez Fénelon cette impatience continuelle à produire,

1. Mot de Villemain sur Joinville.

en plein siècle de foi religieuse et monarchique, une foule d'idées nouvelles, hardies, non seulement sur des questions politiques, mais sur des questions religieuses ; comme Platon, il voyait plus loin et plus haut que ses contemporains. Fénelon, chez les Grecs, eût été condamné à boire la ciguë.

Par la parole il a exercé une grande influence, non par cette parole magistrale et impérieuse de Bossuet qui suppose « une organisation manifeste, naturellement montée pour être sonore et retentissante, et pour être hautement distributive à distance », mais par ce ton familier, élégant, enchanteur, si bien « qu'on était perdu, dit Saint-Simon, si on ne l'arrêtait dès le commencement ». C'est encore une ressemblance avec le Grec, qui excelle toujours à se tirer d'affaire par sa parole habile, et qui, même dans sa décadence, reprenait, par les séductions du langage, l'empire que les armes lui avaient ôté.

Fénelon fut un être complexe, c'est-à-dire, qu'il appartient à l'Église et à la littérature, qu'il est évêque et grand écrivain. La même plume qui écrivit le *Traité du ministère des Pasteurs,* traça ces belles narrations du *Télémaque*. Fénelon est un poète, un ascète, un théologien, un homme d'action, un Grec ; c'est de toutes ces inclinations que s'est formé l'artiste et que vient cette variété infinie d'ouvrages. Les *Dialogues* sur l'éloquence rappellent le *Gorgias* de Platon ; l'*Éducation des jeunes filles,* l'*Économique* de Xénophon. Les premières pages du XVIIIe livre de *Télémaque,* c'est du Socrate familier et doucement railleur, tel qu'il est dans les *Mémorables ;* veut-on du saint François de Sales avec autant d'onction et plus de sublimité naturelle ? qu'on lise les *Lettres de direction.* Ses fables enfin, sans avoir le pittoresque des merveilleux récits de La Fontaine, ne manquent pas de

grâce rapide, de netteté de tour et de légèreté de trait.

Philosophe, il écrit la Réfutation du traité du P. Malebranche, sur la nature et la grâce ; le traité de l'Existence de Dieu ; ses Lettres sur divers sujets de religion et de métaphysique. Il fut un des penseurs les plus subtils et les plus hardis de notre littérature philosophique. Qui ne connaît les belles pages littéraires de la première partie de l'*Existence de Dieu,* récit éloquent d'une langue abondante et magnifique, dans lequel Fénelon, s'inspirant des anciens, a développé le célèbre argument, dit des *Causes finales!*

Critique littéraire, il est un maître de premier ordre ; il écrit sa *Lettre à l'Académie,* où les idées se lèvent et font essor à chaque pas, toutes originales, intéressantes, inquiétantes parfois, toutes sollicitant l'examen et la discussion. « Une imagination aimable et riante ; le goût vif du pur, du délicat, du naturel, du libre et du familier, un sens exquis de l'antiquité, une ouverture d'esprit supérieure vers des horizons nouveaux, tout cela témoigne d'un génie inné pour la critique. Boileau a sans doute un goût sûr et élevé, mais il est bien austère et un peu sec. Voltaire a bien de l'esprit, mais la grandeur le surpasse ; Corneille et Pascal l'étonnent et le scandalisent. La Harpe est instruit, sérieux, pénétrant, mais il est long et ennuyeux ; Vauvenargues seul a quelque analogie avec Fénelon, et il est de la même famille, mais il est un peu court. Fénelon apporte à la critique une grâce, une fraîcheur, une naïveté qui est presque de la poésie. Avec lui, les citations mêmes témoignent du tour heureux de l'imagination et d'un esprit de choix et de finesse qu'on ne trouverait point ailleurs (1). »

1. Paul Janet, *Fénelon,* p. 164.

Politique fin autant que clairvoyant, ses écrits témoignent d'un remarquable sens du « réel » et d'un ardent désir du bonheur des peuples. Et avec cela des discours religieux, des mandements sur toutes les questions du moment et l'on aura la physionomie intellectuelle de Fénelon.

On comprendra sans peine que les critiques aient peine à vouloir caractériser d'un trait cet esprit si varié, et que, désespérant de le saisir, ils aient découvert quelque contradiction. Le mot de Saint-Simon n'est pas si facile à comprendre, quand il nous peint d'un mot la figure de Fénelon : « Elle rassemblait tout, et les contrastes ne s'y combattaient point. »

Que Fénelon soit un esprit difficile à expliquer, nul ne le conteste. Un évêque, qui unit l'étude de la Bible et d'Horace, qui passe de la lecture d'un mandement sur « le silence respectueux » à une page d'Homère, ne paraît pas facile à saisir. On a pu devenir sévère ; alors il faudrait défendre aux grands hommes de sourire et de se distraire. En quoi la *Lettre à l'Académie* a-t-elle nui à la bonne administration du diocèse de Cambrai ? Quand on connaît la vie, si bien remplie, de Fénelon, on est étonné de le voir poursuivre, atteindre plutôt, sans qu'il s'en doute, la gloire littéraire et le succès religieux. Cet étonnement devient de l'admiration ; il a suffi à tout, sans effort et dans le calme.

Complexe ? beaucoup d'autres grands hommes le furent, et ils restent grands, tel Napoléon. Si l'on veut qu'il y ait contradiction dans Fénelon, nous dirons de lui ce qu'on disait naguère du vainqueur d'Austerlitz (1) : « Le secret de ces contradictions, c'est qu'il était un être complexe, et que l'ardeur des sentiments était chez lui en proportion avec les ressources du génie. Je dirai

1. Discours de M. d'Haussonville. *Réponse à M. Vandal.* Académie française. 23 décembre 1897.

que tous les hommes sont complexes, parce qu'ils sont humains. L'homme varie. Dieu seul reste identique à lui-même. »

Est-il nécessaire de parler du style? Le trait distinctif dans toutes les œuvres de Fénelon, c'est la grâce; aucun écrivain français en prose ne l'égale sous ce rapport. Personne n'a peint comme lui les choses douces, aimables et naturelles. Indépendamment de la grâce qui, selon La Fontaine, est plus belle encore que la beauté, il y a dans Fénelon beaucoup d'imagination, non pas, comme dans Bossuet, grande, sublime, profonde, hébraïque, mais vive, brillante, colorée, grecque. Sans doute, la grâce n'exclut pas la force, ni le pathétique, ni le terrible, mais son triomphe est dans la peinture des choses nobles, délicates et pures.

*
* *

Si attrayante que soit la sympathique figure de Fénelon, si belle que puisse être sa fine intelligence, la physionomie morale de l'homme, du chrétien et de l'évêque ravit et touche quiconque écoute, attentif et muet, le sublime de cette grande âme.

Fénelon eut le cœur haut et grand, il a aimé tout ce qui est aimable, le beau, le bien, le vrai. Homme, il aima les hommes, et le charme de son existence fut l'amitié. Ce sentiment orne la vie de ceux qui l'éprouvent, mais ne se procure pas qui veut cet ornement. Fénelon se lia de bonne heure avec des gens de cœur et de vertu, les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, les abbés de Langeron, de Beaumont et de Chantérac; ces chaudes amitiés de jeunesse restèrent, pour l'évêque vieilli, comme le souvenir d'une matinée de printemps. Il n'ignorait pas que tout plaisir est incomplet ici-bas, que toute joie est mêlée de larmes, il savait qu'il « en coûte

beaucoup d'être sensible à l'amitié, mais ceux qui ont cette sensibilité seraient honteux de ne l'avoir pas, ils aiment mieux souffrir que d'être insensibles ». Le cœur a besoin d'amour. Aussi croyons-nous à la douleur de Fénelon, quand il perd ses amis ; car les affections peuvent se succéder dans la vie, elles ne se remplacent pas. « J'ai perdu la plus grande douceur de ma vie, écrit-il au vidame d'Amiens, après la mort de l'abbé de Langeron, et le principal secours que Dieu m'avait donné pour le service de l'Église ; jugez, mon cher Monsieur, de ma douleur. Rien n'était plus vrai et plus aimable que la vertu du défunt. Rien ne montre plus de grâce que sa mort (1)... J'avoue que je me suis pleuré en pleurant un ami qui faisait la douceur de ma vie, et dont la privation se fait sentir à tout moment. Je me console, comme je me suis affligé, par lassitude de la douleur et par besoin de soulagement (2). »

Plus Fénelon avançait dans la vie, plus son cœur devenait aimant pour les chers amis qu'il connaissait si bien, tout en les voyant si peu. C'est un des signes auxquels on reconnaît infailliblement l'élévation du cœur. Celui que les glaces de l'âge, pas plus que les inévitables désenchantements de la vie ne rendent ni moins tendre, ni moins prodigue de son affection, qui, en cessant, par la force de l'expérience, de se fier pleinement aux hommes, ne cesse pas de les aimer, celui-là est un de ces êtres rares à qui la Providence a donné cette élévation intérieure qui fait dominer la vie au lieu d'être dominé par elle. Si à cette hauteur d'âme naturelle vient se joindre ce sentiment profond et fort que le vulgaire ignore ou blasphème, et qu'on nomme la charité chrétienne ; si, en aimant les autres, on les aime pour Dieu et

1. Œ. C., VII, p. 332.
2. *Ibid.*, VIII, p. 457. Lettre à la Sœur Charlotte de Saint-Cyprien, sur la mort de l'abbé de Langeron.

pour eux-mêmes, le cœur humain atteint dans une certaine mesure à cette perfection de l'amitié pure et désintéressée, qui est un des plus beaux dons faits par Dieu aux hommes. Fénelon ne tient pas ici une place à part ; il faut cependant revenir constamment, en parlant de lui, à ses amis et à l'amitié. Ses amis sont comme une portion de lui-même ; jamais il ne les oublie, jamais il ne les néglige. Pendant la querelle du Quiétisme, il supplie Beauvilliers de ne pas penser à lui, de peur de perdre sa situation. Après la *Relation du Quiétisme*, il n'ose répondre aux lettres qu'il reçoit de Versailles, pour ne pas perdre ses autres amis.

Il savait le prix de l'amitié et en connaissait les lois et les devoirs : « Pour les vrais amis, il faut les choisir avec de grandes précautions, et par conséquent, se borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout, autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choisissez autant que vous pouvez vos amis dans un âge un peu au-dessus du vôtre ; vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des vrais et intimes amis, un cœur ouvert, rien pour eux de secret que le secret d'autrui... Soyez chaud, désintéressé, fidèle, effectif, constant dans l'amitié, mais jamais aveugle sur les défauts et sur les degrés de mérite de vos amis ; qu'ils vous trouvent au besoin et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais (1). »

L'amitié, qu'il porta lui-même aux abbés de Langeron, de Beaumont, de Chantérac, disgraciés comme lui, montre bien que c'était besoin naturel de son cœur de s'épancher dans un autre et qu'il n'a pas aimé ses amis dans l'espoir de rentrer en grâce avec la Cour. Il fut un conseiller toujours écouté, parce qu'il se don-

1. Œ. C., VIII, p. 473.

nait tout entier sans réserve et sans retour sur lui-même. Rien de ce qui les touche ne le laisse insensible ; ils sont toujours sûrs de trouver en lui un conseiller prudent et, ce qui vaut mieux, la vérité dite avec tendresse et compassion, sans réticence, ni faiblesse. La récompense de cette douce et forte amitié fut le souvenir vivant des amis de Versailles, dont rien ne put rompre ni le charme, ni le lien.

Vouloir exposer toutes les vertus civiques et religieuses de Fénelon, ce serait faire le portrait de l'honnête citoyen et du gentilhomme que tous les moralistes ont décrit; ce serait redire les nouvelles beautés qu'ajoute le christianisme à la première nature de l'homme, sans enlever le fondement de la vie naturelle.

Au lendemain de la mort de l'archevêque de Cambrai, un ecclésiastique, l'abbé Galet, qui l'avait connu, fit paraître un *Recueil des principales vertus* de Fénelon (1). Nous serions imprudents de mettre en suspicion la vérité de ce récit que les contemporains reçurent avec enthousiasme. Si le lecteur se reporte donc à ce petit recueil, il apprendra ce que pensaient de Fénelon les personnes qui le connurent; quelle était sa piété, son humilité, sa douceur, sa mortification, son amour pour la pauvreté, son assiduité à la prière, à la lecture et au travail, sa simplicité, son amour pour l'Église, son zèle pour son troupeau et sa charité pour les pauvres. M. de Bausset, dans la vie de Fénelon, nous initie à toutes ces qualités qui, transformées par la religion, deviennent des vertus.

Évêque, il le fut dignement et sans faste. A l'archevèque de Rouen, Colbert, qui lui disait ses projets de restauration de son palais archiépiscopal, Fénelon écrivait : « En vérité, les pasteurs, chargés du salut de

1. Œ. C., X, p. 137 157.

tant d'âmes, ne doivent pas avoir le temps d'embellir des maisons. Qui corrigera la fureur de bâtir, si prodigieuse en notre siècle, si les bons évêques eux-mêmes autorisent ce scandale... Souvenez-vous, Monseigneur, que vos revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres, que ces pauvres sont vos enfants et qu'ils meurent de tous côtés de faim... Espérez-vous trouver dans ces pierres entassées la paix de votre cœur? Que deviendra la pauvreté de Jésus-Christ si ceux qui doivent la représenter recherchent la magnificence? Voilà ce qui avilit le ministère, loin de le soutenir; voilà ce qui ôte l'autorité aux pasteurs. L'Évangile est dans leur bouche et la gloire mondaine est dans leurs ouvrages (1). »

Un modèle vivant est la meilleure des règles. Aussi Fénelon donna-t-il l'exemple de la vie épiscopale la plus régulière. Sa maison tenue sur un pied de grandeur simple qui convenait à son rang, était régie avec la plus sévère économie; il tenait lui-même ses comptes avec une exactitude scrupuleuse : ce qui ne l'empêchait pas de donner avec générosité aux hôpitaux, aux monastères, aux pauvres honteux. Quand les soldats de Louis XIV passèrent par Cambrai dans la triste expédition de 1708, Fénelon les nourrit. Après le sanglant combat de Malplaquet, Cambrai fut rempli de blessés et de fuyards, en même temps que les paysans des villages environnants s'y réfugiaient en foule avec leurs troupeaux. Fénelon ouvrit toutes grandes les portes de son palais épiscopal et y reçut tous les fugitifs sans distinction. Les cours et les jardins furent remplis de bestiaux et de bêtes à cornes que les malheureux propriétaires avaient soustraits au pillage des troupes ennemies. C'est sans doute ce trait de charité envers les

1. Œ. C., VIII, p. 442.

paysans qui a donné lieu à l'anecdote de la vache, cherchée toute la nuit et ramenée à son maître en larmes par l'illustre prélat lui-même. Historiette invraisemblable, dit-on, mais la légende est un hommage que la mémoire et l'imagination populaire rendent à un homme, dont la taille a dépassé les proportions communes.

Après les fuyards, ce fut le tour des officiers et des soldats blessés à Malplaquet. L'archevêque ouvrit sa maison à tous les officiers malades ou bien portants, français ou étrangers; il ne ménageait pas plus sa personne que sa bourse, il se montrait partout, parcourant les hôpitaux, exhortant les uns, consolant les autres. Les ennemis, émus de tant de bonté et de dévouement, respectèrent ses terres, qui devinrent ainsi des lieux de refuge, où les paysans pouvaient se mettre à l'abri. Ces terres, cultivées avec soin et non ravagées, fournirent le blé qui remplit les magasins de l'archevêché. Fénelon proposa à l'intendant de Flandre tout cet approvisionnement pour la nourriture de l'armée, et il écrivit une lettre, où se montre toute sa générosité naturelle, à M. de Chamillard, ministre de la guerre. En 1710, il recommença ses présents, il sauva les troupes françaises de la misère. Le roi, cette fois, nous dit Saint-Simon, « ne put s'empêcher de lui faire dire plusieurs fois qu'il lui savait gré des secours qu'il donnait à ses troupes ».

Sa réputation grandit à l'étranger; les officiers ennemis se plurent à redire partout la bonté et le mérite de l'archevêque de Cambrai; son nom ne parut aux yeux des peuples que transfiguré par les brillantes splendeurs de la plus belle des vertus : la charité. Le maréchal de Munich, fait prisonnier à Denain, à l'âge de vingt-neuf ans et conduit à Cambrai, aimait à se rappeler plus tard, au milieu des vicissitudes de la vie la plus orageuse, campagnes de Crimée, victoire contre les Turcs, exil

de vingt ans en Sibérie, apothéose après cette si longue disgrâce, aimait, dis-je, à se rappeler les jours heureux qu'il avait passés auprès de Fénelon et semblait se reposer des agitations de sa brillante carrière par le récit des traits et des vertus, dont il avait été témoin à Cambrai. Ceux qui s'imaginent qu'une absorption, plus ou moins fâcheuse dans le monde spirituel, est l'inévitable effet de la haute mysticité et qu'elle rend ceux qui s'y livrent moins soucieux des intérêts de ce monde, connaissent mal la vie de Fénelon. La spiritualité fortifie l'âme sincère et lumineuse; elle en est la plus grande puissance; elle lui assure la sérénité et la libre disposition de tous ses moyens.

Se souvenant des sages conseils qu'il avait donnés à Colbert, il écrivit dans son testament, daté du 5 mai 1705, ces lignes qui témoignent comment il comprenait ses devoirs d'évêque, à une époque surtout où l'exemple contraire était fréquent : « Quoique j'aime tendrement ma famille et que je n'oublie pas le mauvais état de ses affaires, je ne crois pourtant pas lui devoir laisser ma succession. Les biens ecclésiastiques ne sont pas destinés aux besoins des familles et ils ne doivent pas sortir des mains des personnes attachées à l'Église (1). »

Fidèle à tous ses devoirs épiscopaux, il menait dans son palais une vie de moine. « Il s'éveillait de bonne heure, dit Saint-Simon, mais la maigreur et la délicatesse de son corps le réduisaient à se lever tard. De son lit, il se faisait un cabinet pour dire son office et ses autres prières, voir et répondre à ses lettres, et administrer son diocèse; ce qui était bientôt fait par la grande connaissance qu'il en avait acquise. » Fénelon disait ensuite sa messe tous les jours dans sa chapelle, et le samedi à la cathédrale. Ce jour-là, il confessait

1. Testament de Fénelon, § 7. — Œ. C., X, p. 136.

indistinctement tous ceux qui se présentaient. Les jours de fête, il officiait lui-même solennellement. L'unique plaisir de Fénelon était la promenade ; aussi se promenait-il beaucoup à pied et pendant longtemps, tantôt avec ses neveux, tantôt avec ses grands-vicaires, quelquefois seul : « Je m'amuse, je me promène, je me trouve en paix dans le silence devant Dieu », écrit-il un jour à son neveu.

Les tournées épiscopales venaient seules apporter quelques changements dans cette existence si monotone. Il prèchait lui-même le Carême dans une des villes de son diocèse. Il charmait tout le monde par sa bonne grâce et son amabilité ; rien ne pouvait l'arrèter, lorsqu'arrivait le temps des visites épiscopales, ni la guerre, ni la maladie. Il partait sans appareil, s'arrêtant dans les moindres villages pour y prêcher et y donner la confirmation. Il passait la plus grande partie de la journée à l'église, recevant avec bienveillance tous ceux qui venaient à lui. Comme il était vrai ce cri qu'il jetait au milieu de sa discussion avec Bossuet : « Nous sommes, vous et moi, l'objet de la dérision des impies, et nous faisons gémir tous les gens de bien... Que les autres hommes soient hommes, c'est ce qui ne doit pas surprendre, mais que les ministres de Jésus-Christ, les anges de l'Église, donnent au monde profane et incrédule de telles scènes, c'est ce qui demande des larmes de sang. Trop heureux, si, au lieu de toutes ces guerres d'écrits, nous avions toujours fait le catéchisme dans nos diocèses pour apprendre aux pauvres villageois à craindre et à aimer Dieu (1). » Les dernières années de sa vie furent les plus belles et les plus irréprochables. Il y eut en lui un dépouillement complet, un détachement d'espérances, si longtemps caressées dans le cœur,

1. Lettre sur la réponse aux préjugés légitimes. Œ. C., III, p. 354.

et que la pureté des intentions rendait si légitimes. Cette tendresse un peu vague dans sa douceur, ces rêves de félicité publique se transformèrent en une active et efficace charité ; il savoura cette pure et délicieuse vengeance qui consiste à réparer le mal qu'on n'a pu empêcher, à adoucir des souffrances qu'on eût voulu épargner aux hommes. Il sortit de là transfiguré ; la reconnaissance du peuple le vengea des rigueurs royales. Quatre-vingts ans plus tard, lorsque les corps des archevêques de Cambrai furent enlevés à leurs cercueils de plomb, celui de Fénelon fut respecté et un tombeau magnifique lui fut érigé dans l'église cathédrale.

Voilà l'homme, ou plutôt voilà le saint ; oui, un saint. Il garde sa figure à part ; car la sainteté n'enlève rien à ceux qui y arrivent de leur caractère propre ou de leur physionomie originale. Il a été trop violent dans la lutte ; si l'âpreté dans la discussion devait empêcher la sainteté, saint Jérôme n'eût jamais été mis dans le martyrologe. Lisez ses invectives contre Rufin. Il a erré par excès d'amour de Dieu, c'est une belle et heureuse faute ; il a cru l'homme capable d'un amour qui serait l'idéal et l'ambition des cœurs, si l'homme n'était pas ici-bas si près de la terre ; mais l'erreur inconsciente n'est pas une raison de non-sainteté. Saint Jérôme ne regardait pas comme inspirés les livres de l'Ancien Testament, qui ne figurent pas dans le canon hébraïque. L'Église a prononcé dans un sens contraire. Saint Jérôme a regardé l'épiscopat comme une institution ecclésiastique et il a ouvert la voie aux protestants ; enfin sa théorie sur les fins dernières n'est pas conforme à l'enseignement de l'Église (1). Et cependant saint Jérôme est un saint.

1. Cf. *Saint Jérôme*, par le P. Largent, p. 186.

En somme, la vraie gloire de Fénelon n'est pas seulement sa généreuse politique ou sa science, c'est encore l'élévation morale de sa personne, c'est sa sainte vie, c'est la noblesse de son âme. Voilà l'auréole qui rayonne sur la tête de l'archevêque de Cambrai. Si sa naissance a illustré le château de Fénelon plus qu'aucun autre membre de sa famille, son épiscopat a, parmi ses contemporains, grandement illustré le diocèse de Cambrai et la France (1).

1. Nous renvoyons le lecteur au Journal de Le Dieu, III p. 154. On ne peut mieux compléter le portrait de Fénelon qu'en lisant le récit de la visite du secrétaire de Bossuet à Cambrai. C'est une peinture au naturel de l'archevêque vieillissant; Le Dieu a montré, dans ce grand cadre du palais archiépiscopal, les qualités et les manières de l'hôte charmant et digne qui savait si bien plaire.

LIVRE II

FÉNELON DIRECTEUR — LA THÉORIE

I. — Le mysticisme de Fénelon

CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE

Il n'entre pas dans notre plan de parler de la querelle du Quiétisme, de cette lutte terrible qui mit aux prises les deux plus grands évêques du XVIIe siècle. On nous saura gré, cependant, d'exposer brièvement la doctrine mystique de l'archevêque de Cambrai ; ces pages compléteront le caractère de Fénelon.

Peu de personnes connaissent le Quiétisme ; pour beaucoup de littérateurs superficiels, la question se réduit à la théorie du « pur amour », qui n'a d'ailleurs jamais été condamnée. Ouvrez tous les manuels de littérature, vous trouverez le sens propre de Fénelon opposé en religion à l'esprit de tradition de Bossuet. Cette opposition est un malentendu. Nous le verrons dans ce livre. L'évêque de Meaux étudia la théologie dogmatique, l'archevêque de Cambrai s'appliqua à l'étude de la Bible, des Pères et de la théologie mystique, chacun de ces deux grands hommes suivant néanmoins la tradition. Fénelon est le successeur, le disciple, le fils dévoué de tous les mystiques du Moyen âge et de la Renaissance, de saint François de Sales qu'il cite à chaque page. Il a si peu le sens

propre, que ses *Maximes des Saints* ne sont que le suc des traités ascétiques, moins les expressions répréhensibles, dont il ne soupçonnait pas l'ambiguïté ; que la défense de son livre, qui ne fut jamais blâmée, n'est qu'une longue suite d'extraits des mystiques ses prédécesseurs ; que la nécessité de défendre la théologie mystique, approuvée par l'Église, fut le motif premier de la trop célèbre discussion et le mobile de l'activité de Fénelon. Enfin, cet aperçu sommaire profitera même à notre étude. Avant d'arriver aux préceptes, il n'est pas inutile de voir dans son ensemble le principe et la base de toute la théorie mystique : l'amour de Dieu pour lui-même. Les *Lettres spirituelles* ne gardent plus la trace de ces fines discussions théologiques et il faudrait montrer quelque aigreur pour trouver des expressions quiétistes, éparses çà et là. On a coutume de confondre mysticisme et quiétisme ; une synthèse de la doctrine de Fénelon donnera plus d'éclat aux préceptes spéciaux de sa direction.

L'historique de cette grande tragédie en cinq actes, à dénouement glorieux et pour le vainqueur et pour le vaincu, sera le cadre de la spiritualité de l'illustre mystique.

1. Une femme, dont les bonnes intentions bravent toutes les critiques (1), à qui il ne manqua pour gagner les hauteurs de la sainteté qu'un directeur prudent et discret, Jeanne-Marie Bouvier de la Mothe, devenue Mme Guyon par un court et malheureux mariage, fut l'occasion de cette trop célèbre lutte entre Bossuet et Fénelon.

Mal dirigée par le P. Lacombe, elle ne sut pas régler sa vive imagination ; toute sa vie, elle parut tourmentée

1. Cf. M. Guerrier, *Mme Guyon, sa vie, ses œuvres.*

par une idée fixe de fonder une sorte d'association mystique. Elle voyagea, prêchant l'amour de Dieu aux âmes devenues soudain enthousiastes de cette éloquence divine. Ses examinateurs de demain craindront de se laisser captiver par la mystérieuse influence de ce langage céleste.

Ses réflexions ailées lui inspirèrent, pendant ces voyages, deux petits ouvrages dont les expressions sont parfois critiquables et souvent obscures, bien que respirant la plus ardente piété : *Moyen très facile pour faire oraison* et *l'Explication mystique du Cantique des Cantiques*.

Admise dans l'amitié de Mme de Maintenon, de la pieuse dame de Miramion, de la duchesse de Béthune, de la duchesse de Beauvilliers, Mme Guyon fit des conférences à Saint-Cyr ; les élèves goûtèrent trop cette nouvelle spiritualité ; le directeur, Godet des Marais, évêque de Chartres, fut alarmé de cette doctrine qui, pour la pratique, « invitait à ne se gêner en rien, à s'oublier entièrement, à n'avoir jamais de retour sur soi-même et à cette liberté des enfants de Dieu dont on ne se servait que pour s'assujettir à rien ».

Fénelon avait rencontré Mme Guyon chez la duchesse de Béthune ; il avait d'abord fort blâmé ses premières aventures. Ayant appris, à Montargis même, son pays natal, le récit de ses vertus, et sur une lettre de l'évêque de Genève, d'Aranthon, qui « estimait » cette femme « infiniment » et l' « honorait au delà de l'imagination », il laissa ses préventions. Les conversations que Mme Guyon eut avec Fénelon achevèrent de le convaincre : « C'était un prodige de sainteté et de doctrine. »

Cependant l'esclandre de Saint-Cyr avait fait du bruit. Mme Guyon dut cesser ses conférences. Surprise, elle s'adressa à Bossuet et le pria d'examiner ses écrits,

résolue à se soumettre à la décision de ce grand homme.

Après quelques mois d'étude, Bossuet eut un long entretien avec Mme Guyon chez les religieuses du Saint-Sacrement de la rue Cassette ; l'évêque, content des explications reçues, communia la femme de sa propre main, le 30 janvier 1694. Après une seconde conférence, elle écrivit au duc de Chevreuse : « J'avoue de tout mon cœur que mes écrits ne valent rien, ainsi que Monsieur de Meaux me l'a fait voir... Je ne sais ce que j'ai voulu dire, il y a des fautes de copistes et des choses que je n'ai jamais pensées... j'ai satisfait à tout ce qu'on a désiré. Obligez-moi, pour l'amour de Notre-Seigneur, de faire brûler tout ce qui est de moi. »

Bientôt on attaqua la foi et les mœurs de Mme Guyon : la calomnie, serpent funeste, la poursuivit ; elle demanda alors des juges ; elle devait, disait-elle, à l'Église, aux gens de bien, à ses amis, à sa famille, la connaissance de la vérité. Sa piété parut suspecte : elle fut mise en prison. Le récit de ses souffrances est une page attristante de l'histoire religieuse du grand siècle. La police de Louis XIV poursuivit cette femme de ses rigueurs et la traita en criminelle. C'est au milieu des tristesses environnantes qu'elle paraissait le plus remplie de joie ; elle offrait tout à Dieu, elle faisait des cantiques pour tromper la solitude de ses humides cachots. Pendant que l'on instruisait son procès et que la calomnie s'essayait à trouver des preuves infamantes, elle demanda à voir le P. Lacombe. Rien n'était plus facile. Celui-ci était à la Bastille, elle était à Vincennes. Puisqu'on attaquait leurs mœurs, la règle la plus élémentaire de la justice était de les confronter. On ne fit rien.

2. Cependant la spiritualité de Mme Guyon avait mis en discussion les principes du mysticisme. L'Église de

France ne pouvait se désintéresser de cette question. Les docteurs de la loi, guides et soutiens des peuples, se réunirent pour examiner ces nouveautés religieuses et prescrire la doctrine de l'Église.

Des conférences eurent lieu à Issy, maison de campagne du séminaire Saint-Sulpice, entre les évêques de Meaux et de Châlons et M. Tronson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice (1). Fénelon avait écrit qu'il souscrirait sans restriction à tout ce que ces trois personnes décideraient sur les matières de spiritualité pour prévenir toutes les erreurs et les illusions des quiétistes.

Les examinateurs se réunirent le plus souvent qu'ils le purent ; ils lisaient les écrits de Mme Guyon, ses justifications et les nombreux extraits ou explications des Pères et auteurs mystiques envoyés par l'abbé de Fénelon. Durant les premiers temps consacrés à ces lectures, ce dernier « prit la peine, comme dit Bossuet, de venir avec quelques-uns de ses amis (M. de Beauvilliers et M. de Chevreuse) à Issy » ; dans aucune autre circonstance, si ce n'est le jour de la signature des articles (10 mars 1695), Fénelon ne vint à la maison de campagne du séminaire en même temps que Bossuet et M. de Noailles ; jamais, même après sa nomination à l'archevêché de Cambrai, sauf à la dernière séance, il n'assista aux réunions des examinateurs (2).

1. M. Janet (*Fénelon*) commet une erreur en adjoignant M. de Chartres à Bossuet et à M. de Noailles. Il se trompe également en omettant M. Tronson et en ajoutant le nom de Fénelon. — M. Tronson avait alors soixante-quatorze ans. Bossuet laisse donc échapper une petite erreur dans sa *Relation sur le Quiétisme,* quand il se dit le plus âgé des trois examinateurs : il avait cinq ans de moins que M. Tronson.

2. C'est dans ce sens qu'il faut rectifier les assertions de M. Faillon (*Vie de M. Olier,* III, 229).

Un manuscrit, le *Journal de M. Bourbon,* le secrétaire de M. Tronson, nous permet d'affirmer tout ce qui suit. Ce manuscrit existe à la

Un projet en trente articles fut proposé à Fénelon, qui ne fut pas satisfait : on ne s'expliquait pas suffisamment sur deux points : *l'amour désintéressé* et *l'oraison passive.* Il fit lui-même un contre-projet en trente-trois propositions que Bossuet rejeta. Cependant on avait senti qu'il fallait ajouter aux trente premiers quelques articles lui donnant jusqu'à un certain point satisfaction. D'après la relation de Dupuy (1), gentilhomme de la manche auprès du duc de Bourgogne, « M. de Châlons pressa fortement M. de Meaux sur ces choses qui lui paraissaient justes et nécessaires ». Cette circonstance doit être exacte ; à la suite du projet de Fénelon, sont ajoutés de sa main deux articles avec cette note : « Les deux propositions suivantes me furent données par M. l'évêque de Châlons, après les trente premières auxquelles ces deux-cy furent adjoutées pour tempérer les autres. » Ces deux articles figurent à peu près dans les mêmes termes aux numéros 13 et 33 de la rédaction définitive. Ils concernent précisément deux points sur lesquels Fénelon insistait dans son projet : l'abandon parfait et la charité qui domine et règle tous les actes des vertus chrétiennes.

Après l'addition de ces deux articles, d'un autre qui devint le douzième et la correction de l'article 29, l'archevêque de Cambrai ne fit plus de difficultés et se déclara prêt à signer.

Le secrétaire de M. Tronson, M. Bourbon, rédigea quatre copies de trente-trois articles. N'ayant pas assisté à la séance, il ne prit pas garde, en rédigeant le soir même son journal qu'un trente-quatrième article

Bibliothèque du séminaire Saint-Sulpice. Les pages de l'année 1695 sont complètes. Ce bon M. Bourbon notait avec soin les visites des deux prélats de Meaux et de Châlons.

1. Bibl. de Saint-Sulpice, *Manuscrits*.

avait été ajouté. La *Relation de Dupuy* dit que « ce dernier article fut dressé au moment même où l'on allait signer ». De fait, sur les deux copies remises à Fénelon et à M. Tronson, où les trentre-trois premiers articles sont transcrits de la main de M. Bourbon, le trente-quatrième a été ajouté d'une autre écriture, celle de M. de Noailles (1).

En résumé, les trente-quatre articles d'Issy furent rédigés progressivement.

Quand Bossuet écrit dans sa *Relation sur le Quiétisme* : « Les trente-quatre articles furent dressés à Issy dans nos conférences particulières : nous les présentâmes tout dressés au nouveau prélat, M. de Châlons et moi, dans mon appartement, à Versailles », il prend les choses d'une façon si sommaire que l'expression devient inexacte. Il est prouvé que trente articles, et non trente-quatre, furent présentés d'abord et mal accueillis, qu'ensuite trente-trois, après les additions faites dans le sens réclamé, furent présentés, à Versailles aussi, et bien reçus, et qu'enfin le trente-quatrième fut ajouté non à Versailles, mais à Issy même. Malgré cette inexactitude d'expression, au fond ce que Bossuet veut dire, c'est qu'aucun des trente-quatre articles ne fut rédigé, dressé par Fénelon lui-même. De son côté, l'archevêque de Cambrai est dans le vrai, quand il prétend qu'on lui a présenté d'abord trente articles et que, pour le satisfaire, quatre autres furent ensuite ajoutés. Comme c'est sur ses instances et d'après ses réclamations que le vingt-neuvième article fut modifié, et que les douzième, treizième, trente-troisième et trente-quatrième furent insérés dans la rédaction définitive, rédaction qu'il a signée avec les trois autres examinateurs, il pouvait bien dire qu'il

1. Bibl. de Saint-Sulpice, *Manuscrits*.

avait arrêté les trente-quatre articles de concert avec eux et, jusqu'à un certain point, qu'il les avait *dressés* avec eux. Il n'y a pas eu de part et d'autre ni mauvaise foi (1), ni imposture, il n'y a que des esprits émus par la discussion qui, par cela même, tirent un peu trop le sens des termes chacun de son côté.

Mme Guyon fit sa soumission. Elle déclarait n'avoir jamais eu l'intention de rien avancer qui fût contraire à l'esprit de l'Église catholique, à laquelle « j'ai toujours été et serai soumise, Dieu aidant, jusqu'au dernier soupir ». Les religieuses de la Visitation de Meaux, où s'était retirée Mme Guyon, pendant les conférences, attestèrent la piété, la simplicité, la mortification de cette sainte femme. Bossuet fit un certificat où il se portait garant *de la foi et des mœurs* de Mme Guyon.

Tout paraissait bien fini, quand la querelle recommença sous une autre forme.

3. Bossuet résolut de composer un ouvrage sur les États d'oraison. Le travail n'était pas sans difficulté. Bossuet, élevé dans l'École, ignorait la théologie mystique qui, sans être contraire à la scolastique, en est bien distincte. Avant les conférences d'Issy, il paraissait n'avoir pas lu saint François de Sales, ni saint Jean de la Croix (2). Fénelon s'était livré, depuis son séjour à Saint-Sulpice, à l'étude des mystiques. C'est à lui que l'évêque de Meaux s'adressa pour connaître la vraie doctrine mystique. Le futur archevêque de Cambrai lui avait envoyé des extraits de Clément d'Alexandrie, de saint Grégoire de Nazianze, de Cassien. Bossuet fut étonné de ces transports de l'âme,

1. M. Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, II, 435. — Entre les deux termes du dilemme qu'il pose, il y a place, ce me semble, pour l'explication que j'indique.

2. Ce fait, avancé par Fénelon dans sa *Réponse à la Relation*, n'a point été contredit par Bossuet.

qu'il traita plus tard de pieux excès et d'amoureuses extravagances. Il se mit à écrire sur la spiritualité. Son bon sens, doublé de la raison la plus sublime, le garda de toute exagération : ce fut surtout en se tenant en deçà des limites de la mystique chrétienne qu'il resta dans l'orthodoxie.

L'auteur commençait par condamner de nouveau les erreurs de Mme Guyon, en lui imputant cette fois un dessein évident d'établir un système qui fait frémir d'horreur, dont l'abomination évidente rendait la personne abominable. Bossuet n'était pas loin de se contredire, puisque, dans le certificat donné à Mme Guyon, il nous présente cette femme comme une personne innocente qui n'a dans l'esprit aucune des erreurs qu'elle a mises dans ses livres.

Bossuet voulut faire approuver ses *États d'Oraison* par Fénelon ; se proposant ainsi de lui faire signer une rétractation, cachée sous un nom spécieux, comme si le pieux archevèque avait enseigné les mèmes erreurs, et en même temps obtenir de lui une condamnation de Mme Guyon. Fénelon s'aperçut du piège et renvoya le livre, disant qu'il ne pouvait, en conscience, condamner une personne dont les livres étaient condamnables, mais dont les intentions étaient innocentes, d'après le certificat même de Bossuet.

Fénelon, de son côté, résolut d'expliquer ses principes de spiritualité et composa le livre des *Maximes des Saints*. L'archevèque de Paris le trouva correct et utile. M. Tronson pensa de même. Un docteur de Sorbonne, M. Pirot, déclara que le livre était tout *d'or*. Nous savons aujourd'hui (1) que M. Pirot regretta cette appréciation ; mais ce fut sa parole qui poussa Fénelon à défendre son livre. Pirot nous rapporte (2) que

1. Cf. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 15 juillet 1895, p. 409. — 2. *Ibid.*, p. 423.

Fénelon n'avait pas voulu faire paraître son livre avant celui de Bossuet. Il faut donc interpréter avec bienveillance cette parole de l'archevêque de Cambrai à M. Tronson :

« Vous voyez combien il importe que mon ouvrage paraisse au plus tôt. » — « Au plus tôt » ne veut pas dire avant le livre de Bossuet ; c'est en usant de cette myopie d'esprit qu'on peut faire pendre un homme avec deux lignes de son écriture. Les amis de Fénelon firent imprimer, à son insu, les *Maximes des Saints,* ils laissèrent même glisser dans le texte un mot, qui donnait à une phrase un sens condamnable. Le livre parut le 27 janvier 1697 ; six semaines après fut publié celui de Bossuet.

L'évêque de Meaux promit à Fénelon des remarques qu'il ne donna jamais. Entre temps, il alla demander pardon à Louis XIV de ne lui avoir pas révélé plus tôt le fanatisme de son confrère. Que vient faire ici le roi ? Il s'agit de questions religieuses. Fénelon avait appris à Saint-Sulpice qu'il y avait à Rome un juge de la foi ; voyant son livre attaqué, il en avait appelé à Pierre, en bon chrétien, en sujet fidèle du pontife romain (1). Bossuet fut-il froissé de ce procédé ?

4. Cependant l'affaire était portée au juge naturel, il fallait se soumettre. Le roi témoigna de son mécontentement. Il avait déjà chassé de la Cour le vertueux prélat : il lui défendit d'aller à Rome défendre sa cause. L'abbé de Chantérac remplaça Fénelon. Bossuet chargea son neveu, l'abbé Bossuet, alors en voyage en Italie, de le renseigner sur les péripéties de la lutte. C'est une figure peu sympathique. « Aussitôt que le grand-vicaire (l'abbé de Chantérac) sera arrivé, il aura un espion et nous serons instruits. » Écrivant à son oncle à propos

1. Cf. Griveau, I, 218.

de la Réponse de Fénelon aux Remarques de Bossuet sur la *Réponse à la Relation* : « C'est une bête fauve qu'il faut poursuivre pour l'honneur de l'épiscopat et de la vérité, jusqu'à ce qu'on l'ait terrassée et mise hors d'état de ne plus faire de mal. » (25 novembre 1698.)

Fénelon se taisait ; il ne répondait pas aux accusations. Poussé par ses amis, il publia ses *Défenses,* ces lettres à Bossuet admirables de dignité et de fierté. L'honneur menacé lui prêta une force et une verve qu'on ne lui soupçonnait pas.

Il trouva une forme d'éloquence, à la fois plaintive et fière, qui eut un succès prodigieux, un mélange d'humilité et de dignité, que rendait plus touchant la manière dure et hautaine de son adversaire, tellement habitué à vaincre qu'il ne comprenait pas qu'on lui résistât. Le public se tourna du côté de Fénelon : il avait entendu une parole de maître.

Bossuet sollicita Louis XIV de presser le jugement du Pape. Il avait annoncé que les erreurs de Fénelon seraient foudroyées par le Saint-Siège, aussitôt qu'elles auraient frappé les oreilles du Vicaire de Jésus-Christ. Il se trouva que les dix examinateurs, nommés par le Pape, s'étaient partagés, après soixante-quatre séances de six ou sept heures chacune ; cinq avaient toujours voté en faveur du livre, fondés en grande partie sur les explications que Fénelon avait fournies dans ses *Défenses*. L'abbé Bossuet écrivit à son oncle : « Le Pape, ces jours passés, a dit que l'affaire n'était pas claire. » Bossuet fut tout étonné. Quittant le terrain de la controverse doctrinale pour celui des faits personnels, il publia sa *Relation sur le Quiétisme,* tirée des manuscrits secrets de Mme Guyon et des lettres confidentielles de Fénelon. Fénelon était le Montan d'une nouvelle Priscille (1).

1. Cette allusion était une grossière offense et une sorte de diffa-

Les amis de Fénelon furent consternés. Lui resta calme et dédaigna de répondre. L'abbé de Chantérac lui écrivit, le 12 juillet 1698, que, s'il ne se justifiait pas sur les faits, il se rendrait suspect sur la doctrine, se déshonorerait lui-même et achèverait de perdre ses amis, bien loin de les sauver. Fénelon n'hésita pas à parler et huit jours de travail lui suffirent. La *Réponse à la Relation* parvint à Rome le 30 août.

L'étonnement n'eut d'égal que l'admiration ; on ne savait ce qu'on devait le plus remarquer dans cette *Réponse* : la clarté dans l'exposition des faits, l'ordre et l'exactitude rétablis dans leur marche naturelle, chaque accusation détruite par des preuves irrésistibles, l'accord si rare de la simplicité, de l'élégance et de la noblesse du style. « S'il reste à M. de Meaux, disait-il en terminant, quelque écrit à alléguer contre ma personne, je le prie de ne pas faire un demi secret, pire qu'une divulgation absolue, et je le conjure d'envoyer tout à Rome. Je ne crains rien, Dieu merci, de tout ce qui sera communiqué et examiné juridiquement... S'il me croit tellement impie et hypocrite, il doit employer toutes les preuves qu'il aura. Pour moi, je ne puis m'empêcher de prendre à témoin Celui dont les yeux éclairent les plus profondes ténèbres et devant lequel

mation, les rapports de Priscille et de Montan ayant été des rapports charnels aussi bien que spirituels. Bossuet expliqua plus tard qu'il n'avait voulu parler que d'un *commerce d'illusions*, mais Fénelon répondait avec raison dans sa *Réponse aux Remarques* : « Ce fanatique avait détaché de leurs maris deux femmes qui le suivirent : il les livra à une fausse inspiration qui était une véritable possession de l'esprit malin. Il était possédé lui-même aussi bien que ces femmes : et ce fut dans un transport de fureur diabolique qui l'avait saisi avec Maximilla qu'ils s'étranglèrent tous les deux. Tel est cet homme, l'horreur de tous les siècles, auquel vous comparez votre confrère, ce *cher ami de toute la vie que vous portez dans vos entrailles* ; et vous trouvez mauvais qu'il se plaigne d'une telle comparaison. Non, Monseigneur, je ne m'en plaindrai pas ; je n'en serai affligé que pour vous. »

nous paraîtrons bientôt. Il sait, Lui qui lit dans les cœurs, que je ne suis attaché qu'à Lui et à son Église, et que je gémis sans cesse en sa présence pour qu'Il ramène la paix et abrège le scandale, qu'Il rende les pasteurs aux troupeaux et pour qu'Il donne autant de bénédictions à M. de Meaux qu'Il m'a donné de croix. »

La révolution, qui s'opéra dans les esprits, était une dure leçon pour Bossuet. Il reprit la plume et publia ses *Remarques sur la réponse de M. de Cambrai*. Quinze jours après, Fénelon publiait sa *Réponse aux Remarques*. Elle demeura sans réplique. « Fénelon avait de l'esprit à faire peur », avait dit Bossuet. Celui-ci s'en aperçut.

A Rome, il y avait toujours partage de voix entre les examinateurs. Selon les règles de tous les tribunaux du monde, l'accusé aurait dû bénéficier de cette égalité de suffrages. Cette situation devait amener une espèce de *fin de non-recevoir* contre les adversaires de l'archevèque de Cambrai. Bossuet ne pouvait se faire à cette idée. Il fit faire une censure prématurée du livre des *Maximes* par soixante docteurs de Paris. Fénelon n'eut pas de peine à montrer l'inconvenance d'un acte aussi irrégulier. A Rome, on fut choqué, avec raison, de voir une faculté de théologie s'établir juge d'une question, dont le jugement était déjà déféré au Saint-Siège.

Il faut lire, dans M. Griveau, les moyens employés par Bossuet et par Louis XIV pour obtenir une issue favorable. Une dernière fois, le roi écrivit, par la plume de Bossuet, une lettre hautaine ; il demandait une condamnation expresse avec menace de recourir autrement à des mesures extrêmes.

La cause était jugée, quand ces menaces de schisme arrivèrent à Rome.

Le 12 mars 1699, le Pape condamnait le livre des *Maximes des Saints*, d'autant que, disait-il, « *les fidèles*

pourraient être insensiblement conduits dans des erreurs déjà condamnées par l'Église ».

5. Le 25 mars, jour de l'Annonciation, Fénelon allait monter en chaire dans la cathédrale de Cambrai, quand il reçut la première nouvelle de la condamnation de son livre. Il se recueillit un instant pour changer le plan du sermon qu'il avait préparé; il parla sur la parfaite soumission due à l'autorité des supérieurs. La nouvelle de la condamnation de Fénelon avait déjà circulé dans la nombreuse assemblée. Cette admirable présence d'esprit, ce mouvement sublime, ce calme religieux firent couler des larmes de tendresse, de dévotion, de douleur, de respect et d'admiration.

Le 9 avril, dès le lendemain du jour où il avait reçu la permission du roi, Fénelon publia le mandement qui annonçait le bref de sa condamnation.

« Nous adhérons à ce bref, mes chers Frères, tant pour le texte du livre que pour les vingt-trois propositions, *simplement, absolument et sans ombre de restriction.* Ainsi nous condamnons tant le livre que les vingt-trois propositions, précisément dans la même forme et avec les mêmes qualifications, *simplement, absolument et sans aucune restriction*; ... nous nous consolerons, mes très chers Frères, de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole, que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification, n'en soit pas affaibli, et que, nonobstant l'humiliation du pasteur, le troupeau croisse en grâce devant Dieu... A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission... »

Ce mandement est admirable. La soumission de l'archevêque de Cambrai ravit l'Europe entière. Inno-

cent XII et les cardinaux furent émus de cette grandeur d'âme. Bossuet lui-même, qui trouvait d'abord « beaucoup d'ambiguïté et de faste » dans cette soumission, changea de ton devant l'approbation universelle : « Malgré les défauts du mandement de M. de Cambrai, je crois que l'on doit s'en contenter, parce qu'après tout l'essentiel y est, et que l'obéissance y est pompeusement étalée. »

L'évêque de Chartres écrivait à Fénelon (avril 1699) : « Je suis ravi de la soumission parfaite que vous témoignez », ajoutant « qu'il l'avait toujours attendue de sa piété ». M. Tronson écrivait à l'évêque d'Arras qui lui avait envoyé le mandement : « Il faut avouer que la soumission du prélat est édifiante. Elle ne peut être plus entière, plus absolue, avec moins de réserve. » La *Relation* de l'assemblée du clergé de 1700 reconnaît dans cette soumission « l'effet naturel de l'*humilité chrétienne* et de la subordination ecclésiastique ».

Nos modernes critiques sont plus exigeants que les contemporains de Fénelon.

M. Lanson (1) prétend que « dans son mandement, il condamne son livre par obéissance, mais qu'il n'adhère pas à la condamnation : il l'embrasse comme une *croix*, mais une croix, dit Bossuet, c'est une persécution pour la justice ».

M. Crouslé (2) s'élève contre la légende qui l'a couronné d'une auréole « pour son désintéressement et sa patience angélique. » Parlant de sa soumission, il dit que « Fénelon eut assez d'empire sur lui-même pour remplir ses engagements qu'il exécuta, sinon de bonne grâce, du moins avec son air habituel de supériorité. Si ce fut un rôle qu'il joua, il le soutint en artiste éminent. » Plus loin, il dit que « nous ne trouvons, en

1. *Bossuet*, p. 425.
2. *Fénelon et Bossuet*, II, p. 631.

aucun endroit, un seul mot qui renferme de sa part un aveu de son erreur. Quant à son livre, il en fait le sacrifice ; mais de la doctrine, point. Il s'obstine à penser qu'on ne l'a condamné que sur un sens qui n'est pas le sien. Sa soumission est purement extérieure et littérale : elle est absolue dans la forme, mais qu'on voie s'il cède quelque chose au fond ! » Il faut le dire, Fénelon est un hypocrite (1). Écoutons.

Dans le concert de louanges qui saluèrent la soumission de l'archevêque de Cambrai, une note discordante retentit. L'évêque de Saint-Omer critiqua le mandement de Fénelon, dans une assemblée provinciale tenue à Cambrai, disant « que ce discours ne semble opérer qu'une soumission de respect et non une soumission intérieure... qu'il eût été à désirer que le mandement eût exprimé quelque sorte de repentir. » L'archevêque reprit les termes de son mandement et demanda si l'on peut exprimer plus clairement une soumission « *plus qu'extérieure et de simple respect.* Qui dit *adhérer à un jugement*, dit *former un jugement intérieur* par lequel on se conforme à celui auquel on *adhère*. Qui dit *condamner*, dit encore plus expressément un *jugement intérieur* contre le livre condamné, surtout quand on exclut d'une manière simple et absolue *toute ombre de restriction...* » Il dit que c'était de toute l'étendue de son cœur qu'il avait renoncé à toute pensée d'expliquer son livre ; qu'il préférait à ses faibles lumières l'autorité du Saint-Siège ; qu'il était, Dieu merci, incapable de revenir jamais, sous prétexte de quelque double sens, pour en éluder indirectement la condamnation ; qu'il ne pouvait avouer contre sa conscience qu'il eût jamais cru aucune des erreurs qu'on lui avait imputées ;... « que si Sa Sainteté trouvait

1. Ce serait la soumission de Pélage, au concile de Diospolis, qui avait désavoué ses erreurs des lèvres seulement.

sa soumission défectueuse, il était prêt à l'augmenter et à la faire telle que le Saint-Siège le croirait à propos (1). » Ces explications « ne prouvent nullement la chose en question, dit M. Crouslé, à savoir, la soumission intérieure ». Fénelon n'a pas reconnu qu'il fût « justement condamné ». Voici cependant une lettre à l'abbé de Chantérac (27 mars 1699) : « Je ne prétends pas que la distinction du sens de l'auteur d'avec celui du texte doive jamais troubler l'Église par une question de fait, parce que mon sens ou intention en écrivant, quelque pur qu'il pût être, *n'empêche pas que le sens naturel de mon texte ne soit tel que le Pape l'a jugé,* parce que le sens d'un livre est indépendant de celui de l'auteur, et qu'*en matière d'expression on doit être soumis au supérieur à qui le jugement doctrinal est donné de Dieu.* » Il ajoutait « qu'il soumettait au Pape la doctrine de ses *Défenses qui étaient véritablement la sienne* ». Une soumission intérieure est celle de Fénelon, acceptant d'avance le jugement sur la doctrine de ses *Défenses,* qui était *véritablement la sienne* et qui n'a pas été condamnée, adhérant sans restriction au décret qui frappait le *texte* de son livre, reconnaissant que ce livre renfermait des propositions qui, *dans le sens des paroles ainsi qu'il se présente d'abord,* sont téméraires, malsonnantes.

Fénelon, en écrivant sur des matières si délicates, avait eu le tort de ne pas veiller assez sur les expressions dont il se servait (2). Malgré son orthodoxie d'intention,

1. Procès-verbal de l'assemblée métrop. de Cambrai. Œ.C., III, p. 415.

2. Autre chose est l'emploi de quelques expressions imprudentes, fait par mégarde dans des livres de piété, dont les auteurs ne sont pas théologiens, et qui, entraînés par le sentiment, ne peuvent pas mesurer et peser toutes leurs paroles ; autre chose, un livre dogmatique, comme les *Maximes des Saints,* écrit par un archevêque, et sur un sujet controversé, avec la prétention de faire la part exacte du vrai et du faux. Si Rome voulait corriger toutes les incorrections théologiques des livres les plus pieux, elle passerait tout son temps en condamnations.

Rome devait se montrer sévère dans un temps où de faux mystiques répandaient des erreurs dangereuses.

En réalité, il n'avait jamais cessé de suivre la véritable doctrine ; il ne pouvait donc pas déclarer publiquement le contraire et faire un acte d'humilité qui eût porté atteinte à son orthodoxie. « Je n'ai jamais pensé les erreurs qu'ils m'imputent, écrit Fénelon à l'abbé de Chantérac, le 3 avril 1699. Je puis bien, par docilité pour le Pape, condamner mon livre comme exprimant ce que je n'avais pas cru exprimer. Mais je ne puis trahir ma conscience pour me noircir lâchement moi-même sur les erreurs que je ne pensai jamais. Pour ma pensée, je puis dire que je la connais mieux que personne. C'est la seule chose qu'on peut prétendre savoir mieux que tout autre, sans présomption. »

Aussi croyons-nous à la sincérité de cette soumission et pouvons-nous accepter comme l'expression intime de sa pensée ce qu'il écrivait au duc de Beauvilliers, le 29 mars 1699, quelques jours après sa condamnation : « Dieu me fait la grâce d'être en paix au milieu de l'amertume et de la douleur... Quelquefois, je suis importuné de ceux qui m'écrivent de longues exhortations pour m'engager à me soumettre : ils me parlent de l'acte héroïque que je ferai. Tout cela me fatigue un peu et je suis tenté de dire en moi-même : Qu'ai-je donc fait à tous ces gens-là, pour leur faire penser que j'aurai tant de peine à préférer l'autorité du Saint-Siège à mes faibles lumières, et la paix de l'Église à mon livre ? »

Plus tard, sans doute, en 1710, il écrivit au P. Le Tellier une lettre qui paraît contradictoire avec la soumission absolue. « Feu M. de Meaux a combattu mon livre par prévention pour une doctrine pernicieuse et insoutenable ; on a toléré et laissé triompher cette indigne doctrine... Celui qui errait a prévalu, celui qui était exempt d'erreur a été écrasé. » Et M. Brunetière,

avec vivacité : « Pour aussi longtemps qu'on n'aura pas démontré l'inauthenticité de cette lettre, pourra-t-on bien parler, sans quelque abus de langage, de la soumission de Fénelon (1) ? »

La lettre est authentique et elle ne prouve rien contre la soumission de Fénelon. Il ne s'agit pas de la doctrine condamnée sur le Quiétisme, mais de la doctrine sur la *nature de la charité,* comme on le voit par le texte même de la lettre. L'archevêque y traite de « doctrine indigne, qui dégrade la charité en la réduisant au seul motif de l'espérance », l'opinion de Bossuet, d'après laquelle « la raison d'aimer Dieu ne s'explique que par le seul désir du bonheur ».

Dans cette même lettre, il parle du livre des *Maximes* pour dire « qu'il l'a sacrifié avec joie et docilité à l'autorité du Saint-Siège ». C'est sur la question de la nature de la charité, de son motif formel, que Fénelon se dit *exempt d'erreur*. Il avait raison ; car sa doctrine, comme nous le verrons, était généralement approuvée à Rome, même par les théologiens qui se prononcèrent le plus fortement contre le livre des *Maximes*.

Fénelon continue à discuter sur l'amour pur, après la condamnation de son livre. Remarquons que le débat restait ouvert sur cette question subtile et complexe qui, en dehors des points tranchés par la condamnation du Pape, fournissait et fournit encore une ample matière aux discussions des théologiens. Il pouvait, après l'assemblée générale du clergé de France en 1700, venger la *charité désintéressée* qu'on avait attaquée, et mettre sous les yeux du Souverain Pontife un résumé de toute la controverse. Il pouvait, de bonne foi, affirmer qu'il était bien éloigné de songer à remettre en question ce qui avait été jugé par

1. *Histoire et littérature*, II, p. 156.

la Constitution d'Innocent XII. Assez de points restaient, sur lesquels l'Église ne s'était pas prononcée, pour qu'il pût continuer la discussion, sans encourir le reproche de vouloir revenir, même indirectement, sur les propositions condamnées de son livre.

A ceux qui s'étonnent de voir Fénelon discuter sur la doctrine et attaquer les sentiments d'autrui, après la condamnation du livre des *Maximes des Saints,* nous répondons avec M. Brunetière « que le droit demeure entier à ceux qui sont tombés dans l'erreur de la redresser chez les autres, aussi souvent qu'ils la rencontrent (1) ».

Fénelon ne perd pas un rayon de sa gloire. Tant que la critique ne découvrira pas de nouveaux documents, il ne nous est pas permis de modifier le jugement des contemporains, dont nous partageons l'admiration pour l'homme qui fut grand dans l'adversité.

1. Qui restera sans soupçon, si l'on suppose partout des pensées secrètes? L'esprit de La Rochefoucauld n'est pas mort. Rien n'est plus facile que de douter de la vertu des autres, de mettre l'hypocrisie partout. C'est à désespérer les plus courageux, car il n'est rien de plus pénible que de faire son devoir simplement, noblement, et de s'entendre appeler : Tartufe. Je lutte pour rester vertueux, pour tuer en moi les bas instincts, pour grandir devant ma conscience et vous me dites : hypocrite. Vous méritez mon dédain, mais vous m'attristeriez un peu, si je n'avais pas un juge plus haut que vous et de qui j'attends ma récompense.

CHAPITRE II

DOCTRINE

Le mysticisme, c'est l'union à Dieu. On confond souvent l'Ascétique (1) avec la Mystique, et cependant l'une n'est pas l'autre. Celle-ci est à celle-là comme la partie est au tout. La vie spirituelle présente trois phases. Au commencement, l'âme se dégage de la vie des sens par la lutte contre les passions; puis elle s'exerce aux vertus dans l'espoir de la récompense; enfin elle n'aspire plus qu'à plaire à Dieu et à *s'unir à Lui;* l'amour a succédé à la crainte. Dans cette troisième étape, on remarque deux états différents; l'âme, dirigée par l'action divine, garde encore sa liberté, ou bien elle est réduite à une passivité plus ou moins absolue. C'est cette seconde forme de la vie unitive qui constitue la Mystique. Nous pouvons déjà remarquer que Fénelon, défenseur du mysticisme dans sa controverse avec Bossuet, ne sera dans la direction qu'un maître de la vie spirituelle soutenue par les principes de l'Ascétisme. A quelques âmes seulement, il dira la beauté et la grandeur de l'union à Dieu. A beaucoup d'autres, il montrera la terre promise, mais seulement pour exciter leur cœur et fortifier leur courage; qui, mieux que Fé-

1. L'*Ascétique* est une des branches de la théologie. Tout ce que la raison découvre de Dieu s'appelle théologie naturelle; tout ce que Dieu a révélé à l'homme comprend la théologie surnaturelle ou théologie proprement dite.

Les révélations de Dieu comprennent ses affirmations sur Lui-même et sur le monde, ses condescendances envers l'homme (théologie dogmatique), et ce que l'homme doit faire pour s'élever à Dieu et réaliser la perfection dont il est susceptible (théologie ascétique). L'ascète travaille à dégager son âme de tout ce qui retarde sa marche et son élan vers Dieu. La théologie ascétique expose les principes de la perfection chrétienne et trace les règles pratiques pour opérer cette ascension de l'âme vers Dieu.

nelon, a connu les misères et les faiblesses de l'homme ? Lui seul, peut-être, de son époque, a senti les plus belles aspirations de l'âme, lui seul a su répondre aux âmes inquiètes et rêveuses, lui seul a montré le but de notre vie dans la perfection de l'être et l'union à Dieu.

Toute âme que le vice n'a pas entièrement dépravée, dès qu'elle conçoit l'Être suprême, se sent portée à l'adorer. Ce culte spontané, mélange de respect, d'admiration et de reconnaissance, ne suffit pas aux âmes mystiques ; celles-ci ne se contentent pas de rendre hommage à la Divinité, elles prétendent établir avec elle une sorte de commerce intime et de douce familiarité. De là ces termes de *communication*, de *silence amoureux*, de *transformation en Dieu*, si fréquents chez les mystiques.

Sans doute, le mysticisme est voisin de l'illusion et ses excès sont dangereux ; s'il élève l'homme moral, ne risque-t-il pas, en le déshabituant de vouloir et d'agir, de lui ôter en force et en activité ce qu'il lui ajoute en élévation ? En rapprochant du ciel, ne fait-il pas perdre de vue la terre en détournant les âmes de la grande vocation d'humanité ? Les excès du mysticisme philosophique et religieux ne peuvent rien contre le mysticisme lui-même.

Le paganisme avait ignoré le côté mystique de la nature humaine. Le christianisme a su tirer parti de ce sentiment, par lequel l'homme se met en rapport direct avec la Divinité ; il lui ôte le pouvoir de nuire, en l'enfermant dans le cercle infranchissable d'un dogme précis et d'une morale austère ; il règle l'intelligence et l'amour, sans souffrir que l'une se perde dans une stérile contemplation de l'Être, que l'autre dégénère en une molle oisiveté ou en une insensibilité plus funeste. Le Dieu qu'il propose aux âmes les plus mystiques n'est point une abstraction qui doive servir de pâture

aux spéculations d'une vaine métaphysique, ou s'évanouir dans les raisonnements d'une dialectique subtile ; c'est un Dieu réellement vivant, c'est un Dieu fait chair qui se communique à nous dans un mystère ineffable. Quoi de plus digne de notre contemplation et de notre amour ?

Beaucoup de philosophes sont enclins à confondre la véritable spiritualité avec les erreurs condamnées ; ils blâment même indiscrètement les auteurs mystiques les plus respectés par l'Église ; ils considèrent la théologie mystique comme une science frivole. Fénelon, héritier de la doctrine de saint François de Sales, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse, des mystiques et des ascètes du moyen âge, de Cassien, de saint Bernard, Fénelon le disciple de saint Jean et de l'Évangile mystique de l'amour divin, Fénelon est traité de chimérique en religion.

Il ne sera pas inutile de résumer brièvement la doctrine de l'archevêque de Cambrai ; le lecteur s'apercevra vite que la discussion n'était pas une lutte de Bas-Empire. La question soulevée entre les deux grands évêques du XVII[e] siècle n'était pas petite : il s'agissait de savoir si le mysticisme canonisé par l'Église tomberait devant les coups de Bossuet.

*
* *

Aux seuls noms d'*amour pur et désintéressé*, de *contemplation*, de *quiétude*, de *repos en Dieu*, d'*état passif*, beaucoup de personnes se récrient, comme si c'étaient des nouveautés condamnées, ou comme si l'abus d'une saine doctrine pouvait la rendre suspecte.

Bossuet, qui s'éleva avec tant de vigueur contre les erreurs du faux mysticisme, s'appliqua précisément dans son *Instruction sur les États d'Oraison* à « empêcher que l'abus que les faux mystiques ont fait

de la doctrine des saints docteurs, ne fasse perdre le goût de la piété (1) ».

Les signataires des articles d'Issy, non contents d'autoriser l'*amour pur et désintéressé*, l'*oraison de contemplation* et les *autres oraisons passives*, condamnèrent l'excessive timidité qui fait souvent regarder la *contemplation* comme un exercice dangereux et toutes les voies intérieures comme suspectes.

Pour plus de clarté, nous diviserons notre résumé en trois paragraphes :

1. Des principes de la vie spirituelle constamment reconnus par Bossuet et Fénelon, pendant leurs contestations.

2. Du quiétisme.

3. De la doctrine spirituelle de Fénelon d'après ses écrits apologétiques (2).

§ I.

1° Fénelon, suivant les traces de tous les auteurs mystiques, et hautement approuvé par Bossuet, enseignait que la charité, comme dit saint Thomas (3), « est un amour de Dieu pour lui-même, indépendamment « du motif de la béatitude qu'on trouve en lui » et que dans la vie des âmes les plus parfaites, c'est la charité qui prévient toutes les autres vertus, qui les anime et qui en commande les actes, pour les rapporter à sa fin (4) ».

Bossuet, sans doute, n'accepta pas cette doctrine sans difficulté. Il était persuadé que le motif de notre intérêt propre se mêle toujours plus ou moins à nos actes et qu'« on ne peut l'arracher entièrement dans aucune des

1. Bossuet, *Inst. sur les États d'Oraison* : préface, n. 9.
2. Nous suivons constamment ici M. Gosselin dans son *Histoire littéraire de Fénelon*.
3. 2, 2ᵉ, Quæst. 17, art. 18.
4. Œ. C., IV, p. 100.

actions que la raison peut produire (1) » ; mais les deux prélats signèrent ensemble le treizième article d'Issy qui enseigne « que dans la vie et l'oraison la plus parfaite, tous les actes des vertus chrétiennes sont unis dans la seule charité, en tant qu'elle anime ces vertus et qu'elle en commande l'exercice ». Le trente-troisième article autorisait encore plus expressément l'amour désintéressé (2).

2° L'oraison est l'élévation du cœur à Dieu, c'est une prière qui se fait par des actes purement intérieurs et sans prononcer une parole.

Tous les maîtres de la vie spirituelle distinguent plusieurs degrés d'oraison mentale qui peuvent se réduire à deux : la *méditation* et la *contemplation*. Mieux que personne, saint François de Sales a expliqué ces deux états (3), et sa doctrine a toujours été admise par Bossuet et Fénelon. La *méditation* « est une pensée attentive, réitérée ou entretenue volontairement en l'esprit, afin d'exciter la volonté à de saintes et salutaires affections et résolutions (4) ». L'âme s'applique à des considérations pour y trouver des motifs d'amour. La *contemplation* n'est « qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines (5) ». Puis le saint évêque assigne trois différences principales, la méditation nous excite à

1. *États d'Oraison*, liv. X, n. 29.

2. « On peut aussi inspirer aux âmes pieuses et vraiment humbles, une soumission et consentement à la volonté de Dieu, quand même, par une très fausse supposition, au lieu des biens éternels qu'il a promis aux âmes justes, il les tiendrait, par son bon plaisir, dans des tourments éternels, sans néanmoins qu'elles soient privées de sa grâce et de son amour, qui est un acte d'abandon parfait, et d'un amour pur pratiqué par des saints, et qui le peut être utilement, avec une grâce très particulière de Dieu, par les âmes vraiment parfaites, sans déroger à l'obligation des autres actes ci-dessus marqués, qui sont essentiels au christianisme. »

3. *Traité de l'amour de Dieu*, livre VI. — 4. *Ibid.*, livre VI, ch. 2. — 5. *Ibid.*, ch. 3.

l'amour, la contemplation est produite par l'amour (1); la méditation considère les objets en détail, la contemplation se contente de voir l'objet qu'elle aime, d'une vue simple (2). Enfin la méditation se fait presque toujours avec peine, notre esprit allant par elle de considération en considération, pour chercher l'amour; la contemplation se fait avec plaisir, sans effort, étant une simple vue de l'esprit, qui présuppose qu'on a trouvé Dieu (3). Ce recueillement de l'âme dans la contemplation a pour principe une grâce spéciale (4), qui produit en l'âme un profond sentiment de la présence de Dieu; quelquefois, c'est un *simple repos de l'âme en Dieu* (5), semblable à celui de deux amis qui se contenteraient d'être auprès ou à la vue l'un de l'autre, sans se parler, satisfaits du seul plaisir de se voir et d'être en présence l'un de l'autre.

Ce repos amoureux de l'âme en Dieu suppose et une *grâce spéciale* qui attire au recueillement et la *coopération* de l'âme qui acquiesce à l'opération divine. La contemplation sera plus ou moins parfaite, selon que ces deux opérations le sont davantage. Du côté de l'âme, la coopération la plus parfaite consiste à supprimer tous les actes inquiets et empressés que l'âme contemplative est souvent portée à produire. Du côté de Dieu, la grâce spéciale produit quelquefois la quiétude dans la seule volonté qui prend plaisir à se tenir en présence de Dieu, l'entendement et la mémoire continuant d'agir. La quiétude parfaite saisit toutes les puissances; c'est l'oraison d'union de sainte Thérèse.

La quiétude peut être dans la volonté *sensiblement*, quand l'âme goûte des douceurs sensibles en présence de Dieu. D'autres fois, elle existe *imperceptiblement*; le contentement et la paix de l'âme sont secs et presque

1. *Traité de l'amour de Dieu*, livre VI, ch. 3. — 2. *Ibid.*, ch. 5. — 3. *Ibid.*, ch. 6. — 4. *Ibid.*, ch. 7. — 5. *Ibid.*, ch. 8.

imperceptibles; l'âme « n'entend point son bien-aimé, ne lui parle point et ne sent aucun signe de sa présence; ains simplement elle sait qu'elle est là en présence de son Dieu auquel il plaît qu'elle soit là (1). »

C'est la contemplation la plus méritoire parce qu'elle est plus pure de toute sorte d'intérêt (2).

Le vingt et unième article d'Issy (3) témoignait du sentiment de Bossuet et le grand évêque expliqua la doctrine des mystiques dans son *Instruction sur les États d'Oraison* (4).

3° Fénelon et Bossuet s'entendaient parfaitement sur les différents états de la perfection chrétienne; ils acceptaient la distinction des anciens Pères qui appelaient *esclaves* les justes qui servent Dieu par la crainte du châtiment, *mercenaires* ceux qui le servent par le motif de la récompense et *enfants* ceux qui le servent pour l'amour de lui-même. Ces deux prélats admettaient que ce triple état répondait à la doctrine des mystiques modernes, qui distinguent les trois états de justes, dont le premier est appelé *vie purgative,* parce qu'on s'y applique principalement à combattre ses vices et ses défauts; le second, *vie illuminative,* parce qu'on s'y exerce à la pratique des vertus; le troisième, *vie unitive* ou *état passif,* parce qu'on y vit dans une parfaite union avec Dieu et dans une entière dépendance des mouvements de la grâce.

1. *Traité de l'amour de Dieu,* livre VI, ch. 11.
2. *Ibid.,* fin du chapitre 11.
3. « L'oraison de simple présence de Dieu, ou de remise et de quiétude, et les autres oraisons extraordinaires, même passives, approuvées par saint François de Sales et les autres spirituels reçus dans l'Église, ne peuvent être rejetées ni tenues pour suspectes sans une insigne témérité; et elles n'empêchent pas qu'on ne demeure toujours disposé à produire en temps convenable tous les actes ci-dessus marqués : les réduire en actes implicites ou éminents en faveur des plus parfaits, sous prétexte que l'amour de Dieu les renferme tous d'une certaine manière, c'est en éluder l'obligation et en détruire la distinction qui est révélée de Dieu. »
4. Particulièrement au livre V^e.

Enfin ils regardaient tous deux le second et le troisième état des justes comme répondant à ceux que saint François de Sales appelle l'*État de la résignation* et celui de la *sainte Indifférence* (1).

4° Dans tous les états de la vie intérieure, l'amour se perfectionne et se purifie de plus en plus au milieu des tentations que Dieu proportionne toujours aux forces de l'âme. Pour conduire l'âme agitée parmi ces épreuves, les auteurs mystiques font remarquer que notre âme peut éprouver à la fois plusieurs affections différentes et même opposées ; qu'elle peut être agitée dans l'imagination par les plus violentes tentations, sans que la volonté y prenne part et même avec une ferme résolution de demeurer fidèle à Dieu. Dès lors, les plus affreuses tentations ne sauraient nous rendre coupables devant Dieu, pourvu qu'elles nous déplaisent véritablement et que la volonté n'y donne pas de consentement (2).

Tel est le fondement de la distinction si connue entre la *partie supérieure* et la *partie inférieure* de l'âme, dont la première peut conserver la paix, la confiance et l'amour de Dieu le plus parfait, tandis que la seconde est en proie au trouble, au découragement et aux sentiments les plus contraires à la loi de Dieu. Bossuet et Fénelon se sont expliqués sur cette question dans de multiples circonstances ; en signant le trente et unième article d'Issy (3), ils consacraient définitivement la doctrine des auteurs spirituels.

1. Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, livre IX, chap. 3, 4.
2. *Id.*, *Introduction à la vie dévote*, 4° partie, chap. 3 et suivants.
3. « Pour les âmes que Dieu tient dans les épreuves, Job, qui en est le modèle, leur apprend à profiter du rayon qui revient par intervalles pour produire les actes les plus excellents de foi, d'espérance et d'amour. Les spirituels leur enseignent à les trouver dans la cime et plus haute partie de l'esprit. Il ne faut donc pas leur permettre d'acquiescer à leur désespoir et damnation apparente, mais, avec saint François de Sales, les assurer que Dieu ne les abandonnera pas. »

Les conférenciers d'Issy, pour montrer jusqu'où va quelquefois la pureté de l'amour dans les dernières épreuves, ajoutèrent dans le trente-troisième article, qu'on peut alors permettre à certaines âmes, de porter le renoncement à elles-mêmes, et l'abandon à la volonté de Dieu, jusqu'au *sacrifice conditionnel du salut* (1).

§ II.

Le nom de Quiétiste, très honorable dans l'origine (2), servait à désigner des hommes séparés du monde et livrés au repos de la vie contemplative ; devenu odieux par l'abus qu'on en a fait, ce nom est réservé à « ceux qui, sous prétexte de contemplation et d'union à Dieu, se livrent à une honteuse inaction ou, du moins, cessent de produire certains actes, commandés de Dieu et essentiels à la véritable piété ».

Le quiétisme est une erreur plus ancienne que le christianisme. Les Védas exposent les maximes du plus dangereux quiétisme ; tel ouvrage, *l'Oupnek'hat,* compilation en langue persane de ces livres sacrés, renferme des passages que Molinos semble avoir copiés, tant le rapport est frappant.

La philosophie néo-platonicienne renouvela la même doctrine, reproduite sous des formes abstraites. La perfection de l'homme, dès cette vie, consiste dans la contemplation de l'absolu de Dieu et dans une intime union avec lui. Ammonius Saccas, Plotin nous révèlent avec enthousiasme cette ivresse de l'âme.

Le quiétisme de l'École d'Alexandrie pénétra dans la religion chrétienne sous différentes formes ; mais, par-

1. *Instruction sur les États d'Oraison,* livre IX, n. 4.
2. Les sophistes, les rhéteurs furent aussi à l'origine des personnes dignes de respect avant de tomber dans un dénigrement bien mérité.

tout, ce fut le même principe d'erreur : mettre la perfection dans une prétendue contemplation, qui réduit l'âme à une véritable inaction.

Il ne sera pas inutile, au début de cette question, d'énoncer la doctrine mystique autorisée en face du faux mysticisme. Là, plus que partout ailleurs, qui ne distingue pas confond ; les conséquences sont fatales aussi bien pour la piété que pour la liberté.

α) Les vrais mystiques enseignent que l'acte de contemplation peut durer quelque temps, plus ou moins, selon la disposition habituelle de l'âme et, surtout, selon la force de la grâce. Les faux mystiques ont prétendu que cet acte pouvait durer des années entières, et même toute la vie, sans nul besoin de réitération, perfection incompatible avec la fragilité de notre nature (1).

β) Les vrais mystiques enseignent que le regard amoureux de Dieu, étant un acte de la pure charité, contient tous les actes de religion, sans pourtant nous décharger de l'obligation de les produire d'une manière plus expresse, au temps convenable. Les faux mystiques prétendent que les vrais contemplatifs sont dispensés de tous les actes explicites distingués de la charité, de toute réflexion sur eux-mêmes (2).

γ) Les vrais mystiques enseignent que la plus parfaite contemplation est celle qui regarde la nature divine selon les notions les plus générales et les plus abstraites, comme celles d'être, de vérité, parce que ces idées représentent mieux la perfection de l'Être divin et excitent davantage l'admiration de l'âme contemplative. Ils reconnaissent, toutefois, que tout objet de la foi peut être l'objet de la contemplation.

1. Bossuet, *États d'Oraison*, livre I, n. 14, 20, 21.
2. *Id., ibid.*, livre II, n. 1, 6. — Livre III, n. 1 et suiv. — Livre V, n. 2, 5, 8, 11.

Les faux mystiques semblent ne reconnaître de vraie contemplation que celle qui s'attache à Dieu seul ; ils prétendent même que cette connaissance générale et indistincte de Dieu est la seule et perpétuelle action du parfait contemplatif (1).

δ) Dans le langage des vrais mystiques, la sainte indifférence des parfaits et leur entier abandon au bon plaisir de Dieu, au milieu même des plus grandes épreuves, consistent à ne rien désirer que pour la gloire de Dieu et par conformité à sa volonté sainte. Les faux mystiques excluent tout désir du salut et toute coopération de l'âme aux inspirations de la grâce (2). L'amour de Dieu peut embraser une âme au point de l'empêcher de penser à ses propres intérêts : mais exclure positivement le désir et la demande du salut éternel, c'est désobéir au précepte divin qui oblige les plus parfaits aussi bien que les commençants à espérer, à désirer le salut.

ε) Les vrais mystiques enseignent que la partie supérieure de l'âme est séparée de la partie inférieure dans les épreuves de la vie ; cependant, il reste ici-bas assez de liaison entre les deux parties pour que la supérieure soit obligée de régler l'inférieure et d'en réprimer les mouvements désordonnés. Les faux mystiques, au moins certains d'entre eux, à la suite des Gnostiques, ont prétendu que la séparation des deux parties dans les âmes parfaites est absolue : ce qui se passe d'irrégulier dans la partie inférieure ne peut être imputé à la supérieure.

Ces explications nous aideront à comprendre la doctrine de Fénelon.

Nous ne ferons pas l'histoire du quiétisme avant Molinos ; qu'il nous suffise de rappeler la condamnation

1. Bossuet, *États d'Oraison*, livre II, n. 7, 16, 17, 26.
2. *Ibid.*, livre IV, n. 3. — Livre X, n. 17, 18.

des Béguards, héritiers des Gnostiques, au concile de Vienne. Quelques propositions condamnées montreront la doctrine funeste et impie qui se cachait sous les dehors d'une piété extraordinaire :

L'homme peut acquérir, dès cette vie, un tel degré de perfection, qu'il devienne impeccable et ne puisse plus profiter en grâce.

Dans l'état de perfection, on ne doit plus jeûner ou prier. Dans ce même état, on est affranchi des lois ecclésiastiques, des lois humaines et même des commandements de Dieu. L'exercice des vertus n'est que pour l'homme imparfait ; l'âme parfaite en est exempte.

Molinos était un saint prêtre espagnol qui, loin de scandaliser les prélats romains, était pour eux un objet de vénération. Sa vie exemplaire, ses mœurs pures, sa piété surhumaine, lui avaient conquis l'admiration de tous ses contemporains et du Pape lui-même, Innocent XI. Ce serait une preuve que les ouvrages des hommes sont quelquefois plus mauvais que les hommes eux-mêmes, et que les plus pieux chrétiens peuvent, sans le vouloir, en vertu de théories les plus innocentes, par la seule force des conclusions syllogistiques, renverser l'édifice élevé par le Christ et confié à la garde de Pierre.

La doctrine de Molinos peut se résumer en quelques propositions :

La perfection de l'homme consiste, même dans cette vie, dans un acte continuel de contemplation et d'amour ; cet acte, une fois produit, subsiste toujours pourvu qu'il ne soit pas expressément révoqué.

L'âme ne doit plus réfléchir, ni sur Dieu, ni sur elle-même, ni sur aucune autre chose ; elle doit anéantir ses puissances, pour s'abandonner à Dieu totalement et demeurer devant lui comme un corps sans âme.

L'âme ne doit plus avoir aucun désir des vertus,

ni de sa propre sanctification, ni même de son salut, dont elle doit perdre l'espérance.

Dans cet état, la pratique de la confession et de toutes les bonnes œuvres extérieures est inutile et même nuisible, parce qu'elle détourne l'âme du parfait repos de la contemplation. Dans l'oraison parfaite, il faut demeurer en *quiétude,* dans un entier oubli de toute pensée particulière, même des attributs de Dieu, de la Trinité, des mystères de Jésus-Christ. Le libre arbitre étant une fois remis à Dieu, avec le soin et la connaissance de notre âme, il ne faut plus avoir aucune peine des tentations, ni se soucier d'y faire aucune résistance positive.

Ce quiétisme grossier, condamné par Innocent XI, reparut avec Mme Guyon, plus délicat et plus spirituel. Cette femme, qui parlait, dit le P. d'Avrigny, mieux que personne des choses de Dieu, eut toujours des intentions très pures, contrairement aux calomnies atroces par lesquelles on a tâché de la flétrir. La protestation qu'on lit à la tête de son testament est d'une âme calme, digne, éloquente (1). L'Église, gardienne vigilante de la foi, est le juge des doctrines même inconscientes ; elle condamna ce nouveau quiétisme. On peut le résumer ainsi : La perfection de l'homme, même dès cette vie, consiste dans un acte continuel de contemplation qui, une fois produit, subsiste toujours, à moins qu'on ne le révoque expressément.

Une âme, arrivée à cette perfection, n'est plus obligée aux actes explicites distingués de la charité ; elle doit supprimer tous les actes de sa propre industrie, comme contraires au parfait repos en Dieu (2).

L'âme doit être indifférente à toutes choses pour le corps et pour l'âme (3).

1. *Histoire littéraire de Fénelon.* Œ. C., I, p. 201.
2. Mme Guyon, *Moyen court.*, n. 17, 24. — 3. *Ibid.*, n. 6.

L'âme doit rejeter, dans l'état de contemplation parfaite (1), la pensée même des attributs de Dieu et des mystères de Jésus-Christ.

Fénelon, en voulant donner les principes de la vraie mysticité, ne sut pas éviter les propositions équivoques. Les explications, que l'illustre prélat donna par la suite, témoignèrent bien que la plume avait trahi la pensée, puisque tous les écrits, publiés pour expliquer son livre, n'ont pas été condamnés. A Rome, on croyait à la bonne foi et aux intentions pures de l'archevêque de Cambrai ; mais le sens naturel de quelques propositions des *Maximes des Saints* est faux et condamnable. Bossuet les a remarquées avec son bon sens qu'il avait simple et grand (2) : elles peuvent se réduire à quatre.

Il y a dans cette vie un état habituel de pur amour dans lequel le désir du salut éternel n'a plus lieu (3).

Dans les dernières épreuves de la vie intérieure, une âme peut être persuadée, d'une persuasion invincible et réfléchie, qu'elle est justement réprouvée de Dieu et, dans cette persuasion, faire à Dieu *le sacrifice absolu* de son bonheur éternel (4).

Dans l'état du pur amour, l'âme est indifférente pour sa propre perfection et pour les pratiques de vertu (5).

Les âmes contemplatives perdent, en certains états, la vue distincte, sensible et réfléchie de Jésus-Christ (6).

Il faudrait ajouter, pour être complet, quelques autres propositions condamnées, dont Fénelon ne soupçonnait pas l'erreur, comme celles-ci :

Tous les fidèles ne sont pas également appelés à la perfection et n'ont pas la grâce qui pourrait les y conduire.

1. Mme Guyon, *Interprétation sur les cantiques*, ch. 6, n. 4.

2. *Avertissement sur les divers écrits* ou *Mémoires contre le livre des Maximes*, n. 2.

3. *Maximes des Saints*, 2e art. — 4. *Ibid.*, 10e art. — 5. *Ibid.*, 40e art. — 6. *Ibid.*, 28e art.

L'oraison ordinaire n'est que pour les imparfaits et l'oraison extraordinaire est essentielle à la perfection.

Nous avons dit que Fénelon n'avait jamais eu dans la pensée le sens attribué à ses paroles. Pour ne parler que de cette dernière proposition condamnée, comment l'illustre prélat eût-il concilié sa doctrine avec les articles XXIIe et XXIIIe d'Issy, qui enseignent que la perfection ne consiste pas dans les oraisons extraordinaires ?

Fénelon n'attachait pas à ses expressions le sens rigoureux qui les a fait condamner. « La contemplation, dit-il dans son *Instruction pastorale*, est un exercice du pur amour, mais non pas le seul exercice. L'amour pur s'exerce aussi dans les actes des vertus distinctes... La méditation même peut être quelquefois un vrai exercice de l'amour le plus désintéressé. Tous les fidèles sont appelés à la perfection, mais ils ne sont pas tous appelés aux mêmes exercices et aux mêmes pratiques particulières du plus parfait amour (1). »

Nous devons mettre en dehors de ces condamnations la treizième proposition qui suppose que Jésus-Christ éprouva pendant sa Passion un *trouble involontaire*, erreur grave, que Fénelon a constamment désavouée, comme ayant été insérée en son absence dans le texte de son livre, par une méprise du duc de Chevreuse qui en dirigeait l'impression (2). Il serait donc injuste

1. *Instruction pastorale du 15 septembre 1697*, n. 10. — *Rép. à la Déclaration*, n. 38. (E. C., tome IV, p. 213 et 424. — *Les principales prop. justifiées*, prop. 30 et 31, tome VIII. — Pour les explications des autres propositions condamnées, cf. *Inst. Past.*, n. 3, 21, 10, 15, 18. — *Rép. à la Déclaration*, n. 11-15, 61 ; n. 21 et suiv., 47 et suiv., 25, etc. — 30 et suiv. — Cf. *1re et 3e Lettre à M. de Paris*. — *1re et 3e Lettre à Bossuet contre les divers écrits*.

2. *Inst. past. du 15 sept. 1697*, n. 19. — *Rép. à la Décl.*, n. 53. — *4e Lettre contre les divers écrits*, 11e obj. — *2e Lettre contre les passages éclaircis*, 10e objection. — *2e Lettre contre la censure des docteurs*, 8e prop.

de l'attribuer à l'auteur du *Livre des Maximes.*

Jurieu (1) s'étonne de la sévérité de la Cour romaine pour des propositions, en apparence, susceptibles d'un bon sens. Les réflexions du célèbre protestant sont une critique de l'Église et non une défense de Fénelon.

Jurieu devait savoir, comme nous l'avons déjà dit, qu'à cette époque un grand nombre de faux mystiques abusaient des véritables maximes de la spiritualité.

Molinos venait d'être condamné quelques années auparavant ; le Pape devait condamner sévèrement tous les ouvrages qui pouvaient favoriser, en quelque manière, des erreurs si dangereuses. L'abbé de Chantérac écrivait à Fénelon le 8 novembre 1698 : « Toute la difficulté ne regarde que quelques expressions du livre, dont les examinateurs opposés disent que le premier sens... favorise quelques erreurs des quiétistes... la lecture en est très dangereuse pour le commun des fidèles, *dans les circonstances présentes* où l'on voit le quiétisme s'insinuer dans toutes les nations (2). »

Notons enfin que parmi les qualifications données aux propositions condamnées par le Bref, on ne trouve point celle d'*hérétique,* ni même d'*approchante de l'hérésie.*

Pour résumer en quelques lignes le quiétisme mitigé de Fénelon, peut-être pourrions-nous parler ainsi. Mme Guyon admet l'acte continuel de contemplation et d'amour de Molinos, mais rejette avec horreur les conséquences de ce faux principe contre la résistance positive aux tentations. Fénelon condamne l'acte continu, mais il fait consister la perfection dans un état habituel de pur amour, où le désir des récompenses et la crainte des châtiments n'ont plus de part.

1. *Traité hist. de la théol. myst.*, 1699, in-8°.
2. Œ. C., IX, p. 577.

§ III.

Nous ne dirons rien des questions agitées par Bossuet et Fénelon pendant la fameuse controverse, sur lesquelles le Saint-Siège n'a pas jugé à propos de prononcer.

Dans la question de la grâce et de la liberté, l'Église laisse discuter les Thomistes et les Molinistes et défend aux adversaires de s'anathématiser réciproquement ; elle n'a condamné que les théories extrêmes, destructrices de la grâce ou de la liberté. De même, dans les discussions sur la nature de la charité, il est permis de suivre et la théorie de Bossuet qui enseigne que le motif de la béatitude est essentiel à l'acte de charité, et la théorie de Fénelon qui dit le contraire, bien que la pensée de ce dernier fût l'opinion de Rome, des docteurs de la Sorbonne et d'un homme remarquable par son influence, M. Tronson (1). Il en est de même pour les discussions sur la nature de la contemplation passive, sur l'état de perfection appelé vie unitive, enfin sur les épreuves de l'état passif.

La doctrine de Fénelon, exposée dans les nombreux opuscules qu'il écrivit pour expliquer les *Maximes des Saints*, fut approuvée par les théologiens occupés pendant deux ans à l'examen de son livre. « ... Votre doctrine, depuis votre *Instruction pastorale* jusqu'à vos derniers écrits publiés, est approuvée sans difficulté, surtout depuis vos trois dernières lettres à M. de Meaux (2). »

Il ne sera pas inutile de résumer ces idées de Fénelon ; nous les retrouvons, sous forme d'avis, dans les *Lettres spirituelles*, charmantes, exquises, qui sont ce

1. Examens particuliers : *Examen particulier sur la charité envers Dieu*. — Cf. la différence entre la contrition parfaite et l'attrition.

2. *Lettre de M. de Chantérac,* 8 novembre 1698. — Cf. aussi les lettres du 17 janvier, 14 février, 2 mai 1699.

qui est tombé de plus tendre d'une lèvre humaine. Les critiques conviennent que la correspondance de Fénelon est ce qu'il y a de plus pur dans les œuvres de l'archevêque de Cambrai ; ils font toujours quelque réserve ; ils trouvent çà et là quelques expressions quiétistes. Nous croyons qu'il s'agit du meilleur mysticisme et de l'ascétisme le plus légitime. N'en déplaise aux nouveaux juges de Fénelon, on peut encore parler d'amour pur.

Toute la doctrine spirituelle de Fénelon repose sur la distinction de deux sortes d'amour dont on peut aimer Dieu : l'*amour intéressé* et l'*amour pur*.

L'*amour intéressé* est un amour de Dieu pour lui-même, mélangé du motif de notre intérêt propre, c'est-à-dire, du motif de cet amour naturel de notre propre excellence et de notre bien particulier. L'*amour pur* est un amour de Dieu pour lui-même et sans aucun mélange de notre intérêt propre. Cet amour est purement surnaturel, et n'a d'autre motif que la beauté ou perfection absolue de Dieu. L'âme continue à s'aimer elle-même, seulement d'un amour surnaturel, rapporté à la plus grande gloire de Dieu.

Il est intéressant de montrer comment toutes les voies intérieures tendent à l'*amour pur*.

a) La contemplation la plus sublime n'est que l'exercice de cet amour pur.

Fénelon réduit les divers degrés d'oraison (1) à deux principaux, la méditation et la contemplation. La *méditation* consiste dans des actes discursifs ; bien qu'elle puisse quelquefois avoir lieu dans l'état de la plus haute perfection, elle est le fondement ordinaire des commençants. La *contemplation* consiste dans des actes directs, si simples et si paisibles qu'ils n'ont rien

1. *Explic. des Maximes*, art. 13, 21 à 29. — *Inst. Past.*, n. 10 et 18. — *Rép. à la Décl.*, n. 30, 38, 40, 50.

de marqué par où l'âme puisse les distinguer ; « Elle n'est pas même aperçue par le solitaire qui la fait (1) », disait saint Antoine.

C'est l'oraison de ceux qui ont déjà fait de grands progrès dans l'amour divin. Plus une âme aime Dieu purement, moins elle a besoin d'être soutenue par les actes distincts et réfléchis. Cependant on peut, sans la contemplation, arriver à une très haute perfection.

Fénelon distingue la *contemplation active* et la *contemplation passive*. La première est encore mêlée d'actes empressés et discursifs. L'âme s'agite et s'inquiète encore pour produire des actes distincts, afin de mieux sentir son opération. La seconde est exempte de cette activité naturelle : c'est la pure contemplation, c'est un tissu d'actes de foi et d'amour, si simples et si paisibles qu'ils paraissent ne faire plus qu'un seul acte, et même qu'ils semblent moins être un acte qu'un simple repos en Dieu. C'est l'oraison de quiétude.

Il ne faut pas exclure de la *contemplation passive* les actes réels et méritoires du libre arbitre. On l'appelle *passive,* seulement pour exclure l'activité naturelle de la contemplation active et pour exprimer la parfaite docilité de l'âme à l'égard de Dieu.

La contemplation passive n'a pas pour unique objet l'idée purement intellectuelle de la Divinité : dans certains moments, l'âme peut s'élever au-dessus de tout ce qui est sensible et s'arrêter à cette idée abstraite ; mais l'expérience et la doctrine des plus grands saints prouvent que la contemplation la plus passive peut avoir pour objet les attributs de Dieu et les mystères de Jésus-Christ.

Une âme peut quitter la méditation pour passer à la contemplation, quand la méditation ne lui fournit plus la

1. Cassien, Coll. 9, cap. 31.

même nourriture qu'auparavant ; quand elle ne trouve de facilité que dans la présence simple et amoureuse de Dieu, quand elle n'a de goût que pour le recueillement. Une âme, toutefois, doit revenir à la méditation, si son directeur le juge à propos, pour l'éprouver, et si son attrait pour la contemplation vient à cesser (1).

Ils erraient ces faux mystiques, quand ils soutenaient que l'oraison perpétuelle des parfaits consiste dans un acte continuel de contemplation et d'amour ; ils confondaient cette contemplation pure et directe, prise dans ses actes les plus parfaits, avec l'oraison perpétuelle que le Christ nous recommande, quand il veut que notre oraison soit *sans interruption.* (Saint Luc, XVIII, 1.) Cette oraison n'est que l'état habituel d'une âme qui fait toutes ses actions délibérées pour l'amour de Dieu. (I Corint., X, 31.)

9) L'état de la plus haute perfection, la vie unitive, n'est que l'état habituel de ce pur amour (2).

Nous connaissons les trois états des justes sur la terre : celui des esclaves, celui des mercenaires, celui des enfants. Fénelon remarque que l'amour de Dieu est dominant dans chacun de ces états, puisque l'âme est dans l'amitié de Dieu ; dans le premier, l'amour est mélangé d'un reste de crainte ; dans le second, d'un reste de propriété ; le désintéressement parfait ne se trouve que dans le troisième état.

L'illustre archevêque regardait cette distinction comme très importante et, dans la pratique, conduisait les âmes selon leurs forces, ne décourageant jamais les

1. Une religieuse d'un couvent de la Visitation de Paris que j'ai interrogée sur l'oraison passive me disait, comme les mystiques l'enseignent, qu'elle commençait son oraison par la méditation et que, peu à peu, selon l'attrait de la grâce, elle quittait le raisonnement pour la vue amoureuse du Christ, comme Marie aux pieds de Jésus.

2. *Explication des Maximes*, art. 2, 3, 44. — *Inst. Past.*, n. 1, 25 et suiv. — *Rép. à la Déclar.*, n. 41, 42, 43.

faibles en exigeant une haute perfection. Connaissant l'humanité, il savait que peu d'âmes parviennent ici-bas au pur amour.

Les caractères de l'état passif sont le *désintéressement* et ses conséquences, la *sainte indifférence* et la *passiveté*.

Le *désintéressement* des justes de l'état passif est opposé à la *propriété* des justes de la seconde classe (1). Il y a deux sortes de propriété. La première est l'orgueil, un amour naturel de notre propre excellence, sans aucune subordination à notre fin essentielle, qui est la gloire de Dieu. La seconde est un amour naturel de notre propre excellence, avec subordination à notre fin essentielle qui est la gloire de Dieu.

L'âme veut bien les vertus, principalement pour la gloire de Dieu, mais en même temps par un amour naturel de sa propre excellence et de son bien particulier. Ces vertus sont moins parfaites que celles qui sont exercées par le *motif surnaturel* de la plus grande gloire de Dieu, sans aucun mélange de motif de l'*intérêt propre* ou de l'*amour naturel* de nous-mêmes. Ce motif d'*intérêt propre* est ce que les mystiques appellent *propriété* et les anciens *mercenarité*. Le désintéressement des parfaits n'est donc que l'exclusion de l'*intérêt propre* dans la pratique des vertus : Ce n'est pas la cessation de l'espérance. Les plus parfaits doivent désirer leur salut, mais seulement par le motif *surnaturel* de la volonté et de la plus grande gloire de Dieu, tandis que les *justes mercenaires* le désirent par le motif *surnaturel* et principal de la plus grande *gloire de Dieu*, et par le *motif naturel* et secondaire de leur *intérêt propre*. L'*âme désintéressée* s'aime, mais seulement d'un amour

1. *Explication des Maximes*, art. 4, 12, 16. — *Inst. past.*, n. 3, 5, 6, 7, 24, etc. — *Rép. à la Décl.*, n. 12, 13, 14, 15, 25, 26, 46, 61. — *Rép. au Summa Doctr.*, n. 8, 11, 13, 14. — *Troisième Lettre à M. de Paris*, § 2. — *Seconde Lettre à M. de Chartres*, n. 2.

surnaturel ; elle ne souhaite son bonheur que par pure conformité à la volonté de Dieu.

Saint François de Sales distingue la *résignation* et l'*indifférence*. Cette division répond à celle de la *mercenarité* et du *désintéressement* (1).

L'âme résignée a des *désirs propres,* mais *soumis* (2) ; elle veut plusieurs choses par le motif de son *intérêt propre,* en subordonnant ses désirs à la volonté de Dieu.

L'*indifférence* est « au-dessus de la résignation, car elle n'aime rien, sinon pour la volonté de Dieu ». L'âme ne veut rien par le motif de l'amour naturel d'elle-même ; si elle aime plusieurs choses hors de Dieu, c'est parce que Dieu veut qu'elle les aime ; l'indifférence, c'est le désintéressement de l'amour. C'est en ce sens que l'évêque de Genève a dit que « s'il savait que sa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation ».

L'état d'indifférence n'exclut pas les désirs et les demandes *désintéressées* des biens spirituels et même des biens temporels, qui sont des moyens pour opérer notre salut ; il n'admet pas non plus le renoncement absolu au bonheur éternel dans les dernières épreuves de la vie intérieure ; l'abandon ne peut pas aller au delà du *sacrifice conditionnel* du salut ou du sacrifice absolu de l'amour naturel de soi-même.

La *passiveté* (3) est une entière dépendance de la grâce et une fidélité parfaite à toutes ses impressions ; l'âme est alors exempte de cette *activité,* par laquelle on voudrait prévenir la grâce ou y coopérer par des actes plus

1. *Explic. des Maximes,* art. 5, 6, 8, 18. — *Inst. Past.,* n. 11, 12. — *Rép. à la Déclaration,* n. 18, 19, 20. — *Rép. au Summa Doct.,* n. 13.
2. *Amour de Dieu,* livre IX, ch. 3-4. — 3. *Ibid.,* ch. 4.
3. *Explic. des Maximes,* art. 7, 11, 15, 19, 20, 31-43. — *Inst. Past.,* n. 13, 14, 17. — *Rép. à la Décl.,* n. 28, 29, 35, 36, 37, 39. — *Rép. au Summa Doct.,* n. 15 et *addition* de la fin.

sensibles qu'elle ne demande de nous. C'est en ce sens que l'excitation doit être retranchée de l'état passif; car s'il s'agit d'une coopération pleine et entière à la grâce, l'excitation se trouve encore plus dans cet état que dans le degré inférieur. Cette coopération, pour être paisible et désintéressée, n'en est que plus réelle et plus efficace. Les âmes parfaites combattent vigoureusement et paisiblement contre le péché, parce que l'esprit du Seigneur est dans la paix; elles résistent en présence de Dieu qui les soutient.

L'état passif, en résumé, n'est passif que comme la contemplation passive, c'est-à-dire, qu'il exclut, non les actes paisibles et désintéressés, mais seulement l'activité. Il n'exclut ni l'exercice distinct des vertus, ni les pratiques de piété, recommandées par les saints, telles que la prière vocale, la lecture spirituelle, la confession.

γ) Le but des épreuves de la vie intérieure est l'entière purification de l'amour.

Dans l'*état passif*, l'amour étant déjà purifié en grande partie par les épreuves des états précédents, les épreuves ont un caractère particulier qui les rend plus terribles à la nature et qui donne lieu à de plus pénibles sacrifices.

Dans les dernières épreuves, la séparation se fait entre la partie supérieure et la partie inférieure de l'âme (1). Les sens et l'imagination n'ont aucune part à la paix et aux communications de grâce que Dieu fait à l'entendement et à la volonté. Jésus-Christ a été bienheureux sur la croix : il jouissait, dans la partie supérieure, de la gloire céleste, pendant qu'il était actuellement, par l'inférieure, l'homme de douleur, avec une impression sensible du délaissement de son Père.

La séparation des deux parties a lieu dans les épreuves communes : l'on voit souvent des âmes

1. *Explic. des Maximes*, art. 8, 9, 14, 17. — *Inst. Past.*, n. 15. — *Rép. à la Décl.*, n. 48, 49.

jouir d'une grande paix, alors que l'imagination et les sens sont troublés par de terribles tentations. Dans les épreuves de l'*état passif,* le trouble des sens et de l'imagination est plus grand ; l'âme, attirée aux *actes directs,* ne peut pas exercer les vertus par des *actes discursifs,* qui pourraient consoler la partie inférieure.

Dans toutes ces épreuves, l'âme peut et doit résister aux mouvements de la partie inférieure, à moins qu'elle n'en soit actuellement empêchée par l'*état extraordinaire* de possession ou d'obsession, qu'il faut supposer le moins souvent possible. Elle conserve le pouvoir d'accomplir les préceptes : elle ne perd ni la grâce prévenante, ni la haine du péché, ni la foi, ni l'espérance explicites ; elle ne perd que le goût sensible du bien, les actes discursifs et empressés; mais elle conserve réellement l'exercice de toutes les vertus distinctes dans les *actes directs :* ce que saint François de Sales appelle la *pointe de l'esprit* ou la *cime de l'âme.* Ce temps est très court et admet quelques intervalles paisibles.

Dans ces dernières épreuves, l'âme semble faire le sacrifice de sa béatitude éternelle (1). L'âme s'imagine qu'elle est justement réprouvée de Dieu.

Dans les épreuves ordinaires, l'âme fait à Dieu le sacrifice conditionnel de sa béatitude éternelle, en tant que cette béatitude est un bien créé, sans renoncer à l'amour divin. Saint Paul, Moïse, d'autres saints, même en dehors des épreuves, ont fait cet acte d'amour : O mon Dieu, je souffrirais la privation de la gloire éternelle, si, par impossible, vous étiez plus glorifié en me tenant dans une éternelle souffrance.

Dans les extrêmes épreuves, les saints, la bienheureuse Angèle de Foligni, saint François de Sales, ont

1. *Explic. des Maximes,* art. 10. — *Inst. Past.,* n. 10. — *Rép. à la Décl.,* n. 21, 22, 23, 47 et 62.

parlé en des termes absolus. Le sacrifice ne tombe pas directement sur la béatitude éternelle, mais sur cette imperfection que les auteurs mystiques nomment *propriété*.

Bossuet et Fénelon s'accordaient à conseiller aux âmes peinées et vraiment humbles, le *sacrifice conditionnel* de leur béatitude, même éternelle, en tant qu'elle est un bien créé, pourvu que ce sacrifice ne renfermât point le renoncement à la grâce et à l'amour divin.

Fénelon croyait que Dieu inspire quelquefois un sacrifice, encore plus parfait, qui a pour objet, non le salut éternel, mais les consolations sensibles que l'amour naturel de nous-mêmes nous porte à y chercher. Après avoir parlé des souhaits de saint Paul et de Moïse, Fénelon ajoute : « ... Il y a le cas unique des plus extrêmes épreuves, où l'on ne parle plus dans les termes conditionnels, mais dans une forme absolue. On ne dit plus : *je voudrais,* mais on dit : *je veux.*

Bossuet a rappelé l'exclamation de l'évêque de Genève : « O mon Dieu, puisque je dois être privé pour jamais, en l'autre vie, de voir et d'aimer un Dieu si digne d'être aimé, je veux au moins faire tout mon possible pour vous aimer sur la terre, de toutes les forces de mon âme (1). » — « ... Dans le cas où les termes ont une forme absolue, le *sacrifice* ne tombe plus sur la béatitude, même créée, il ne tombe que sur le seul *intérêt propre pour l'éternité*..., c'est-à-dire, sur le contentement de cet *amour naturel de nous-mêmes,* dans lequel consiste la *propriété* des âmes qui sont encore mercenaires (2)... »

La différence entre les *deux espèces de sacrifices* consiste en ce que le *sacrifice conditionnel* seul a pour

1. Bossuet, *Instr. sur les États d'Oraison,* liv. IX, n. 3.
2. Fénelon, *Inst. Past.,* n. 10.

objet direct la béatitude éternelle, sacrifiée conditionnellement ; tandis que le *sacrifice absolu* a pour *objet direct* l'intérêt propre, sacrifié absolument, et, pour *objet indirect,* la béatitude éternelle, sacrifiée conditionnellement.

Fénelon n'a jamais dit autre chose, conformément au vingt-troisième article d'Issy, qu'il invoque si souvent.

Bossuet a constamment rejeté ce *sacrifice absolu;* il nous suffit de remarquer que le *sacrifice absolu* de l'intérêt propre, au sens où Fénelon l'a toujours expliqué dans ses écrits apologétiques, n'a jamais été condamné par l'Église.

Quelque troublée que soit une âme, elle ne perd que l'espérance sensible et aperçue, c'est-à-dire, les actes réfléchis et discursifs, capables de consoler la partie inférieure; mais elle ne perd jamais, dans ses actes directs, l'espérance parfaite, qui consiste dans le désir désintéressé des promesses. Un directeur peut autoriser alors une âme au sacrifice absolu de son *intérêt propre*, entendu dans le sens de la *propriété* dont on vient de parler; il ne peut jamais lui conseiller, ni lui permettre de sacrifier absolument sa béatitude éternelle, ni, par conséquent, l'autoriser à croire, par une persuasion libre et volontaire, qu'elle est justement réprouvée de Dieu.

Il faut avouer que ces épreuves sont très rares : peu d'âmes sont assez fortes pour les soutenir et pour renoncer à tout appui sensible dans la pratique des vertus. Un directeur ne les supposera donc que dans un petit nombre d'âmes très pures et très mortifiées, et qui pratiquent depuis longtemps les vertus évangéliques.

LIVRE III

FÉNELON DIRECTEUR — LA THÉORIE

II. — La direction

CHAPITRE PREMIER

MÉTHODE DE DIRECTION

Fénelon, nommé archevêque de Cambrai, jeta sur Versailles un long regard de tristesse et partit où l'appelait le devoir. Une lettre du 17 février 1695 nous fait connaître ses sentiments intimes ; il est reconnaissant au roi de cette nomination « ... C'est une des plus grandes grâces qu'on puisse recevoir des hommes, mais tout ce que les hommes donnent n'est que *vanité et affliction d'esprit,* selon les termes de l'Ecclésiaste. Il faut regarder tout ceci comme un pesant fardeau, et ne songer qu'à le porter fidèlement... J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables et de commerce avec des amis délicieux. J'entre dans un état de servitude perpétuelle en terre étrangère. Quelquefois, je sens un peu ce changement ; mais je serais bien fâché de tenir ni à ma santé, ni à ma liberté, ni à mes amis, ni à aucune consolation (1)... » Fénelon n'a pas attendu sa disgrâce, comme l'ont imaginé certains historiens, pour trouver le changement de vie dur et terrible pour son cœur.

Louis XIV ordonne au nouvel archevèque de ne

1. Œ. C., VIII, p. 464.

plus revenir à la Cour ; le sujet obéit en silence. Il écrit une dernière fois de Versailles : « Humilions-nous et, au lieu de raisonner sur l'oraison, songeons à la faire ; c'est en la faisant que nous la défendrons, c'est dans le silence que sera notre force. » Fénelon ne devait plus sortir de sa ville épiscopale. Après sa soumission à la condamnation des *Maximes des Saints,* ses amis désiraient obtenir un bref d'approbation ; il écrivit à l'abbé de Chantérac : « Pour ma part, je ne veux point acheter par des bassesses ou par des soumissions ambiguës quelques louanges vagues. J'aime mieux porter la croix et me justifier moi-même aux yeux de mon troupeau par ma patience, par mon travail et par ma conduite tout opposée à l'illusion. » Fénelon mit fin à cette controverse avec cette tranquillité un peu fière et, suivant son expression, il se « borna à ses fonctions ».

Moins de deux mois après sa condamnation, il était en tournée épiscopale, prêchant, confessant, confirmant. « Divers besoins pressants de ce diocèse m'engageant à partir au plus tôt pour aller faire quelques visites, écrit-il le 28 avril 1699 à l'évêque d'Arras, cette occupation, convenable au profond silence où je veux vivre, sera aussi consolante pour moi que j'ai eu de répugnance à écrire pour me défendre. »

La ville de Cambrai venait d'être réunie à la France par le traité de Nimègue (1678). C'était une place importante, mais toute flamande ; elle était passée avec regret sous la domination du roi de France ; sa position avancée, son commerce, la fertilité des campagnes environnantes en faisait le centre de la contrée.

L'archevêque était duc de Cambrai et les revenus de la mense épiscopale s'élevaient à 200.000 livres : revenus aléatoires, il est vrai, qui rentraient difficilement. Le maître était un très grand seigneur ; le

palais (1) était magnifique ; mais si beau que fût le lieu de l'exil, c'était toujours l'exil.

Consolons-nous. Jamais la correspondance de Fénelon ne sera si active qu'à Cambrai. Nous pourrions presque dire, comme le dernier historien de saint François de Sales : « Il est heureux pour nous que François de Sales ait résidé à Annecy. Les personnes qu'il dirigeait étant presque toutes et presque toujours fort loin de « son petit Annecy », c'est par lettres qu'il s'entretenait avec elles ; la direction des âmes remplit sa correspondance (2). »

La correspondance sur le Quiétisme ne nous captive pas. Nous nous intéressons sans doute à cette lutte quotidienne qu'eut à soutenir Fénelon contre des ennemis multiples et puissants. Cette longue suite de conseils, d'ordres, de contre-ordres, d'éclaircissements, de distinctions, de discussions fatigue un peu ; nous admirons l'esprit de Fénelon, sa force, sa ténacité, sa clairvoyance à débrouiller les intrigues, nous n'apprenons rien que nous ne sachions par la *Réponse à la Relation* et par la *Réponse aux Remarques*.

La correspondance de famille nous donne aussi quelques traits de la figure du grand évêque, mais combien épars parmi des renseignements divers qui ne nous intéressent pas. Il en est autrement des lettres de direction. Là, le plus court billet éveille en nous mille souvenirs et le moindre détail glané dans cette correspondance est précieux. Les hommes que nous regardons, nous les connaissons par ailleurs, et notre souvenir s'attache justement à eux parce qu'ils tiennent à l'histoire de la Patrie. Qui n'a lu sans émotion les lettres au duc de Beauvilliers, au duc de Chevreuse, ces

1. Cf. L'abbé Le Dieu, *Journal*, III, p. 100.
2. Strowski, *Saint François de Sales*, p. 189.

grands hommes qui tenaient les destinées de la France? Quels noms encore! Le duc de Bourgogne, l'héritier du trône; après l'extrême douleur, le duc d'Orléans, le débauché et l'impie, suprême et terrible ressource. Ce sont le duc de Chaulnes, Mme de Montberon, la pieuse Mme de Beauvilliers et ses sœurs, la duchesse de Chevreuse et Mme la marquise de Mortemart. Il n'est pas jusqu'à ce monde d'inconnues et d'oubliées dont l'anonymat n'excite l'attention. A qui s'adressait Fénelon dans cette lettre si affectueuse? à qui dans celle-là si tendre? pour qui ces ineffables consolations? Toutes, elles semblent adressées à nous-mêmes, ces lettres « d'une sympathie si tendre, d'une intelligence si pénétrante, d'une direction si sûre, où, de nos jours encore, tant d'âmes blessées par la vie trouvent le baume dont elles ont besoin (1) ».

Attachons-nous à ces Lettres de direction, monument unique pour les sérieuses et profondes pensées du fond et pour la vivante et claire beauté de la forme. Les critiques, devenus sévères pour l'exilé de Cambrai, ne peuvent qu'admirer cette correspondance spirituelle. C'est le chef-d'œuvre de Fénelon. « Toutes les variétés de sentiments, toutes les sortes d'esprit y sont : et quelle connaissance de l'homme et du monde, des ressorts par lesquels se manient les cœurs! Quel exquis ménagement des intérêts légitimes et quelle délicieuse souplesse pour se couler dans une âme, pour s'établir dans son centre et en régler tous les mouvements! quelle irrésistible séduction, qui fait l'idéal chrétien aimable et ne l'abaisse pas! Ces lettres sont l'œuvre où il faut chercher Fénelon tout entier, comme on cherche Voltaire dans les siennes (2). »

1. D'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes. Le duc de Bourgogne*, 1er février, 1er avril 1897.
2. Lanson, *Littérature française*, p. 603.

Retenons ces paroles; si les ennemis de l'archevêque de Cambrai parlent ainsi, que diront ses amis? Pour nous, historien et philosophe, ces sublimes pensées ne sont que l'écho d'une grande âme.

*
* *

L'abus que l'on faisait de la direction à la fin du XVIIe siècle la faisait décrier. Fénelon ne fut pas sans s'en apercevoir et, dans sa *Lettre sur la direction* (1), il nous fait lui-même ses plaintes et nous dit ses idées.

« Les meilleures choses sont les plus gâtées, parce que leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprits faibles et d'en tirer parti. Le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour gouverner... Tant de gens, sans être ni choisis, ni éprouvés, se mêlent de conduire les âmes qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières et peu édifiantes. » Il ajoute cependant : « ...la fonction de mener les âmes à Dieu est le ministère de vie confié aux apôtres par Jésus-Christ. La direction est donc une fonction toute divine qu'il n'est jamais permis de mépriser, quoique les hommes indignes d'une si haute fonction l'avilissent et la déshonorent. Quelle folie de mépriser un diamant, parce qu'on l'a vu enfoncé dans la boue! »

Fénelon sait que le devoir du pasteur est de connaître ses brebis, de discerner leurs besoins, d'étudier leurs maladies, de chercher les remèdes, de supporter leurs faiblesses; de ramener celles qui s'égarent. Il

1. Œ. C., V, p. 728.

demande un directeur « sage, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de nous flatter ». C'est Fénelon peint par lui-même.

Il est difficile de trouver cet homme; Fénelon ne l'ignore pas. Il nous donne cependant quelques règles pratiques, dont la sagesse survivra à tous les temps, et « Dieu qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit, vous donnera la demande de votre cœur ». Directeurs et dirigés devraient lire le reste de la lettre. Ceux-ci apprendraient à parler « à l'homme de Dieu d'une manière simple, ingénue, précise et courte, songeant qu'il doit son temps à beaucoup d'autres œuvres... O ! si elles (les femmes) savaient ce que c'est que le temps d'un prêtre chargé de prier pour soi-même et pour toute l'Église, de méditer profondément la loi de Dieu et de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindraient de profaner un temps si précieux... mais on cherche plus un commerce de vaine consolation qu'un conseil droit et vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi. » Le directeur apprendrait ce qu'il doit être pour répondre à l'attente des âmes et à la volonté divine, quelle doit être sa vie retirée, sa patience, sa douceur, sa franchise, sa fermeté dans les bonnes maximes, son expérience de l'oraison et des choses intérieures. « Il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste et d'édifiant dans ces entretiens, où il s'agit purement de la vie éternelle. »

Combien de directeurs se mêlent de conduire sans science ni piété ! combien qui n'ont qu'une science sèche et hautaine, incapables d'entrer dans les voies secrètes réservées aux petits et aux humbles ! combien qui ont la science et la piété, mais une piété sans expérience ; d'autres qui présument d'avoir l'expérience sans l'avoir effectivement ! « Où sont donc, ô mon Dieu, s'écrie Fénelon, ces lampes luisantes et ar-

dentes, posées dans votre maison pour éclairer et pour embraser vos enfants ? »

Le pieux archevêque ne manqua jamais à personne. Au milieu de ses occupations, de ses discussions, de ses tristesses, il éclaire les âmes ; il fortifie les unes, il console les autres ; il ne se décourage jamais. A Versailles, à Cambrai, tous les jours il multiplie ses conseils ; quand il ne peut parler, il écrit. Ces lettres, que Fénelon envoyait dans la confiance de l'amitié, qu'il ne se donnait pas même le temps de relire, puisqu'on n'y apercevait jamais aucune rature ni aucun changement dans les expressions ; ces notes fugitives où il s'abandonne par une effusion spontanée à tous les sentiments d'un cœur passionné pour la vertu, sont devenues un recueil précieux où les âmes religieuses vont puiser le goût et les maximes de la piété la plus sublime et la plus pure. C'est avec Fénelon qu'elles aiment à se recueillir dans le silence de cette vie intérieure où l'âme, détachée de toutes les affections humaines, semble remonter à sa noble origine, en se plaçant en présence de la divinité seule, pour y vivre de son amour, y contempler sa gloire et participer, autant qu'il est en elle, au bonheur de la posséder un jour dans toute sa plénitude.

*
* *

Voici que maintenant des personnes s'adressent à Fénelon ; écoutons-le, nous entendrons parler le directeur idéal de la *Lettre sur la direction*.

A l'Électeur de Cologne qui lui demande des conseils sur sa conduite : « Il vous faut, Monseigneur, un homme de Dieu séparé de toute intrigue et de toute affaire mondaine..., qui soit instruit des règles de l'Église et qui puisse vous les proposer par rapport aux besoins de

vos grands diocèses (1). » Ce n'est pas Fénelon qui doute de la nécessité d'un directeur : « ...Pourvu qu'il (le comte de Gramont) ne fasse aucun pas, même dans le bien, que par les conseils d'une personne sainte et expérimentée, tout ira à merveille (2). »

Notre conduite est tout indiquée : obéir à son directeur et lui ouvrir son âme : « N'obéissez point à un homme, parce qu'il raisonne plus fortement ou parle d'une manière plus tranchante qu'un autre, mais parce qu'il est l'homme de la Providence pour vous... Le directeur ne nous sert guère à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui (3). » Il faut tout dire : « On ouvre son cœur ; on guérit ses peines en ne les gardant point ; on s'accoutume à la simplicité et à la dépendance ; car on ne réserve que les choses sur lesquelles on craint de s'assujétir ; enfin on s'humilie, car rien n'est plus humiliant que de développer les replis de son cœur pour découvrir toutes ses misères : mais rien n'attire tant de bénédictions. Ce n'est pas qu'il faille dire tout ce qu'on pense ; on ne finirait jamais, et on serait toujours en inquiétude, de peur d'oublier quelque chose. Il suffit de ne rien réserver par défaut de simplicité et par une mauvaise honte de l'amour-propre (4). »

Cependant cette confiance ne doit pas être aveugle. Fénelon, qui nous mettait naguère en garde contre les médiocres directeurs, ne nous abandonne pas à la merci du guide de nos âmes et ne nous enlève pas le soin de notre salut pour le confier à autrui. « Obéissez simplement à votre directeur, sans écouter ni votre raison ni votre goût » ; il ajoutait même : « Vous avez les conseils d'un homme très éclairé et très pieux (5). » Il avait lu les incertitudes de sainte Thérèse, ses

1. Œ. C., VIII, p. 441. — 2. *Ibid.*, p. 010. — 3. *Ibid.*, p. 454. — 4. *Ibid.*, p. 550. — 5. *Ibid.*, p. 529.

changements successifs de confesseurs ; il allait voir une sainte âme égarée par les imprudents conseils d'un religieux. Si Mme Guyon avait eu saint Jean de la Croix pour directeur, elle n'eut point goûté les joies de la persécution. Le P. Lacombe était incapable de diriger cette âme nerveuse, forte, enthousiaste que fut Mme Guyon. Le 2 juillet 1690, Fénelon écrivait à Seignelay : « Jésus-Christ veut tellement qu'on soit éclairé sur la loi, qu'il ne veut pas même qu'on s'appuie sur les décisions des gens que l'on consulte, si on a sujet de se défier d'eux et de craindre qu'ils ne soient pas assez exactement instruits. Si un aveugle, dit-il (1), en conduit un autre, ils tomberont tous deux ensemble dans le précipice » ; il ajoute : « Il ne faut pas cependant courir sans cesse de docteur en docteur, et ne savoir jamais à quoi s'en tenir. C'est une incertitude qui va « troubler la paix de toutes les consciences (2). »

On a parfois accusé Fénelon d'être trop autoritaire. Il serait peut-être imprudent de voir toujours un défaut et une tyrannie dans cette façon d'agir. Si l'autorité, battue en brèche sous le prétexte d'une prétendue égalité, est devenue si faible et si rare, ne devons-nous pas déplorer la disparition de cette vertu indispensable à la force des nations ? L'autoritaire exagéré commande sans raison sérieuse, *stat pro ratione voluntas*. Il ne comprend pas la plus timide objection, il s'étonne et se fâche quand on le contredit. C'est le despotisme, l'ennemi mortel de la liberté et qui met sa joie et son ambition à commander des troupeaux d'esclaves.

Fénelon sait mieux apprécier la valeur et mieux respecter les magnifiques splendeurs de l'âme humaine. L'homme est roi de l'univers par cette merveilleuse

1. Matth., XV, 14.
2. Œ. C., VII, p. 208.

faculté du « vouloir » ; c'est le dégrader que de le conduire sans raisons comme la brute. Il a droit à savoir le pourquoi et les causes ; sa volonté ne veut suivre que sa pensée. Soyez maîtres, commandez ; mais parlez à la raison.

« Ne pressez point N... Il ne faut demander qu'à mesure que Dieu donne... Il ne faut ni semer ni labourer quand il grêle et que la terre est dure... Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours toute prête pour suivre le signal, sans le prévenir jamais (1). » C'est ainsi que Fénelon respecte les voies de Dieu. Il ne sort pas de son rôle de directeur, il ne pense jamais à l'âme que Dieu attire, il attend : « Pour la personne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que j'imagine que vous faites, qui est de l'attendre, de ne la pousser jamais, de la laisser presser intérieurement à Dieu seul ; de lui dire ce que Dieu vous donne quand elle vient à vous ; de le lui dire doucement, avec amitié, support, patience et consolation (2)... Quand Dieu voudra vous faire passer dans un autre état, il vous y préparera insensiblement. Je serai volontiers votre instrument de mort par cette dépendance de la grâce (3). »

Écoutez ces nobles et sages conseils, qu'il adressait à un supérieur de communauté, et comprenez que l'homme, qui parlait ainsi, n'était pas un despote ; *oderint, dum metuant,* dit celui-ci ; aimez-moi, dit Fénelon, et je vous commanderai. « Si vous voulez gagner à Dieu vos inférieurs, ne vous mettez point d'abord dans l'esprit un projet de régularité trop exacte... Mais faites vous aimer, et faites sentir que vous aimez Dieu... Conduisez-les, non par des décisions générales, mais en vous proportionnant aux besoins d'un chacun. Il faut se faire

1. Œ. C., VIII, p. 554. — 2. *Ibid.*, p. 554. — 3. *Ibid.*, p. 558.

tout à tous par un discernement de grâce et supporter les faibles pendant qu'on perfectionne les forts... se contenter de peu. Ce n'est pas qu'on rabatte rien de la loi de Dieu, ni des règles de son état ; mais on tolère ce qu'on ne saurait empêcher ; on attend, on espère, on montre de loin le but, on tâche d'encourager ceux qui n'osent même le regarder ; on les accoutume peu à peu à faire les premiers pas. Dieu donne la bénédiction à cette conduite douce et patiente (1). »

CHAPITRE II

L'AME DIRIGÉE PAR FÉNELON

On connaît la page malicieuse de La Bruyère au chapitre *des Femmes*. « Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille et à ses affaires, plus ardente et plus sincère pour ses amis ; qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts, qui aime moins les commodités de la vie?... Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste et je vous demande : Qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige? Je vous entends, c'est une femme qui a un directeur (2). »

Les femmes que dirigeait Fénelon n'étaient pas ainsi. Le pieux archevêque avait une toute autre idée de la direction. Aussi les personnes qui s'adressèrent à lui et suivirent ses conseils furent les meilleurs citoyens de l'État, les amis les plus fidèles dans la bonne et dans

1. Œ. C., VIII, p. 443.

2. La Bruyère, *Les Caractères*, ch. « des Femmes ». (Éd. Hémardinquer, p. 74.)

la mauvaise fortune, les chefs de famille les plus dévoués à tous leurs devoirs.

Quand on pense à la religion de Fénelon, on n'a dans la mémoire que les mots de contemplation, de passivité, d'abandon ; on se représente une suite de prescriptions difficiles et impossibles ; c'est une terre promise où ne peut entrer que le pur et le saint. Les discussions théoriques de la querelle du quiétisme ont fait tort aux *Lettres spirituelles*. Une simple lecture suffirait à détruire ce préjugé ; on ne le fait pas, la science légère préfère répéter les opinions figées. La contemplation, cet acte par excellence des mystiques, nous ne voyons pas qu'il l'ait souvent conseillée. Il s'est expliqué là-dessus dans une lettre fameuse à la Sœur Charlotte de Saint-Cyprien ; nous en reparlerons.

Les lettres de direction de l'archevêque de Cambrai sont le code de la femme chrétienne vivant dans le monde, de l'homme d'État qui rend au Ciel ses devoirs, du citoyen qui sert sa patrie et son Dieu. Rien de trop, pour ne pas briser les ressorts de l'âme, mais imiter le Christ : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suum quotidie, et sequatur me* (1).

Jamais directeur n'a mieux connu la grandeur et la faiblesse de l'homme, n'a mieux proportionné ses conseils aux états d'âme de chacun, n'a mieux démêlé les artifices et les ruses de l'orgueil, les vaines ambitions de l'âme.

La perfection immédiate, les douceurs de l'amour divin, les pratiques extraordinaires, voilà le désir impatient des consciences délicates et ferventes. Elles ne se contentent pas des prières communes, il leur faut des livres élevés, une religion sublime ; on en arrive à dédaigner la vie quotidienne et ses devoirs d'état. La paix

1. Luc, IX, 23.

s'en va, les tristesses se multiplient. L'esprit se trouble, ne se supporte pas lui-même : de plus, s'il a des sécheresses, des répugnances au bien, l'âme se croit perdue. Que faire? Changer de directeur, comme si la ferveur dépendait de la bouche de confesseurs différents, tomber dans le dégoût des pratiques religieuses ou dans le scrupule.

En face de ces consciences excessives, regardons celles que formait Fénelon.

Le grand directeur se défie avec raison des visions, révélations ou autres faits extraordinaires ; il sait que les opérations merveilleuses du vrai mysticisme sont rares et il hésite : « Ne faites aucune attention volontaire à ce que vous me mandez avoir éprouvé. De telles choses peuvent n'être que dans l'imagination ; elles peuvent venir aussi d'une illusion du tentateur qui voudrait vous tendre un piège, tantôt de vaine complaisance, tantôt de découragement... Il n'y a qu'à les laisser passer sans les rejeter ni accepter (1). » Voici la règle de conduite qu'il suivait ; elle ne favorise pas l'illusion : « L'amour-propre se flatte aisément d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres... Rien ne pique tant l'amour-propre, et ne découvre mieux l'illusion, qu'une direction simple, qui compte pour rien ces merveilles et qui assujétit la personne en qui elles sont, à faire comme si elle ne les avait pas (2)... »

Il connaît les excès des néophytes, leurs projets superbes, leur enthousiasme trop éclatant : « Défiez-vous, dit-il, de vos goûts pour le service, et en même temps de vos dégoûts pour le monde. Ne comptez pour rien aussi vos goûts pour une retraite belle en idée (3)... La solitude vous est utile jusqu'à un certain point ; elle vous convient mieux qu'une règle de communauté qui

1. Œ. C., VIII, p. 526. — 2. *Ibid.*, p. 446. — 3. *Ibid.*, p. 518.

gênerait votre attrait de grâce ; mais vous pourriez facilement vous mécompter sur votre goût de retraite (1). »

A quelqu'un qui voulait changer de vie, il envoie ces conseils de prudence et de sagesse : « Je ne demande point que vous rompiez d'abord sans aucune mesure avec toutes les personnes vers lesquelles une véritable bienséance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs... J'avoue que vous ne devez pas donner au public une scène de conversion qui fasse discourir avec malignité ; la vraie piété ne demande jamais ces démonstrations. Il suffit de faire deux choses : l'une est de ne donner aucun mauvais exemple ; c'est sur quoi il n'est jamais permis de rougir de Jésus-Christ et de son Évangile ; l'autre chose est de faire sans affectation et sans éclat tout ce que le sincère amour de Dieu demande (2). »

Comme il souhaite à l'âme la sainte liberté des enfants de Dieu ! « Il me paraît nécessaire que vous joigniez ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidèle et la liberté vous rendra courageuse. Si vous vouliez être exacte sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et le scrupule ; et si vous vouliez être libre sans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence et au relâchement... Ceux qui n'ont nulle expérience des voies de Dieu comprennent par *être exact,* vivre toujours dans la gêne, dans l'angoisse, dans une timidité inquiète et scrupuleuse qui fait perdre à l'âme tout son repos, qui lui fait trouver des péchés partout... par *être libre,* avoir une conscience large, n'y prendre pas garde de si près, se contenter d'éviter les fautes considérables et ne compter pour fautes considérables que les gros crimes... « Que cette

1. Œ. C., VIII, p. 547. — 2. *Ibid.,* p. 405.

« liberté, dit saint Paul, ne vous soit pas une occasion, « ni un prétexte de faire mal (1). »

Les âmes qu'il dirigeait ne penchaient pas vers cette trop grande liberté, mais plutôt vers la contrainte, l'excès opposé; aussi nombre de ses lettres ne tendent qu'à dilater le cœur : « Si à cette volonté sincère de faire toujours ce qui nous paraît le meilleur aux yeux de Dieu, vous ajoutez de le faire avec joie, de ne se point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent et cent fois à le mieux faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera, de se supporter soi-même dans ses faiblesses..., de ne point faire sur nos chutes une multitude inutile de retours qui nous arrêtent, qui nous embarrassent l'esprit et qui nous abattent le cœur... de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale et judaïque... voilà le chemin de la véritable liberté (2). »

Montrer un visage égal et un cœur gracieux à tous les devoirs et à toutes les croix, faire naître, grandir et soutenir l'amour de Dieu, c'est toute la sainteté.

Que de fatigues, de froissements de volonté pour arriver à ces hauteurs désirées! L'âme s'étonne de ne pas toujours trouver des douceurs dans la prière; il faut lui apprendre que la perfection de l'amour est d'aimer sans espérer de consolations; voici une page de fine psychologie où la clarté du style et la vérité d'observation sont remarquables : « Qu'est-ce que vous voulez aimer? Est-ce le plaisir de l'amour ou le bien-aimé? Si ce n'est que le plaisir de l'amour que vous cherchez, c'est votre propre plaisir et non celui de Dieu, qui est l'objet de vos prétentions... On se flatte de chercher Dieu, et on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde, que pour se faire un

1. Œ. C., VIII, p. 542. — 2. *Ibid.*, p. 543.

plaisir raffiné dans la dévotion ; et comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui quand la source du plaisir tarit... que l'amour souffrant sur le Calvaire est au-dessus de l'amour enivré sur le Thabor (1) !... Ne vous étonnez point de faire certaines communions sans consolation ; cette sécheresse ne dépend pas de vous. On mérite souvent plus à être fidèle dans une sécheresse pénible et douloureuse à l'amour-propre, que dans une consolation sensible qui flatte et qui élève le cœur (2). »

L'âme s'attriste de ses longues distractions dans les prières : « Quand même vous y auriez été dans une distraction presque continuelle, vous n'y aurez pas perdu votre temps, si vous en sortez plus humble (3). » Elle s'effraie de ses chutes continuelles ; elle s'imaginait que l'amour de Dieu avait chassé pour toujours le naturel si faible, et redressé pour jamais ce libre arbitre qui fait notre grandeur et notre tourment. « Ne vous découragez pas pour vos rechutes : comme elles vous font connaître et toucher au doigt votre faiblesse, elles vous doivent tenir plus humble et plus appliquée à veiller sur vous et à recourir à tous moments à Dieu, de crainte de vous perdre (4)... Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous fassiez des fautes, dans le temps même des ferveurs et du recueillement... Dieu ne permet ces fautes, que pour vous faire sentir votre impuissance de vous corriger par vous-même (5)... Dans les moments de ferveur, nous croyons pouvoir tout ; dans les moments de tentation et de découragement, nous croyons ne pouvoir plus rien et que tout est perdu. Mais nous nous trompons dans ces deux cas... Il faut porter, comme dit saint Augustin, le joug de la confusion quotidienne de nos péchés. Il faut sentir notre faiblesse, notre misère, notre impuissance de

1. Œ. C., VIII, p. 500. — 2. *Ibid.*, p. 525. — 3. *Ibid.*, p. 481. — 4. *Ibid.*, p. 483. — 5. *Ibid.*, p. 551.

nous corriger. Il faut désespérer de notre cœur et n'espérer qu'en Dieu (1). »

L'âme, docile à ces enseignements de la piété la plus vive et la plus éclairée, comprend mieux la vie religieuse ; elle grandit, elle ne regarde plus à la substance des choses qu'elle fait, mais à leur valeur, puisqu'elles sont voulues de Dieu. « Les actions les plus indifférentes cessent de l'être et elles deviennent bonnes, dès qu'on les fait avec l'intention de s'y conformer à l'œuvre de Dieu. Souvent même, elles sont meilleures et plus pures que certaines actions qui paraîtraient beaucoup plus vertueuses, parce qu'elles sont moins de notre choix et plus dans l'ordre de la Providence, lorsqu'on a besoin de les faire ; parce qu'elles sont plus simples et moins exposées à la vaine complaisance ; parce que, si on les prend avec modération et pureté de cœur, on y trouve plus à mourir à ses inclinations, que dans certaines actions de ferveur, où l'amour-propre se mêle ; enfin, parce que ces petites occasions reviennent plus souvent et fournissent une occasion secrète de mettre continuellement tous les moments à profit (2). »

L'âme dévote chante le cantique de l'amour : Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne ; c'est le terme de la perfection. Pour l'atteindre, il faut une énergie toujours en éveil. La vie du chrétien est un combat perpétuel. L'amour-propre peut dormir, il ne meurt jamais.

On pourra trouver cet idéal de piété peu élevé. Pourquoi tant d'efforts et si opiniâtres pour un résultat en apparence si chétif ? Nous nous rappelons les vertus extraordinaires des saints. Sans sortir même du XVII[e] siècle, tout près de Versailles, à quelques lieues

1. Œ. C., VIII, p. 533. — 2. *Ibid.*, p. 520.

de Paris, les religieuses de Port-Royal avaient une autre attitude. Quand on se rappelle les discussions profondes de Fénelon et de Bossuet sur les délicates questions de l'amour pur et désintéressé, de la contemplation, de l'oraison passive, on peut s'étonner de cette direction si simple. Ce n'est peut-être qu'une erreur d'optique; cette liberté d'esprit, cette paix du cœur, ces joies où nous convie Fénelon peuvent nous montrer une religion facile en apparence, mais est-il si aisé de renoncer à son esprit, de mourir à soi-même, de supporter sans se plaindre toutes les croix? « ... Souvenez-vous que c'est le goût de votre esprit, que vous avouez que vous avez le plus de peine à sacrifier pour le soumettre à la grâce ; c'est le point essentiel pour vous. Communiez, obéissez, renoncez à l'esprit (1). »

Fénelon d'un côté n'ignorait pas que, dans le monde et dans les cloîtres, il est des âmes ardentes qui aiment Dieu pour lui-même, sinon toujours, au moins souvent dans leur vie : il parla divinement de l'amour pur ; il savait que des cœurs de vierges pouvaient, dès cette terre, s'unir dans une pensée d'amour avec la Divinité et goûter ici-bas, pendant quelques instants, les joies prématurées du bonheur céleste, et il défendit la contemplation contre les attaques d'une science incomplète et contre les excès d'une fausse piété. D'autre part, il savait que la perfection commune suffit au salut, fondée sur l'observance des commandements de Dieu et des devoirs de son état ; aussi, dans les lettres de direction adressées aux personnes du monde, et ce sont les plus nombreuses, c'est cette perfection qu'il enseigne ; pour y arriver, il faut bien des brisements de cœur, bien des larmes et une volonté qui ne défaille point.

1. Œ. C., VIII, p. 525.

On a reproché à saint François de Sales de n'avoir qu'un idéal de bon sens, ayant approprié les vertus à notre petitesse, et on se met à « regretter, à un point de vue héroïque et poétique, l'absence d'actes extraordinaires (1) ». Fénelon, avec son bel idéal, n'a rien dit de plus fort ni de plus beau que certains chapitres du *Traité de l'amour de Dieu* (2).

L'archevêque de Cambrai paraît s'écarter cependant de l'évêque de Genève. De nos jours, les directeurs de consciences mènent les personnes vers les œuvres extérieures de la charité et du prosélytisme; l'activité du sentiment religieux se porte sur des objets extérieurs à l'âme. Le dévot de saint François de Sales, énergique sur lui-même, se refait lui-même, sans dominer les hommes et les choses. Tout le XVIIe siècle vit des âmes héroïques qui apprirent à se connaître, à se réformer, mais incapables d'initiative pour les choses du dehors.

Le XVIe siècle finissant n'avait-il pas abusé de cette force extérieure du sentiment religieux? Le gouvernement des curés de Paris, pendant la Ligue, était devenu un régime de terreur ; il était intelligent de ramener la religion au temple intérieur de l'âme. Une religion extérieure, sans principe interne, est nécessairement intolérante. La réforme du cœur est le fondement de la vie publique dans les États chrétiens.

Fénelon comprit la beauté et l'insuffisance de cette religion. C'est avec une hardiesse irrésistible qu'il cultiva cette piété de l'âme et du cœur : « Tous raisonnements sont stériles et infructueux, si le cœur n'est gagné pour Dieu et c'est à quoi il faut travailler (3) », et

1. Strowski, *Saint François de Sales,* p. 201.
2. Cf. en particulier les derniers chapitres du Livre VIe, les premiers chapitres du Livre VIIe, et les chapitres sur la sainte indifférence du Livre IXe.
3. Œ. C., VII, p. 216.

c'est avec une ardeur juvénile qu'il excita les hommes religieux à agir, à parler, à montrer par leurs actes que la religion est le soutien des nations. « La piété est utile à tout. » Il retient celui-ci qui ne rêvait que solitude pour mieux se sanctifier ; il exhorte celui-là à se montrer bon soldat. Nous verrons quels conseils virils il envoyait au duc de Bourgogne, pour donner à la France un héritier de la piété et de la vaillance de saint Louis.

Fénelon, dira-t-on, qui recommande tant la liberté et l'action, laisse à l'âme peu d'initiative. Voyez cette multiplicité de prescriptions. « Parmi beaucoup d'onction, de douceur, d'intelligence des choses de la vie, de conseils délicats et sensés pour en accommoder les nécessités avec une piété facile, dominent le raffinement, la subtilité sans bornes, l'excitation à une indiscrète curiosité de soi (1). »

Remarquons que le pieux directeur s'adresse à des femmes du monde ; il devait entrer dans des détails plus minutieux que s'il eût eu, comme Bossuet, affaire à des religieuses dont toutes les actions sont déjà réglées par la discipline de leur couvent. Cette critique de M. Nisard n'a qu'un tort, et un grave, c'est de contredire les maîtres de la vie spirituelle ; le grave historien eût fait preuve de sagesse, en s'abstenant de blâmer dans Fénelon, sous le nom de « multiplicité de prescriptions de raffinement, de subtilités », les moyens enseignés par les auteurs ascétiques les plus autorisés pour conduire les âmes à la perfection.

Fénelon obéit à deux principes : d'abord, il aime avant tout la netteté. A une religieuse souffrant de son ignorance et troublée par les avis peu déterminés qu'on lui donne, Ignace de Loyola écrivait (en 1536) : « Je par-

1. Nisard, *Histoire de la Littérature*, III, p. 377.

tage votre sentiment et je pense avec vous que qui précise peu, a peu de capacité pour éclairer et diriger. » Puis il sait que l'essence de tout exercice est de décomposer les difficultés pour les mieux résoudre une à une, en se rendant plus aisément maître de chacune des difficultés partielles qu'elles enveloppent.

Fénelon ne rend pas l'âme inquiète, il la veut tranquille, gaie, pacifique et combat cet excès de minuties qui fatiguent et empêchent de vivre. Il veut plus d'entrain et plus d'emportement pour le bien et, après saint François de Sales, nous dit qu'il ne faut pas tant subtiliser, mais marcher rondement. « La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné ; elle élargit le cœur, elle est simple et aimable (1). »

CHAPITRE III

LE MORALISTE

Les correspondants spirituels de Fénelon sont pour la plupart des personnes du monde : c'est le duc de Bourgogne et Mme de Maintenon : c'est Beauvilliers, Chevreuse et son fils, le duc de Chaulnes ; ce sont les duchesses, filles de Colbert, et leurs frères Seignelay et Blainville : c'est la comtesse de Gramont, née Hamilton, la comtesse de Montberon ; c'est nombre de courtisans et de militaires inconnus (2), de filles et de femmes illustres par leur piété, qui n'ont point laissé de nom.

1. Œ. C., VII, p. 36. Lettre au duc de Bourgogne.

2. Il est impossible de ranger dans le nombre le chevalier Destouches qui sut plaire à Fénelon. L'officier, très lettré et très mondain, le père supposé du bâtard d'Alembert, ne pouvait pas recevoir de lettres spirituelles. Ce ne sont que billets charmants où l'épicurien Horace aide Fénelon à prêcher la sobriété, sans grand succès, dit-on. Destouches était un gourmand terrible. Cette amitié montre tout au moins la tolérance et le grand cœur de l'archevêque de Cambrai.

Le savant directeur fut assez souple et insinuant pour répondre à tant d'âmes différentes. Dans des directions si diverses de ton et de mesure, il y a un fonds commun admirable : c'est la science du cœur et de la vie. Fénelon est un éminent moraliste. Il excelle dans les fines peintures et dans les délicates analyses de l'âme trop intéressée souvent à s'ignorer. « La mollesse est une langueur de l'âme, qui l'engourdit, et qui lui ôte toute vie pour le bien ; mais c'est une langueur traîtresse, qui la passionne secrètement pour le mal et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser (1). » Après un portrait du paresseux, supérieur aux plus beaux passages de La Bruyère, le moraliste ajoute : « Un tel homme, non seulement sera incapable de tout bien, mais il tombera peu à peu dans les plus grands maux. Le plaisir le trahira. Ce n'est pas pour rien que la chair veut être flattée. Après avoir paru indolente et insensible, elle passera tout d'un coup à être furieuse et brutale ; on n'apercevra ce feu que quand il ne sera plus temps de l'étouffer. » Il faudrait tout citer. Toutes ces peintures ne sont pas un vain exercice de psychologie, comme une étude d'anatomie. En même temps que le moraliste chrétien découvre au patient étonné les vices de sa constitution morale, il lui offre les remèdes, il frappe et guérit, il brise et console. Pour vous précautionner contre la mollesse, dit Fénelon, faites un projet pour remplir votre journée et suivez-le, quoiqu'il vous en coûte ; faites tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveler vos résolutions contre votre défaut ; vous ferez tous les soirs un examen de votre journée pour voir si la mollesse vous a entraîné ; vous vous confesserez régulièrement de quinze en quinze jours à un confesseur qui

1. Œ. C., VIII, p. 471.

connaisse votre penchant; enfin, ayez quelque bon ami qui vous avertira secrètement, quand il verra que votre mollesse commencera à vous engourdir.

Voici encore une fine analyse de la peine et du trouble : « La simple peine fait le purgatoire ; le trouble fait l'enfer. La peine sans infidélité est douce et paisible, par l'accord où toute l'âme est avec elle-même pour vouloir la souffrance que Dieu donne. Mais le trouble est une révolte du fond contre Dieu et une division de la volonté contraire à elle-même ; le fond de l'âme est comme déchiré dans cette division (1). »

Qui mieux que Salomon a décrit les vanités du monde ? Qui mieux que Bossuet a montré la petitesse en face de Dieu des plus grands personnages de la terre ? Fénelon reprend cette pensée qui devient sous sa plume une occasion de traduire une observation profonde. « Nous éprouvons dans les peines de la vie, le néant et le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu : le néant, parce qu'il y a un vide infini dans tout ce qui n'est pas le bien infini et l'unique bien : de plus, on y trouve le mensonge. La créature promet beaucoup, et elle ment. Le néant paraît quelque chose ; mais il n'est rien qu'un néant menteur. Que ne fait-il point espérer ! mais, dans le fond, que donne-t-il ? Vanité et affliction d'esprit de toutes parts sous le soleil, mais surtout dans les plus hautes places. Le néant n'y est pas moins néant qu'ailleurs ; car il est également rien partout : mais il y est plus menteur. C'est une décoration qui n'est pas moins creuse, mais qui est plus ornée ; elle allume les espérances, elle irrite les désirs, mais elle ne remplit jamais le cœur. Ce qui est vide soi-même ne saurait rien remplir. Ces créatures, faibles et malheureuses, qui

1. Œ. C., VIII, p. 547. — Cf. aussi la lettre au duc de Chevreuse sur le *passage de l'état de dépendance à l'état de liberté*. Œ. C., VII, p. 246.

sont les divinités de la terre, ne peuvent donner la force et le bonheur qu'elles n'ont pas. Va-t-on puiser de l'eau dans une fontaine tarie ? Non, sans doute. Pourquoi donc vouloir aller puiser la paix et la joie chez ces grands qu'on voit soupirer, qui mendient eux-mêmes de l'amusement, et que l'ennui vient dévorer au milieu de tous les appareils de plaisir ?... Mettons nos espérances plus haut, et dans un lieu plus inaccessible aux accidents de cette vie (1). »

C'est une philosophie saine, une psychologie raisonnable que l'on rencontre à chaque page ; c'est à peine si on relèverait cinq ou six exemples de subtilité, qui seraient regrettables dans un livre théologique, mais qui ne le sont guère dans des lettres de direction, adressées à une personne connue et capable de prendre les choses à leur réelle valeur (2). En un mot, la solidité de l'ensemble est irréprochable.

*
* *

Ce qui rend difficile la poursuite de la dévotion, c'est l'amour-propre. Aussi, Fénelon, à la suite de saint François de Sales et des maîtres de la vie spirituelle, a-t-il recherché, dans les actions des personnes qu'il dirigeait, l'amour de leur volonté propre, sentiment presque insaisissable et partout présent.

L'orgueil est l'amour déréglé de sa propre excellence, par rapport à soi ; c'est une complaisance excessive

1. Œ. C., VIII, p. 611.
2. Citons quelques exemples : « L'abandon parfait va jusqu'à *abandonner l'abandon lui-même.* » Œ. C., VIII, p. 578. Lettre 106. — Cette pensée peut paraître excessive, mais, par le contexte, il n'est question de n'abandonner que l'amour propre qui se complairait trop humainement à la pensée d'abandonner tout le reste. — « Le parfait amour... est content de souffrir sans savoir qu'il souffre bien et d'*aimer sans savoir qu'il aime.* » Œ. C., VIII, p. 503. Lettre 101. Ici savoir n'est autre chose que sentir.

dans les biens que l'on possède, et une tendance à rapporter à son propre mérite ce que l'on tient de la libéralité divine ; plus souvent, une aberration qui fait qu'on s'attribue des qualités imaginaires. « C'est, dit Bossuet, ce vice qui s'est coulé dans le fond de nos entrailles, à la parole du serpent qui nous disait, en la personne d'Ève : *Vous serez comme des dieux*. Et nous avons avalé ce poison mortel, lorsque nous avons succombé à cette tentation. Il a pénétré jusqu'à la moelle de nos os et toute notre âme en a été infectée... C'est le vice radical d'où pullulent tous les autres vices, il se montre dans toutes nos actions. Mais ce qu'il y a de plus mortel, c'est qu'il est la plus secrète comme la plus dangereuse pâture de notre cœur (1). » Pourquoi le cœur de l'homme est-il un champ d'une fécondité si surprenante pour les mauvaises choses ? C'est que l'orgueil a jeté là ses profondes racines, elles s'y trouvent presque partout, quoique souvent elles soient imperceptibles ; quelque bonne que soit la semence que vous ayez jetée, ne vous y fiez pas : pour peu que celui qui doit cultiver ce champ lui refuse son travail et le secours de sa main, il ne sera pas longtemps à se couvrir de ronces et d'épines.

Fénelon saisit l'amour-propre et ses déguisements partout, non pas dans les formules amères d'un La Rochefoucauld, mais dans une critique saine et complète. Les personnes qu'il dirigeait auraient voulu faire de grands pas dans la vertu, goûter les joies de l'amour de Dieu ; le pieux directeur montre l'amour-propre qui se cache dans ces désirs impatients : « Il ne faut point vous décourager ni par l'expérience de votre faiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez... Le découragement ne remédierait à rien,

1. *Traité de la concup.*, ch. 10.

ce ne serait qu'un désespoir de l'amour-propre dépité... Jamais personne n'a eu un plus pressant besoin d'être humiliée par ses fautes que vous. Ce n'est que par là que Dieu écrasera votre orgueil et confondra votre sagesse présomptueuse. Quand Dieu vous aura ôté toute ressource en vous-même, il bâtira son édifice (1). ... Il faut se supporter en se voyant sans se flatter dans toute son imperfection. Il vaut bien mieux travailler paisiblement à se corriger, que de se dépiter à pure perte sur ses misères (2). »

Désirer les suavités intérieures dans la méditation, c'est aimer nos consolations en voulant aimer Dieu : ...Ne voudriez-vous aimer Dieu qu'autant qu'il vous fera goûter du plaisir en l'aimant ? Ce serait cet attendrissement et ce plaisir que vous aimeriez, croyant aimer Dieu (3)... Si nous étions sans cesse en ferveur, nous ne sentirions ni les croix, ni notre faiblesse... le dégoût souffert par une volonté fidèle est une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de soi, il fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu (4). »

Nous sommes étonnés et confondus, s'il nous arrive de tomber dans quelque faute : pourquoi ? Nous pensions être bons et forts et nous sommes chagrins de voir notre misère et notre faiblesse. Il faut tout sacrifier, sa volonté propre, les douceurs sensibles de la piété, le contentement de soi, non pas la paix de la conscience, mais cet amour-propre subtil, qui nous fait jouir de nous-mêmes, de notre esprit, de notre sagesse, de notre vertu. Jouir de soi, s'applaudir en soi comme le stoïcien superbe ou le pharisien de l'Évangile, tel est le grand péril des âmes élevées, le plus redoutable, au sens de Fénelon ; il sait gré aux tentations, aux

1. Œ. C., VIII, p. 505. Lettre à Mme de Gramont. — 2. *Ibid.*, p. 551. — 3. *Ibid.*, p. 522. — 4. *Ibid.*, p. 557.

fautes mêmes, de nous rendre la claire vue de notre faiblesse : « Les fautes sont toujours des fautes, mais elles nous mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu, qui nous fait un grand bien (1). » L'humilité est la base de la vie parfaite : « Toute vertu haute et roide est opposée à Jésus-Christ (2). » La douceur apparente de Fénelon directeur n'est pas éloignée de la vigueur du prédicateur Bourdaloue. On peut dire de l'archevêque de Cambrai ce que lui-même a dit de saint François de Sales : « Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. »

Où ne se loge pas encore l'amour-propre ? dans les pénitences, les jeûnes, les disciplines que l'on se plaît à s'imposer. Fénelon n'est pas systématiquement opposé à ces moyens de perfection, mais il en sait le danger : « Vous souhaitez que Dieu vous détruise, et ce souhait est bon, puisqu'on ne veut être détruit que pour établir Dieu sur les ruines de la créature ; mais il faut le désirer pour contenter Dieu et non pour se contenter soi-même (3)... Pour les austérités, elles ne sont pas exemptes d'illusions non plus que le reste ; l'esprit se remplit souvent de lui-même, à mesure qu'il abat la chair. Une marque certaine que l'âme nourrit une vie secrète dans les mortifications du corps, c'est de voir qu'elle tient à ces mortifications et qu'elle a regret à les quitter. La mortification de la chair ne produit pas la mort de la volonté (4). »

L'amour-propre est partout ; nouveau Protée, il prend toutes les formes, sans jamais se montrer lui-même : « L'amour-propre ne peut supporter la vue de lui-même, il en mourrait de honte et de dépit. S'il se voit par quelque coin, il se met dans quelque faux-jour

1. Œ. C., VIII, p. 551. — 2. *Ibid.*, p. 529. — 3. *Ibid.*, p. 519. — 4. *Ibid.*, p. 459.

pour adoucir sa laideur et pour avoir de quoi s'en consoler (1). »

L'amour-propre, qui fait la ruine et le malheur des individus, met partout le désordre et la haine. Écoutons cette belle page : « L'amour-propre, malade et attendri sur lui-même, ne peut être touché sans crier les hauts cris. Touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez, à cette délicatesse, la grossièreté du prochain, plein d'imperfections, qu'il ne connaît pas lui-même ; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts, qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens. Voilà tous les enfants d'Adam qui se servent de supplice les uns aux autres ; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre, et qui la rend misérable à son tour : voilà, dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans les familles et jusqu'entre deux amis, le martyre de l'amour-propre (2). »

La direction de Fénelon, dominée par la poursuite de ce mal invisible, l'orgueil, a un intérêt humain qui nous attache et nous instruit ; elle nous montre le moraliste à côté du prêtre. L'étude du cœur humain met dans cette cure des âmes, à côté des dogmes et des conseils inflexibles de l'Évangile, un élément nouveau, la raison.

*
* *

Le monde n'a pas échappé à la fine observation du moraliste ; son regard a démêlé les intrigues des hommes, leurs faiblesses cachées, leurs désirs immodérés. Cette connaissance, il la devait à une heureuse habitude de réflexion profonde, au commerce des hommes, à l'amitié de tous ceux qui le fréquentaient.

1. Œ. C., VII, p. 320. — 2. *Ibid.*, VIII, p. 613.

Qui mieux que lui a dépeint la Cour et la vie agitée des courtisans : « Versailles ne rajeunit pas de même; il y faut un visage riant, mais le cœur ne rit guère. Si peu qu'il reste de désirs et de sensibilité d'amour-propre, on a toujours ici de quoi vieillir ; on n'a pas ce qu'on veut ; on a ce qu'on ne voudrait pas. On est peiné de ses malheurs et quelquefois du bonheur d'autrui ; on méprise les gens avec lesquels on passe sa vie et on court après leur estime. On est importuné, et on serait bien fâché de ne l'être pas et de demeurer en solitude. Il y a une foule de petits soucis voltigeants, qui viennent chaque matin à votre réveil et qui ne vous quittent plus jusqu'au soir : ils se relaient pour vous agiter. Plus on est à la mode, plus on est à la merci de ces lutins (1). » On ne peut peindre avec plus de grâce. Les *petits soucis voltigeants* sont de ces images insensibles qui naissent spontanément, mêlées aux observations fines et profondes qui échappent sans effort à Fénelon dans la rapidité de cette nombreuse et multiple correspondance.

Le monde est plein de scandales, d'hypocrisies et d'égoïsme ; Fénelon le dit bien haut pour préparer l'âme à la lutte et à la paix : « Il y a, à la vérité, peu de bien, mais on y en voit pourtant, et cela nous porte de soi-même à en remercier Dieu qui en est l'auteur... Le mal y est grand... Si peu que vous ayez d'amour du bien, vous en avez horreur sitôt que vous le voyez... Ce qui est de plus dangereux, c'est qu'il y a de certains maux dont on a moins d'horreur et dont le monde est accoutumé de rire ; il y en a même dont on fait son divertissement... vous devez pour lors gémir dans votre âme, de voir que des enfants de Dieu puissent prendre plaisir à des choses qui ont causé à Jésus-Christ une tristesse

1. Œ. C., VIII, p. 614.

mortelle. C'est là la religion véritable que de se conserver sans tache au milieu du siècle (1). »

Alors, comme aujourd'hui, les conversions ou les rechutes faisaient quelque bruit. Le moraliste chrétien, qui connaît les faiblesses des hommes, avertit son correspondant de ne point se scandaliser : « Voilà bien du bruit pour la chute d'un arbre sans racines et attaqué de tous les vents. Après tout, le monde n'a-t-il pas ses hypocrites de probité comme de dévotion? Les faux honnêtes gens doivent-ils nous faire conclure qu'il n'y en a point de véritables?... Que celui qui est debout tremble, de peur de tomber; que celui qui est par terre croupissant dans la boue, ne triomphe point de voir tomber un de ceux qui avaient paru se soutenir. Notre confiance n'est ni dans les hommes fragiles, ni en nous-mêmes, aussi fragiles que tout le reste, elle est en Dieu seul qui est l'immuable vérité (2). » Il est, semble-t-il, question dans cette lettre à Mme de Gramont, de M. de Tréville, personnage considérable aux yeux de la société d'alors, et qui venait de retomber dans des habitudes mondaines après quelques années de retraite et d'austérités.

Le monde juge beaucoup plus des qualités extérieures, l'affabilité, la politesse, la bonté, que des vertus intimes et plus sérieuses, la piété, l'honnêteté, l'amour de Dieu. Sans rien sacrifier au monde des principes chrétiens, Fénelon ne croit pas qu'il faille mépriser le jugement des hommes. Le chrétien est le meilleur citoyen d'un royaume, les saints ont été les plus polis des hommes; ajoutez qu'il est difficile de lire dans le cœur des sentiments que la conduite quotidienne semble contredire : « Vous avez un air de légèreté et de vivacité que rien n'arrête. Il faut connaître à fond votre bon esprit et vos

1. Œ. C., VIII, p. 482. — 2. *Ibid.*, p. 504.

sentiments pour se rassurer sur cette vivacité pleine de saillies. Riez tant qu'il vous plaira avec des gens sûrs et choisis, qui n'aient pas l'air de rire trop et qui sachent ne rire qu'à propos. Mais faites un personnage sérieux et mesuré. Promettez dans vos manières toute la solidité qu'on trouve quand on vous pénètre (1). »

Le monde n'applaudit que le succès, le *væ victis* retentira souvent encore. La foule ne sait saluer que les drapeaux victorieux. La scène du retour à Rome des vaincus de Cannes ne s'est pas souvent reproduite. Les frères de la comtesse de Gramont soutinrent Jacques II en Irlande ; ils échouèrent en quelque occasion particulière, furent blâmés et encoururent une disgrâce à Saint-Germain. La comtesse fut piquée et outrée dans sa tendresse et dans son orgueil ; elle s'y retrouva tout entière avec « son humeur hautaine, injuste et révoltée ». Fénelon lui écrit : « Hélas ! Madame, qu'attendiez-vous des hommes ? Vous ne les connaissez donc pas ? Ils sont faibles, inconstants, aveugles ; les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé, si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir et vous perce la main (2). » M. Sainte-Beuve (3) appelle cela « les touches énergiques » de Fénelon.

Pourquoi se plaindre, outre mesure, des vices du monde ? « Laissez couler l'eau sous les ponts ; laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire, faibles, vains, inconstants, injustes, faux et présomptueux. Laissez le monde être toujours le monde, c'est tout dire : aussi bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes, vous ne sauriez les refondre, le plus court est de les laisser et de les souffrir. Accoutu-

1. Œ. C., VIII, p. 507. — 2. *Ibid.*, p. 601.
3. *Causeries du Lundi*, tome X, p. 27.

mez-vous à la déraison et à l'injustice (1). » — Est-ce Philinte qui parle? Non, car ces maximes accommodantes ne condamnent que le zèle amer, l'aigreur, le dépit; elles n'expriment pas l'insouciance, mais la charité toute pratique et le bon sens. Cette connaissance profonde de l'humanité ne rend pas Fénelon triste et morose; le christianisme lui explique la théorie du mal sur la terre; l'homme, faible par lui-même, n'est grand que par Dieu, et les misères humaines n'ont eu de Jésus qu'un soupir de pitié. Dans sa conduite personnelle, l'archevêque de Cambrai mettait en pratique les conseils qu'il donnait avec tant de charité. Un homme considérable, ami de Destouches, avait offert sa fille à l'un des neveux de Fénelon; le lendemain de la mort du duc de Bourgogne, cet homme se dédit et retire sa promesse, Fénelon ne s'en étonne point; il ne blâme point ce père si attentif au solide établissement de sa fille; il le loue et le remercie même de la netteté de son procédé : « Pour votre ami, écrit-il à Destouches, je vous conjure de ne lui savoir aucun mauvais gré de son changement; son tort est, tout au plus, d'avoir trop espéré d'un appui fragile et incertain;... quiconque ne passerait pas de telles choses aux hommes deviendrait misanthrope; il faut éviter pour soi de tels écueils dans la vie et les passer facilement à son prochain. » Admirable et sereine ou du moins tranquille disposition! Fénelon connaît à fond le monde et les hommes.

*
* *

Ne croyons pas que la direction de l'archevêque de Cambrai soit uniforme et abstraite, parce qu'elle est soumise à quelques principes constants : amour de Dieu, soumission, mort à l'esprit, renoncement, amour des

1. Œ. C., VIII, p. 530.

croix. Jamais moraliste n'a tant respecté les individualités. Il ne jette pas, comme le grand Corneille, ses personnages devant un devoir douloureux avec ces trois mots : « meurs ou tue » ; il laisse à l'âme assez d'initiative. Aimez Dieu, dit-il à ses correspondants, soyez pauvres en esprit. Il s'arrèterait volontiers à ces formules brèves. Ce n'est que peu à peu qu'il donne des conseils plus spécifiques ; il dirige, il ne conduit pas. Il ne faut pas, en effet, sous prétexte d'initiative, laisser l'âme incertaine et anxieuse devant les difficultés de la vie ; pas plus qu'il ne faut faire un automate de cet être intelligent et libre. Qui n'a connu ces pédants de la morale ? Tout devient une abstraction. Où est la réalité ? Celui-ci condamne la danse, celui-là le jeu. Et rien de plus. Fénelon proportionne les conseils aux situations de chacun ; il note les devoirs de la vie, les circonstances qui font notre existence particulière. S'il recommande de supporter les souffrances quotidiennes, il entre dans quelques détails. Il indique la manière de supporter les dérangements de chaque jour : « Dans le moment où vous allez faire votre prière et votre lecture, il survient une personne du dehors, qui ne vient jamais à cette heure, qui a une vraie affaire avec vous, avec qui vous n'êtes point sur le pied d'une liberté assez grande pour la renvoyer à une autre heure, et qui serait raisonnablement choquée, si vous le faisiez ; il ne faut pas douter, Madame, que vous ne deviez quitter vos exercices de piété pour remplir ce devoir ; mais en ce cas, il faut tâcher de reprendre sur quelque autre heure de la journée ce que vous avez perdu à cette heure-là, comme on dîne à deux heures, quand une compagnie, survenue à contre-temps, a empêché de dîner à midi (1). » Fénelon a si grand soin de rendre ses avis praticables

1. Œ. C., VIII, p. 598. A Mme de Gramont.

qu'il indique même les moyens matériels de les suivre, l'heure, le lieu le plus favorable pour les mettre en pratique. Il conseille le recueillement, l'oraison, et désigne le meilleur moment, le matin, dans sa chambre. « Tenez ferme, retranchez-vous, surtout le soir, pour vous préparer une matinée plus libre; mais quand la Providence vous entraîne dans des embarras inévitables, ne vous troublez point (1). »

Ces minutieux conseils, il semble qu'ils ne peuvent partir que de la même sollicitude qui les faisait noter. Fénelon a connu la vie pour la peindre si exactement. La morale de sa correspondance est plus pratique que théorique. Jamais directeur n'a mieux suivi l'âme confiée à ses soins. Ses Lettres ne s'adressent qu'à de grands personnages de la Cour et de la ville; et déjà la variété des préceptes est étonnante. Nous connaissons assez Fénelon pour nous imaginer les conseils qu'il donnait à son peuple dans ses visites pastorales, loin de Cambrai, ou dans ses promenades dans les environs de la ville, qu'il faisait à pied avec l'abbé de Langeron. L'esprit de François de Sales, dont il était pénétré, charmait les auditeurs ; l'onction, la grâce, la bonté renouvelaient les prodiges de l'évêque de Genève.

Le recueil des Lettres spirituelles nous offre une collection de portraits particuliers, comme la Littérature française n'en a point d'autres. Fénelon y déploie toute la profondeur de son observation. On y sent tout le prix qu'il attachait à la paix du cœur par les développements qu'il donne à certaines lettres, par les analyses délicates des maladies psychiques, par les remèdes distribués avec tant de grâce et de patience.

A l'inverse des âmes, dirigées par saint François de Sales, ces âmes, qui vivent d'une vie si intéressante, si

1. Œ. C., VIII, p. 608.

belles au point de vue religieux, ont un intérêt pour nous ; elles appartiennent à l'histoire de Louis XIV. A Versailles même, vivait un petit cénacle d'âmes choisies, oasis délicieuse dans l'immensité de la ville nouvelle, parterre embaumé par les plus belles vertus, dont le jardin royal si désolé grandissait encore le prestige. Fénelon était l'oracle et le guide du petit troupeau.

Ces âmes, quel plaisir de les faire revivre ! quel intérêt excita en nous un illustre écrivain (1), qui jadis nous présenta, dans un tableau vivant, les Atticus, les Brutus, ces fameux correspondants de Cicéron ! Mais que sont ces frivoles Romains auprès des Beauvilliers, des Chevreuse et de leurs femmes ; du duc de Bourgogne, de Seignelay, naguère maître et grand seigneur, maintenant cloué sur un lit de douleur, attentif aux pressantes exhortations de Fénelon devenu son directeur de conscience ? Nous assistons à des scènes plus émouvantes et plus dignes que les fêtes de César sur les bords de l'Adriatique ; nous avons devant nos yeux la lutte de l'homme contre lui-même, le combat de l'âme contre les liens éphémères de la terre. C'est le triomphe du beau, du devoir et de la vertu.

1. Boissier, *Cicéron et ses amis.*

CHAPITRE IV

FÉNELON ET L'AMITIÉ

Nous avons vu comment l'esprit de Fénelon agissait pour diriger les âmes, par quelles lumières il savait éclairer les consciences. La direction du pieux archevêque offre un autre aspect et non le moins attrayant. C'est une autorité insinuante et irrésistible, d'une tendresse parfois passionnée. Les sentiments, qui unissaient Fénelon et les personnes qu'il dirigeait, n'étaient pas seulement, d'une part, la respectueuse et confiante docilité d'un pénitent et, de l'autre, le zèle dévoué d'un directeur, c'était une profonde affection, une affection aussi tendre que pure.

Les grands pasteurs d'âmes, dont s'honore l'Église catholique, n'ont, à leur suite, entraîné tant de cœurs vers Dieu que par leur puissante faculté d'aimer. Les austères obligations du sacerdoce ne détruisent pas cette faculté chez le prêtre; elles ne font que la transformer, en la dégageant des sentiments moins purs qui troublent le commun des hommes; par cela même, elles la fortifient en la rendant plus durable, comme l'amputation des plantes parasites ajoute à la vigueur du tronc. « Ce qui ruine l'amour, dit Lacordaire, c'est l'égoïsme, ce n'est pas l'amour de Dieu, et il n'y eut jamais d'ardeurs plus durables, plus pures, plus tendres que celles auxquelles les saints livraient leur cœur à la fois dépouillé et rempli, dépouillé d'eux-mêmes et rempli de l'amour de Dieu. » En lisant cette phrase, la pensée se porte d'elle-même sur Fénelon.

Des pharisiens, car il en existe encore, pourront se récrier, le christianisme reste la religion de l'amour.

Dieu est amour. L'homme, créé à son image, se reconnaît, par la pensée et l'amour, le roi de l'univers : étonné et ravi, il aperçoit dans son être les semences d'immortalité. Tout périt autour de lui ; il meurt aussi, mais pour renaître dans la mort à de plus hautes espérances. Devant ces merveilles il tombe à genoux et le cri de son cœur est celui de l'amour. Et des mains sacrilèges voudraient dessécher cette source bienfaisante des plus beaux sentiments de l'humanité ! Mais le Christ aima Marthe et Marie ; saint Jean se coucha, au dernier soir, sur le cœur du Maître ; les premiers chrétiens ne formaient qu'une seule âme ; Jérôme chérissait Paula.

Aimons : ne permettons pas qu'on nous arrache la moitié de notre âme ; pour nous fortifier, on nous rendrait chancelants, incertains et orgueilleux.

*
* *

Fénelon fut grand par le cœur, et l'amitié fut le plus grand charme de sa vie. Si on réunissait toutes les pensées ou plutôt tous les sentiments que, dans l'effusion de son cœur, le pieux directeur a répandus dans ses Lettres, on aurait peut-être l'idée de tout ce qu'on a pu dire, penser et sentir de plus délicat sur l'amitié.

Toute amitié véritable touche à la vertu par le dévouement et par le don de soi-même. Car les vertus, dit merveilleusement un vieux théologien, ne sont pas des concentrations de l'âme se reployant sur soi, mais des expansions de l'âme s'élançant hors de soi.

Les seules amitiés parfaites sont celles qui ont la vertu pour but et le perfectionnement réciproque pour effet ; c'est d'elles surtout qu'il faut entendre le beau mot d'Aristote : « Il n'y a d'amitié possible qu'entre gens de bien. » Le plus parfait désintéressement se concilie avec la recherche légitime, et même obligatoire, de

notre bien personnel. Au-dessus de l'exquise douceur d'être deux et de ne faire qu'un, au-dessus de la joie généreuse des sacrifices qu'on se fait l'un à l'autre, il y a dans l'amitié un bien plus grand encore : c'est le privilège qu'elle a de soutenir ceux qu'elle unit et de rendre plus énergique en eux la volonté de bien faire, à la condition, toutefois, qu'ils sauront entendre et accepter les devoirs multiples compris sous les deux mots d'exemple et de conseil. Quiconque, en effet, ne se sent pas excité par la présence d'un ami à faire tout le bien qu'il peut, méconnaît l'influence contagieuse que l'amitié même communique à chacune de ses démarches ; dans cette société fraternelle, toute faute de l'un devient la tentation de l'autre, tout acte de vertu, accompli par le premier, est, pour le second, une exhortation silencieuse à faire de même. Quiconque peut rester longtemps témoin des sacrifices que son ami fait au devoir, sans éprouver quelque désir de l'imiter et quelque honte de rester en arrière, manque non seulement d'énergie, mais de sens moral, et n'est pas digne de l'amitié. Quiconque ne vit pas à livre ouvert avec son ami, ne lui donne pas le droit de tout dire, ne lui en fait pas un devoir, reçoit comme des injures les conseils et les avertissements qui sont, en réalité, des bienfaits, se prive par un puéril orgueil des meilleurs fruits de l'amitié.

Fénelon convenait avec candeur de ses défauts, lorsque ses amis les lui reprochaient. On lit dans une de ses lettres à la duchesse de Mortemart : Il est vrai, Madame, « que l'amour-propre me décide souvent ; j'agis même beaucoup par prudence naturelle, et par un arrangement humain. Mon naturel est précisément opposé au vôtre. Vous n'avez point l'esprit complaisant et flatteur, comme je l'ai, quand rien ne me fatigue ni ne m'impatiente dans le commerce. Alors vous êtes

bien plus sèche que moi; vous trouvez que je vais alors jusqu'à gâter les gens, et cela est vrai (1). » Il écrivait à un autre de ses amis : « Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelques-uns que je n'aurai peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous avez trouvé le vif. Ainsi vous m'aurez toujours fait un grand bien, en m'exerçant à être repris. Je dois être plus rabaissé qu'un autre, à proportion de ce que je suis plus élevé par mon caractère et que Dieu demande de moi une plus grande mort à tout. J'ai besoin de cette simplicité, et j'espère qu'elle augmentera notre union, loin de l'altérer. »

C'est par cette espèce d'enchantement que Fénelon apportait dans le commerce de l'amitié, qu'il sut mériter et obtenir des amis qui lui restèrent fidèles. Il était impossible de le connaître sans l'aimer avec une espèce de passion, et on ne pouvait plus se détacher de lui, lorsqu'on avait commencé à l'aimer. « On ne pouvait le quitter, dit Saint-Simon, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare qu'il avait au dernier degré, qui lui tint ses amis si étroitement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui. »

Le directeur profitait de cette influence pour mener à la vertu ceux qui avaient mis leur confiance en lui. Qui ne connaît la puissance de l'amour?

Les foules, qui suivaient François d'Assise dans les vallées de l'Ombrie, répondaient à un appel du cœur. Les enfants les plus rebelles et les plus prodigues de-

1. Œ. C., VIII, p. 589.

meurent désarmés devant l'amour d'une mère. Vincent de Paul faisait pleurer un débauché en pleurant avec lui. Rien ne résiste à l'amour. Ne cherchez pas ailleurs le secret du charme de Fénelon et l'efficacité de sa direction : il aimait; il aimait les âmes pour elles-mêmes et de tout son cœur.

*
* *

Fénelon n'est point flatteur; on ne le voit jamais sacrifier à la vérité pour augmenter son crédit; on serait même tenté de lui reprocher un excès de franchise. La vérité, il la dit tout entière; ce n'est pas un « fanatique sans entrailles », c'est l'homme de Dieu, l'envoyé du Christ, pour annoncer aux hommes que le royaume du ciel souffre violence.

Les âmes, qui s'adressent à lui, ne sont pas accueillies avec les mots aimables et les mille compliments qui ornent la correspondance de François de Sales, mais une politesse charmante, une grâce exquise, une condescendance sans égal.

Il dit la vérité à tous, à l'archevêque de Rouen, Colbert (1), à l'électeur de Cologne (2), aux grandes dames de la Cour; il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver de la flatterie dans le portrait de Mme de Maintenon, adressé à elle-même (3). Plaise au Ciel que les âmes chrétiennes se laissent toujours avertir avec cette robuste franchise et qu'elles se laissent pousser à l'acceptation des souffrances, car « la croix quotidienne est le principal pain quotidien (4) », au sacrifice, en un mot, sous toutes les formes. « Je serai volontiers votre instrument de mort (5). » C'est en ces termes que Fénelon accepte la direction d'une âme.

1. Œ. C., VIII, p. 442. — 2. *Ibid.*, p. 430, 441. — 3. *Ibid.*, p. 483. — 4. *Ibid.*, VII, p. 298. — 5. *Ibid.*, VIII, p. 558.

Mais écoutez ces tendres paroles ; si la parole de l'Évangile est dure : *durus est hic sermo*, l'ami vous aide à l'accepter, son cœur adoucit ces sévères conseils : « Je vous aime tendrement, dit-il au duc de Chaulnes ; je vous honore du fond du cœur, je vous suis dévoué à toute épreuve et sans réserve pour le reste de ma vie (1). ... Priez, lisez, instruisez-vous ; voyez les hommes, soyez vu d'eux ; remplissez votre vocation ; la mienne est de vous tourmenter. O que je vous aime et que je vous veux façonné dans la main de Dieu selon ses desseins. Jugez de mon cœur par mes expressions ; ne craignez point de les prendre à la lettre (2). »

Il ne faut pourtant pas se fier à cette douceur enivrante ; quand le directeur est sûr de la volonté de ses correspondants, quand leur dévotion est vraie et solide, il est ferme, il est sévère et, sans apparence de douceur, on sent une main vigoureuse. Mais il sait ménager les plus fines susceptibilités. On peut faire un reproche pour une mauvaise action, sans froisser le coupable, être sévère dans la réprimande et marquer son estime pour le caractère ; c'est un procédé que n'aime pas Fénelon. Ce serait encore flatter l'amour-propre ; et puis ce ne sont pas des actions qu'il doit blâmer d'ordinaire, ce sont les dispositions du cœur. Le sévère directeur s'attaque à ces façons d'agir, à notre misère, à notre faiblesse ; il montre à des personnes enthousiastes qui se croient près de la perfection, que l'amour-propre est maître de leur cœur.

Il ne s'attriste pas sur les infirmités de la nature humaine ; il les connaît, il les sait inséparables de notre vie quotidienne. Fénelon est une âme harmonisée qui enseigne à supporter allègrement nos imperfections, qui ne s'étonne pas des misères de la vie.

1. Œ. C., VII, p. 284. — 2. *Ibid.*, p. 384.

Il parle sans mépris, ni hauteur. Sa phrase vive et légère donne une délicatesse à sa pensée qui la fait accepter. On ne voit pas, en effet, que ses réprimandes, si finement faites, aient été mal prises. Jamais il ne prend un air de commandement ; il dit et redit la même chose et attend sans perdre patience.

Impérieux, si l'on veut, comme les commandements de Dieu, Fénelon ne froisse pas; il témoigne d'un tact et d'une légèreté de main que saint François de Sales même n'a pas égalés.

LIVRE IV

FÉNELON DIRECTEUR — LA THÉORIE

III. — La dévotion

CHAPITRE PREMIER

LE SENS DE LA DÉVOTION

Fénelon se reconnaît à son cœur, mais surtout au bon sens et au bon goût de ses conseils. Éloigné des excès, il est naturellement défiant contre les grands projets, les ardeurs inconsidérées ; il a l'esprit juste. « Fuyez les gens qui sont rigoureux par chagrin, ou par ostentation, ou par entêtement de nouveauté. Mais prenez garde aussi de ne chercher pas, comme les Israélites, des conseils flatteurs et intéressés, des gens amollis par des considérations mondaines, qui mettent, comme dit l'Écriture (1), des coussins sous les coudes des pécheurs, au lieu de les assujétir à la pénitence ; enfin, des personnes peu éclairées et qui vous tromperont en se trompant elles-mêmes. Cherchez, selon toute la lumière que Dieu vous donne, le juste milieu (2). » Ce bon sens, il le porte dans tous ses avis.

Il connaît le prix de la santé pour faire son devoir. On a vu de puissantes volontés dans des corps malingres ;

1. Ezech., XIII, 18.
2. Œ. C., VII, p. 208. A Seignelay.

mais, d'ordinaire, quand les forces sont abattues, les efforts demeurent impuissants. Demandez à ce malade affaibli de se dominer dans un accès de douleur, dans une crise de larmes ; dites-lui de résister à tel désir, de surmonter l'angoisse qui l'étreint ; il étend vers vous son regard attristé et sa voix défaillante vous dit tout bas : Impossible, je souffre. L'âme reste immobile, tandis que tout chancelle ; elle quitte déjà ce corps incapable de servir ses desseins. Fénelon sentit, comme le philosophe antique, la puissance d'une âme vigoureuse dans un corps sain ; le *mens sana in corpore sano* était un adage aussi philosophique que la pensée profonde, dont les lettres d'or ornaient le fronton du temple de Delphes.

Nous connaissons tous la charmante histoire, racontée par saint François de Sales (1). Balaam, monté sur son ânesse, allait trouver Balac. Un ange attendit pour tuer cet homme qui avait mauvaise intention. La bête effrayée recule. Balaam, qui ne voit rien, frappe sa monture, si bien qu'elle tombe épuisée, non sans s'être plainte. Balaam, dit François de Sales, est cause du mal et il bat la pauvre ânesse. Ainsi, il en arrive souvent en nos affaires. Cette femme voit son mari malade ; soudain, elle court au jeûne, mais, « chère amie, vous battez le pauvre âne ».

Fénelon est l'élève de l'évêque de Genève : « J'aime mieux que vous dormiez huit heures, la nuit, et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnaie. Il n'a pas besoin de vos veilles au delà de vos forces ; mais il demande un esprit simple, docile et recueilli, détaché sans réserve du monde et de soi-même (2)... La chasse vous est nécessaire pour votre santé : cette raison est décisive ; n'en ayez aucun scrupule (3)...

1. *Introduction à la vie dévote*, troisième partie, ch. XXIII.
2. Œ. C., VIII, p. 401. — 3. *Ibid.*, p. 518.

Pour votre santé, il faut la ménager avec précaution, elle a toujours été très faible ; elle doit l'être plus que jamais. A un certain âge, il ne faut plus rien prendre sur le corps ; il ne faut abattre que l'esprit (1). »

La nature est un état d'âme, a dit le poète. La beauté existe en dehors de nous ; nous ne créons pas les bois séculaires, ni les ruisseaux bruyants, ni les cieux étoilés ; le beau est indépendant de notre intelligence et de notre sensibilité ; qui n'a connu cependant ces esprits inquiets à la recherche de quelque plaisir qui fuit toujours ? ces malades affaiblis à la poursuite d'une jouissance qui n'existe que dans leur imagination ? ces ouvriers attachés à la glèbe moderne, l'usine ou la mine, au cœur étreint et mort à toute idée morale ? Mettez-les devant les plus beaux spectacles de la nature, les pics neigeux de la Suisse, les cataractes de l'Amérique, la mer en courroux ; pas un cri, pas un mot, pas un sentiment ; ce serait une ironie cruelle de les plaindre ; ils sont tristes, et la nature ne rapporte que l'écho de leur âme.

> Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée
> Et de vos rossignols les soupirs caressants,
> Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens,
> Je suis esclave (2).

La tristesse est mauvaise conseillère ; non seulement elle rend incapable de comprendre les beautés de l'amour divin, mais elle ruine le corps. « Point de remède, un peu de repos, de liberté et de gaieté d'esprit. Ce qui mettra votre cœur au large soulagera aussi votre corps et soutiendra votre santé. La joie est un baume de vie qui renouvelle le sang et les esprits ; *la tristesse,* dit l'Écriture, *dessèche les os* (3). » Fénelon voulait chez les autres ce qu'il croyait être la volonté du Créateur,

1. Œ. C., VIII, p. 540.
2. André Chénier, *Idylle. La liberté,* p. 73. (Éd. Becq de Fouquières.)
3. Œ. C., VII, p. 240.

l'épanouissement et l'équilibre des facultés données à l'homme, en même temps que la beauté du corps, pétri par Dieu au dernier jour de la création.

*
* *

Fénelon réconcilie la dévotion avec le monde. Quand le Christ envoya ses Apôtres par toute la terre avec la noble mission de convertir les hommes au culte de Dieu, en esprit et en vérité, Il les avertit qu'ils seraient persécutés, traînés devant les tribunaux et condamnés à mort. Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. La prophétie s'est accomplie et la longue liste des martyrs a scellé la victoire de Jésus. Les persécutions n'ont pas cessé ; tantôt sourdes et tantôt violentes, elles ont témoigné que le monde ne désarmait pas. La cité du Bien marche et vit avec la cité du Mal. Quand nous parlons du monde, nous ne comprenons pas la collectivité humaine ; à Dieu ne plaise que nous appliquions à tous les hommes l'anathème que le Christ a jeté un jour. Le monde que Jésus a maudit, c'est l'ensemble des gens pervers, jouisseurs, ennemis des choses saintes que le XVIIe siècle appelait esprits forts et libertins. Il est heureusement sur la terre des âmes vaillantes, des cœurs purs, des amis de Dieu. L'Évangile n'a pas recommandé de s'enfermer dans les cloîtres, pour mieux faire son salut. S'il faut fuir les méchants et leurs mauvais conseils, il est toujours possible de vivre au milieu du monde et d'aimer Dieu. Les Apôtres ont vécu au milieu de leurs concitoyens. Les premiers chrétiens faisaient l'admiration des peuples ; voyez comme ils s'aiment, disaient les païens étonnés. Si plus tard, quand les empereurs craignirent pour leurs idoles et que les palais des Césars entendirent en tremblant les prières des chrétiens ; si plus tard, dans la nuit du moyen âge, quand la Papauté, impuissante à dominer

les coups d'épées des empereurs d'Allemagne, regardait avec tristesse le monde en proie à l'anarchie ; si, plus tard encore, quand le monde affaibli par les discussions philosophiques, devint un cloaque de scandales, des chrétiens timides ou effrayés se retirèrent dans la solitude de la Thébaïde ou dans les couvents fièrement dressés à côté des nids d'aigle, le christianisme continua à tenir sa place dans ces moments troublés : les évêques devinrent les défenseurs des peuples opprimés, ils convertirent les barbares, et ces jeunes nations cultivèrent les terres laissées en friche par des peuples vieillis et devenus impuissants.

Le christianisme se mêla à la vie sociale, il a transfiguré le monde en vivant de sa vie, il lui a parlé un langage nouveau, il a mis de la douceur dans ses mœurs, de la justice dans ses lois, de la charité dans son cœur.

Il y eut des moments d'angoisse dans la vie des peuples; l'âme inquiète se demanda s'il était sage de rester ainsi au milieu des dangers. Des directeurs d'âmes, trop jaloux de conserver ces cœurs tout jeunes et pas encore flétris, les jetaient nombreux dans les couvents. Était-ce un bien? Que deviendrait le monde, privé des meilleurs exemples? Tous ne peuvent pas embrasser la vie des cloîtres. Dieu, dans ces temps d'hésitation, suscita des hommes pour enseigner que les chrétiens pouvaient et devaient vivre au milieu du siècle. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde, avait dit le Christ ; et, forts de l'appui du Ciel, des saints apprirent aux chrétiens à ne pas se décourager et à suivre l'Évangile. « Je vous dis deux choses, dit Fénelon, à la comtesse de Gramont : la première que nous devions nous sanctifier dans l'état où la Providence nous a mis, sans nous faire des projets ou desseins de vertu pour l'avenir ; et la seconde, que nous devions avoir une fort grande fidélité à Dieu dans les

plus petites choses... Notre salut est l'ouvrage de tous les jours et de tous les moments de notre vie. Il n'y a point de temps plus propre pour le faire, que celui que Dieu nous donne maintenant par sa miséricorde, parce que nous l'avons aujourd'hui et peut-être nous ne l'aurons pas demain... Si Dieu eût prévu que dans les cours des princes on n'eût pas pu se sauver, il nous aurait commandé de n'y jamais demeurer. Bien loin de nous avoir fait ce commandement, c'est lui qui fait les rois et qui règle leurs cours... *Le royaume de Dieu est au dedans de vous-mêmes;* c'est ce que Jésus-Christ nous dit dans son Évangile (1). »

D'autres fois, la règle chrétienne devint un joug terrible, parce que des esprits avaient faussement interprété les préceptes du Christ. Jésus avait eu pitié de nos faiblesses; eux les avaient en horreur. Jésus avait connu la fragilité humaine : Pardonnez non pas sept fois, mais septante fois sept fois, toujours, le pécheur repentant; eux maudissaient presque l'homme qui tombait deux fois, ils méconnaissaient la mobilité du cœur humain et les variations de la volonté.

Saint François de Sales était apparu, au milieu des troubles de la France, comme une étoile brillante et un guide sûr et dévoué; il avait appris aux âmes à vivre dans le monde en pratiquant les conseils de l'Évangile ; il avait enseigné à aimer Dieu et à remplir ses devoirs d'état ; il avait rendu la religion praticable en la rendant possible. Les cœurs s'ouvrirent de nouveau aux douces influences du christianisme.

A la fin du XVIIe siècle, les âmes devinrent une fois encore inquiètes. Sans doute, la religion aimée et pratiquée faisait des héros. On avait vu des saints à la Cour, mais surtout dans les cloîtres : de grands seigneurs

(1) [illegible] VIII, p. [illegible]

avaient quitté le monde pour vivre dans le silence ; de Rancé avait réformé la Trappe, Pascal avait fui le monde, Antoine Le Maître, au milieu de sa gloire et au matin de sa vie, s'était soudain caché dans les murs de Port-Royal.

Il semblait malheureusement que la solitude fût devenue le seul moyen de salut. Ils étaient nombreux, même dans ce XVII[e] siècle si chrétien, ceux qui reléguaient la dévotion dans les cloîtres.

On revenait aux idées de la fin du siècle précédent. « La vertu et probité des théologiens, avait dit Charron, dans son *Traité de la Sagesse*, est toute chagrine, austère, subjette, triste, craintive et populaire. »

La vie civile veut tout autre chose que la robe de bure des Capucins. Saint François de Sales avait déjà fait la même remarque : « Ceux qui ont traité de la dévotion ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de dévotion qui conduit à cette entière retraite (1). »

Les ouvrages du P. Scupoli et de Louis de Grenade contiennent des préceptes, qui ne peuvent vraiment pas cadrer avec les nécessités de la vie quotidienne du monde.

Comment une femme qui a un mari, des enfants, un ménage, qui vit à la Cour, peut-elle faire ces longues méditations, ces prières prolongées ? Aussi voyons-nous des gens pieux courir dans la solitude pour remplir leurs devoirs de chrétien. Saint François de Sales était oublié.

Fénelon reprit la tradition ; héritier de l'esprit et des charmes de l'évêque de Genève, il fit aimer la vertu en la rendant possible. Le Jansénisme pouvait attirer

1. *Introduction à la vie dévote,* préface.

des esprits fiers comme Arnauld, héroïques comme la Mère Agnès, froids comme Saint-Cyran; les consciences délicates, tremblantes sous la puissance de Dieu, presque anéanties en présence du tout-puissant Créateur, pouvaient accepter la doctrine de Jansénius (1); mais tous les hommes ne sont point capables de tant de vertu. Qu'arriva-t-il? Les guides des âmes, prêtres, religieux, laïques, en prêchant un Dieu sévère et une religion morose, attristèrent les chrétiens et les jetèrent dans le désespoir et l'athéisme. Notre époque n'est pas encore remise de cette fausse interprétation de l'Évangile.

Celui qui méconnaît la faiblesse humaine, ne peut être conducteur d'âmes. Avec son esprit incertain, son cœur fragile, sa liberté affaiblie, le chrétien espère autant en la bonté de Dieu qu'il croit en sa justice.

« Il ne convient néanmoins ni à la bienséance de votre état, ni à votre besoin intérieur, que vous vous jetiez dans une profonde solitude (2). » Fénelon ne conseille pas de quitter son emploi, sous prétexte de la dissipation à laquelle on y est exposé. « Son naturel est facile et vif pour le plaisir; il est accoutumé à une dissipation continuelle. Il n'a pas moins à combattre au dehors qu'au dedans : tout ce qui l'environne n'est que tentation et que mauvais exemple; tout ce qu'il voit le porte au mal; tout ce qu'il entend le lui inspire... mais je vous avoue que je ne saurais croire qu'il soit de l'ordre qu'il quitte tout à coup son emploi, sans garder ni mesures ni bienséances. S'il est fidèle à lire, à prier, à fréquenter les sacrements, à veiller sur sa propre conduite, à se défier de lui-même, à éviter la

1. Les générations chrétiennes, dont les ancêtres avaient combattu Coligny et formé la Ligue, applaudi l'héroïsme de Corneille et bataillé dans la Fronde, pouvaient bien accepter cette forte religion.
2. Œ. C., VIII, p. 477.

dissipation autant que ses devoirs le lui permettront, j'espère que Dieu aura soin de lui et qu'il ne permettra point qu'il soit tenté au-dessus de ses forces (1). »

« Vous n'avez pas recherché cet emploi auprès de Sa Majesté (2) ; c'est la Providence qui vous y a engagée ; c'est donc une œuvre dont Dieu vous a chargée ; il faut s'y rendre pour lui obéir. Ce qui est à craindre, c'est qu'on perde cette vue de Dieu, et qu'on y substitue celle de sa vanité, de ses intérêts, de son plaisir, de considérations purement humaines et qu'on fasse de l'ouvrage de Dieu un ouvrage de péché et d'amour-propre. » — « Vous avez bien raison de croire qu'il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout, et pour vaincre le vieil homme. Cette situation libre n'est qu'une belle idée. Peut-être n'y parviendrons-nous jamais, et il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état, si la Providence prévient nos projets de retraite. Vous n'êtes point à vous, et Dieu ne vous demande que ce qui dépend de vous (3). »

La dévotion, pour Fénelon, ne consiste pas dans l'accomplissement des grandes actions. Le conférencier d'Issy qui approuva que, « sans ces oraisons extraordinaires, on peut devenir un très grand saint, et atteindre à la perfection du christianisme », ne varia jamais son enseignement ni sa direction.

Il comptait pour rien les états d'âme extraordinaires que lui exposaient ses correspondantes ; il faisait comme si elles ne les avaient pas (4) : « Quelque excellence

1. Œ. C., VIII, p. 478.

2. Cette lettre est vraisemblablement adressée à la duchesse de Beauvilliers ou à la duchesse de Chevreuse, toutes deux dames du palais de la reine Marie-Thérèse. Fénelon y parle de *devoirs envers la Reine*. Œ. C., VIII, p. 478.

3. Œ. C., VIII, p. 604.

4. Il n'oublia pas cependant le XXXIV[e] article d'Issy : « Au surplus il est certain que les commençants et les parfaits doivent être conduits, chacun selon sa voie, par des règles différentes et que les derniers entendent plus hautement et plus à fond les vérités chrétiennes. »

qu'il puisse y avoir dans ces dons, le détachement de ces dons est encore plus excellent qu'eux (1)... Si on ne se sauvait que par de grandes actions, il y aurait peu de personnes qui pussent espérer de se sauver. Le salut est attaché à la volonté de Dieu que nous accomplissons. Les plus petites choses deviennent grandes, quand Dieu les demande de nous (2). »

La dévotion vraie et solide ne recherche pas des pénitences nouvelles ; elle accepte le poids de chaque jour avec un cœur content. Il y a quelque âpre volupté dans ces privations que l'on s'impose. Je ne parle pas de cette volupté de la souffrance, raffinement d'une sensibilité maladive, ignorée des âmes saines et fortes ; mais il y a celle de se sentir maître de sa machine. Il y a celle aussi de s'être mis par ces privations volontaires en état de ne plus craindre les autres. Cependant le chemin est glissant, et le directeur ne peut permettre qu'avec une extrême réserve cette conduite personnelle.

Le chrétien n'est pas un héros. L'orgueil est proche de ces plaisirs particuliers, quand le découragement ne vient pas arrêter ces efforts surhumains. La vie est un combat perpétuel : « Vous voudriez, dites-vous, des croix pour expier vos péchés et pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes ; avant que d'en chercher d'autres, portez bien celles-là... n'écoutez ni vos goûts, ni vos répugnances (3)... La plus rigoureuse de toutes les pénitences est de faire, en chaque jour et en chaque heure, la volonté de Dieu plutôt que la sienne, malgré ses répugnances, ses dégoûts, ses lassitudes (4). »

Quiconque arrive à connaître Dieu et à l'aimer, n'a rien à désirer, rien à regretter. Il a reçu le don suprême qui doit faire oublier tout le reste. Il l'enlève aux frivo-

1. Œ. C., VIII, p. 447. — 2. *Ibid.*, VIII, p. 600. — 3. *Ibid.*, p. 558. — 4. *Ibid.*, p. 477.

lités du monde. L'âme se détache même trop de la terre ; arrivée à un certain degré d'élévation vers Dieu, elle méprise facilement la vie, et c'est alors que Dieu l'y attache par l'idée du devoir. La vie est un office important, quoique bien souvent nous n'en voyions pas l'utilité. Simples gouttes d'eau, nous nous demandons en quoi l'océan a besoin de nous, l'océan pourrait nous répondre qu'il n'est composé que de gouttes d'eau. Il ne faut donc pas haïr la vie, tout en se détachant des choses de la terre.

*
* *

Fénelon ne nous rend pas la dévotion impraticable. La perfection n'est point le privilège de l'humanité : « La duchesse de Beauvilliers n'est pas parfaite, mais personne ne l'est (1). » Le dévot tend à la perfection, mais il vit avec sa nature faible et corrompue. Écoutons Fénelon lui-même, le médecin des âmes est malade lui-même : « Je suis dans une honteuse lassitude des croix. Il me semble qu'il ne me reste plus ni force, ni haleine, pour respirer dans la souffrance. La croix me fait horreur et ma lâcheté m'en fait aussi. Je suis, entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occasion de souffrance... je suis encore, à certaines heures, dans cette disposition d'amertume générale, et je sens bien que si elle était sans intervalle, je ne pourrais y résister longtemps... je suis à moi-même tout un grand diocèse, plus accablant que celui du dehors et que je ne saurais réformer, mais il faut se supporter sans se flatter, comme on doit le faire pour le prochain (2). » Comme Jésus, chaque chrétien a son jardin de Gethsémani ; comme le Fils de

1. Œ. C., VII, p. 227. — Cf. encore VIII, p. 537 : « Les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections : nous en avons aussi de grandes. »
2. Œ. C., VIII, p. 568.

Dieu, le fils de l'homme peut frémir devant les misères de l'homme : elles sont l'apanage de l'humanité. La douleur n'est pas un vain mot : « Ne craignez donc point, Madame, que vos infidélités passées vous rendent indigne de la miséricorde de Dieu. Rien n'est si digne de sa miséricorde qu'une grande misère. Il est venu du ciel en la terre pour les pécheurs et non pour les justes, il est venu chercher ce qui était perdu; et tout était perdu sans lui. Le médecin cherche les malades et non les sains (1). » Le christianisme est toujours, comme l'a dit Gerbet : « une grande aumône faite à une grande misère. »

Beaucoup de chrétiens s'imaginent que le dévot doit être parfait. Désespérant d'arriver à cet état, car ils se sentent faibles et languissants, ils ajournent toujours leur réforme morale ou s'abandonnent à leur nature. Fénelon ne s'étonne jamais des fautes, des imperfections, des chutes et des rechutes des hommes : « Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait ; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement l'imperfection d'autrui sans la flatter (2). » Le Christ, le Juste par excellence, a toujours pardonné, et le plus grand crime du traître Judas fut d'avoir désespéré de la bonté de Jésus : « A Dieu ne plaise, s'écrie Fénelon, que je veuille vous engager dans ces dévotions si timides et si gênées où l'on croit que Dieu ne pardonne rien... Je ne songe qu'à vous tourner vers le pur amour, qui est toujours libre, simple et gai, courageux, marchant avec largeur et animé par la confiance (3)... Rien que deux mots, Monsieur, pour vous conjurer de ne vous étonner point de vos faiblesses, ni même de vos ingratitudes envers Dieu après tant de grâces reçues (4). »

1. Œ. C., VIII, p. 000. — 2. *Ibid.*, p. 554. — 3. *Ibid.*, VII, p. 200. A Seignelay. — 4. *Ibid.*, p. 304. Au vidame d'Amiens.

La dévotion ne consiste pas « dans une scrupuleuse observation de petites formalités », elle consiste, pour chacun, dans les vertus propres de son état : « Un grand prince ne doit pas servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou un simple particulier (1). » Rien de plus aisé que de la cultiver : « Les affaires temporelles demandent des temps libres et réglés pour une application suivie et longue » ; la dévotion n'a pas besoin « de ces applications si fortes et si suivies : en un moment, on peut ramener la présence de Dieu, l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait ou ce que l'on souffre, et calmer, devant lui, toutes les agitations de son cœur (2). »

Fénelon recommande surtout de ne pas faire de démonstrations inutiles de ses croyances religieuses : Quand vous jeûnez, dit le Christ, ne soyez pas tristes, mais couvrez-vous de fleurs ; le pieux directeur ne fait que répéter les leçons évangéliques : « Ne faites rien d'éclatant, dit-il à Seignelay, mais aussi ne rougissez point de l'Évangile, cette mauvaise honte empêcherait que Dieu ne bénît votre retour... Le public conclura que vous revenez à la dévotion, mais, qu'importe? Laissez-le dire ; contentez-vous de ne rien montrer que ce qu'on ne saurait cacher. Dieu portera le fardeau pour vous, et son ange aura soin que vous ne heurtiez pas même du pied contre les pierres semées dans votre chemin (3)... Ne donnez jamais aucune démonstration inutile, mais aussi ne rougissez jamais de celui qui fera lui seul toute votre gloire (4)... Vivez, Monsieur, sans aucun changement extérieur, que ceux qui seront nécessaires, ou pour éviter le mal, ou pour vous précautionner contre votre faiblesse, ou pour ne pas rougir

1. Œ. C., VII, p. 235. Au duc de Bourgogne. — 2. *Ibid.*, VIII, p. 595. — 3. *Ibid.*, VII, p. 204. A Seignelay. — 4. *Ibid.*, p. 232. Au duc de Bourgogne.

de l'Évangile (1)... Je ne sais pourquoi on se met dans l'esprit qu'il faut quitter ses amis pour être à Dieu (2). »

La dévotion, en résumé, se contente des choses ordinaires de la vie ; elle sait causer, jouer et même danser ; elle s'accommode à toutes les situations, à toutes les forces de chacun. Fénelon donne la main à François de Sales ; la fin et le commencement du siècle se rejoignent. Dieu sait susciter ainsi des hommes qui, dans le désarroi des doctrines, montrent le devoir défiguré et par l'austère morale de Port-Royal et par les douces facilités des faux casuistes.

La dévotion a sa place sur la terre. Une république dont tous les membres s'appliqueraient à la vertu serait le vestibule du ciel. Plus de médisances, plus d'égoïsme, une vraie politesse dont le monde ne donne que les apparences.

CHAPITRE II

PRINCIPE DE LA DÉVOTION. L'AMOUR

Les religions antiques, et même la judaïque, eurent un culte tout extérieur. Athènes et Rome ne connurent que des rites, des cérémonies officielles, des pompes du Capitole. Qui songeait à la rénovation du cœur ? On citerait inutilement les Perse, les Cornutus, les Marc-Aurèle. Le stoïcisme fut une petite église fermée dont la doctrine était réservée à une élite intellectuelle. Le peuple ne s'aperçut pas de cette mâle philosophie qui, malgré ses défauts, enfanta des modèles de courage, à moins que ce ne fût des prodiges d'orgueil.

1. O. C., VIII, p. 470. — 2. *Ibid.*, VII, p. 210.

Le Christ transforma le monde : à l'égoïsme, il opposa la charité ; à l'orgueil, la fraternité ; à la haine, l'amour. Le sacrifice du cœur succéda à l'holocauste des boucs et des génisses ; un culte en esprit et en vérité remplaça les purifications légales. La religion de l'amour naissait. Les éclairs du Sinaï s'éclipsaient devant le rayonnement de Jésus, et le monde apparaissait transfiguré sur un nouveau Thabor.

L'histoire du christianisme, avec ses diverses renaissances religieuses, nous révèle que l'esprit humain est faible, mais que l'Église possède dans son sein des semences de vie et des germes d'immortalité. Oublieux des préceptes du Christ et de l'esprit qui les anime, les chrétiens revinrent plusieurs fois à cette religion extérieure et, tout fiers de ces pratiques matérielles, processions dans les rues de Paris, bons coups d'épée contre les protestants, serments de défendre la religion des ancètres, ils ne pensèrent plus à eux-mêmes, à leur cœur, à leur âme. La force du protestantisme fut à l'origine précisément cet oubli de l'esprit chrétien au XVIe siècle. Les âmes fortes virent avec terreur l'Église romaine abandonner ce qui fit la force des premiers siècles chrétiens : la foi dans la puissance de la grâce, la poursuite des vices, la culture de l'âme.

La réforme de l'Église arriva après les malheurs irréparables. Le concile de Trente ne pouvait ramener les esprits égarés ; il répondait aux désirs des croyants romains, des chrétiens qui ont mis leur foi dans l'immortalité de Pierre. C'était un moyen humain de la guérison du catholicisme en Occident.

Le XVIIe siècle fut profondément chrétien ; cependant, ils étaient nombreux ceux qui s'acquittaient des devoirs religieux comme on s'acquitte d'une fonction de l'État ; qui accompagnaient Louis XIV à la messe, parce que le maître y allait. Le service de Dieu avait ses heures

comme le plaisir. Ils étaient nombreux ceux qui vivaient comme s'ils ne croyaient pas. C'est à eux que s'adressaient les Bourdaloue et les Bossuet, quand ils tonnaient contre ces chrétiens qui se contentent de « l'écorce et des grimaces » !

D'un autre côté, ne voyez-vous pas que la crainte de Dieu est toute la religion du XVII[e] siècle? Toute la religion, aussi bien des jansénistes que des Jésuites et que des hommes qui tenaient le juste milieu? Qu'y a-t-il dans tout Bossuet? Le dogme et l'explication du dogme : comme sentiment religieux, rien autre chose que la crainte de Dieu et de ses « grandes et terribles leçons ». Ce sentiment est le seul que les jansénistes aient connu, et il est au fond, malgré tous les adoucissements de forme et de pratiques, dans l'enseignement des Jésuites. Cette religion d'écorce et de crainte, Fénelon ne pouvait la comprendre. Les hommes avaient défiguré son Christ, au doux regard, à la voix compatissante. On n'avait pas compris ce Dieu qui aima les hommes jusqu'à leur donner son Fils unique. On avait oublié que l'Évangile avait ramené sur la terre une religion intime, et toute intérieure.

Fénelon reprit la tradition des mystiques qui, mieux inspirés que les dogmatistes, avaient placé dans l'amour de Dieu le principe de toute religion ; et ils avaient bien agi, outre que c'était comprendre le vrai christianisme. Le pieux archevêque mit dans le cœur tous les préceptes de l'Évangile qui se résument en un mot : Aimer Dieu.

Le fondement de la vie chrétienne, ce ne sont pas seulement les sacrements et les pratiques extérieures, ce sont les affections et les préparations intérieures ; la nouvelle loi est toute de charité, toute d'amour et d'amour surnaturel. Tout entière avec ses préceptes, institutions et obligations, c'est dans l'amour qu'elle

consiste. Être chrétien, c'est travailler à transformer son âme et à la transformer par l'amour. Cette doctrine se retrouve dans toute la direction de Fénelon. La vraie religion pour le savant directeur, c'est l'amour divin renouvelant l'homme, c'est la charité devenue l'âme même de l'âme. Il ne définit pas la dévotion, il la montre seulement sous différents aspects; mais il n'est pas difficile de trouver le terme qui renferme tout le secret : c'est l'amour de Dieu.

Fénelon s'adresse au cœur d'où part la volonté, et non pas à la sensibilité. Il n'estime pas tant l'intelligence que le cœur. Tout homme, s'il ne peut pas comprendre, peut au moins aimer et vouloir, l'amour aidant la volonté. L'amour est supérieur à la crainte; la crainte paralyse l'élan de la volonté, l'amour aide à l'action. « On n'est point gêné en ne faisant que les choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine et fait qu'on est content de la souffrir. On ne voudrait pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli : on se fait même un plaisir de se sacrifier au bien-aimé (1). »

L'amour prend le premier rang et se loge dans la fine pointe de notre esprit; il doit changer l'âme et la délivrer des imperfections. Il arrache les affections du péché et prend la place de la nature, rendant ainsi tout aisé (2).

1. Œ. C., VIII, p. 405.

2. Nous avons un jour fort surpris un moraliste, en lui disant que la vertu était une habitude. Sans doute, nous ne pouvons ignorer les luttes perpétuelles de l'homme; il n'en reste pas moins vrai que la lutte nous donne la vertu qui, pratiquée longtemps, devient plus facile. En sens inverse, que de conversions rendues difficiles par les habitudes vicieuses! D'ailleurs, François de Sales parle quelque part d'une affection *naturalisée* dans l'âme (Œ.C., VI, p. 43), et Bossuet dit aussi que la vertu peut se tourner en nature par l'habitude.

Cet amour de Dieu, c'est la volonté constante de faire ce que l'on sait être agréable à Dieu. Et comme il est bien gardé ! Nous nous souvenons des distinctions subtiles de Fénelon parlant des facultés de l'âme, distinguant la volonté inférieure et supérieure de l'homme ; on se rappelle cette suprême pointe de la raison, qui est conduite par une simple vue de l'entendement et un simple sentiment de la volonté ; la dévotion doit être à cette cime de notre âme. L'âme pourra être accablée de stérilités, de sécheresses, le corps, de travaux et de jeûnes ; le fidèle n'a rien à craindre, s'il garde l'amour divin au milieu du cœur.

L'amour qui opère ces grandes révolutions n'est pas cet amour imparfait qui se confond avec l'espérance ; mais cet amour noble et désintéressé, l'amour de Dieu pour lui-même, l'amour pur. Quand on aime quelqu'un, non pour le bien qu'il nous fait, ni pour le bien qu'on en espère, mais pour lui-même, les forces grandissent et croìssent. Tout est possible à l'amour ; plus il est désintéressé, plus il est puissant. La forme dernière de la charité, c'est l'amour de complaisance, oubli total de soi, contemplation des amabilités infinies, adhésion ardente de toutes les puissances à la perfection du souverain bien. Il semble que la personnalité de celui qui aime va se perdre et se fondre dans l'essence adorable de l'éternelle bonté. Ici-bas, un tel amour ne peut être que l'élan fugitif, l'extase passagère de l'âme exilée ; mais quelle puissance et quelle force pour l'homme attiré vers ces divines clartés !

Les littérateurs, même catholiques, sourient toujours de cet amour pur. Qu'ils ouvrent un catéchisme élémentaire et qu'ils lisent la leçon de la contrition, ils verront qu'il y a deux sortes de contrition, la contrition parfaite et l'attrition. La contrition est

parfaite, quand on a le regret d'avoir offensé Dieu, parce qu'il est infiniment bon et infiniment aimable ; la contrition imparfaite ou attrition est causée par la crainte de l'enfer. Le catéchisme ajoute que la contrition parfaite justifie par elle-même le pécheur, même sans le sacrement de Pénitence (1), tandis que l'attrition n'efface pas le péché, lors même qu'elle serait accompagnée du désir de recevoir le sacrement de Pénitence. Qu'est-ce au fond que la contrition parfaite : c'est un acte d'amour pur, et l'acte de contrition de ce critique, qui ne peut comprendre cette chimère de Fénelon, n'est qu'un acte d'amour pur : « Mon Dieu, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment aimable (2). »

Fénelon se soucie autant que ses contemporains de l'extérieur du chrétien. Quand la piété est fortement enracinée et arrosée par l'amour, tout marche à merveille. La religion pénètre toute la vie ; on est chrétien toujours et partout, à l'église comme à la maison, dans son oratoire comme à la promenade. « Ne nous contentons pas de faire oraison le matin et le soir ; mais vivons dans toute la journée ; et comme on digère ses repas pendant tout le jour, digérons pendant toute la journée, dans le détail de nos occupations, le pain de vérité et d'amour que nous avons mangé à l'oraison. Que cette oraison ou vie d'amour, qui est la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraison, comme du centre, sur tout ce que nous avons à faire (3). »

1. Cependant le pécheur qui a cet amour de Dieu, poussé à la perfection, doit être animé du désir d'accomplir sa volonté et, par conséquent, de se confesser quand il le pourra.

2. Un jour de voyage en Suisse, je montais à Mürren ; le funiculaire très chargé allait à pic ; une dame toute tremblante me demanda de lui dire la formule la plus élémentaire de la contrition parfaite. — Dites à Dieu, Madame, « je vous aime de tout mon cœur ». C'était un acte d'amour pur.

3. Œ. C., VIII, p. 541.

L'amour nourrit la piété; or la piété est le tout de l'homme; elle nourrit même la foi. L'adhésion de l'esprit, la soumission de la conduite sont la matière de la foi; la piété en est l'âme. « Et que fait donc cette piété qui grandit et s'épanouit peu à peu dans toute la vie? Est-ce qu'elle ne transforme pas la vie spirituelle en un effort continu de l'âme, marchant de conquête en conquête, et gagnant ainsi, par les étapes successives d'une sorte d'ascension mystique, une révélation de plus en plus abondante du divin (1)? »

Fénelon résuma un jour ses pensées sur cette question de l'amour de Dieu. Il écrivit au duc de Bourgogne une longue lettre, que nous avons le regret d'abréger. « ...Les hommes ne connaissent pas l'amour de Dieu : faute de le connaître, ils en ont peur et s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfants dans le sein du plus tendre de tous les pères. Ils ne connaissent qu'un maître tout-puissant et rigoureux. Ils sont toujours contraints avec lui, toujours gênés dans tout ce qu'ils font. Ils font à regret le bien pour éviter le châtiment : ils feraient le mal s'ils osaient le faire, et s'ils pouvaient espérer l'impunité. L'amour de Dieu leur paraît une dette onéreuse : ils cherchent à l'éluder par des formalités, et par un culte extérieur qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif... O mon Dieu, si les hommes savaient ce que c'est de vous aimer, ils ne voudraient plus d'autre vie et d'autre joie que votre amour... Cet amour de Dieu ne demande point de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation : il ne demande d'ordinaire, ni les actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement

1. Strowski, op. c., p. 280.

aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition ; il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage convenable de toutes ces choses; il veut seulement qu'on n'en fasse pas son Dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant son ordre et pour tendre vers lui...

« Le précepte de l'amour, loin d'être une surcharge au-dessus de tous les autres préceptes, est, au contraire, ce qui rend tous les autres préceptes doux et légers. Ce qu'on fait par crainte et sans amour, est toujours ennuyeux, dur, pénible, accablant. Ce qu'on fait par amour, par persuasion, par volonté pleinement libre, quelque rude qu'il soit aux sens, devient toujours doux. L'envie de plaire à Dieu qu'on aime fait que, si on souffre, on aime à souffrir : la souffrance qu'on aime n'est plus une souffrance... Cet amour règle et anime tous les autres amours que nous devons aux créatures. Nous n'aimons jamais tant notre prochain, que quand nous l'aimons pour Dieu et de son amour. Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, nous ne les aimons que pour nous-mêmes. C'est toujours, ou notre intérêt grossier, ou notre intérêt subtil et déguisé, que nous cherchons en eux... Aimer autrui pour soi, c'est l'aimer bien imparfaitement ; c'est plutôt amour-propre que vraie amitié...

« Une âme, qui serait bien à Dieu, ne serait plus desséchée et resserrée par les délicatesses et les inégalités de l'amour-propre : n'aimant que pour Dieu, elle aimerait comme Dieu, d'un amour admirable ; car *Dieu est amour*, comme dit saint Jean (1) : ses entrailles seraient une source inépuisable d'eau vive, suivant la promesse (2). L'amour porterait tout, souffrirait tout, espérerait tout pour notre prochain : l'amour surmonte-

1. I Joann., IV, 8.
2. Joann., VII, 38.

rait toutes les peines ; du fond du cœur, il se répandrait jusque sur les sens ; il s'attendrirait sur les maux d'autrui, ne comptant pour rien les siens ; il consolerait, il attendrait, il se proportionnerait, il se rapetisserait avec les petits, il s'élèverait pour les grands ; il pleurerait avec ceux qui pleurent, il se réjouirait par condescendance avec ceux qui se réjouissent : il serait tout à tous, non par une apparence forcée et par une sèche démonstration, mais par l'abondance du cœur, en qui l'amour de Dieu serait une source vive pour tous les sentiments les plus tendres, les plus forts et les plus proportionnés. Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré, qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur que l'amour divin possède et anime (1). »

CHAPITRE III

CARACTÈRES DE LA PIÉTÉ DE FÉNELON

Fénelon fit plus que disserter sur l'amour de Dieu, il le mit dans le cœur des fidèles. Il ranima la plus belle fleur du christianisme, la piété, qui n'est que l'amour de Dieu, l'inclination du cœur qui nous porte à aimer Dieu comme notre père, l'hommage filial de la créature envers son Créateur.

On ne saurait accuser Fénelon de chimérique en religion. La piété est la vie de l'Église militante : c'est l'aliment de la vie spirituelle. Les païens eux-mêmes ont loué la piété comme le sentiment le plus élevé, le

1. Œ. C., VII, p. 232 et suiv.

plus pur du cœur de l'homme. Ils l'ont regardée comme l'unique fondement de la bonne foi et de la justice dans l'humanité. La piété a de tels charmes que l'irréligion elle-même ne peut lui refuser toujours l'honneur qui lui appartient. Le monde déclame contre la superstition et l'hypocrisie, mais il rend de secrets hommages à la piété ; il la vénère et quelquefois il l'admire.

On peut dire de la piété cette belle parole de Cicéron : *Omnes omnium caritates una amplexa est.* Tous les sentiments les plus fermes et les plus tendres, les plus nobles et quelquefois les plus sublimes, la foi vive, l'amour généreux, la confiance filiale, la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, l'adoration, la prière, le bonheur de chanter ses louanges, le zèle pour étudier sa loi, pour écouter sa parole, pour visiter ses temples, pour orner ses autels et célébrer ses fêtes, la piété est tout cela ; en retour, dans le doux et intime commerce qu'elle entretient avec Dieu, elle reçoit, selon l'expression des saintes Écritures, *la rosée du soir et la rosée* du matin, le souffle d'en haut et le rayon du soleil qui fait croître et fleurir dans le cœur les plus aimables et les plus énergiques vertus : la patience et la force morale, l'énergie pour le bien, le courage invincible contre le mal, la résignation et le calme dans l'adversité, l'héroïsme de l'âme dans les dures épreuves de la vie. Pour emprunter un langage poétique, la vraie piété est une douce mélodie qui résonne continuellement dans le sanctuaire intime et fait de l'âme pieuse une harmonie vivante, dont les sons, intraduisibles dans les langues humaines, forment une partie du concert invisible que l'Évangile appelle *l'adoration en esprit et en vérité.* Quand une fois, dit saint Augustin, on a entendu cette musique supérieure, ces sons si doux et auxquels rien ne peut se comparer, *superioris cujusdam soni nimium*

delectabilis et incomparabilis et ineffabilis, on se fatigue du tumulte du monde.

Tout homme est capable d'aimer et peut, par conséquent, acquérir la piété. Il y a divers degrés dans cette religion du cœur, comme il y a plusieurs sortes de chrétiens. « Vous connaissez, dit Fénelon, son esprit vif et ses longues habitudes ; il faut lui passer bien des choses que je ne vous passerais pas. Dieu sait mieux que nous ce qu'il a mis dans chaque homme et ce qu'il doit exiger de lui (1). »

Si la perfection commune suffit au salut, beaucoup d'âmes délicates ne s'en contentent pas. Il est coutume de féliciter un soldat qui s'est bien battu, un médecin qui soigne les pestiférés, un prêtre qui arrête un combat meurtrier ; tous n'ont fait que leur devoir et ils s'étonnent de se voir tant flattés. Ce qui doit étonner, c'est de faire plus que le devoir ; rien n'exige cet héroïsme, mais les forts, les grands, les saints, contemplent avec amour les régions élevées ; comme l'aigle regarde le soleil sans être aveuglé, le héros ne rêve que le sublime sans être effrayé. Le Christ connaissait bien les désirs inégaux des hommes, quand il expliquait sa divine doctrine. Pour tous, il établissait des préceptes, condition essentielle du salut ; à quelques-uns, il disait ses conseils, but suprême de l'activité de l'âme, repos complet des grands cœurs. Il y a des âmes délicates qui recherchent une nourriture plus sublime. Tous les hommes vivent, les uns de mets grossiers, les autres de substances plus fines. Les âmes ont, comme les corps, besoin d'une nourriture proportionnée à leurs nécessités. Sénèque, qui reconnaissait l'égalité de tous les hommes devant la science et la vertu (2), n'écrivait

1. Œ. C., VIII, p. 570.

2. « Que sont ces noms d'esclaves, d'affranchis, de chevaliers ? Des mots imaginés par l'ambition ou l'injustice. Il n'est pas de coin de terre d'où l'on ne puisse s'élancer vers le ciel. » *Epist.* 31, 11.

pas ses traités pour les esclaves ou pour les pauvres. A chacun ses devoirs, à chacun ses préceptes, à chacun ses conseils.

Je m'étonne de voir M. Faguet, qui a dit les plus belles choses de Fénelon (1), parler de religion aristocratique, dans la dernière page de l'étude qu'il a faite sur l'archevêque de Cambrai. « Une dévotion subtile et sublime, ne convenant qu'à une élite infiniment restreinte, à une aristocratie des âmes (2). » Nous verrons plus loin que Seignelay, le vidame d'Amiens, Ramsay n'étaient pas des saints, quand ils se mirent sous la direction du pieux archevêque. Nous verrons comment Fénelon mesurait ses conseils aux forces de chacun. Il a dirigé toutes sortes d'âmes, à toutes il a dit ce qui convenait. Les âmes mortes, il les a réveillées ; celles qui revenaient à la vie, il les a aidées ; les âmes tièdes, il les a secouées ; les âmes malades, il les a guéries ou tout au moins soulagées ; les âmes fortes, il les a conservées ; les âmes héroïques, il les a gardées. Aux âmes délicates, il a donné un pain léger ; aux âmes mystiques, il a parlé un langage divin.

Voilà le vrai Fénelon, il s'est fait tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ.

*
* *

Fénelon qui connaît si bien la merveilleuse constitution de l'âme, s'écarte de tout excès dans la culture de la piété. Les ressorts de l'âme, comme la corde de l'arc, peuvent se briser à force de les tendre. « Ne vous fatiguez point ni d'étude, ni de solitude sauvage, ni même d'exercices de piété. Prenez tout avec modération ; variez et diversifiez vos occupations ; ne

1. *Dix-septième siècle. Etudes littéraires*, p. 333. — 2. *Ibid.*, p. 381.

vous passionnez sur aucune. Arrêtez-vous dès que vous sentez un certain empressement qui vient de la passion (1)... Mais d'abord il ne faut pas vous gêner et vous lasser de prières. Pendant la messe, vous pourrez lire l'Épître et l'Évangile, pour vous unir au prêtre dans le grand sacrifice de Jésus-Christ; quelque pensée tirée de l'Évangile ou de l'Épître, qui aura rapport au sacrifice, pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu (2). » La métaphysique des stoïciens enseignait déjà qu'Apollon ne tend pas toujours son arc; Fénelon conseille de se reposer même dans la piété. A l'âme, comme à la nature, il faut une détente périodique qui est la loi même de la vie et la condition de l'effort.

Fénelon permet et ordonne même les plaisirs innocents, les distractions, les jeux mêmes. « La crainte excessive de goûter du plaisir dans les choses innocentes et nécessaires, écrit-il à la comtesse de Gramont, vous fait plus de mal pour votre avancement spirituel, que ce plaisir ne pourrait vous en faire. Il est vrai qu'il ne faut jamais se flatter soi-même, surtout quand on est obligé de se punir : mais une contention perpétuelle pour repousser jusqu'au moindre sentiment involontaire de plaisir dans une vie réglée, vous cause un trouble très nuisible (3). »

S'il fallait faire le portrait du dévot, d'après Fénelon, on pourrait parler ainsi. Le dévot ne vit pas à l'écart des autres hommes; il a sa place dans ce monde par ordre de Dieu et doit la tenir. « Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va, à la Cour, chez le roi, à l'armée, chez les généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse qui fait qu'on défère à tout le monde avec dignité. Nul air de

1. Œ. C., VIII, p. 517. — 2. *Ibid.*, p. 473. — 3. *Ibid.*, p. 500.

gloire, nulle affectation, nul empressement : savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit ; au mérite, l'estime ; à la capacité accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement ; aux dignités, la civilité et la cérémonie (1)... Je ne voudrais point que vous retranchassiez rien sur vos devoirs à l'égard du public ; il m'a paru même que vous ne donniez pas assez de temps aux visites de bienséances et aux soins de la société selon votre état (2). »

Le dévot n'est pas un censeur de la vie des autres ; en apparence même, sa conduite ne paraît pas différer beaucoup de celle de ses compagnons. Sénèque disait : « Ayons une façon de vivre meilleure que la foule, mais qui ne la choque point. Il ne faut point effrayer ceux que nous voulons gagner (3). » Fénelon dit de même : « On vit à peu près comme les autres sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs (4)... Il faut édifier tous ceux qui vous voient, sans leur parler jamais de dévotion. » Il faut montrer son courage à l'occasion et ne pas fuir devant un sourire moqueur ou un sarcasme sanglant. « On doit cacher aux yeux du monde tout ce qu'il n'est point nécessaire de lui montrer ; mais il faut qu'il sache que vous voulez être chrétien, que vous renoncez au vice, et que vous fuyez l'impiété... Ne demeurez point neutre. Quand un homme se déclare hautement pour la religion, d'abord on murmure, mais bientôt on se tait, on s'accoutume à le laisser faire (5). » Le dévot de Fénelon doit être savant, instruit pour faire honorer la religion. « Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre,

1. Œ. C., VIII, p. 473. — 2. *Ibid.*, VII, p. 369. Lettre au vidame d'Amiens, 4 janvier 1712. — 3. *Epist.* 5. — 4. Instructions et avis, II. Œ. C., VI, p. 74. — 5. Œ. C., VIII, p. 509.

personne n'osera vous attaquer sur la dévotion (1)... Vous devez faire honneur à la piété, écrit-il au duc de Bourgogne, et la rendre respectable dans votre personne. Il faut la pratiquer d'une manière simple, douce, noble, forte et convenable à votre rang. Il faut aller tout droit aux devoirs essentiels de votre état, par le principe de l'amour de Dieu, et ne rendre jamais la vertu incommode par des hésitations scrupuleuses sur les petites choses. L'amour de Dieu vous élargira le cœur, et vous fera décider sur-le-champ dans les occasions pressantes. Un prince ne peut point, à la Cour ou à l'armée, régler les hommes comme des religieux ; il faut en prendre ce qu'on peut, et se proportionner à leur portée (2). »

Le dévot est plein de douceur, de politesse et d'aménité. « Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur uni à Dieu par la piété. » Le monde donne toujours un air sombre et désagréable au chrétien, comme si, à mesure qu'une âme se purifie en se rapprochant de Dieu, elle laissait derrière elle, avec les imperfections dont elle se dépouille, ce qu'elle pouvait avoir d'attrayant et de sympathique, du moins, ce qui formait entre elle et nous un commerce agréable. Les Juifs avaient peur des messagers célestes, s'imaginant que leur apparition était un pronostic fatal. Il suffit qu'un homme soit religieux pour se voir déprécié dans certains cercles, où l'on fuit sa compagnie comme ennuyeuse et fatigante. On s'imagine que, pour être pieux, il faut qu'une âme soit tout absorbée en Dieu ; au contraire, Dieu nous fait un devoir de donner à notre prochain des témoignages de notre charité et de notre affection. « Outre qu'il ne faut jamais paraître se préférer à personne, il faut encore certaines manières simples, naturelles, ingénues, un visage ou-

1. Œ. C., VIII, p. 473. — 2. *Ibid.*, VII, p. 270.

vert, quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant, touché du mérite, de l'industrie pour obliger, du regret quand on ne le peut pas, de la délicatesse pour prévenir des gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligeant sans le faire valoir... Rien n'est si noble, si délicat, si grand, si héroïque, que le cœur d'un vrai chrétien ; mais, en lui, rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de modeste et d'effectif en tout (1)... La piété n'a rien de faible ni de triste, ni de gêné ; elle élargit le cœur, elle est simple et aimable, elle se fait tout à tous pour les gagner tous (2). »

Qui donc a peint la vertu avec un air sombre et concentré ? Le dévot de Fénelon n'est pas ainsi fait. « Vous devez voir les gens de votre condition ; mais il faut être gai, libre, affable ; rien de timide, ni de sauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide et trop composé ; donnez-vous à Dieu quand vous allez voir les gens ; mais, pendant la conversation, ne soyez pas distrait et rêveur pour courir après la présence de Dieu qui vous échappe. Alors faites ce qu'il veut que vous fassiez, qui est d'être honnête et complaisant... Ne prenez point la piété par un certain sérieux, triste, austère et contraignant. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la vraie liberté* (3)... Soyez bon ami, obligeant, officieux, ouvert ; cela vous fera aimer, et apaisera la persécution. Qu'on voie que ce n'est point par grimace ni par noirceur, mais par vraie religion et avec courage, que vous renoncez aux débauches des jeunes gens (4). »

« Soyez gai, dit-il ailleurs, comme un homme qui a

1. Œ. C., VIII, p. 473. — 2. *Ibid.*, VII, p. 234. Lettre au duc de Bourgogne. — 3. II Cor., III, 17. — 4. Œ. C., VIII, p. 523.

trouvé le vrai trésor et qui n'a plus besoin de rien (1). »

Le vrai dévot, accueillant tout le monde, quelle que soit sa condition, avec un sourire bienveillant, ne s'irrite jamais, quand on l'interrompt dans ses exercices de piété ou que l'on met obstacle à ses projets de dévotion. Le jeune Louis de Gonzague allait assister à une instruction de piété qu'il avait vivement désiré d'entendre, quand il fut appelé par un visiteur qu'on lui dépeignait comme importun et qu'on lui conseillait d'éviter. « Non, dit-il, au sermon j'irais apprendre à me vaincre, ici je puis tout de suite mettre en pratique cet empire sur moi-même. » C'est ainsi que Fénelon écrivait à la comtesse de Gramont : « Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout, et qui n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité, qu'à nous instruire et à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoie sert à rompre notre volonté, à renverser nos projets, à nous faire désirer avec plus d'ardeur le silence et le recueillement, à nous détacher de nos arrangements, de notre repos, de nos commodités et de notre goût, à humilier notre esprit pour l'accommoder à celui d'autrui (2). » En un mot, le dévot a toutes les qualités extérieures des hommes du monde, sans avoir leurs défauts et leurs vices. Fénelon ne réconcilie pas le monde et la piété, l'alliance n'est pas plus possible que celle de l'Église et du siècle ; il rend la vertu possible au milieu du monde et la fait aimer.

*
* *

Il est évident que, pour produire ces heureux effets, la piété doit revêtir certaines conditions indispensables. Elle doit être vraie et simple. La piété est vraie, sin-

1. Œ. C., VIII, p. 512. — 2. *Ibid.*, p. 500.

cère, quand elle part d'un sentiment intérieur, qu'elle réside dans l'âme et ne consiste pas seulement dans les formules extérieures. Les pratiques de piété sont bonnes et même excellentes, et quand c'est le cœur qui les inspire, elles sont très utiles à l'âme qui les exerce avec un esprit de sagesse et de modération, mais ne sont pas la piété elle-même ou toute la piété. La piété est un mouvement de l'âme qui nous porte énergiquement vers Dieu, sans aucune apparence forcée, sans vaine et sèche démonstration ; mais, comme le disait Fénelon à son royal élève, qui nous porte à Dieu par l'abondance d'un cœur en qui l'amour de Dieu devient une source vive pour tous les sentiments les plus doux, les plus forts et les plus proportionnés. Si la piété est vraie, elle se traduira à l'extérieur par la fidélité au devoir et à l'accomplissement des œuvres de charité.

« Point de singularités affectées ; point de bizarrerie mais une piété simple, toute tournée vers vos devoirs et toute nourrie du courage, de la confiance et de la paix que donne la bonne conscience et l'union sincère avec Dieu... La vraie piété, la sincère vertu est simple, uniforme, sans empressement, sans mystère, elle ne se hausse ni ne se baisse, elle n'est jalouse ni de réputation ni de succès. Elle fait le moins mal qu'elle peut ; elle se laisse juger et se tait ; elle se contente de peu ; elle n'a ni cabale, ni dessein, ni prétention. Prenez-la, laissez-la : elle est toujours la même. »

Ne croyez pas que cette aimable vertu soit la piété futile des chrétiens dégénérés qui, par une transaction coupable, accommodent la religion à leurs passions, la rendent mondaine pour la rendre facile et semblent vouloir réaliser l'alliance impossible de la lumière avec les ténèbres.

Fénelon a résumé toutes ses pensées sur ce point dans un admirable *Entretien sur les caractères de la véritable et solide piété* (1). Nous ne pouvons pas tout dire, puissions-nous donner le désir de connaître davantage les enseignements précieux de ce grand directeur. « Gardons-nous bien, dit-il, de juger de notre vertu par les apparences. Les balances trompeuses du monde, que l'Écriture appelle abominables, sont bien différentes de celles dont la justice de Dieu se sert pour peser toutes nos actions. Souvent Dieu, qui pénètre les plus secrets replis des cœurs, y voit et y condamne certaines passions déguisées, pendant que les dehors paraissent vertueux et exemplaires aux yeux du monde. »

L'essentiel de la piété se trouve-t-il dans nos sentiments et dans nos actions ? « Piété utile à tous ; piété simple et désintéressée ; piété constante ; piété qui fait le bien et qui le cache ; piété qui ne cherche point à plaire aux hommes, ou du moins qui ne veut leur plaire que pour plaire à Dieu (2) ; piété enfin qui va jusqu'à s'oublier soi-même pour n'être appliquée qu'à la correction de ses défauts et à l'accomplissement de ses devoirs (3). » Si la piété n'est pas faite de cette sorte, elle n'est pas solide, elle n'est pas véritable. Et Fénelon fait cet examen par rapport à Dieu, par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain.

Il faut aimer à souffrir pour Dieu, être disposés à mourir pour nous unir à lui, être bien aises de nous occuper de lui. Sans ces dispositions, toute la piété, quelque fervente qu'elle paraisse au dehors, ne saurait avoir de solidité.

1. Œ. C., V, p. 673.
2. Galat., I, 10.
3. « Je tâche de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux, mais ce qui l'est à plusieurs pour être sauvés. » I Cor., x, 33.

« Jusqu'à quand nous fera-t-on ce reproche honteux, qui n'est peut-être que trop juste contre nous, et qui fait croire à tant de gens que la dévotion n'est qu'un langage : ce reproche si ordinaire qu'on nous fait, en disant que les gens, qui font profession de piété, sont les plus délicats et les plus sensibles ; que leur piété dégénère peu à peu en mollesse ; qu'ils veulent servir Dieu avec toutes sortes de commodités ; soupirer après l'autre vie, en jouissant de toutes les douceurs de celle-ci, et déclamer toujours avec zèle contre l'amour-propre, prenant néanmoins toutes sortes de précautions pour ne le mortifier jamais en eux ! »

La prière est la mesure de l'amour ; c'est elle qui entretient en nous la vie céleste, c'est le principal exercice de la piété. « Au nom de Dieu, disait Fénelon au duc de Bourgogne, que la prière nourrisse votre cœur, comme les repas nourrissent votre corps. Que la prière, en certains temps réglés, soit une source de présence de Dieu dans la journée. Cette vue courte et amoureuse de Dieu ranime tout l'homme, calme ses passions, porte avec soi la lumière et le conseil, subjugue peu à peu l'humeur, fait qu'on possède son âme, ou plutôt qu'on la laisse posséder à Dieu. »

Fénelon revient ici sur l'importance de la prière. « Prions donc, mais prions toujours en vue de nos devoirs. Ne faisons point des oraisons élevées, abstraites, et qui ne se rapportent point à la pratique des vertus. Prions, non pour être plus éclairés et plus spirituels en paroles, mais pour devenir plus humbles, plus dociles, plus patients, plus charitables, plus modestes, plus purs, plus désintéressés dans le détail de notre conduite... Y a-t-il rien de plus scandaleux que de voir une personne qui prie toujours sans se corriger, et qui, au sortir de ses oraisons, n'est ni moins

légère, ni moins vaine, ni moins inquiète, ni moins chagrine, ni moins intéressée qu'auparavant ? »

Notre zèle n'est-il point une imprudence autorisée du prétexte de la religion ? Notre prudence n'est-elle point une politique charnelle? notre dévotion un effet de l'humeur, notre charité un amusement ?

Que toute racine d'amertume, dit saint Paul, soit détruite en nous : « Il y a un zèle amer qu'il faut corriger ; il va à vouloir corriger le monde entier et à réformer indiscrètement toutes choses ; à l'entendre, on croirait que tout est soumis à ses lois et à sa censure... L'origine de ce prétendu zèle est honteuse ; les défauts de notre prochain choquent les nôtres ; notre vanité ne peut souffrir celle d'autrui ; c'est par fierté que nous trouvons celle de notre prochain ridicule et insupportable... Si nous étions sans défauts, nous sentirions bien moins vivement ceux des personnes avec qui nous sommes obligés de vivre. »

Les chrétiens, les gens qui font même profession de piété, craignent souvent les jugements du monde ; ils veulent avoir son approbation et règlent leurs procédés sur certains préjugés bizarres, suivant lesquels le monde loue ou condamne tout ce qui lui plaît. « Que notre prudence soit réglée par l'esprit de Dieu ; que ce ne soit point une prudence présomptueuse, une prudence accommodée à la dissimulation du siècle. »

Que les chrétiens amis de la piété ne s'appliquent pas à faire plier la règle de l'Évangile pour la conformer à leurs inclinations et à leurs intérêts. « On voit partout des gens qui défigurent la religion en voulant la régler suivant leurs fantaisies et leurs caprices. L'un est fervent à la prière, mais il est dur et insensible aux misères et aux faiblesses de son prochain ; l'autre ne parle que d'amour de Dieu et de sacrifice, pendant qu'il ne saurait souffrir le moindre contre-temps, ni la moindre contra-

diction... Mettez chaque vertu dans le rang qui lui est destiné : pratiquez, selon la mesure de votre grâce, les vertus les plus difficiles, mais ne prétendez pas les pratiquer aux dépens d'autrui. La charité et la justice sont les premières de toutes les vertus humaines : pourquoi vous attacher aux autres au préjudice de celles-là ? Soyez austère, mais soyez humble ; soyez plein de zèle pour la réformation des abus, mais soyez doux, charitable, compatissant. Faites pour la gloire de Dieu tout ce que son amour pour lui vous inspirera, mais commencez par les devoirs de l'état où il vous a mis ; sans cela vos vertus ne seront que des fantaisies, et, en voulant glorifier Dieu, vous scandaliserez tout le monde. » Jamais le bon sens n'avait parlé un si juste langage. Et « qu'est-ce qui décrie la piété parmi les gens du monde ? C'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues et abandonnent l'essentiel. ... La dévotion est pour eux un prétexte de vie douce, oisive, obscure... Ils ne veulent être dévots que pour se consoler, et que pour trouver dans la dévotion un adoucissement aux peines et aux tribulations de la vie. Non, non, dit saint Jérôme, nous ne consentirons jamais que le monde ait, de la piété, une idée si basse et si indigne d'elle. De quelque manière que certaines gens veuillent la pratiquer, nous soutiendrons toujours à leur honte qu'elle n'est ni molle ni paresseuse. Le Fils de Dieu l'a dit, que le royaume qu'il nous promet ne peut être obtenu que par la violence. »

A l'égard du prochain, la piété doit nous apprendre à nous abaisser, à agir et à souffrir. « Il faut étouffer dans le fond de son cœur les jalousies naissantes, les petites recherches de son propre honneur, les vains désirs de plaire, de réussir, d'être loué ; les craintes de voir les autres préférés à soi ; l'envie de décider et d'agir par soi-même ; la passion naturelle de dominer

et de faire prévaloir ses sentiments sur ceux d'autrui. »

La vie est courte; il la faut bien employer. Les bonnes œuvres accompagnent seules le juste au delà de cette vie. « Faisons donc le bien selon les règles de l'état où Dieu nous a mis, avec discernement, avec courage, avec persévérance. » Il faut souffrir. « Quiconque veut servir Dieu doit s'attacher à souffrir la persécution, comme dit saint Paul... Faites provision de courage et de patience, vous souffrirez des tribulations et des traverses qui vous ébranleront, si vous n'avez une foi et une charité bien affermies. »

Voilà la vraie et solide piété ; sa physionomie paraîtra sévère, mais souvenons-nous de joindre et d'unir ensemble les qualités aimables de la vertu aux qualités solides ; elles sont comme ces fleurs qu'on voit au printemps décorer le tronc d'un arbre vigoureux : fleurs brillantes et parfumées comme celles de nos parterres, moins éphémères qu'elles, puisqu'elles ne laissent tomber leurs feuilles que pour se transformer en fruits.

CHAPITRE IV

PÉDAGOGIE DE LA DÉVOTION

La dévotion s'acquiert peu à peu, lentement, par un effort continuel. L'action de Dieu ne prévient pas les opérations de l'âme, elle se règle aux mouvements du cœur ; « plus on désespère de soi pour n'espérer qu'en Dieu, sur la correction de ses défauts, plus l'œuvre de la correction est avancée. Mais aussi *il ne faut pas que l'on compte sur Dieu sans travailler fortement de notre part* (1). »

1. Œ. C., VIII, p. 500.

Nous ne pouvons parler ici que de ce qui se passe ordinairement, les choses extranaturelles ne sont pas de notre sujet.

Il y a des moyens pour acquérir la piété, une méthode dictée par la connaissance de l'âme. Nous la retrouvons à chaque pas dans les lettres de Fénelon. Il ne nous dit pas seulement la douceur et la paix de l'âme dévote, il nous enseigne le chemin qui conduit à ces joies ineffables.

L'examen de conscience, l'oraison et la pratique de la vie sont toutes les parties de cette pédagogie.

L'antiquité n'avait pas ignoré les moyens de perfection. Le stoïcisme (1) enseignait la pratique de l'examen de conscience, l'école d'Alexandrie (2) avait une théorie complète de la méditation. Tant il est vrai que la conscience humaine ne varie pas.

La connaissance de soi est le commencement de la perfection. La célèbre maxime de Thalès : *Connais-toi toi-même* (3), qu'un autre philosophe formulait ainsi : *Habite avec toi-même* (4), a été répétée, non seulement par les sages païens, mais encore par les docteurs chrétiens, comme une règle admirable de sagesse. Que d'obstacles pour arriver à cette connaissance ! Nous nous flattons sans cesse ; nous sommes tous sujets à ce charme singulier qui nous dérobe à nos propres regards. Nous n'avons pas de peine à le constater chez les autres, quelque aveugles que nous soyons pour nous ; souvent ce spectacle amuse notre légèreté, au lieu qu'il devrait nous inspirer le sérieux de la réflexion. Nos défauts nous font illusion jusqu'à nous paraître des

1. Martha, *Les moralistes sous l'Empire romain. L'examen de conscience d'un empereur romain*, p. 171.
2. Vacherot, *Histoire de la philosophie d'Alexandrie*.
3. Diog. Lert. *in Thal.* : Γνῶθι σεαυτόν.
4. Paul Manut, *Apophteg.* : *Tecum habita*.

qualités. Tel prodigue croit qu'il fait son devoir ; son voisin l'avare prend son amour de l'or pour de l'ordre et de la pondération. Ajoutez que dans cette variété infinie de désirs nobles et déréglés, de passions légitimes et funestes, nous laissons naître et se développer mille imperfections que nous remarquerons plus tard quand la racine se sera fortifiée par une longue habitude. Pour prévenir ces dangers, aussi bien que pour reconnaître ses défauts, l'esprit doit s'habituer à connaître ce qui se passe en lui-même.

Fénelon, tout en parlant souvent de l'étude de l'âme, ne fait pas de l'examen de conscience toute sa méthode de perfection. Ce fut l'erreur de la philosophie ancienne de croire que l'examen de conscience suffisait à tout. Il y a, entre la connaissance de soi et la vertu, la différence qui existe entre connaître et vouloir, savoir et croire. M. Martha, dans le chapitre qu'il consacre à Marc-Aurèle (1), nous donne l'exemple du bon Horace, « moins léger qu'on ne pense », qui faisait à sa manière son examen de conscience, lorsque, dans son lit ou dans ses promenades solitaires, il songeait à se rendre meilleur et se grondait doucement, en homme du monde qui voudrait être honnête et en épicurien qui voudrait être sage. Nous ne voyons nulle part que ces réflexions morales aient changé la vie du bonhomme.

Fénelon ne se laisse pas prendre à cette philosophie superficielle ; il faut *vouloir,* dit-il, changer de vie. Il sait que la force manque plus aux âmes que la lumière. C'est pourquoi il ne fait pas de ce moyen le tout de son système ; nous verrons bientôt que, dans son oraison, il arrête l'esprit dans ses considérations, quand le cœur, par la volonté, est excité au bien. La connaissance de soi

1. Op. c., p. 173.

n'est qu'un moyen et non une fin. La doctrine antique est contredite par l'expérience, et rien ne résiste à cette démonstration. Qui nous aidera à remporter la victoire contre nos ennemis terribles et puissants? les moyens humains semblent sans force; les plus fiers moralistes n'ont rien trouvé pour nous apprendre à triompher des passions. Prenez de bonnes habitudes; mais dites-nous comment on résiste aux mauvaises. Pensez à l'honneur, au devoir, à l'avenir, comme si les torrents impétueux ne renversaient pas les digues les plus solides, comme si la tempête n'avait pas en quelques heures dispersé sur les flots l'invincible Armada.

L'âme peut consulter ces docteurs, un jour de peine; elle se retire attristée, comme elle était venue. Que faire? Espérer ou désespérer! Regardez ces âmes vertueuses; dites-leur votre peine et attendez leurs conseils.

« La sagesse, dit Bossuet, consiste à connaître Dieu et à se connaître soi-même. La connaissance de nous-mêmes nous doit élever à la connaissance de Dieu (1). » L'homme doit se connaître, non pour s'admirer, mais pour appeler et entendre Dieu au plus profond de son âme : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous (2) », a dit le Christ. Dieu présent et aimé, voilà le dernier mot de la perfection.

Sans faire ici intervenir la grâce qui ne manque jamais, philosophiquement la chose est explicable. Les idées ont en elles-mêmes une énergie qui multiplie l'énergie de la volonté; plus elles sont présentes à la pensée, plus elles sont actives. Il s'agit de trouver des idées, capables de fortifier la volonté dans ses désirs et d'enseigner le moyen de les rendre présentes à la pensée. Les moralistes chrétiens ont jusqu'ici seuls

1. *Connaissance de Dieu et de soi-même.*
2. Luc, XVII, 21.

réussi à donner une philosophie de la perfection. Nous ne parlerons pas du système de Bossuet; corriger une passion mauvaise par une passion légitime, c'est reculer l'explication.

Les considérations abstraites n'ont aucune efficacité; il n'y a pas deux morales, une pour les savants et une pour le peuple. Les moyens pour être vertueux doivent être les mêmes pour tous. Or l'énergie des idées est en raison inverse de leur degré d'abstraction. Les considérations philosophiques sur le luxe n'ont eu et n'auront toujours qu'une influence médiocre sur la réforme des mœurs. Tout ce qui est purement rationnel reste dans la pensée pure, sans aspirer à en sortir pour la pratique. Au contraire, les idées vivantes ont l'efficacité la plus étendue. Fénelon, à la suite de saint François de Sales (1), met devant l'esprit et dans le cœur de ses fidèles, Dieu, le Christ, la vie divine qui nous attend, l'immortalité.

Comment l'âme va-t-elle se nourrir de ces idées actives? Il n'y a qu'un moyen : L'Oraison.

*
* *

La prière est une élévation de notre âme vers Dieu; vocale ou mentale, selon qu'elle est exprimée par des paroles ou qu'elle consiste dans de simples mouvements du cœur. Cette dernière s'appelle *Oraison*. Nous ne parlerons pas de la prière vocale, Fénelon en connaissait les bons effets : soutenir l'attention et exciter la dévotion. Il savait, lui, prêtre, l'homme de la prière publique, que la créature doit tout au Créateur, corps et âme, et que, dans la prière vocale, l'homme

1. *Introduction à la vie dévote*, livre I, ch. IX à XVIII.

tout entier s'incline devant Dieu ; il savait que s'il n'est pas de précepte formel imposant de prier vocalement (1), la plupart des hommes ne connaissent et ne pratiquent que cette forme de prière, et qu'elle suffit absolument à la perfection commune (2). Fénelon dirigea des personnes, pour la plupart détachées du péché et avides de la perfection, des femmes d'un esprit supérieur, des hommes d'une culture élevée, des âmes enfin capables et dignes de comprendre et de pratiquer les conseils évangéliques. Aussi rencontre-t-on, dans les *Lettres spirituelles* plus spécialement, des avis sur l'oraison. Héritier de la doctrine mystique la plus pure, élève des auteurs ascétiques les plus autorisés, Fénelon considère l'oraison comme indispensable à la haute perfection (3).

L'oraison consiste dans l'application de l'esprit à une vérité pour exciter les affections et les résolutions par lesquelles l'âme monte vers Dieu, lui rend ses devoirs, implore son secours et s'attache à son service. Elle comprend deux opérations, la méditation et l'oraison proprement dite ; la première appartient à l'esprit et consiste à considérer une vérité et à s'en convaincre jusqu'à émouvoir le cœur et ébranler la volonté ; la seconde relève de l'activité intérieure et nous fait désirer, aimer, demander le bien proposé par l'esprit. La méditation religieuse n'est pas une application purement spéculative, une simple étude ; c'est une considération qui embrase le cœur. En un mot, la méditation provoque l'amour, et comme on ne médite que pour aimer, l'amour devient le principe et le terme de la méditation (4).

1. Suarez, *De oratione*, l. I, c. 2.
2. Schram, *Théol. myst.* § 51. *Corol.* 4, tome I, p. 104.
3. Ribet, *L'Ascétique chrétienne*, ch. XXVII, p. 282.
4. Saint Thomas, *Summ.*, 2, 2, q. 180 a. 7 ad 1.

On ne doit faire travailler l'esprit par la méditation que dans la mesure où cela est nécessaire pour mettre le cœur en mouvement ; il faut imposer silence à l'esprit dès que le cœur est échauffé pour agir. Ce résultat est plus ou moins laborieux, selon que l'âme est plus ou moins habituée à ce recueillement intérieur, plus ou moins impressionnable par la grâce (1).

Fénelon connaît l'humanité avec ses faiblesses et ses grandeurs ; guide des âmes élevées dans les régions insaisissables de l'amour pur, il conduit par la main le petit enfant qui s'essaie dans la connaissance de Dieu.

L'esprit de l'homme facilement erre à l'aventure ; il voltige de pensée en pensée et peine à se fixer ; avec quel soin il éloigne tout ce qui peut le distraire quand il veut penser ; avec quelle attention il écarte tous les objets extérieurs ; avec quel empressement il s'isole de tout ce qui n'est pas lui. L'oraison, étant un acte de l'esprit, deviendrait difficile sans secours ni appui (2).

Les auteurs ascétiques ne manquent pas d'énumérer les conditions et les parties de l'oraison ; ces préceptes s'adressent pour la plupart aux religieux et religieuses. Fénelon a surtout dirigé les personnes du monde, les règles sont donc plus larges. Il tient essentiellement à la préparation de l'oraison et veut des temps fixes pour cette prière, surtout le matin. Le monde appartient à celui qui se lève tôt, dit-on ; nous savons

1. Rodriguez, *Pratique de la perf. chrétienne : de l'oraison*, t. II, c. 2, p. 75.

2. On a souvent critiqué les divisions et subdivisions de la méthode d'oraison enseignée dans les séminaires sulpiciens. Personne n'a jamais soutenu qu'on ne pouvait pas faire oraison sans passer par tous les actes divers de cette méthode ; ce qui est sûr, c'est que l'esprit ainsi guidé ne peut pas se tromper ni faire fausse route, résultat précieux pour les commençants.

tous que le matin est le meilleur moment de la réflexion. « Vous auriez grand besoin de certaines heures libres, où vous pussiez vous recueillir... Surtout, Madame, sauvez votre matin et défendez-le, comme on défend une place assiégée. Faites des sorties vigoureuses sur les importuns (1). »

Pour aider votre esprit, lisez, non pas de cette façon qui n'est qu'une paresse déguisée ; lisez pour donner à votre âme des pensées qu'elle ne peut pas toute seule atteindre, et qui doivent être sa nourriture. L'enfant ne peut pas gagner son pain, mais le père le lui apporte. « Lisez peu et méditez beaucoup les vérités que vous trouvez dans le livre. » Cette pensée revient à chaque page dans les *Lettres spirituelles*.

A une personne qui lui demandait une méthode d'oraison, il répondait en disant, en quelques lignes, la double condition de l'humilité et de la lecture réfléchie, principes de toute initiation. « Dès le commencement, représentez-vous un pauvre, nu, misérable, accablé, et qui se meurt de faim ; qui n'a qu'un homme à qui il puisse demander l'aumône, et de qui il la puisse espérer ; ... lisez ensuite ce que vous aurez à lire de l'Écriture sainte ou du livre dont vous tirerez le sujet de votre oraison. Arrêtez-vous après un verset ou deux, pour y faire les réflexions que Dieu vous mettra dans l'esprit (2). »

La lecture n'est pas l'oraison ; c'est un appui indispensable pour les commençants. Elle prépare la parole intérieure de Dieu. « ...Vous connaissez l'endroit où saint Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion, dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'apôtre, il quitta le livre « et ne voulut pas continuer de lire, parce qu'il n'en avait plus besoin, et qu'une

1. Lettre à Mme de Gramont. Œ. C., VIII, p. 608.
2. Œ. C., VIII, p. 479.

lumière de paix s'était répandue dans son cœur. » Quand Dieu nourrit au dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure... Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grâce vous présentera dans l'oraison, pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture (1). »

L'esprit est-il assez fertile pour trouver les idées qui préparent le cœur à l'amour de Dieu ? Le livre est inutile. Méditez pour aimer Dieu, c'est là toute l'oraison ; parce que l'amour vient après la connaissance, il faut auparavant éclairer l'esprit avant d'atteindre la volonté. Quand on a posé les fondements d'une entière conversion de cœur, d'une exacte pénitence et d'une sérieuse méditation de toutes les vérités du christianisme, on s'accoutume peu à peu à toutes ces vérités, si bien qu'à la fin, on les envisage d'une vue simple et fixe, « sans avoir besoin de recommencer toujours à se convaincre de chacune en particulier... ce n'est plus l'esprit qui raisonne et qui cherche ; c'est la volonté qui aime et qui se plonge dans le bien infini (2) ! »

Fénelon considère la méditation comme le premier pas dans l'amour de Dieu. Connaître Dieu, c'est déjà l'aimer. « La méditation ordinaire est votre partage, trop heureux que Dieu vous y admette (3) ! » Le grand directeur sait les fruits de cet exercice et revient souvent aux mêmes conseils : « Pensez à vos sujets de méditation d'une manière simple et aisée, laissez-vous aller doucement aux vérités qui vous touchent et que vous sentez qui nourrissent votre cœur... donnez à chaque vérité le temps de jeter une profonde racine dans le cœur ; car il n'est pas seulement question de savoir, l'essentiel est d'aimer ; digérez donc à loisir

1. Œ. C., VIII, p. 458. — 2. *Ibid.*, p. 510. — 3. *Ibid.*

chaque vérité, si vous voulez en tirer tout le suc pour vous en bien nourrir (1)... »

On peut s'apercevoir que le directeur ne s'arrêtera pas là; si le but de l'oraison est l'amour, si la méditation n'est qu'un moyen pour y arriver, combien serait-il plus consolant si le cœur pouvait se mettre à aimer, dès son élévation à Dieu. Il ne faut pas vouloir entrer dans la Terre promise avant de marcher au désert... « C'est une des plus grandes règles de la vie spirituelle de se renfermer dans le moment présent, sans regarder plus loin... il n'est point question d'aller vite; il est question de bien aller (2)... » Cependant l'on ne peut s'empêcher de désirer ces muets entretiens que nous promet Fénelon, ineffables colloques de l'amour. « Que vous serez heureux, si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec son ami, on a toujours à lui ouvrir son cœur, on ne cherche jamais ce qu'on lui dira, mais on le dit sans réflexions; on ne peut lui rien réserver; quand même on n'aurait rien à lui dire, on est content d'être avec lui. O que l'amour est bien plus propre à soutenir que la crainte (3)!... »

L'électeur de Cologne, nommé évêque, écrivit à l'archevèque de Cambrai pour en recevoir des conseils. La réponse est admirable de dignité, de prudence et de discrétion. Après quelques considérations élevées sur la dignité épiscopale : « Il faut que chacun n'ait qu'à vous voir pour savoir comment il faut faire pour servir Dieu; il faut que vous soyez une loi vivante », le conseiller continue ses avis et termine par l'affaire importante : « Il n'y a que la seule oraison qui puisse former un vé-

1. Œ. C., VIII, p. 510. — 2. *Ibid.*, p. 511. — 3. *Ibid.*, p. 465.

ritable évêque. » Comme jadis François de Sales enseignait la manière de prêcher, dans une lettre remarquable au jeune André Frémiot, nommé archevêque de Bourges, ainsi Fénelon écrivait à l'électeur de Cologne les moyens de répondre dignement au choix du Pape. « L'oraison n'est qu'amour; l'amour dit tout à Dieu; car on n'a à parler au bien-aimé que pour lui dire qu'on l'aime et qu'on veut l'aimer... L'oraison bien faite, quoique courte, se répandrait peu à peu sur toutes les actions de la journée; elle donnerait une présence intime de Dieu, qui renouvellerait les forces en chaque occasion; elle règlerait le dehors et le dedans, on n'agirait que par l'esprit de grâce, on ne suivrait ni les promptitudes du tempérament, ni les empressements, ni les dépits de l'amour-propre; on ne serait ni hautain ni dur dans sa fermeté... on ferait à peu près les mêmes choses qu'on fait, mais on les ferait beaucoup mieux, avec la consolation de les faire pour Dieu et sans recherche de son propre goût (1). » Cette union du cœur à Dieu apporte des charmes infinis que ne comprennent pas ceux qui ne les ont pas goûtés quelquefois. Précieuses consolations pour les humaines faiblesses!

Ces suavités ne sont point sans péril et les auteurs ascétiques (2) nous expliquent clairement que la vertu solide et constante est indépendante de ces impressions.

La nature, toujours avide de jouissance, les savoure à l'excès et oublie facilement le Dieu des consolations pour le plaisir qu'elles donnent : d'un moyen, elle fait une fin.

Quand les douceurs disparaissent, on croit souvent que tout est perdu, et l'on ressent jusqu'au dégoût les amertumes du combat.

1. Œ. C., VIII, p. 440.
2. Cardinal Bona, *De Discr. spir.*, c. 13, n. 2. — Richard de Saint-Victor, *in Cant.*, c. 33.

Tant qu'elles durent, on se persuade aisément que c'est l'essentiel de la vertu et de la dévotion ; de là une vaine complaisance en soi-même, à cause des caresses dont on croit être l'objet de la part de Dieu, et surtout la suspension de la marche, comme si l'on était au terme, tandis que ces consolations ont pour but d'accélérer le mouvement.

« On s'enivre d'une vaine consolation, lorsqu'on est soutenu par un goût sensible ; on s'imagine être déjà ravi au troisième ciel, et on ne fait rien de solide ; mais quand on est dans la foi sèche et nue, alors on se décourage, on croit que tout est perdu (1). » Voilà bien les deux dangers énoncés en peu de mots. Quels sont les remèdes ? Ce sont des explications de ces états d'âme. Les comparaisons ne manqueront pas. Fénelon rend tout sensible. Sa doctrine n'est pas nouvelle, et ce n'est pas ici que l'on pourrait trouver ce sens propre tant reproché à l'archevêque de Cambrai. La tradition ascétique est tout entière dans ces pages (2), le nouveau directeur a transformé les arides conseils des anciens et leur a donné la vie et la couleur.

« Laissez à Dieu le choix, tantôt de vous faire sentir, pour soutenir votre faiblesse et votre enfance dans la vie de la grâce ; tantôt de vous sevrer de ce sentiment si doux et si consolant qui est le lait des petits, pour vous humilier, pour vous faire croître... Ne voudriez-vous aimer Dieu qu'autant qu'il vous fera goûter du plaisir en l'aimant ? Ce serait cet attendrissement et ce plaisir que vous aimeriez, croyant aimer Dieu (3)... Il est bon d'éprouver sa faiblesse et d'apprendre par expérience

1. Œ. C., VIII, p. 600.
2. Saint François de Sales, *Introd.*, 4e p., ch. 13 ; ch. 14. — Cassien, *Coll.* IV, c. 3. — Saint Laurent Justinien, *De Orat.*, c. 5. — Guilloré, *Max. spirit.*, l. II, m. 5, ch. 2. — Louis de Blois, *Monit. spir.*, c. 3, § 2.
3. Œ. C., VIII, p. 522.

que cette ferveur est passagère. Quand nous l'avons, c'est Dieu qui nous la donne par condescendance pour soutenir notre faiblesse. C'est le lait des petits enfants, ensuite il faut être sevré et manger le pain sec des personnes d'un âge mûr... on le sert avec d'autant plus de fidélité, qu'on goûte moins de plaisir en le servant (1). » Cependant, « ne laissez pas de goûter avec une simplicité d'enfant à la mamelle, toutes les douceurs que la miséricorde divine fera couler sur vous; car la sécheresse et l'onction, tout est également utile, quand c'est Dieu qui les donne (2). » Il sait les conséquences de cet attachement aux douceurs sensibles et les signale. « C'est l'attachement au sensible qui fait tantôt le découragement, tantôt l'illusion; au contraire, c'est cette fidélité dans la privation du sensible qui préserve de l'illusion... Comptons que nous ne devons jamais tant faire oraison que quand le plaisir de faire oraison nous échappe; c'est le temps de l'épreuve et de la tentation, et, par conséquent, celui du recours à Dieu et de l'oraison la plus intime. D'un autre côté, il faut recevoir simplement les ferveurs sensibles d'oraison, puisqu'elles sont données pour nourrir, pour consoler, pour fortifier l'âme... Il est aisé de se dire à soi-même, j'aime Dieu de tout mon cœur, quand on ne sent que du plaisir dans cet amour; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant (3). »

L'âme ne peine jamais tant que dans cet état de sécheresse et d'aridité. Impossible de se mouvoir vers Dieu; nul attrait, nul élan.

Tantôt, l'impuissance paraît venir de l'esprit. On dirait que la foi est éteinte, que Dieu n'est plus rien pour cette âme. David ressentit ces douleurs : « Je suis devenu en votre présence comme une bête de somme (4). »

1. Œ. C., VIII, p. 535. — 2. *Ibid.*, p. 514. — 3. *Ibid.*, p. 446.
4. Ps. LXVII, 2, 3.

Tantôt, c'est le cœur qui est pris d'insensibilité ; on voit ce qu'il faudrait faire, mais le cœur est de glace. L'âme redit comme le Psalmiste : « J'étends mes mains vers vous ; je suis sous vos yeux comme une terre desséchée (1). » D'autres fois, Dieu semble s'être retiré ; l'âme crie, Dieu reste sourd, on dirait qu'Il dédaigne et qu'Il repousse. Cette privation de toute onction devient un supplice. C'est alors que le directeur est nécessaire. « Il est facile dans cette disposition de se laisser aller en cent actions à une manière d'agir fort naturelle, ou de donner au moins quelque peu à ses sens... d'agir humainement et de perdre cette délicatesse de conscience si nécessaire pour conserver la pureté de l'âme (2). »

Le premier devoir du directeur est de découvrir les causes des aridités : notre vie dissipée, nos négligences, nos infidélités ne nous permettent pas de jouir des consolations spirituelles. « Évitez tout ce qui dissipe et qui vous passionne ; par là, vous retrancherez la source de tout ce qui distrait dangereusement et qui dessèche l'oraison (3). »

Fénelon revient souvent sur cette pensée, que nous ne méritons pas les douceurs de l'amour divin à cause de notre vie passée ; d'ordinaire, il laisse croire que la Providence a ses vues secrètes dans ces rigueurs.

Dieu se retire de l'âme pour l'exciter à le désirer, à le chercher avec plus d'empressement ; Il veut l'exercer aux vertus fortes et héroïques. Rien ne la dépouille d'elle-même comme le sentiment que lui donnent ces épreuves de son insuffisance et de sa stérilité. « Dieu a

1. Ps. LXII, 2.
2. Bossuet, *Lettres de piété et de direction : sur l'état de sécheresse.*
3. Œ. C., VIII, p. 537.

retiré ces dons sensibles pour vous en détacher, pour vous apprendre combien vous êtes faible par votre propre fonds et vous accoutumer à servir Dieu sans ce goût qui facilite les vertus (1). » Fénelon s'expliqua un jour sur les sécheresses avec une science profonde ; il écrivit au P. Lami : « Dieu fait donc deux choses pour l'âme, au lieu qu'il n'en fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture avec la faim et le plaisir de manger, tout cela est sensible. Pour l'âme, il donne la faim qui est le désir, et la nourriture ; mais, en accordant ses dons, il les cache, de peur que l'âme ne s'y complaise vainement ; aussi, dans les temps d'épreuves où il veut nous purifier, il nous soustrait les goûts, les ferveurs sensibles, les désirs ardents et aperçus... L'oraison est très différente du plaisir sensible qui accompagne souvent l'oraison. Le médecin fait quelquefois manger le malade sans appétit, il n'a aucun plaisir à manger, et ne laisse pas de digérer et de se nourrir. Sainte Thérèse remarquait que beaucoup d'âmes quittaient par découragement l'oraison dès que le goût sensible cessait ; et que c'était quitter l'oraison quand elle commence à se perfectionner. La vraie oraison n'est ni dans le sens, ni dans l'imagination ; elle est dans l'esprit et dans la volonté... Il y a un plaisir indélibéré et sensible qui prévient la volonté et qui est indélibéré ; celui-là peut être séparé d'une très véritable oraison : il y a le plaisir délibéré qui n'est autre chose que la volonté délibérée même. Cette délectation, qui est notre vouloir délibéré, est celle que le Psalmiste commande et à laquelle il promet une récompense. *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.* Cette délectation est inséparable de l'oraison en tout état, parce qu'elle est l'oraison même, mais cette délectation, qui n'est qu'un simple

1. Œ. C., VIII, p. 530.

vouloir, n'est pas toujours accompagnée de l'autre délectation prévenante et indélibérée qui est sensible. La première peut être très réelle et ne donner aucun goût consolant. C'est ainsi que les âmes les plus rigoureusement éprouvées peuvent conserver la délectation de pure volonté, c'est-à-dire, le vouloir ou l'amour tout nu, dans une oraison très sèche, sans conserver le goût et le plaisir de faire oraison : autrement, il faudrait dire qu'on ne se perfectionne dans les voies de Dieu, qu'autant qu'on sent augmenter le plaisir des vertus, et que toutes les âmes privées du plaisir sensible, par les épreuves, ont perdu l'amour de Dieu et sont dans l'illusion. Ce serait renverser toute la conduite des âmes et réduire toute la piété au plaisir de l'imagination (1). »

L'oraison renouvelée chaque jour finit par donner à l'âme un besoin immense de l'objet qu'elle voulait aimer. Dieu devient la vie même de l'âme qui se transfigure et n'est plus qu'un avec Lui.

*
* *

La pratique donne à l'âme une habitude de la vertu. Fénelon ne conseille pas les hautes vertus. L'âme, tout éprise de Dieu, est prête à tout souffrir; le martyre même lui semble une joie, « mourir ou souffrir, tels doivent être nos désirs (2) ». Mais, en ce

1. Œ. C., VIII, p. 445.

2. Sainte Thérèse, *Lettre à une Carmélite*. — Cf. *Lettres de sainte Thérèse*, par le R. P. Grégoire de Saint-Joseph, 3 vol. in-8°. Poussielgue 1900. — La Sainte n'a dit nulle part : « Ou souffrir ou mourir », comme on l'a traduit à tort. Cette sentence « mourir ou souffrir », qui se trouve dans plusieurs endroits de la séraphique Mère, exprime toujours premièrement le désir de mourir. — Cette transposition ne réhabilitera pas probablement la maxime aux yeux des gens du monde, mais enfin la différence n'est pas nulle. « Ou souffrir ou mourir » paraît vouloir poser la souffrance en chose désirable par elle-même et tellement précieuse en soi, que la vie ne vaut plus rien sans elle. En réa-

monde, les actions héroïques sont rares, et, outre ce sentiment fier de soi-même qu'il n'est pas toujours bon d'exciter, il vaut mieux apprendre aux âmes à supporter les misères de la vie quotidienne. Puisque les petits ennuis de la vie sont fréquents, ils nous sont un des moyens les plus faciles pour notre amendement. L'entraînement, l'exaltation ne sont ici d'aucun secours pour la volonté ; il faut une attention continue.

C'est peu de chose, dira-t-on, que de rester calme devant l'importun, d'être poli avec celui qui vous cause de l'ennui, de conserver toujours sa bonne humeur ; que de courage ! que de patience, que d'énergie ! Là on ne craint pas l'orgueil : il n'y a, dans cette culture du bien, rien qui puisse flatter. Devant de si petits ennemis, les victoires sont gagnées avec tant de peine qu'on ne peut avoir une grande idée de son courage.

Les efforts ne disparaissent pas par l'habitude, mais la volonté grandit. L'athlète n'espérait pas vaincre sans déployer ses forces, sans lutter, mais, par des exercices répétés, il fortifiait ses muscles et préparait les victoires de l'arène.

Cette mécanique de la perfection n'est pas spéciale à la formation religieuse. Quel philosophe, quel sage ne cherche pas à conformer sa vie à des principes directeurs ? Que fait-il pour détruire la nature primitive ? par l'examen de conscience, par la réflexion et par la pratique, les principes entrent dans le cœur et changent la nature.

« Cette méthode, appliquée au sentiment religieux, fécondée par la croyance que la grâce en mûrit les fruits, cette méthode donne à la foi toute la force de

lité, ce que sainte Thérèse demandait : c'était ou la mort, c'est-à-dire, à ses yeux, remarquons-le bien, la délivrance définitive, la joie parfaite, le bonheur sans fin et sans péril, ou alors, une vie qui méritât cette récompense et qui la méritât par l'épreuve.

l'amour, toute la force de la nature. Ceux qui seront élevés à cette école seront naturellement chrétiens et religieux, tout ce qui viendra d'eux gardera la marque de leur cœur converti... Qu'ils le veuillent ou non, dans leurs pensées s'ils pensent, dans leurs écrits s'ils écrivent, dans leur conduite en tout cas, on retrouvera toujours que l'âme est misérable, que le péché la poursuit, que la passion la gouverne, qu'un changement radical peut seul la sauver. Lorsque les croyants prétendent secouer le joug de leurs croyances, ils sentent qu'ils contredisent le besoin le plus impérieux de leur âme. Reviennent-ils à la piété, l'heure de la conversion est pour eux l'heure où ils retrouvent leur voie, où ils rentrent dans leur nature. Et c'est le nouvel et grand argument des apologistes de la foi que ce trouble de l'âme égarée hors de la foi, que cette paix de l'âme revenue dans la foi (1). » Fénelon a présenté cet argument dans une belle lettre au duc de Chaulnes : « Que je serai content, si je vous trouve décidé, et entièrement d'accord avec vous-même ! On ne contente ni soi ni autrui quand on porte au dedans de soi un fond qu'on ne peut ni suivre ni étouffer. On se tourmente, on se craint soi-même ; on n'ose être seul avec soi, ni rentrer dans son propre cœur : on est comme un homme chassé de chez soi, qui est réduit à errer tout autour comme un vagabond (2). »

1. Strowski, p. 200.
2. Œ. C., VII, p. 248.

LIVRE V

FÉNELON DIRECTEUR — LA PRATIQUE

I. — La Cour

CHAPITRE PREMIER

DE LA THÉORIE A LA PRATIQUE

Fénelon ne fut pas le théoricien de la direction de conscience; dans une courte lettre, il a dit quelque chose sur cette délicate question; dans la querelle sur le quiétisme, il a exposé ses principes d'ascétisme, qu'il a défendus avec une science, une dignité et un courage dignes de la plus noble des causes. Ces principes dominent toute sa correspondance; l'amour de Dieu est la force intérieure qui soutient tout son édifice spirituel. Néanmoins, Fénelon n'a pas condensé, comme tant d'autres auteurs, le P. Guilloré, par exemple, l'ensemble de ses idées dans un manuel didactique.

Nous aurions aimé voir ce grand esprit, si clair et si fin, laisser à la postérité la somme de ses pensées sur la direction; livrer, au soir de sa vie, le secret de son âme et de sa mystérieuse influence sur les cœurs. Nous nous imaginons, non sans raison, que ni pour le style, ni pour l'intérêt du sujet, le « directeur » de l'archevêque de

Cambrai n'eût pas été inférieur à « l'Orator » du grand avocat de Rome.

Fénelon a agi. Il fut un homme d'action ; il a dirigé des ministres, des seigneurs, des femmes du monde, des religieuses, et la mort l'a surpris, avant qu'il ait peut-être songé au rêve que nous caressons. Pour construire une théorie de la direction de conscience, d'après Fénelon, nous avons dû parcourir toute la correspondance spirituelle de l'archevêque de Cambrai et même d'autres opuscules pieux que le prélat composait pour les âmes confiées à ses soins.

Nous avons vu quelle sublime idée il se faisait du directeur chrétien, de ses devoirs, de sa science, de sa prudence ; du respect que celui-ci doit montrer à l'âme qu'il dirige, combien il doit fuir toute idée dominatrice au détriment de l'initiative individuelle et de la volonté humaine.

C'est merveille de voir avec quelle sagesse il sait concilier les exigences du monde et les enseignements du Christ, comment il comprend la vie humaine. La femme chrétienne, absorbée par les mille ennuis quotidiens, doit se montrer heureuse de servir Dieu et rendre la religion aimable, force invisible, incarnée sous cette figure visible.

Il connaît les maladies de la vie spirituelle et apprend à les guérir. Il sait les enthousiasmes intempestifs des néophytes et les arrête d'une main sûre. A chacun selon ses moyens et sa situation : au monde la piété de Marthe, au cloître les ravissements de Marie.

Moraliste profond, il a saisi avec finesse les ravages de l'amour-propre et il dénonce ce nouveau Protée avec un courage étonnant ; il poursuit ce serpent partout, jusque dans les replis les plus détournés, avec une rare vigueur, il devine ce mal terrible avec une intuition merveilleuse. Le directeur doit être doublé d'un mora-

liste et d'un psychologue. Comme les théories les plus brillantes et les démonstrations les plus claires restent impuissantes sur l'esprit, si le cœur n'est gagné, le directeur s'adresse à la source féconde de toute vie et de toute belle action ; il parle au cœur avec son cœur, et rien ne résiste à l'émotion tremblante de l'ami qui se penche attentif sur vos maux pour les guérir, sur vos douleurs pour les endormir, et sur vos doutes pour les illuminer.

Que doit donc enseigner le vrai directeur pour conduire les âmes dans la paix et le salut ? Fénelon ne conseille pas les pénitences corporelles à outrance et reconnaît bien fondé le précepte antique du *mens sana in corpore sano.* Il rêve un chrétien gai, pacifique, content ; il veut que la piété brille dans le monde et, pour la préserver de tout contact impur, il la place au centre de l'être, dans le cœur. Ni les tyrans, ni les croix, ni les supplices ne peuvent vaincre l'asile saint de ce temple intérieur. On pourra me montrer les plus laids tableaux, me faire entendre les plus captivantes mélodies, l'amour du Christ, qui demeure en moi, est un divin ferment qui conserve mon âme et la mène à la gloire.

Loin de rendre la dévotion impossible par la multiplicité des observances extérieures, il réduit tout à l'amour qui rend tout aisé, même la pratique des plus héroïques vertus et des plus rigoureux préceptes. Vivez, faites vos devoirs d'état, voilà la pénitence quotidienne ; chaque jour suffit à sa peine ; c'est ce que conseille, c'est ce qu'ordonnerait Fénelon, s'il n'avait le talent de le faire comprendre dans un langage charmant. La piété, telle que la comprend Fénelon, c'est l'harmonie de l'être, prélude et base de l'harmonie universelle.

Les moyens, que le savant directeur nous communique pour arriver à ce résultat merveilleux, sont précisément

ceux que les philosophes, tant anciens que modernes, ont tant vantés pour acquérir toute vertu naturelle, pour obtenir toute beauté morale, pour conserver tout sentiment élevé. L'examen de conscience, l'oraison et la pratique ne sont pas seulement la mécanique de la piété, mais de tout renouvellement moral, quel qu'il soit.

Telle est, en quelques mots, la théorie de la direction de conscience, comme on la trouve expliquée, ou tout au moins exposée dans la correspondance de Fénelon. Qu'arriva-t-il dans la pratique ? Les plus beaux projets s'évanouissent souvent devant les nécessités impérieuses de la vie ; les plans, les mieux préparés, échouent devant les fantaisies d'une mer en courroux, devant les intempéries de l'air ou même devant un obstacle moindre encore. La réalité, vivante et présente, est l'épreuve irrévocable de l'idée pure. Les esprits chimériques s'arrêtent, inquiets et impuissants, devant les barrières de la vie positive ; ils construisent en l'air et la stérilité est le fruit de leurs rêves mythiques.

Que devinrent les idées de Fénelon sur la direction de conscience? Il faut le dire, jamais pratique ne fut plus conforme à la théorie. Nous le verrons dans la seconde partie de notre ouvrage. Déjà nous pouvons jeter un coup d'œil sur le pays à explorer.

La correspondance de Fénelon ne s'adresse qu'à des personnes de la plus haute distinction d'esprit, de cœur et de situation : ce sont des ministres, des grands seigneurs, l'épouse du roi, un héritier du trône, des femmes de la plus grande noblesse. Tout roule autour d'un même cercle ; l'aristocrate Fénelon, semble-t-il, attirait les gentilshommes et les possesseurs des antiques blasons. Mais n'est-ce pas dans ces hautes sphères que la piété paraît difficile à pratiquer? N'est-ce pas à la Cour, au milieu des joies enivrantes, que la dé-

votion risque de s'évaporer, que l'Évangile peut se défigurer ? Sans doute, elles étaient fortes ces âmes qui se mettaient sous la vigoureuse direction de Fénelon. Le directeur sut très habilement, sans faire fléchir les principes chrétiens, montrer la religion à la Cour plus brillante que toutes les joies extérieures ; il apprit à servir le ciel et le roi, à rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Si de la Cour nous passons dans le monde, voilà le soldat chrétien fidèle à la patrie et à sa religion ; voilà la femme encore étourdie des lumières éblouissantes de Versailles qui cherche une main compatissante, Fénelon la guide dans l'amour de Dieu et dans les voies du ciel, sans la détourner des devoirs de sa profession.

Jamais directeur n'eut plus de succès ; il avait tout prévu, quand il posait les bases de sa conduite. Appuyé sur l'Évangile qui ne faillit point, il sut comprendre la religion du Christ et l'expliquer de sa bouche d'or aux âmes avides de vérité.

CHAPITRE II

MADAME DE MAINTENON

Françoise d'Aubigné, petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, le soldat-poète ami de Henri IV, naquit dans la prison de Niort, où son père, homme sans probité et sans mœurs, était enfermé, le 27 novembre 1635. Son enfance fut malheureuse. Son père, sorti de prison à la mort de Richelieu, partit pour l'Amérique. Pendant la traversée, la petite Françoise fut si malade qu'on la crut morte. Le canon, qui devait saluer la disparition

du corps dans la mer, était déjà chargé. De retour en France, quelques années plus tard, elle fut plus malheureuse encore. Sa mère semble ne l'avoir pas aimée, au moins de cet amour tendre, si nécessaire aux enfants. Confiée successivement à deux tantes, elle changea de religion dans chaque demeure.

Jeune fille, elle partagea la misère de sa mère qui vivait à Paris, depuis la mort de son mari, d'une rente de deux cents livres. Les d'Aubigné étant de grande noblesse, on allait cependant dans le monde : cette jeune personne, en « robe d'étamine » et « trop courte », était la petite-fille d'un homme que Henri IV avait tutoyé.

Très vive et très spirituelle, elle fut distinguée par les juges les plus difficiles en qualités mondaines. « Fort belle et d'une beauté qui plaît toujours..., douce, reconnaissante, secrète, fidèle, modeste, intelligente... et n'use de son esprit que pour divertir ou se faire aimer. » C'est en ces mots que le chevalier de Méré recommandait, comme compagne de voyage, Mlle d'Aubigné à la duchesse Lesdiguières.

Cette jeune fille pouvait, en attendant, espérer un beau mariage ; mais, pressée par la misère, elle accepta la main de Scarron, poète burlesque, infirme, laid, malade, bon, amusant et assez aisé, puisqu'il lui reconnaissait vingt-quatre mille livres de dot par contrat ; elle avait seize ans. Mme Scarron ne fut pas malheureuse. La maison était gaie. Les dîners étaient célèbres et on se disputait pour en être. Huit ans passés, Scarron mourut ne laissant que des dettes. La famille contesta les vingt-quatre mille livres de rente reconnues à Mme Scarron, et celle-ci, renonçant à plaider, retomba dans une misère absolue.

Les amis d'hier ne l'abandonnèrent pas ; on obtint de la reine-mère une pension de deux mille

livres ; c'était l'aisance pour une femme aussi entendue.

Ici commence une nouvelle vie. Libre de soins, elle ne put se résoudre à une tranquille retraite. Elle se multiplia au service des autres ; c'était un mouvement naturel, besoin d'action et besoin de plaire. Par le goût de se rendre utile, elle se rendait nécessaire. Tout le secret de sa fortune est là. Ces années furent les plus heureuses de son existence. Plus tard, elle reviendra, par la pensée, à ce temps où elle ne connut « ni chagrin, ni ennui ».

Cependant « son étoile » se levait, et la fortune vint la prendre par la main. Mme de Montespan cherchait une gouvernante pour ses enfants. Elle avait rencontré Mme Scarron chez les d'Albret : elle la reconnut apte à cette délicate mission. Un ordre du roi, que Mme Scarron exigea, leva les scrupules de sa conscience ; elle accepta. Bientôt les enfants grandirent et Louis XIV les reconnut ; la gouvernante vint habiter Versailles, reçut une somme importante qui lui permit d'acheter la terre de Maintenon et prit, par ordre du roi, le titre attaché à cette terre. Elle s'appela la marquise de Maintenon (1685). L'histoire ne la connaît que sous ce nom.

Depuis longtemps, Louis XIV estimait cette femme ; il ne l'aimait pas ; elle lui paraissait trop élevée de pensées,.trop idéale, trop « sublime ». A travers cette conversation grave, il ne s'apercevait pas encore de ce bon sens clair, de cette raison ferme, qualités qu'il aimait tant chez les hommes. Peu à peu, le roi la vit plus souvent et goûta son esprit juste ; il l'aima. Mme de Maintenon resta calme. Elle voulut détacher le roi de Mme de Montespan et le ramener à la reine : elle réussit, et Marie-Thérèse lui dut la consolation de ses derniers jours. La récompense fut inespérée. Dix-huit mois environ après la mort de la reine, un mariage

secret unit Louis XIV à celle qui était née dans la prison de Niort : elle ne fut pas reine, mais l'épouse du roi. Sans régner, elle gouverna plus que n'avait fait Marie-Thérèse. A la dernière maladie de Louis XIV, elle n'attendit pas le dernier soupir ; quand elle eut reçu des médecins l'assurance que le roi ne reprendrait pas connaissance, elle partit « trop tôt pour une épouse peut-être. Était-ce lassitude ou sécheresse de cœur ? Nous sommes tentés d'y voir plutôt, poussés jusqu'à un certain excès, cette raison ferme et ce sens juste des situations qu'elle avait à un si haut point. Rester jusqu'au dernier souffle, c'était sembler vouloir rester après, et après, ne plus savoir comment sortir. Situation fausse. Une reine devait rester, l'épouse *devait* disparaître (1). » Nous ne changeons rien à cette appréciation, nous aurions mis une nuance dans les derniers mots : « elle *pouvait* disparaître. »

Elle se retira à Saint-Cyr : elle mourut le 15 avril 1719. En 1793, Saint-Cyr fut dévasté et, en 1794, la tombe de la marquise, ayant été découverte dans le chœur de la chapelle, fut brisée, le cercueil violé, les restes profanés. Sainte-Beuve ajoute cette parole mélancolique : « Elle fut, ce jour-là, traitée en reine. »

Ce roman, qui fut l'histoire authentique de Mme de Maintenon, a été brillant plutôt que joyeux. Cette femme ne fut ni fille, ni mère, ni même épouse. Son père était vil, sa mère ne l'aimait pas, elle n'eut pas d'enfants, et elle épousa successivement deux hommes âgés et malades. Qui s'étonnera qu'un peu de sécheresse se soit glissé dans ce cœur comprimé ? Admirons plutôt cette gaieté qui passe à certains moments sur le front de cette femme toujours obligée de se contenir. Qui n'eut pas été saisi de vertige dans ces

1. Faguet, *Dix-septième siècle*, p. 395.

coups imprévus de cette merveilleuse fortune? Françoise d'Aubigné était le bon sens et la ferme raison, et c'est pourquoi elle étonne encore aujourd'hui ceux qui ne veulent jamais voir ces qualités viriles chez des femmes : *Consultons la raison*, disait Louis XIV en se tournant vers Mme de Maintenon. L'épouse du grand roi nous charme par la droiture du cœur, par le sentiment net de la vérité des choses pratiques, le *sens du réel*.

Mme de Maintenon eut du génie en matière d'éducation. On sait comment elle fonda Saint-Cyr, pour élever gratuitement deux cent cinquante demoiselles nobles, à qui le roi assurait ensuite des dots pour se marier ou entrer en religion. Mme de Maintenon fut une éducatrice merveilleuse, d'un sens droit et ferme, d'un tact exquis, d'un art infini pour façonner les esprits et les cœurs. Elle voulut faire des caractères droits et des esprits justes : grand principe pédagogique. Pour le détail, elle ramenait tout au rôle futur de la femme : il faut que ses filles soient plus tard des mères de familles pauvres, honnêtes, courageuses et sans orgueil. Cette œuvre de Saint-Cyr est excellente. Le bon sens sert à tout, et, quand le goût s'y joint, il opère des merveilles (1).

*
* *

Fénelon, dès son entrée à la Cour, sut plaire à Mme de Maintenon; le charme de son caractère avait entraîné l'esprit et le cœur de cette femme supérieure ; elle lui montra une confiance qu'elle n'éprouva jamais

1. Les instructions de Mme de Maintenon qui ont trait au mariage, au célibat, à l'entrée des jeunes filles dans le monde, feraient à elles seules un traité de morale pratique, d'une élévation, d'un sérieux, d'une vérité qui mettent l'auteur en singulière estime dans les cœurs honnêtes. Cette femme eût bien mérité d'avoir une fille.

pour personne au même degré. C'est à l'hôtel de M. le duc de Beauvilliers que l'abbé de Fénelon se rencontra avec elle. Personne ne pouvait être indifférent au mérite d'un homme, dont l'imagination brillante et la conversation toujours animée ne s'écartaient jamais du bon goût et de la parfaite raison. C'était justement ce que prisait le plus la nouvelle épouse du roi.

M. de Saint-Simon nous dit que Fénelon possédait plus que personne le don de plaire; « qu'il avait pour cela des talents faits exprès; une douceur, une insinuation, des grâces naturelles qui coulaient de source; un esprit facile, ingénieux, fleuri, dont il faisait toujours un usage convenable à chaque chose et à chaque personne; un abord facile à tous, une conversation légère et toujours décente; un commerce enchanteur; une aisance qui en donnait aux autres; cet air, ce bon goût, qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations. »

Mme de Maintenon regardait plus haut encore que ces brillantes qualités; elle voyait Fénelon sous des rapports plus sérieux : « J'ai vu encore aujourd'hui l'abbé de Fénelon, écrit-elle à Mme de Saint-Géran, il a bien de l'esprit; il a encore plus de piété; c'est justement ce qu'il me faut. » C'est donc la piété plus que l'esprit qui réunit la femme et le prêtre, et qui inspira à Mme de Maintenon le désir de voir et d'entretenir plus habituellement le précepteur du duc de Bourgogne.

Les critiques s'accordent à reconnaître que les avis de Fénelon à l'épouse de Louis XIV ne sont pas seulement contenus dans les quelques lettres intercalées dans les *Lettres spirituelles* (1). Dans les *Instruc-*

1. Œ. C., VIII, p. 483.

tions ou Avis sur différents points de la morale et de la perfection chrétienne (1), beaucoup de recommandations ne peuvent être adressées qu'à Mme de Maintenon, si on considère l'appropriation de ces conseils à la situation particulière de cette illustre personne.

Tenue par devoir dans la plus haute situation mondaine et guidée par la plus pure dévotion, elle ne savait comment concilier ces deux exigences. Les conseils de Fénelon sont dictés par le tact le plus juste et le sens le plus vif des nécessités de la vie. Il faut supporter les plaisirs et les dissipations de la Cour et en prendre ce qui est nécessaire. « Vous ne devez point, ce me semble, vous embarrasser sur les divertissements où vous ne pouvez éviter de prendre part. Il y a bien des gens qui veulent qu'on gémisse de tout, et qu'on se gêne continuellement en excitant en soi le dégoût des amusements auxquels on est assujéti. Pour moi, j'avoue que je ne saurais m'accommoder de cette rigidité. J'aime mieux quelque chose de plus simple, et je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertissements sont innocents en eux-mêmes, et qu'on y entre par les règles de l'état où la Providence nous met, alors je crois qu'il suffit d'y prendre part avec modération et dans la vue de Dieu. Des manières plus sèches, plus réservées, moins complaisantes et moins ouvertes, ne serviraient qu'à donner une fausse idée de la piété aux gens du monde, qui ne sont déjà que trop préoccupés contre elle, et qui croiraient qu'on ne peut servir Dieu que par une vie sombre et chagrine (2). ... Quand Dieu met dans certaines places qui engagent

1. Œ. C., VI, p. 72. — En particulier les premières instructions. La cinquième où Fénelon parle de Saint-Cyr est une indication précieuse pour l'hypothèse que nous acceptons.

2. Œ. C., VI, p. 73. — Avis à une personne de la Cour. — Se permettre sans scrupule les divertissements attachés à son état ; les sanctifier par une intention pure.

à être de tout, au lieu où vous êtes, il n'y a qu'à y demeurer en paix sans se chicaner continuellement soi-même sur les motifs secrets qui peuvent insensiblement se glisser dans le cœur. On ne finirait jamais si on voulait continuellement sonder le fond de son cœur; et en voulant sortir de soi pour chercher Dieu, on s'occuperait trop de soi dans ces examens si fréquents... La plupart des gens, quand ils veulent se convertir ou se réformer, songent bien plus à remplir leur vie de certaines actions difficiles et extraordinaires, qu'à purifier leurs intentions... Dieu ne se paie ni du bruit des lèvres, ni de la posture du corps, ni des cérémonies extérieures : ce qu'il demande, c'est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature... qui ne désire et ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut... Vous me direz peut-être que vous aimeriez mieux être occupée de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Dieu ne l'aime pas mieux pour vous, puisqu'il choisit ce que vous ne choisiriez pas (1). »

Les femmes pieuses de la société retiennent ces précieux conseils et les mettent tous les jours en pratique. Elles savent concilier les devoirs de la plus tendre piété avec les exigences de leur état, voire même avec les tyrannies de la mode. J'entends bien l'objection des personnes toutes jeunes de vie et d'amour divin. Si l'on a bien de la peine à défendre son cœur contre le torrent des passions et des mauvais exemples du monde, lorsqu'on est à toute heure en garde contre soi-même, comment pourra-t-on espérer se soutenir, si l'on s'expose avec tant de facilité aux divertissements qui empoisonnent, ou qui du moins dissipent avec tant de danger, une âme chré-

1. Œ. C., VI, p. 74.

tienne ? Fénelon leur répond dans la personne de Mme de Maintenon : tant la vérité fondée sur la connaissance de la vie demeure inébranlable ! « J'avoue le danger, et je le crois encore plus grand qu'on ne saurait le dire. Je conviens de la nécessité de se précautionner contre tant de pièges... premièrement, je crois que vous devez poser pour fondement de tout la lecture et la prière... pourvu que vous soyez fidèle à vous dérober des temps réglés, soir et matin, pour pratiquer ces choses, vous verrez qu'elles vous serviront de contre-poison contre les dangers qui vous environnent... La seconde précaution que je crois nécessaire, est de prendre, suivant qu'on est libre et qu'on sent son besoin, certains jours pour se retirer entièrement et pour se recueillir... Troisièmement, je suppose que vous vous bornez aux divertissements convenables à la profession de piété que vous faites, et au bon exemple que le monde même attend de vous... Enfin, je crois que vous ne devez entrer dans les divertissements de la Cour, que par complaisance et qu'autant qu'on le désire... Je suis persuadé qu'en vous attachant à ces règles, qui sont simples, vous attirerez sur vous une abondante bénédiction ; Dieu qui vous mènera comme par la main dans ces divertissements, vous y soutiendra. Il s'y fera sentir à vous. La joie de sa présence vous sera plus douce que tous les plaisirs qui vous seront offerts. Vous y serez modérée, discrète et recueillie sans contrainte, sans affectation, sans sécheresse incommode aux autres. Vous serez, suivant la parole de saint Paul, au milieu de ces choses comme n'y étant pas, et y montrant néanmoins une humeur gaie et complaisante, vous serez toute à tous (1). »

Ce sont de sages conseils, dont savent profiter les vrais

1. Œ. C., VI, p. 75. — Même avis.

chrétiens. Fénelon devient ainsi le directeur de toutes les âmes qui se confient en lui.

Continuons à suivre Mme de Maintenon à Versailles. Les chaînes de la Cour sont des chaînes d'or qui ne sont pas moins dures que les chaînes de fer; en les acceptant, on les changera en bonheur et en liberté.

Heureux ceux que Dieu arrache à leur propre volonté pour les attacher à la sienne! « On voudrait être libre pour penser à Dieu : mais on s'unit bien mieux à lui en sa volonté crucifiante qu'en se consolant par des pensées douces et affectueuses de ses bontés. On voudrait être à soi pour être plus à Dieu »; mais « rien n'est moins propre pour être à Dieu que de vouloir être encore à soi. Ce *moi* du vieil homme, dans lequel on veut rentrer pour s'unir à Dieu, est mille fois plus loin de lui que la bagatelle la plus ridicule; car il y a dans ce *moi* un venin subtil qui n'est point dans les amusements de l'enfance (1)... La Providence sait nous mettre à toutes sortes d'épreuves dans tous les états. Il ne nous faut point déchoir de cette grandeur, et sans des chutes et des calamités on peut avaler le calice d'amertume, on l'avale jusqu'à la lie la plus amère dans les coupes d'or qui sont servies à la table des rois (2). » Ce ne sont pas là les grands accents, les larges coups d'aile de Bossuet ; avec moins d'éclat et de tonnerre, il est aussi éloquent et aussi pénétrant.

Mme de Maintenon aimait à se retirer à Saint-Cyr, pour se reposer de la Cour. Fénelon ne peut qu'encourager cet amour de la retraite, mais il ne veut pas que ce séjour soit oisiveté. « Quand vous êtes à Saint-Cyr, vous devez reposer votre corps, soulager votre esprit et le recueillir devant Dieu... Vous êtes si assujétie, si affligée et si fatiguée à Versailles, que vous avez grand besoin

1. Œ. C., VI, p. 70. — 2. *Ibid.*, p. 78.

d'une solitude libre et nourrissante pour l'intérieur à Saint-Cyr. Je ne voudrais pourtant pas que vous y manquassiez aux besoins pressants de la maison. » Point de mortifications excessives : « J'aime mieux que vous souffriez moins, et que vous aimiez davantage. Cherchez à l'église une posture qui n'incommode point votre délicate santé, et qui ne vous empêche point d'être recueillie... Rien n'est plus faux et plus indiscret que de vouloir choisir toujours ce qui nous mortifie en toutes choses... Je vous supplie instamment de demeurer en paix dans cette conduite droite et simple... Soyez libre, gaie, simple, enfant ; mais enfant hardi, qui ne craint rien, qui dit tout ingénument, qui se laisse mener, qu'on porte dans les bras... mais qui a une liberté et une hardiesse interdite aux grandes personnes (1). » Il faut voir les misères, mais sans se décourager : « Il faut laisser la tentation gronder autour de nous et ne cesser point de marcher, comme un voyageur, surpris par un grand vent dans une campagne, s'enveloppe dans son manteau, et va toujours malgré le mauvais temps. Pour le passé, quand on a satisfait un sage confesseur qui défend d'y rentrer, il ne reste plus qu'à jeter toutes ses iniquités dans l'abîme des miséricordes (2). »

Nous croyons avoir assez dit pour donner l'idée aux critiques de mieux connaître Fénelon avant de le juger ; c'est un principe élémentaire trop souvent méconnu.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans parler du portrait que Mme de Maintenon demanda à Fénelon d'elle-même. Voulant peut-être éprouver la sincérité de ce fameux directeur, en exigeant un service toujours délicat à demander, toujours difficile à rendre, elle le pria de lui exposer par écrit les défauts

1. Œ. C., VI, p. 79 et 80. — 2. *Ibid.*, p. 81.

qu'il avait pu observer en elle. L'idée était singulière. Rien de plus spirituel et de plus noble que la réponse de Fénelon. Il fait tout passer en tirant les défauts des qualités mêmes. Il paraît avoir dit la vérité ; car c'est à peu près sous cette forme que nous nous représentons Mme de Maintenon.

Cette consultation est longue; elle ne remplit pas moins de neuf colonnes dans l'édition in-4° des œuvres de Fénelon (1). Les passages que nous transcrivons seront peut-être un stimulant pour faire lire le tout. « Vous êtes ingénue et naturelle ; de là vient que vous faites très bien, sans avoir besoin d'y penser, à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût et de l'estime ; mais trop froidement dès que ce goût vous manque. Quand vous êtes sèche, votre sécheresse va assez loin... Vous tenez encore à l'estime des honnêtes gens, à l'approbation des gens de bien, au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération ; enfin à celui de paraître par votre cœur au-dessus de votre place... Vous êtes naturellement bonne, et disposée à la confiance, peut-être même un peu trop pour des gens de bien dont vous n'avez pas éprouvé assez à fond la prudence. Mais quand vous commencez à vous défier, je m'imagine que votre cœur se serre trop... Il y a un milieu entre l'excessive confiance qui se livre, et la défiance qui ne sait plus à quoi s'en tenir, lorsqu'elle sent que ce qu'elle croyait tenir lui échappe. » Il lui fait entendre délicatement ce qu'on disait d'elle : « On dit pourtant encore, et selon toute apparence avec vérité, que vous êtes sèche et sévère, qu'il n'est pas permis d'avoir des défauts avec vous ; et qu'étant dure à vous-même, vous l'êtes aussi aux autres ; que quand vous commencez à trouver quelque faible dans les gens que vous avez espéré de

1. Œ. C., VIII, p. 482 et suiv.

trouver parfaits, vous vous en dégoûtez trop vite et que vous poussez trop loin le dégoût. S'il est vrai que vous soyez telle qu'on vous dépeint, ce défaut ne vous sera ôté que par une longue et profonde étude de vous-même... On dit que vous vous mêlez trop peu des affaires. Ceux qui parlent ainsi sont inspirés par l'inquiétude, par l'envie de se mêler du gouvernement, et par le dépit contre ceux qui distribuent les grâces, ou par l'espoir d'en obtenir de vous... Le zèle du salut du roi ne doit pas vous faire aller au delà des bornes que la Providence semble vous avoir marquées... Le vrai moyen d'attirer la grâce sur le roi et sur l'État n'est pas de crier, ou bien de fatiguer le roi ; c'est de l'édifier... d'ouvrir peu à peu le cœur de ce prince par une conduite ingénue, cordiale, patiente... Mais parler avec chaleur et avec âpreté, revenir souvent à la charge, dresser des batteries sourdement, faire des plans de sagesse humaine, pour réformer ce qui a besoin de réforme, c'est vouloir faire le bien par une mauvaise voie. »

La manie de Mme de Maintenon était de dire qu'elle était impropre aux affaires; il était facile de lui dire le contraire sans la blesser : « Ce qui me paraît véritable touchant les affaires, c'est que votre esprit en est plus capable que vous ne pensez ; vous vous défiez peut-être un peu trop de vous-même, ou bien vous craignez trop d'entrer dans des discussions contraires au goût que vous avez pour une vie tranquille et recueillie... Je persiste à croire que vous ne devez jamais vous ingérer dans les affaires de l'État, mais vous devez vous en instruire selon l'étendue de vos vues naturelles. » Il continue à parler du roi, et il fallait quelque courage pour en dire les défauts : « Comme le roi se conduit bien moins par des maximes suivies que par l'impression des gens qui l'environnent, et auxquels il

confie son autorité, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs, qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir, dans leur vraie étendue, ses devoirs, dont il n'a aucune idée... Le grand point est de l'assiéger, puisqu'il veut être gouverné : son salut consiste à être assiégé par des gens droits et sans intérêt. Votre application à le toucher, à l'instruire, à lui ouvrir le cœur, à le garantir de certains pièges, à le soutenir quand il est ébranlé, à lui donner des vues de paix, et surtout de soulagement des peuples, de modération, d'équité, de défiance à l'égard des conseils durs et violents, d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire. »

La suite respire la même sagesse, la même élévation de sentiments : « Vous avez, à la Cour, des personnes qui paraissent bien intentionnées ; elles méritent que vous les traitiez bien, et que vous les encouragiez ; mais il faut beaucoup de précaution, car mille gens se feraient dévots pour vous plaire... Pour votre famille, rendez-lui les soins qui dépendront de vous, selon les règles de modération que vous avez dans le cœur, mais évitez également deux choses : l'une, de refuser de parler pour vos parents, quand il est raisonnable de le faire ; l'autre, de vous fâcher, quand votre recommandation ne réussit pas. »

La femme célèbre, à qui ces conseils s'adressaient, a prouvé qu'elle était capable de les comprendre et de les suivre. Puissent les âmes chrétiennes se laisser toujours avertir avec cette robuste franchise !

CHAPITRE III

LA FAMILLE COLBERT

A la mort de Mazarin (1661), Louis XIV résolut de gouverner par lui-même. Il avait vingt-trois ans. Des hommes supérieurs entouraient son trône, ministres distingués, généraux habiles, personnages illustres. Il avait su discerner le mérite, développer les aptitudes par ses encouragements, imposer à tous sa direction suprême et faire concourir à la grandeur de la France la diversité de leurs talents.

Colbert fut sans contredit le plus précieux des collaborateurs du grand roi, pour remédier, après la Fronde, au désordre et à la confusion qui régnaient en France. Né à Reims (1619), il entra aux bureaux de la guerre sous Le Tellier, son parent (1648). Mazarin le remarqua et le nomma intendant. En mourant, le premier ministre le légua à Louis XIV : « Sire, dit-il, je vous dois tout, mais je crois m'acquitter en quelque sorte avec Votre Majesté en vous donnant Colbert. » C'était le dernier et le plus grand service que lui rendait Mazarin.

Le roi apprécia très vite l'esprit droit et positif, la probité inflexible de cet homme de marbre, *vir marmoreus*, comme le nomma Guy Patin. De l'intendant de Mazarin, Louis XIV fit un contrôleur des finances et le chargea de surveiller Foucquet (1). Après le célèbre procès du *surintendant*, Colbert lui succéda avec le titre de *contrôleur général*. Il n'en fut pas moins puissant et devint une sorte de premier ministre. Il usa de son pouvoir pour travailler à la gloire de la France. Dominé par une pensée féconde, il voulut développer le travail et le commerce national. Il atteignit ce but par un vaste sys-

1. Le surintendant signait ainsi.

tème de réformes dans les finances, la police, la législation, l'agriculture, l'industrie, le commerce et la marine. Son influence se fit sentir jusque dans les lettres et les sciences.

Le roi ne sut pas se rappeler toujours les services de Colbert et le peuple insulta son cercueil (1683).

En dépit des généalogies anciennes que la flatterie se plut à découvrir au ministre, Colbert est le véritable ancêtre de sa famille. Dès 1660, il avait acheté la terre de Seignelay. Il s'en fit donner les titres de baron, puis de marquis. En 1681, la terre de Châteauneuf-sur-Cher fut également érigée par lui en marquisat. De son mariage avec Marie Charron, il eut de nombreux enfants. Les plus connus sont le fils aîné J.-B. Colbert, qui prit, à la mort de son père, le titre de marquis de Seignelay ; le marquis de Blainville, tué à la bataille d'Hochstedt (1704), et trois filles qui devinrent la duchesse de Chevreuse, la duchesse de Beauvilliers et la duchesse de Mortemart. Enfin, un fils fut archevêque de Rouen.

Ces nombreux enfants grandirent, entourés des plus beaux exemples de foi, de piété et d'honneur. La religion préparait à la patrie ses plus fermes soutiens. Colbert savait que la source des plus beaux devoirs est une conscience délicate et nourrie par les pensées sublimes de Dieu, de charité, de dévouement. Dans sa maison, on lisait l'office de l'Église ; le ministre avait fait imprimer un bréviaire à l'usage de sa famille. Et cependant cet homme trouve à ses derniers moments qu'il n'a pas assez fait pour Dieu ; parole remarquable, écho d'une belle âme, qui nous donne la mesure et de son dévouement au roi et de ses désirs infinis d'amour divin.

Voilà l'homme dont Fénelon dirigea les filles, gendres et fils. L'âme était déjà préparée à recevoir les sublimes instructions du vertueux et savant abbé. Il y aurait un livre intéressant à faire sur *la famille*

Colbert et Fénelon, nous ne pouvons qu'en esquisser les linéaments.

Trois filles de Colbert épousèrent trois membres de la plus haute noblesse ; les plus grandes dignités de famille et de Cour étaient réunies sur des personnes d'un goût élevé en religion et d'un rare sentiment d'honneur. « Les trois sœurs et les trois beaux-frères, dit M. de Bausset (1), montrèrent à la Cour une famille privilégiée, qui n'avait d'autre ambition que celle de rester fidèle à l'honneur et à la vertu ; jamais on ne la vit s'associer à aucune intrigue, ni s'avilir par aucune bassesse. »

Pénétrés de respect pour le roi, attentifs à lui plaire, par leur empressement à remplir tous les devoirs de leur charge, les ducs de Beauvilliers, de Chevreuse et de Mortemart ne se crurent point obligés à étendre leur complaisance jusqu'à flatter ses passions. Mme de Montespan ne les vit jamais dans la foule de ses courtisans. Louis XIV, qui portait un sentiment naturel de décence et de délicatesse, au milieu même des erreurs et des séductions qui l'avaient entraîné, remarqua une conduite si noble et conçut pour eux une estime qui ne fléchit jamais. Quand le moment fut venu de choisir un gouverneur pour le duc de Bourgogne, le roi n'hésita pas à prendre le duc de Beauvilliers, sachant ainsi reconnaître la vertu.

Il lui laissait le libre choix des personnes qui devaient concourir à l'éducation du prince. Le duc ne fut pas longtemps à trouver le précepteur qui devait partager ces fonctions, il alla chercher Fénelon. Le duc et l'abbé se connaissaient depuis longtemps ; dès l'époque de son installation aux Nouvelles Catholiques, Fénelon avait été présenté par le marquis de Fénelon, son oncle, à M. de Beauvilliers. Ils étaient à peu près du même âge et

1. *Histoire de Fénelon,* liv. I, chap. XXIX.

étaient tous deux tendrement aimés du supérieur de Saint-Sulpice, le vénérable abbé Tronson. L'entrée de Fénelon à Versailles réunissait des cœurs, si bien faits pour se comprendre. Toute la famille Colbert allait profiter de cette belle vertu, jouir du commerce de ce noble esprit et goûter l'amitié la plus tendre du plus aimant des hommes.

*
* *

La gloire et l'honneur d'avoir attiré à Versailles l'abbé de Fénelon donnent à M. de Beauvilliers le droit de tenir le premier rang dans cette galerie de portraits.

Paul de Saint-Aignan, duc de Beauvilliers, pair de France, premier gentilhomme de la chambre du roi, chef du Conseil des finances, ministre d'État, naquit en 1648; il épousa, en 1671, Henriette-Louise Colbert, seconde fille du ministre. De ce mariage, naquirent treize enfants. Il mourut à Vaucresson, près de Versailles, le 31 août 1714. Saint-Simon a laissé du *bon duc* (1) un portrait qui vaut la peine d'être cité ; en deux coups de pinceau, le grand écrivain évoque devant nos yeux cette figure si originale. Il « était grand, fort maigre, le visage long et coloré, un fort grand nez aquilin, la bouche enfoncée, des yeux d'esprit et perçants, le sourire agréable, l'air fort doux, mais ordinairement fort sérieux et concentré.

Il était né vif, bouillant, emporté, aimant tous les plaisirs. Beaucoup d'esprit naturel, le sens extrêmement droit, une grande justesse, souvent trop de précision ; l'énonciation aisée, agréable, exacte, naturelle, l'appréhension vive, le discernement bon, une sagesse

1. C'est ainsi que le duc de Beauvilliers est désigné dans la correspondance de Fénelon, ou quelquefois *le bon* et les abréviations B., BD., LB.

singulière, une prévoyance qui s'étendait vastement, mais sans s'égarer ; une simplicité et une sagacité extrêmes et qui ne se nuisaient point l'une à l'autre ; et depuis que Dieu l'eut touché, ce qui arriva de très bonne heure, je crois pouvoir avancer qu'il ne perdit jamais sa présence, d'où on peut juger, éclairé comme il était, jusqu'à quel point il porta la piété. Doux, modeste, égal, poli avec distinction, assez prévenant, d'un accès facile et honnête jusqu'aux plus petites gens ; ne montrant point sa dévotion, sans la cacher aussi, et n'en incommodant personne... Sa charité pour le prochain le resserrait dans des entraves qui le raccourcissaient par la contrainte de ses lèvres, de ses oreilles, de ses pensées, dont on a vu les inconvénients en plusieurs endroits. Le ministère, la politique, la crainte trop grande du roi augmentèrent encore cette attention continuelle sur lui-même, d'où naissait un contraint, un concentré, un pincé, qui éloignait de lui, et un goût de particulier très resserré, et de solitude qui convenait peu à ses emplois, qui l'isolait, qui, excepté ses fonctions, parmi lesquelles je range sa table ouverte le matin, lui faisait un désert de la Cour, et lui laissait ignorer tout ce qui n'était pas les affaires où ses emplois l'engageaient nécessairement (1)... Cet homme si droit, si en garde contre lui-même, et d'une attention si active, se laissa tellement enchanter, lui et M. de Chevreuse, aux charmes de l'archevèque de Cambrai, que, sans l'avoir jamais vu depuis sa disgrâce, ce prélat ne cessa d'être l'âme de son âme et l'esprit de son esprit, que tout ce qu'il pratiquait dans son intérieur de conscience et dans son domestique était réglé souverainement par M. de Cambrai (2). »

L'âme de Jonathas était collée à celle de David (3).

1. Saint-Simon, VII, p. 116 et suiv. — 2. *Ibid,* p. 121.
3. I Reg., XVIII, v. 1.

Il faut lire dans Saint-Simon quel était, en plein Versailles, l'intérieur de la maison du duc de Beauvilliers où l'austérité chrétienne était pratiquée dans toute sa rigueur, sans rien ôter à la dignité extérieure et à la noblesse de la vie. Mme de Maintenon, qui succéda à la favorite Mme de Montespan, tourna les yeux vers cette vertueuse famille. Elle allait régulièrement dîner un ou deux jours de la semaine à l'hôtel de Beauvilliers; d'autres fois, ordinairement le dimanche, à l'hôtel de Chevreuse. Il n'y avait qu'elle, les deux sœurs et leurs maris. Tout se passait en famille, avec la sonnette sur la table, afin de n'avoir pas de valets autour de soi et de pouvoir parler sans contrainte. C'est là, nous l'avons dit, que la demi reine connut Fénelon et qu'elle s'attacha à lui jusqu'à en faire le dépositaire de ses plus intimes pensées. Pendant la tourmente et la querelle du quiétisme, M. de Beauvilliers resta fidèle à son ami, au risque de perdre sa situation. Saint-Simon, qui estimait beaucoup le duc, le pressa d'avoir moins d'attachement, au moins en apparence, pour ce qui l'exposait si fort. « Il fut inébranlable, il me répondit sans la moindre émotion qu'à tout ce qu'il lui revenait de plusieurs côtés, il ne doutait point qu'il ne fût dans le péril que je venais de lui représenter, mais qu'il n'avait jamais souhaité aucune place, que Dieu l'avait mis en celles où il était ; que quand il les lui voudrait ôter, il était tout prêt de les lui remettre ; qu'il n'y avait d'attachement que pour le bien qu'il y pouvait faire ; que n'en pouvant plus procurer, il serait plus que content de n'avoir plus de compte à en rendre à Dieu, et de n'avoir plus qu'à le prier dans la retraite où il n'aurait à penser qu'à son salut ; que ses sentiments n'étaient point opiniâtreté, qu'il les croyait bons, et que, les pensant tels, il n'avait qu'à attendre la volonté de Dieu, en paix et avec soumission, et se garder surtout de faire la moindre chose

qui pût lui donner un scrupule en mourant (1). » L'historien ajoute ces touchantes paroles : « Je m'en allai si pénétré de ces sentiments si chrétiens, si élevés et si rares, que je n'en ai jamais oublié les paroles, tant elles me frappèrent, et que si je les racontais à cent fois différentes, je crois que je les redirais toutes et dans le même arrangement que je les entendis. » Aussi, il ne pas s'étonner de la belle réponse de M. de Beauvilliers à Louis XIV, quand celui-ci, recevant le bref de condamnation des *Maximes des Saints,* dit devant ses courtisans : « Eh bien ! M. de Beauvilliers, qu'en direz-vous présentement ? Voilà M. de Cambrai condamné dans toutes les formes. — Sire, répondit le duc d'un ton respectueux, mais néanmoins élevé, j'ai été l'ami particulier de M. de Cambrai, et je le serai toujours (2)... » Le roi demeura muet et les spectateurs en admiration d'une générosité si ferme. Si cette indépendance était le fruit de la direction de Fénelon, c'était une direction singulièrement forte et élevée ; cette attitude imposait le respect.

Peu de temps après son départ de la Cour, l'archevêque écrivit au duc de Beauvilliers ces quelques lignes (30 novembre 1699) : « Je suis fâché, mon bon duc, de ne vous point voir, la bonne duchesse et quelques autres amis en petit nombre. Pour le reste je suis ravi d'en être bien loin ; j'en chante le cantique de délivrance, et rien ne me coûterait tant que de m'en rapprocher. J'aime toujours M. le duc de Bourgogne, malgré ses défauts les plus choquants. Je vous conjure de ne vous relâcher jamais dans votre amitié pour lui ; que ce soit une amitié crucifiante et de pure foi : c'est à vous de l'enfanter avec douleur, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé. Supportez-le sans le flatter, avertissez-le sans le

1. Saint-Simon, I, p. 349. — 2. *Ibid.,* II, p. 2.

fatiguer... Dites-lui les vérités qu'on voudra que vous lui disiez, mais dites-les lui courtement, doucement, avec respect et tendresse... s'il faisait quelques grandes fautes, qu'il sente d'abord en vous un cœur ouvert comme un port dans le naufrage. »

On voit quelle confiance existait entre les deux amis.

Nous ne possédons que peu de lettres de Fénelon à Beauvilliers et encore moins du duc à l'archevêque (1); nous le regrettons, si elles existent, elles doivent être curieuses, car le bon duc était l'ami préféré du prélat. Celles que nous avons se partagent en conseils pour le duc de Bourgogne et en avis pieux pour la conduite particulière du grand seigneur.

Nous avons vu, par les extraits de Saint-Simon, que le duc de Beauvilliers était porté à la tristesse; son air « concentré » frappait tout le monde. Le pieux directeur revient souvent sur cette disposition : « Je vous conjure de ménager votre faible santé. Il vous faut du repos d'esprit et de la gaîté, avec de l'air et de l'exercice du corps (2). » Le bon duc, formé dès l'enfance à une piété angélique, que les années avaient fortifiée, ne savait pas toujours concilier le service de Dieu et l'amour divin avec les habitudes humaines et la liberté de l'esprit; il devenait inquiet; ignorant sans doute que le Christ demande la seule bonne volonté. « Dieu vous conserve et vous donne un cœur large par simplicité et

1. Cette correspondance doit exister quelque part; il n'est pas possible que Fénelon ait si peu écrit à celui qui restait auprès de ce cher petit prince, le duc de Bourgogne. Les nombreuses lettres de Fénelon au duc de Chevreuse et réciproquement nous portent à croire que le duc de Beauvilliers faisait, lui aussi, parvenir à Cambrai des nouvelles de Versailles. « En donnant ici à M. de Monvielle *un paquet de M. le duc de Beauvilliers pour vous* » : le duc de Chevreuse commence ainsi une lettre. Œ. C., VII, p. 288. — Les paquets secrets devaient arriver souvent.

2. Œ. C., VII, p. 382.

par abandon; cette largeur contribuera même à votre santé (1). » Savait-il garder la juste mesure dans sa conduite avec le duc de Bourgogne? Nous parlerons de cette délicate question dans le chapitre suivant. Accablé de cette lourde responsabilité de préparer à la France un roi et un père, laissé seul, après quelques années seulement, pour continuer l'œuvre, si merveilleusement commencée par Fénelon, n'usa-t-il pas d'un zèle trop vif pour la réforme des défauts, dans le désir ardent de voir l'enfant parfait? L'archevêque de Cambrai paraissait le savoir : « Ne gardez aucune autorité à contre-temps; ne le gênez point; ne lui faites point de morales importunes : dites-lui simplement, courtement, et de la manière la plus douce, les vérités qu'il voudra savoir. Ne lui en dites jamais beaucoup à la fois, ne les dites que selon le besoin et l'ouverture de son cœur (2). » A force d'exigences, le duc de Beauvilliers n'avait-il pas brisé, dans le duc de Bourgogne, les ressorts de la volonté? ne l'avait-il pas jeté dans une piété austère, étroite, formaliste? Nous ne faisons que poser la question pour le moment. Fénelon n'avait pas des idées semblables sur la dévotion; il écrivait ces paroles qui sont déjà une critique, ou pour parler plus sagement, une direction pour la conduite du duc de Bourgogne : « Si vous voulez appliquer les vertus par le dehors, vous ne faites qu'une symétrie gênante, qu'un arrangement superstitieux, qu'un amas d'œuvres légales et judaïques, qu'un ouvrage inanimé. C'est un sépulcre blanchi : le dehors est une décoration de marbre, où toutes les vertus sont en bas-relief; mais, au dedans, il n'y a que des ossements de morts. Le dedans est sans vie, tout y est squelette; tout y est desséché,

1. Œ. C., VII, p. 382. — 2. *Ibid.*, p. 239.

faute de l'onction du Saint-Esprit. Il ne faut donc pas vouloir mettre l'amour au dedans par la multitude des pratiques entassées au dehors avec scrupule; mais il faut, au contraire, que le principe intérieur d'amour, cultivé par l'oraison à certaines heures, et entretenu par la présence familière de Dieu dans la journée, porte la nourriture du centre aux membres extérieurs, et fasse exercer avec simplicité, en chaque occasion, chaque vertu convenable pour ce moment-là. Voilà, mon bon duc, ce que *je souhaite* de tout mon cœur, *que vous puissiez inspirer à ce prince,* qui est si cher à Dieu. *La piété, prise ainsi,* devient douce, commode, *simple, exacte,* ferme, sans *être ni scrupuleuse ni âpre* (1). »

Cette lettre était une réponse à une objection que Fénelon avait apprise à Cambrai contre la méthode de direction donnée par Beauvilliers au duc de Bourgogne. Prenons congé de cette belle et noble figure, originale et attrayante entre toutes, par une dernière parole de Saint-Simon; un éloge de cet historien, mécontent de tout et de tous, n'est jamais suspect : « Sa vertu, dit-il, sa douceur, sa politesse, tout m'avait épris de lui (2). »

La nombreuse famille du duc fut l'objet de la sollicitude de Fénelon. Mme de Beauvilliers remplit avec courage et énergie les charges de la vie. Moins brillante que sa sœur, la duchesse de Chevreuse, elle imposait davantage; son esprit faisait oublier sa laideur. Elle parlait avec une vivacité, une finesse, une justesse, une facilité incroyables. Elle se contenait d'ordinaire et inspirait de la contrainte; quand il lui arrivait de se laisser aller, elle vous charmait. « Les aumônes et les

1. Œ. C., VII, p. 244. Lettre du 4 novembre 1703.
2. Saint-Simon, I, p. 74.

bonnes œuvres que M. de Beauvilliers et elle ont faites se peuvent dire immenses : c'était leur premier soin, et, avec la prière, leur plus chère occupation (1). »

Occupée de l'éducation de ses huit filles, la duchesse de Beauvilliers pria Fénelon de la diriger dans l'accomplissement des devoirs prescrits à la sollicitude maternelle. Le jeune abbé, car il était alors supérieur des Nouvelles Catholiques et par conséquent âgé de quelque trente ans, composa son traité de l'*Éducation des Filles,* son premier ouvrage qui n'a depuis deux siècles que des admirateurs.

La femme idéale que Fénelon se propose de former, c'est la femme chrétienne, et il prend son modèle dans le tableau de la femme *forte* que lui offre la Bible. Il veut que les femmes soient toutes prêtes à remplir avec conviction et intelligence, patience et joie, les devoirs nombreux, délicats et souvent pénibles dans l'intérieur de la famille, entre des parents, un mari et des enfants ; mais qu'on n'oublie pas de donner aux filles un solide enseignement religieux, sans lequel Fénelon croirait bâtir en l'air.

Après la piété, viennent la modestie et l'amour des choses utiles. Il veut une jeune fille calme, simple, occupée de choses sérieuses, et il indique des moyens pratiques ; ainsi, pour la délivrer des fantômes de l'imagination et la préparer à son rôle de discrète bienfaitrice de la famille, il veut qu'elle soit instruite. L'instruction n'est qu'une partie de l'éducation. C'est un moyen et non une fin.

Il faut admirer ce large esprit qui sait concilier la sévérité chrétienne et les grâces humaines, la vie utile et la vie aimable ; qui mène parallèlement l'éducation de l'esprit et la formation du corps, le soin de la santé

1. Saint-Simon, VII, p. 127. — Lire tout le portrait de Mme de Beauvilliers; il vaut les autres qui sont parfaits.

avec celui de la perfection morale. C'est un moderne dans ses conseils sur l'éducation physique de l'enfant ; il a étudié la physiologie de ce cerveau tendre et mou, qui réclame tant et de si délicats ménagements (1).

Fénelon, qui s'élève contre les parures ridicules, « ce faste qui ruine les familles », ne défend pas à la jeune fille de chercher à plaire. Il n'interdit à la femme sérieuse ni la musique, ni la peinture, ni la poésie, ni aucune des études propres à élargir l'esprit et à purifier le goût. Il sait qu'il l'élève pour le monde et cette idée ne l'épouvante pas : il ne jette pas, comme Port-Royal, l'anathème sur tout ce qui n'est pas couvent et retraite religieuse. « Le monde n'est pas un fantôme ; c'est l'assemblage des familles. Eh ! qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes ? » Ce n'est pas nécessairement un lieu de perdition, ce n'est pas non plus cette chose charmante dont rêvent les jeunes filles, c'est une société naturelle où Fénelon peut envoyer son élève sans crainte, si elle est telle qu'il a espéré de la façonner (2).

« Nous n'avons encore rien lu, dit M. Crouslé, qui nous semble plus justement conçu, dans l'ensemble et hormis quelques restrictions, que ce système d'éducation pour les filles ; ni rien observé qui nous parût préférable, pour le bonheur des familles, pour la dignité et la prospérité de la société tout entière, au modèle que Fénelon nous présente de la femme accomplie. Le monde moderne cherche à réaliser un tout autre idéal ; puisse-t-il ne pas se méprendre ! Les erreurs, en cette matière, sont d'une incalculable gravité (3). »

1. Cf. *Éducation des filles*, ch. v.

2. Cf. le portrait, sous forme épique, de la jeune fille accomplie dans le *Télémaque* (livre XVII. Ed. Legouez, p. 400).

3. Crouslé, I, p. 186. — Outre cette belle étude de M. Crouslé (I, p. 103-186) sur le traité de l'*Éducation des Filles*, nous tenons à signaler l'*Introduction* de M. O. Gréard au même ouvrage. (Paris, Jouaust, 1885.)

*
* *

Après Beauvilliers, Chevreuse, deux noms que l'histoire a unis dans un même sentiment d'admiration. On disait des deux beaux-frères qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme (1). Ils logeaient ensemble à Marly, tout près l'un de l'autre à Versailles, et se voyaient au moins deux ou trois fois par jour; ils vécurent ainsi plus de trente ans, sans qu'un nuage vint altérer cette singulière affection. Chevreuse avait incomparablement plus d'esprit et de savoir que son beau-frère. Port-Royal le comptait parmi ses plus chers élèves, et la *Logique* avait été composée pour lui. Beaucoup d'imagination, de pénétration, de chaleur, une facilité prodigieuse à concevoir et à s'exprimer : toutes les qualités de l'esprit, s'il avait eu le sens pratique et la justesse de Beauvilliers. Celui-ci voyait les choses comme elles étaient, celui-là comme il les eût voulues; l'un voulait le bien et s'en contentait; l'autre cherchait le mieux et manquait souvent l'un et l'autre.

Charles-Honoré d'Albert, duc de Chevreuse, pair de France, chevalier des ordres du roi, capitaine-lieutenant des chevau-légers de sa garde, gouverneur de Guyenne, naquit le 7 octobre 1649. Il épousa en 1667 Jeanne-Marie-Thérèse Colbert, fille aînée du grand Colbert. De ce mariage naquirent dix enfants. Il mourut le 5 novembre 1712. « Il est mort comme un saint, dit Dangeau (15 novembre 1712), et avait toujours vécu dans une dévotion parfaite. Il était adoré dans sa famille qu'il laisse dans une grande affliction. » Saint-Simon ajoute : « Jamais homme ne posséda son âme en paix comme celui-là; comme dit le psaume, il la portait dans ses mains. Le désordre de ses affaires, la disgrâce de l'orage du quiétisme, qui fut au moment

1. Cf. Saint-Simon, VII, p. 117.

de le renverser, la perte de ses enfants, celle de ce parfait Dauphin, nul événement ne put l'émouvoir ni le tirer de ses occupations et de sa situation ordinaire, avec un cœur bon et tendre toutefois. Il offrait tout à Dieu, qu'il ne perdait jamais de vue; et, dans cette même vue, il dirigeait sa vie et toute la suite de ses actions. Jusqu'avec ses valets il était doux, modeste, poli : en liberté dans un intérieur d'amis et de famille intime, il était gai et d'excellente compagnie, sans rien de contraint pour lui ni pour les autres, dont il aimait l'amusement et le plaisir; mais si particulier par le mépris intime du monde et le goût et l'habitude du cabinet, qu'il n'était presque pas possible de l'en tirer, et que le gros de la Cour ignorait qu'il eût une table également abondante et délicate (1). »

L'amitié du duc de Chevreuse et de Fénelon ne se démentit pas un instant; ce fut le duc qui surveilla l'impression des *Maximes des Saints,* allant s'établir chez l'imprimeur pour en corriger chaque feuille à mesure qu'elle était imprimée; et quand l'orage éclata, quand la disgrâce sévère, irrévocable, fut prononcée, Chevreuse resta le fidèle ami de l'exilé.

La correspondance entre le duc et l'archevêque est très abondante, mi-politique, mi-religieuse, car c'est par lui que, pendant dix-sept ans, Fénelon continuait de correspondre avec son élève le duc de Bourgogne. Rien n'est plus touchant que la partie spirituelle.

Quelques extraits de lettres ajouteront au caractère du duc de Chevreuse et montreront le degré où il avait remis toute la conduite de sa vie aux mains de son cher archevêque. « Jamais rien ne m'a touché plus vivement, mon bon duc, que votre lettre écrite, moitié à..., et moitié à

1. Saint-Simon, VI, p. 345 et 346. — Lire les pages délicieuses qui complètent ce portrait, au même endroit des *Mémoires* de Saint-Simon.

Versailles. Dieu vous bénisse, et se complaise en vous pour votre petitesse. Ne cessez point de vous défier de votre esprit curieux et de vos raisonnements ; craignez ce goût des gens d'esprit et des savants. Vous savez même qu'il y a certains dévots secs, critiques, dédaigneux et pleins de leurs lumières, qui sont d'autant plus à craindre pour vous, que votre goût, votre habitude et votre confiance vous ont tourné longtemps de ce côté-là. Pour vos affaires, n'y faites que ce qui vous paraîtra, devant Dieu dans l'oraison, que vous y devez faire pour l'éclaircissement des difficultés et pour mettre les juges en état de vous rendre justice. Comptez que les arrangements de raisons étudiées, les efforts empressés de sollicitations, les tours persuasifs, etc., ne feront pas autant qu'une application modérée, paisible et simple, où vous n'agirez qu'à mesure que la grâce vous fera agir sans ardeur naturelle. Surtout réservez-vous des heures certaines pour prier, pour lire autant qu'il le faut, afin que la lecture nourrisse l'oraison, et pour apaiser l'ébranlement naturel que la multitude des affaires pressées cause. Tout dépend de là, et vous ne sauriez être trop ferme pour vous faire un retranchement contre le torrent des affaires qui entraîne tout (1). »

Quelques mois après, le duc de Chevreuse ayant perdu un fils au combat de Carpi, sur l'Adige, Fénelon lui écrit aussitôt une lettre de consolation. Jamais on n'exhorta les autres à la soumission et à l'abandon avec un cœur plus chaud et plus sensible ; c'est ce qui rendait ses paroles si efficaces :

« J'ai appris avec une sensible douleur, mon bon duc, la perte que vous avez faite, Dieu l'a permis et il faut se taire. Il ne nous reste qu'à prier Dieu pour celui que

1. Œ. C., VII, p. 227.

nous avons perdu. Vous savez que je l'aimais beaucoup et que j'ai toujours été sensible à ce qui le regardait. Je suis persuadé que vous portez en paix cette croix et que vous avez d'abord sacrifié à Dieu le cher enfant qu'il lui a plu de reprendre. Mais je suis en peine de la tendresse de Madame la duchesse ; quoique je ne doute nullement de sa conformité à la volonté de Dieu, je crains que son cœur n'ait beaucoup à souffrir, et je prie Notre-Seigneur de la consoler. Les douceurs de cette vie ne sont guère consolantes, et elles nous mettent presque toujours en danger de nous y attacher trop; mais pour les amertumes dont la vie est pleine, elles sont véritablement mortifiantes. Tout notre chemin est semé et bordé d'épines ; nous ne sommes ici-bas que pour souffrir et pour aimer celui qui nous éprouve par cette souffrance. Tous nos attachements les plus légitimes se tournent en croix. Dieu les rompt, pour nous unir plus purement à lui ; et en les rompant, il nous arrache les liens du cœur, auxquels tenaient ces objets extérieurs. Il faut laisser faire à la main de Dieu, en toute occasion, cette opération douloureuse. Je dois plus qu'un autre sentir les peines de la bonne duchesse qui a tant senti les miennes. Je viens d'apprendre que de bonnes gens sont allées vous voir et j'en suis ravi, dans l'espérance que cette visite aura servi à soulager les cœurs. J'aurais voulu pouvoir être transporté invisiblement dans votre solitude. Mais il me semble que nous sommes bien près, lors même que Dieu nous tient éloignés ; c'est en lui que je ne cesse de vous porter dans mon cœur. Je le ferai, mon bon et cher duc, jusqu'au dernier soupir de ma vie (1). »

Fénelon n'était pas ennemi de Port-Royal, au point d'approuver les persécutions du pouvoir contre la

1. Œ. C., VII, p. 228 (1er août 1701).

célèbre communauté; il écrivait en 1709 au duc de Chevreuse : « Un coup d'autorité comme celui qu'on vient de faire à Port-Royal, ne peut qu'exciter la compassion publique pour ces filles et l'indignation contre les persécuteurs. » Cependant il comprenait que l'esprit raisonneur, appliqué de son ami était un résultat de son éducation janséniste, c'est pourquoi il lui dénonçait ces « dévots secs, critiques, dédaigneux ». Le duc n'avait pas profité de la *Logique* d'Arnauld. Une des remarques de ce judicieux ouvrage, c'est que la plupart des erreurs des hommes viennent moins de ce qu'ils raisonnent mal en partant de principes vrais, que de ce qu'ils raisonnent bien en partant de jugements inexacts ou de principes faux. Chevreuse était un type de ces hommes qui raisonnent admirablement, seulement le principe d'où ils partent est contestable. « On était perdu, dit Saint-Simon, si on ne l'arrêtait dès le commencement, parce qu'aussitôt qu'on lui avait passé deux ou trois propositions qui paraissaient simples et qu'il faisait résulter l'une de l'autre, il menait son homme battant jusqu'au bout (1). »

On sentait bien qu'il n'avait pas raison, mais il raisonnait si serré qu'on ne trouvait plus le joint pour rompre la chaîne. Le duc de Chevreuse, honnête, appliqué, laborieux, traitant chaque question avec méthode, s'épuisant à combiner les faits et à en tirer des inductions et des conséquences infinies, avait quelque chose du doctrinaire et du statisticien tout ensemble : avec beaucoup d'esprit, de mérite, de capacité et de connaissances, il n'arrivait qu'à être un *bon esprit faux*.

Fénelon fait tout pour corriger le duc de ce péché intellectuel et pour l'en guérir : « Je crains toujours beaucoup votre pente excessive à raisonner. Elle est

1. Saint-Simon, VI, p. 345.

un obstacle à ce recueillement et à ce silence où Dieu se communique. Soyons simples, humbles, et sincèrement détachés avec les hommes. Soyons recueillis, calmes et point raisonneurs avec Dieu. Les gens que vous avez le plus écoutés autrefois sont infiniment secs, raisonneurs, critiques et opposés à la vraie vie intérieure (1). Si peu que vous les écoutassiez, vous écouteriez aussi un raisonnement sans fin, et une curiosité dangereuse, qui vous mettrait insensiblement hors de votre grâce, pour vous rejeter dans le fond de votre naturel (2). »

Les conseils de Fénelon sont donnés en des termes appropriés et vifs, qui deviennent autant de traits à recueillir pour un portrait fidèle : « J'ai souvent remarqué que vous êtes toujours pressé de passer d'une occupation à une autre, et que cependant chacune en particulier vous mène trop loin. C'est que vous suivez trop votre esprit d'anatomie et d'exactitude en chaque chose. Vous n'êtes point lent, vous êtes long (3). » Couper court, retrancher tout ce qui n'est pas essentiel, éviter un semblant *d'exactitude éblouissante* (4) qui nuit au nécessaire par le superflu : c'est le conseil qui revient sans cesse et qui ne s'applique pas moins aux choses de ce monde qu'à celles de Dieu.

« Si vous pouvez vous sevrer de toute curiosité et de tout raisonnement superflu, vous gagnerez beaucoup de temps pour l'oraison et pour vos affaires. L'esprit d'oraison vous rendra simple, concis, décisif, sobre en pensées et en paroles, tranquille dans les embarras... Le raisonnement est une grande dissipation. Les raisonneurs, les savants sans oraison, éteignent l'esprit intérieur, comme le vent éteint la bougie (5). » Fénelon

1. Allusion aux Jansénistes. — 2. Œ. C., VII, p. 216. Lettre du 31 août 1699. — 3. *Ibid.*, p. 221 (30 décembre 1699). — 4. *Ibid.* Même lettre. — 5. *Ibid.*, p. 228 (16 juin 1701).

coupe le mal par la racine. Cet esprit raisonneur nuit à tout et surtout à la prière.

Il y a des gens toujours tourmentés par leurs affaires : ils sont dominés par elles : ils sont longs et n'en finissent pas. Il faut savoir se borner. L'oraison simple et tranquille guérira de tout. « Pour être sobre en paroles, il faut l'être en pensées... Vous n'irez à la source du mal qu'en faisant taire souvent votre esprit par le silence intérieur. Ce silence d'oraison simple calmerait ce raisonnement si actif. Bientôt l'esprit de Dieu vous viderait de vos spéculations et de vos arrangements. Vous verriez, dans l'occasion, chaque affaire d'une vue nette et simple ; vous parleriez comme vous auriez pensé, vous diriez en deux mots ce que vous auriez à dire, sans prendre tant de mesures pour persuader... Je crois sans peine que la multitude des affaires vous dessèche et vous dissipe. Le vrai remède à ce mal est d'accourcir chaque affaire et de ne vous laisser point entraîner par un détail d'occupations où votre esprit agit trop selon sa pente d'exactitude (1). »

Le duc de Chevreuse est tenté de passer sa vie dans son cabinet à lire, à étudier, à se morigéner sans cesse, à s'imposer pour soi ou pour les autres des occupations dont quelques-unes en elles-mêmes peuvent sembler fructueuses et nourrissantes. Fénelon l'avertit de ne pas trop se livrer à sa pente : il croit utile qu'il ait quelquefois entretien avec un ami, avec quelqu'un de simple, de pieux, de sincère : « Cette personne, lui dit-il, vous consolerait, vous nourrirait, vous développerait à vos propres yeux, et vous dirait vos vérités (2). » On a beau se persuader qu'on se dit à soi-même des vérités, on n'y atteint jamais complète-

1. Œ. C., VII, p. 221 et 222. — 2. *Ibid.*, p. 222.

ment, même par le coin le plus sensible : « Une vérité qu'on nous dit nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-même : on est moins humilié du fond des vérités que flatté de savoir se les dire (1). » Le savant directeur connaissait profondément le cœur humain : ce ne fut pas une des moindres causes de ses succès sur les âmes.

En attendant que le duc de Chevreuse ait trouvé près de lui quelqu'un pour lui rendre ce service, Fénelon le lui rend de loin tant qu'il peut, en lui parlant sans réticence, sans ménagement : il lui expose d'une manière sensible son grand défaut, ce beau défaut tout curieux, tout intellectuel ; il le lui étend avec ses replis et le lui fait toucher du doigt : « Plus une vie est profonde, délicate, subtile et spécieuse, plus on a de peine à l'éteindre. Elle échappe par sa subtilité ; elle se fait épargner par ses beaux prétextes... Telle est la vie secrète d'un esprit curieux, tourné au raisonnement, qui se possède par méthode philosophique, et qui veut posséder de même tout ce qui l'environne (2)... Qui voudrait à tout moment s'assurer qu'il agit par raison et non par passion et par humeur, perdrait le temps d'agir, passerait sa vie à anatomiser son cœur, et ne viendrait jamais à bout de ce qu'il chercherait (3). » Il dénonce et poursuit à outrance « ce goût de sûreté géométrique » qui est enraciné en lui par toutes les inclinations de sa vie, « par une habitude changée en nature ». Il l'exhorte à mourir « à ses goûts d'esprit, à ses curiosités et à ses recherches philosophiques, à sa sagesse intempérante, à ses arrangements étudiés, à ses méthodes de persuasion pour le prochain (4) : » à ne pas être un affairé d'esprit à tout propos et hors de propos, un *ardélion* de la vie intérieure. Cet apaisement, cette

1. Œ. C., VII, p. 222. — 2. *Ibid.*, p. 223. — 3. *Ibid.* — 4. *Ibid.*

quiétude morale qu'il lui prêche, c'est de la part de Fénelon un conseil du bon sens le plus clairvoyant, le plus net, et qui, dans le cas présent, allait le mieux à son adresse. C'est digne du plus grand des directeurs du XVII[e] siècle.

Tout nous porte à croire que Chevreuse se corrigea vite de ce travers d'esprit, puisque les lettres de Fénelon, dès l'année 1702, sont muettes sur ces défauts, ou tout au moins elles ne font qu'une allusion rapide. Ce ne sont que conseils politiques et avis touchants sur la direction à donner au duc de Bourgogne et aux affaires du pays. La direction spirituelle ne manque pas, mais c'est uniquement pour tourner davantage vers Dieu ce cœur tout pénétré d'amour divin et tout dégagé des liens de cette terre.

Le duc de Chevreuse s'était mis à l'œuvre, avec une résolution ferme et assurée, et le pieux archevêque avait suivi pas à pas les efforts multipliés de cet esprit énergique. Ce n'était pas aisé d'accoutumer à l'oraison cette âme troublée par toutes les choses extérieures et tourmentée par les pensées intimes; aussi le directeur se met à sa portée, se fait en quelque sorte enfant, pour guider les premiers pas dans la voie de la réforme morale : « Pour l'oraison, je crois que vous la devez faire sur un livre que vous laisserez à chaque moment que Dieu vous occupera seul... Prenez les livres qui vous porteront le plus à une simple présence de Dieu, qui fasse cesser l'activité de votre esprit... Faites là-dessus ce qu'on fait en prenant des eaux : commencez par quelque chose de médiocre, et accoutumez-vous, peu à peu, à augmenter la mesure. Ensuite, vous me ferez savoir quelles seront là-dessus vos expériences (1). » Quand le duc eut appris à prier, il s'étonna de la fra-

1. Œ. C., VII, p. 226.

gilité de l'esprit incapable de rester attentif quelques minutes en présence de Dieu. Fénelon lui répondait : « Un père tendre ne pense pas toujours à son fils : mille objets entraînent son imagination et, par son imagination, son esprit. Mais ces distractions n'interrompent jamais l'amour paternel ; à quelque heure que son fils revienne dans son esprit, il l'aime ; et il sent au fond de son cœur qu'il n'a pas cessé un seul moment de l'aimer, quoiqu'il ait cessé de penser à lui. Tel doit être notre amour pour notre Père céleste ; un amour simple, sans défiance et sans inquiétude. Si l'imagination s'égare, si l'esprit est entraîné, ne nous troublons point... Il n'y a point de pénitence plus amère que cet état de pure foi sans soutien sensible : d'où je conclus que c'est la pénitence la plus effective, la plus crucifiante et la plus exempte de toute illusion (1). »

Le duc était capable d'entendre ces nobles paroles : « La souffrance est la vie secrète des âmes d'ici-bas ; car ce n'est que par un sentiment de mort que se forme en nous le principe d'une nouvelle vie (2). » Il puisait dans les sacrements la force du Christ qui transformait la sienne : « Il y a une parole d'un grand poids dans l'histoire ecclésiastique, au sujet d'une sainte dame qui fut exposée à de terribles épreuves dans le monde : *Tanto pondere fixit eam Spiritus sanctus ut immobilis permaneret*... On n'acquiert guère ce degré de fermeté que par des prières vives, fréquentes, humbles et pures. Il y faut joindre la réception fréquente de ce corps sacré, formé par l'Esprit-Saint, qui est lui-même une source inépuisable de l'esprit de sainteté. Je suppose toujours qu'on mène une vie chrétienne. Il ne faut donc point d'autre préparation pour l'Eucharistie, quand on examine les choses dans le fond. Quiconque est sain

1. Éd. C., VII, p. 262. — 2. *Ibid.*, p. 229.

ou légèrement infirme doit manger (1)... Qui nous peut soutenir sur le penchant d'un précipice, où nous roulons déjà de nous-mêmes? C'est votre seule grâce, ô mon Dieu; c'est vous seul, ô Jésus, qui avez vaincu le monde et en nous et hors de nous, en répandant des douceurs infiniment plus grandes que celles qui nous séduisent. Mais cette grâce, mon cher Seigneur, ne se communique, dans la voie ordinaire, que par la prière fréquente et par les sacrements (2). »

Une lettre de Fénelon, qui était une réponse à des observations du duc de Chevreuse (3), nous montre avec quelle délicatesse et quelle profondeur ces grands hommes du XVIIe siècle s'occupaient de leur âme et des manifestations psychiques, impénétrables aux vues ordinaires des esprits distraits par le monde extérieur. Il ne s'agit rien moins que de discerner « les mouvements de la grâce d'avec ceux de la nature déguisée (4) ».

Nous n'avons pas de lettres de Fénelon à la duchesse de Chevreuse; elle était cependant du petit troupeau que le pieux directeur gardait de loin, comme il le faisait jadis à Versailles. C'était la fille préférée de Colbert et la plus aimable femme de la Cour. Dame du palais de la reine, elle plut à la reine, elle plut au roi qui ne savait point se passer d'elle; elle fut bien avec les maîtresses, et mieux encore avec celle qui les remplaça. Tout cela sans empressement, sans bassesses, mais avec beaucoup

1. Œ. C., VII, p. 202.
2. *Ibid.*, p. 200.
3. On voit (Œ. C., VII, p. 252.) que Fénelon ne craignait pas de consulter le duc de Chevreuse sur des questions théologiques. Cette confiance était justifiée par les connaissances du duc, par la pureté de ses principes, par la droiture de ses vues. Commerce merveilleux qui rend cette correspondance si attachante.
4. Œ. C., VII, p. 216.

d'esprit, avec une franchise singulière et une vertu qui ne se démentit jamais (1).

Sa sœur, la duchesse de Mortemart, veuve après neuf ans de mariage, vécut avec ses vertueux beaux-frères dans une étroite liaison. Ce fut chez eux qu'elle eut occasion de connaître et d'aimer Fénelon. Après la retraite de ce dernier à Cambrai, elle continua à entretenir des relations d'estime et de confiance. Saint-Simon nous apprend qu'elle allait même à Cambrai et qu'elle y passait plusieurs mois de suite (2). Vers la fin de sa vie, elle faisait de fréquentes retraites au couvent de la Visitation de Saint-Denis, où l'une de ses filles avait fait profession; elle y occupa même une cellule dans laquelle, aux vœux près, elle menait la vie d'une religieuse et où elle mourut, le 13 février 1750.

La « bonne duchesse » (3) inspirait beaucoup d'estime et de confiance à Fénelon et lui faisait confidence de ses défauts : « Pour moi, je passe ma vie à me fâcher mal à propos, à parler indiscrètement, à m'impatienter sur les importunités qui me dérangent. Je hais le monde, je le méprise et il me flatte néanmoins un peu (4). » On voit que l'heureux directeur, qui savait si bien changer les cœurs, savait se juger en observateur consciencieux et que son esprit, amoureux de la perfection, aspirait à se détacher de ce monde qui tient toujours à nous par quelque lien secret.

Les croix, les illusions de l'amour-propre, la paix que l'on trouve dans l'humilité et l'abandon à Dieu sont

1. Cf. Saint-Simon, VI, p. 348 et suiv.
2. Saint-Simon, IV, p. 80.
3. C'est ainsi que l'appelait Fénelon. La jeune duchesse de Mortemart (Mlle de Beauvilliers), sa belle-fille, ne s'appelle que Madame dans la correspondance de Fénelon. Le jeune duc de Mortemart ne paraît pas avoir mené une conduite exemplaire, digne de sa vertueuse mère.
4. Œ. C., VII, p. 348. — Cf. aussi VIII, p. 580.

les sujets des quelques lettres que nous avons de Fénelon à la duchesse de Mortemart. Cette âme délicate ne se contentait pas d'une vertu moyenne, elle voulait une perfection impossible ici-bas. Le pieux archevèque lui apprend à se supporter, à corriger ses défauts sans trouble, à vivre confiante dans la bonté de Dieu qui se contente de nos désirs et de notre amour.

*
* *

Parmi les membres de la famille Colbert, nous ne devons pas omettre le fils aîné, le marquis de Seignelay, secrétaire d'État de la marine. Fénelon lui envoyait ses rapports au cours de ses missions en Saintonge. Sa santé, affaiblie par les plaisirs, ne put supporter les fatigues du travail énorme que lui donnait sa charge; il mourut jeune encore, à l'âge de trente-neuf ans.

Les prières de ses sœurs, leur exemple et la sérénité de leur vie touchèrent l'âme de cet homme, tout engourdie et oublieuse de Dieu. Il s'adressa à Fénelon pour l'aider à réformer sa conduite. Ce n'est plus le missionnaire qui, timidement, objecte quelque difficulté aux ordres sévères et impolitiques du ministre, le prêtre est devenu le guide et le maître de cette âme malade, attristée, aux confins de la vie.

Ce changement d'attitude n'a rien qui puisse nous surprendre. Nous voyons tous les jours la contre-partie. Un médecin, à genoux et tremblant le matin aux pieds du prêtre, attentif à ses conseils et à ses avis, le soir donner des ordres au confesseur, taillant dans le vif, s'il est besoin, et exigeant une obéissance passive. Dans les affaires de conscience, Fénelon prêtre est supérieur au ministre Seignelay; le prêtre est plus haut que les rois, il domine les anges; il ne faut pas l'oublier, le prêtre est un autre Christ.

Fénelon parle à ce malade le langage d'un directeur sûr de sa doctrine, et il le fait avec une franchise salutaire. Il frappe, mais c'est pour guérir ; il secoue cet homme endormi, mais c'est pour faire tomber les écailles qui lui cachent la lumière du jour ; il ranime cette âme à demi-morte en lui disant la douceur de l'amour, la bonté de Dieu et la gloire du ciel.

Le directeur fait son devoir tout entier ; il a des paroles menaçantes ; il montre à ce puissant de la terre la faiblesse de l'homme, le néant des ambitions mondaines, les terribles leçons de Dieu : « Rien n'est meilleur que de vous défier de vous-même. C'est le fruit que vous devez tirer de vos chutes. C'est pour vous humilier que Dieu a permis qu'elles aient été si fréquentes, si longues, si profondes ; et après tant de grâces reçues autrefois, vous aviez plus de besoin qu'un autre de tomber de bien haut, parce qu'il faut abaisser votre hauteur qui est extrême et écraser votre orgueil qui se relèverait toujours. Mais la défiance de vous-même ne doit pas diminuer la confiance en Dieu (1). »

Dieu « vous humilie en vous instruisant. D'ailleurs, il vous tient dans un état d'impuissance qui renverse tous les projets de votre ambition. Toutes ces hautes pensées, dont vous aviez nourri votre cœur depuis si longtemps, s'évanouissent. Votre sagesse est confondue (2)... Il ne vous reste donc, ou que de retomber dans un affreux désespoir, dans l'abîme de l'iniquité, livré à vous-même, au monde insensé et à tous vos tyranniques désirs, ou de vous abandonner sans réserve au Père des miséricordes (3) ». Voilà les phrases qu'on trouve trop dures dans la bouche d'un directeur ; elles rappellent les imprécations des prophètes d'Israël. On ne saurait juger un auteur par deux

1. Œ. C., VII, p. 204. — 2. *Ibid.*, p. 200. — 3. *Ibid.*, p. 202.

ou trois phrases, extraites de toute une correspondance et séparées de leur contexte. C'est de la mauvaise critique.

Nous voudrions pouvoir transcrire toute la lettre dans laquelle se trouve la dernière citation. Elle est admirable de dignité sacerdotale, de ton grave, d'émotion profonde et communicative (1).

Fénelon rappelle au ministre Seignelay que le cœur de l'homme ne doit pas rester partagé entre le monde et Dieu. Nul ne peut servir deux maîtres.

Il faut choisir : « Il faut que votre cœur soit rempli ou de Dieu ou du monde. S'il l'est du monde, le monde vous rentraînera insensiblement, et peut-être, tout à coup, dans le fond de l'abîme. S'il l'est de Dieu, Dieu ne vous souffrira point dans une lâche tiédeur ; votre conscience vous pressera ; vous goûterez le recueillement ; les choses qui vous ont charmé vous paraîtront vaines et frivoles ; vous sentirez au dedans de vous une puissance à laquelle il faudra que tout cède peu à peu ; en un mot, vous ne serez point à Dieu à demi. Si vous cherchez, par de faux tempéraments, à partager votre cœur, Dieu, qui est jaloux, rejettera avec horreur ce partage injurieux qui le met en concurrence avec la créature, c'est-à-dire avec le néant même. Il ne vous reste donc ou que de retomber par un affreux désespoir dans l'abîme de l'iniquité, livré à vous-même, au monde insensé et à tous vos tyranniques désirs, ou de vous abandonner sans réserve au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation qui vous tend les bras malgré vos ingratitudes. » Nous croyons comprendre que l'effet de cette dernière phrase n'est pas la même, présentée ainsi dans le développement de la pensée, et comme conclusion. Puis Fénelon fait parler le monde et Dieu ; rien de

1. Œ. C., VII, p. 202.

plus saisissant que ce parallèle. Le directeur ne cache pas les déchirements de cœur que les passions font sentir, avant d'être bien étouffées. « Quoi donc! diront-elles, vous nous dites un éternel adieu! Vous ne nous verrez plus! et toute votre vie ne sera plus que gène et que tristesse (1). » Mais Dieu parlera à son tour : « Il vous fera sentir la joie d'une conscience purifiée, la paix d'une âme que Dieu réconcilie avec lui, et la liberté de ses vrais enfants. Vous n'aurez plus de ces plaisirs funestes qui enivrent l'âme, qui lui font oublier son malheur à force de l'étourdir ; mais vous aurez ce calme intérieur et ce témoignage consolant qui soutient contre toutes les peines... Vous aimerez tout ce que vous ferez, puisque vous aimerez la volonté de Dieu qui vous y déterminera ; vous ne voudrez plus aucune des choses que Dieu ne vous donnera point ; vous porterez dans votre cœur une source inépuisable de consolation et d'espérance contre tous les maux de la vie. Ainsi, les maux se changeront en biens ; les maladies, les contradictions, les travaux épineux, la mort même, tout deviendra bon, car tout se tourne à bien, comme dit saint Paul, pour ceux qui aiment Dieu. » Il ajoutait, en terminant cette partie de sa lettre, ces paroles pleines de la majesté divine et de l'éloquence enflammée des prophètes : « Eh! pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puisqu'il vous aime tant? Avez-vous trouvé quelque chose de plus doux à aimer et de plus digne de votre amour? Le fantôme du monde va s'évanouir; cette vaine décoration disparaîtra bientôt ; l'heure vient, elle approche, la voilà qui s'avance, nous y touchons déjà, le charme se rompt, nos yeux vont s'ouvrir ; nous ne verrons plus que l'éternelle vérité. Dieu jugera sa créature ingrate. Tous ces insensés qui passent pour sages seront convaincus de

(1) Saint Augustin, *Confessions*, liv. VIII, ch. II, n. 26.

folie ; mais nous qui aurons connu et goûté le nom de Dieu, nous laisserons-nous envelopper dans cette condamnation ? »

La lettre se fait pratique ; Fénelon apprend à Seignelay à aimer Dieu, à prier. C'est le même bon sens que nous avons remarqué si souvent. Il le met en garde contre cet amour sensible. « Si Dieu vous donne ce goût pour vous faciliter les commencements de votre retour, il faut le recevoir, car il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Mais s'il ne vous le donne point, n'en soyez pas en peine ; car le vrai et pur amour de Dieu consiste souvent dans une volonté sèche et ferme de lui sacrifier tout. » La prière doit être « simple, beaucoup du cœur, très peu de l'esprit ; des réflexions simples, sensibles et courtes, des sentiments naïfs avec Dieu, sans s'exciter à beaucoup d'actes dont on n'aurait pas le goût ». Les distractions ne doivent point étonner : « Toutes les fois que votre attention se relâche, reprenez le livre et ne vous inquiétez pas ; l'inquiétude sur les distractions est la distraction la plus dangereuse. » Il dira même que « s'impatienter contre son impatience, c'est envenimer sa plaie (1) ».

Toutes ces lettres à Seignelay sont du meilleur Fénelon ; si l'on veut trouver dans certaine correspondance un peu de subtilité, ici, il n'y a rien de tout cela ; c'est vrai, digne, juste. Il écarte ces dévotions « timides, exagérées, où l'on croit que Dieu ne pardonne rien ». Il demande des lectures et des prières « très courtes », car il faut ménager dans un malade « l'esprit » et « le corps ». Il l'encourage à suivre droit son chemin, sans s'occuper des critiques du monde, à ne pas rougir de l'Évangile. « Dieu portera le fardeau pour vous, et son ange aura soin que vous ne heurtiez pas même du pied

1. Œ. C., VII, p. 212.

contre les pierres semées dans votre chemin. » Ne rien faire d'éclatant ; « il n'est pas question de prêcher, ni de baisser les yeux, mais il s'agit de se taire, de tourner ailleurs la conversation, de ne témoigner nulle lâche complaisance pour le mal, de ne jamais rire d'une raillerie libertine. »

A ce malade cloué sur un lit de douleur, il parle de la croix avec une délicatesse sans exemple. « Quel bonheur de faire une pénitence que vous n'avez point choisie et que Dieu vous impose lui-même... Dieu vous renverse, comme il renversa saint Paul aux portes de Damas, et il vous dit au fond du cœur : Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Pourquoi me persécutez-vous ? Après cela, Monsieur, douterez-vous qu'il ne vous aime ? S'il ne vous aimait, pourquoi ne vous aurait-il pas abandonné aux désirs de votre cœur (1) ?... Les croix sont elles-mêmes propres à nous tenir dans la fréquente présence de Dieu. Qu'y a-t-il de plus naturel quand on souffre, que de chercher du soulagement ?... Quand vos maux vous pressent, vous envoyez chercher les médecins et les personnes de votre famille que vous croyez les plus propres à vous soutenir : appelez de même à votre secours le médecin d'en haut, qui peut d'autant mieux connaître et guérir vos maux, que c'est lui qui les a faits par miséricorde... Il est toujours prêt à nous entendre, il sait mieux que nous-mêmes tout ce que nous souffrons. C'est lui qui nous fait souffrir parce qu'il veut nous épargner d'autres souffrances éternelles que nous méritions (2). »

Il est touchant de voir ce prêtre consoler cet homme et le préparer à quitter le monde, en lui montrant un ciel plus beau que toutes les plus nobles clartés d'ici-bas. Un ministre de Louis XIV, encore revêtu de sa puis-

(1) C., VII, p. 210. — (2) *Ibid.*, p. 211.

sance, écoute les graves avis, les sévères conseils, les rudes reproches d'un prêtre. Il fallait l'union du caractère et de la volonté dans le ministre, la délicatesse et l'onction pénétrante dans le prêtre ; l'amour de l'un pour la rénovation d'une âme devait égaler le désir de l'autre pour percer les nuages qui le séparaient des splendeurs célestes.

CHAPITRE IV

LE DUC DE BOURGOGNE

L'éducation d'un enfant du peuple, d'un fils de famille est une grave question. Demain, celui-ci succédera à son père dans l'administration de ses biens et jouira peut-être de son influence dans les affaires du pays ; celui-là se verra libre dans sa grande patrie, et l'on sait trop que le premier usage de la liberté est souvent d'en abuser. L'éducation d'un roi de France est d'une haute importance. De cet homme, pétri comme ses sujets de chair et d'os, animé comme eux d'un souffle divin qui lui donne la vie, de cet homme dépend la paix ou la guerre, le bonheur ou la ruine, la joie ou les larmes de toute la nation. Louis XIV le savait, et on peut le féliciter, lui surtout dont l'éducation avait été fort négligée, d'avoir cherché et trouvé pour son fils et son petit-fils, des hommes dignes de la mission d'élever et d'instruire des fils de roi. A côté du grand Dauphin, il place Montausier et Bossuet ; quand le duc de Bourgogne est à peine âgé de sept ans, il choisit pour lui le duc de Beauvilliers, la vertu même, et Fénelon, la piété même.

Il ne nous reste rien du duc de Bourgogne que son éducation. La mort, deux fois cruelle, frappa le père et le fils à un an de distance et la France se réveilla un jour avec Louis XV ! Qu'eût été la France avec le duc de Bourgogne roi? qui pourrait le dire? Le jeune Joas élevé dans le temple devint prévaricateur. Le trône donne des vertiges comme toutes les grandeurs. Toutefois, il est bien permis, après nos multiples et sanglantes révolutions qui épuisent la patrie et l'entraînent dans l'anarchie civile ou militaire, il est permis de nous attendrir sur cet enfant sur qui reposaient tant d'espérances, tant de complaisances, tant d'avenir ; qui nous eût épargné, s'il eût vécu, le régent et Louis XV, le vice et la débauche, les courtisanes et le reste ; qui nous eût ménagé des réformes devenues nécessaires ; qui eût assis sur le trône la piété et la foi, Dieu et la charité.

Cet enfant fut le chef-d'œuvre de Fénelon.

Le duc de Bourgogne était le petit-fils de Louis XIV, le fils du dauphin Louis.

Tous les historiens reproduisent le portrait du royal élève peint par Saint-Simon : M. le duc de Bourgogne « naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler. Dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des choses et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps (c'est ce dont j'ai été souvent témoin). Opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui était extrême ; enfin livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement

porté à la cruauté barbare en railleries, saisissant les ridicules avec une justesse qui assommait. De la hauteur des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atômes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent... L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses fureurs, ses réponses étonnaient; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements (1). » Pour finir, il avait une figure agréable, un regard plein d'intelligence, un fin et charmant sourire.

Fénelon comprit admirablement tout ce qu'il y avait à craindre d'une semblable nature, mais aussi tout ce qu'il avait à espérer d'un esprit si original et d'une âme si énergique : il aborda son redoutable et séduisant élève, armé d'une méthode qu'il avait longtemps méditée, savamment préparée et qui devait produire de merveilleux résultats. Il se prescrivit une règle capitale, « celle d'observer à chaque moment le caractère du jeune prince, de suivre, avec une attention calme et patiente, toutes les variations et tous les écarts de ce tempérament fougueux, et de faire toujours ressortir la leçon de la faute même. Une pareille éducation devait être en action bien plus qu'en instruction; l'élève ne pouvait jamais prévoir la leçon qui l'attendait, parce qu'il ne pouvait prévoir lui-même les torts dont il se rendrait coupable par l'emportement de son humeur. Aussi, les avis et les reproches étaient toujours le résultat nécessaire et naturel des excès auxquels il s'était abandonné (2). »

Rien ne fut négligé pour mener à bien cette éducation, si importante à l'État. Le gouverneur et le précepteur s'y donnèrent tout entiers, et ceux qu'ils s'étaient adjoints pour les aider dans leur tâche, l'abbé Fleury, MM. de Langeron, de Beaumont, Dupuy et de l'Echelle,

1. Saint-Simon, VI, p. 239. Lire la suite.
2. De Bausset, liv. I.

ne ménagèrent ni leur temps, ni leurs peines. On vint à bout de ce qu'il y avait de physique dans les colères de l'enfant, par un régime dur, presque austère. Lorsque le jeune prince se livre à ses trop fréquents accès de colère, le gouverneur, le précepteur, tous les officiers et tous les domestiques de la maison se concertent sans affectation pour observer avec lui le plus profond silence. On évite de répondre à ses questions, on le sert en détournant les regards, on lui retire ses livres, on l'abandonne à lui-même. Bientôt, il est frappé de cet abandon, il se reproche sa conduite et il vient se jeter aux pieds de Fénelon qui le console. C'était tout ce que désirait l'habile précepteur.

Il fallait surtout gagner l'affection du jeune prince. « Une âme, menée par la crainte, en est toujours plus faible. » Le mot est de Fénelon. Ce qui manquait au duc de Bourgogne, impétueux et tendre, c'était l'expansion. Élevé au milieu de la froide étiquette de la Cour, il ne trouvait autour de lui aucune de ces chaudes affections, dont l'enfance a un besoin si impérieux ; sans mère pour le comprendre, à peine aimé par un père engourdi et peu intelligent, caressé de temps en temps par un grand-père entouré d'une auréole qui tenait chacun à distance, le pauvre enfant royal eût vécu sans trouver un appui véritable, si Fénelon n'eût compris que le vrai moyen de le vaincre était de l'aimer.

D'un autre côté, il ne fallait pas laisser mettre son autorité en question, surtout avec un caractère aussi violent ; aussi Fénelon développa une singulière énergie dans la volonté de se faire respecter. « Le plus sûr moyen de maîtriser l'enfance est de l'aimer et de ne la craindre point, de se dévouer sans s'asservir (1). »

1. Géruzez, *Littérature française*, II, p. 200.

Les enfants ont une stratégie, pleine d'artifices, que le sang-froid peut seul déjouer : céder avec mollesse ou résister avec emportement, c'est se trahir également à ces petits regards pénétrants et impitoyables. Il faut avec eux du caractère et de l'âme, de l'âme pour les attirer, du caractère pour les dominer.

Toutes ces qualités de l'affection, Fénelon les possédait dans un rapport plein d'harmonie ; il s'en servit pour prendre sur son élève l'ascendant nécessaire. C'est merveille de voir comme il arrive ainsi à conduire le duc de Bourgogne par l'affection et par la raison, à étouffer les germes de ses vices, à développer les facultés heureuses de son cœur, à mêler les deux existences du maître et du disciple au point de n'en plus faire qu'une, d'habituer d'abord l'enfant et ensuite le jeune homme à ne sentir et à ne vivre que dans son précepteur.

Il y avait parfois, entre le maître et l'élève, des scènes violentes. Un jour, le duc de Bourgogne répond à une réprimande de Fénelon par ce mot impertinent : « Non, non, Monsieur, je sais ce que je suis et qui vous êtes. » Fénelon ne dit pas un mot, puis il affecta de ne plus lui parler de la journée. Le lendemain matin, l'abbé entra chez lui, et lui adressant la parole avec une gravité froide et respectueuse : « Je ne sais, Monsieur, si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier : que vous saviez ce que vous êtes et ce que je suis ; il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre. Vous comprenez assez qu'il n'est pas ici question de la naissance, qui n'ajoute rien à votre mérite personnel. Vous ne sauriez douter que je suis au-dessus de vous par les lumières et les connaissances. Quant à l'autorité, vous n'en avez aucune sur moi, et je l'ai moi-même, au contraire, pleine et entière sur vous. Le roi et Monsei-

gneur vous l'ont dit assez souvent. Vous croyez peut-être que je m'estime fort heureux d'être pourvu de l'emploi que j'exerce auprès de vous ; désabusez-vous, Monsieur ; et afin que vous n'en doutiez pas, je vais vous conduire chez Sa Majesté, pour la supplier de vous nommer un autre précepteur, dont je souhaite que les soins soient plus heureux que les miens. » Fénelon allait se retirer. « Ah ! Monsieur, s'écria le duc de Bourgogne, je suis désespéré de ce qui s'est passé hier. Je vous promets que vous serez content de moi, mais promettez-moi de rester. » Fénelon attendit quelque temps encore, et céda quand il vit les heureux effets de son avertissement. Il ne faut jamais être dur. Il faut une affection forte.

Le pauvre enfant luttait du reste avec une énergie touchante ; il signait des engagements d'honneur d'obéir à ses maîtres. « Je promets, foi de prince, à M. l'abbé de Fénelon, de faire sur-le-champ ce qu'il m'ordonnera et de lui obéir dans le moment qu'il me défendra quelque chose, et, si j'y manque, je me soumets à toutes sortes de punitions et de déshonneur.

« Fait à Versailles, le 29 novembre 1689. »

Dans cette lutte entre la nature et l'intelligence, Fénelon savait bien que la piété seule pouvait assurer un résultat définitif. Chez tous les hommes, la religion peut seule donner au caractère la force nécessaire pour se dominer ; chez un prince, elle est l'unique frein capable d'arrêter la violence des penchants naturels qui ne trouvent partout que flatteries et complaisances.

Le duc de Bourgogne, guidé par son pieux précepteur, devint en peu de temps si fidèle à la grâce, qu'il fit l'admiration de cette Cour de Versailles, cependant si frivole. « Les premiers jours du printemps, a dit Vauvenargues, ont moins de grâce que la vertu nais-

sante d'un jeune homme (1). » L'idée de la grandeur de Dieu se grava profondément dans son âme.

Un jour, raconte Fénelon, il voulait cacher ce qu'il avait fait ; « je le pressai de me dire la vérité devant Dieu. Alors il se mit en grande colère et il s'écria : « Pour-« quoi me le demandez-vous devant Dieu ? Hé bien ! « puisque vous me le demandez ainsi, je ne puis pas vous « désavouer que j'ai fait telle chose. » Il était comme hors de lui par l'excès de la colère, et cependant la religion le dominait tellement, qu'elle lui arrachait un aveu si pénible. »

Fénelon l'avait accoutumé sans fatigue à tous les petits exercices de piété : prières, oraisons, examens de conscience. Cet adolescent de quinze ans, agenouillé dans la chapelle de Versailles, il demandait au Roi des Rois de se corriger de ses défauts et de bénir le roi, son grand-père. Dans le silence, il offrait son cœur à Dieu et sa prière était agréable au Très-Haut. L'historien, qui nous a si bien renseigné sur les défauts du jeune prince, fut si frappé de ce changement soudain, qu'il en voit la cause dans la seule religion : « En très peu de temps, dit Saint-Simon, la dévotion et la grâce en firent un autre homme et changèrent tant et de si redoutables défauts en vertus parfaitement contraires. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, humble et austère pour soi, tout appliqué à ses obligations et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet à ceux auxquels il se voyait destiné (2). »

Admirable précepteur, Fénelon fut encore un professeur remarquable. Passionné pour la beauté littéraire,

1. L'allocution, prononcée à la première communion du duc de Bourgogne par Fénelon, est conservée à la Bibliothèque du séminaire Saint-Sulpice, section des manuscrits.
2. Saint-Simon, VI, p. 240.

il s'efforça de faire passer dans l'esprit du duc de Bourgogne un peu de ce goût pour les lettres, qui ne le quitta jamais et réussit. Le « petit prince », comme Fénelon l'appelait dans l'intimité, reçut une forte éducation classique. Nous avons un reflet de ce qu'étaient les leçons de ce grand et charmant esprit, dans les *Fables*, les *Dialogues des Morts*, et surtout dans le *Télémaque;* mais cette voix douce et pressante, ces yeux admirables qui parlaient tout seuls, cette physionomie si mobile et si vive, cette bouche sérieuse et souriante qui s'entr'ouvrait comme pour laisser son âme se répandre sur tout ce qui l'entourait, toutes ces séductions ont disparu et l'imagination seule peut y suppléer.

Il est facile de suivre dans les ouvrages composés pour l'instruction du prince, la pensée secrète du maître. La culture de l'esprit ne prépare que la formation du cœur.

Personne ne mettra les *Fables* et les *Dialogues des Morts* au rang des chefs-d'œuvre. L'auteur n'a aucune préoccupation littéraire ; il ne veut que faire comprendre à son élève quelques-unes de ces vérités que les princes ont de la peine à se mettre dans l'esprit.

Le livre le plus populaire de Fénelon est le *Télémaque.* Il ne tenta pas de faire une œuvre littéraire que les Français pussent opposer aux grandes épopées antiques. Ses désirs étaient plus simples. Il voulait enfermer dans le cadre épique qu'il avait choisi un livre d'éducation politique et morale. Quelles que soient les beautés de ce livre original, le principal intérêt est dans les conseils donnés au jeune prince que le trône attend. Nous laissons de côté ici la partie purement esthétique du *Télémaque,* pour mettre en lumière l'idée du beau moral dans l'éducation du duc de Bourgogne, tous les devoirs qui s'imposent à un fils de roi, l'idéal sévère

qu'il conçoit de la royauté juste, pacifique, bienfaisante, maîtresse de ses passions, dévouée au bonheur de ses sujets. L'adresse prodigieuse, avec laquelle Fénelon grave en traits ineffaçables au fond du cœur de son élève, « ces grandes maximes, si vite oubliées, que les rois sont faits pour les peuples, et que ce n'est pas assez des calculs ou des caprices d'une ambition personnelle, ni de la gloire incertaine des armes, pour justifier les guerres ruineuses, pour faire absoudre les guerres injustes (1). »

Il est aisé de reconnaître, dans le jeune et bouillant Télémaque, le petit-fils de Louis XIV (2), dans Mentor, Fénelon ; mais vouloir mettre un nom sur tous les personnages, c'est diminuer le mérite du roman. A l'heure si triste où tant d'abus et de fautes graves avaient aigri les esprits, assombri les cœurs, et provoquaient tant de plaintes contre le gouvernement absolu, il n'est pas étonnant qu'on ait vu, dans le *Télémaque,* la critique du moment présent, la peinture de la situation politique et morale du royaume. Fénelon, en montrant au jeune prince le tableau des mauvais gouvernements, devenait pour les mécontents un critique de Versailles ; Idoménée devenait Louis XIV. Chanter une vertu, c'est médire du vice qui lui est contraire.

« On a essayé, dit M. Crouslé (3), de contester ces intentions satiriques ; il les a niées lui-même. Mais que sert de nier ce qui est évident ? » Nous ne pouvons connaître les intentions de Fénelon que par la révélation qu'il nous en a faite, et personne n'a le droit de révoquer en doute sa sincérité, lorsqu'il dit au P. Le Tel-

1. Gandar, *Lettres,* p. 151. — Les critiques mettent en évidence les chimères du *Télémaque.* Qui ne connaît l chimères de Platon ? Elles n'ont pas fait cependant tort à son divin génie.
2. Comparer le portrait, fait par Saint-Simon, que nous avons cité et celui de Télémaque par Fénelon. (XIII[e] livre.)
3. Crouslé, I, p. 258.

lier (1) : « Pour *Télémaque,* c'est une narration fabuleuse où j'ai mis les principales instructions qui conviennent à un prince. Je l'ai fait dans un temps où j'étais charmé des marques de bonté et de confiance dont le roi me comblait. Il aurait fallu que j'eusse été non seulement l'homme le plus ingrat, mais encore le plus insensé, pour vouloir faire des portraits satiriques et insolents. J'ai horreur de la seule pensée d'un tel dessein... Je n'ai jamais songé qu'à amuser le duc de Bourgogne et à l'instruire en l'amusant, sans jamais vouloir donner cet ouvrage au public. Tout le monde sait qu'il ne m'a échappé que par l'infidélité d'un copiste. »

L'idéal du prince que Fénelon présentait au duc de Bourgogne apparaissait comme absolument contraire à la conception que Louis XIV s'en était faite. Mais qui s'en plaindra ? ce n'est pas nous, qui connaissons l'histoire du XVIII[e] siècle.

Les principes généraux de morale qui conviennent à tous les hommes, Fénelon a soin de leur donner un tour particulier qui convient aux rois. Il leur recommande de ne pas oublier que leur but unique et essentiel est de ne vouloir l'autorité et la grandeur pour eux-mêmes, parce que cette recherche ambitieuse ne pourrait satisfaire qu'un orgueil tyrannique. Ils doivent rendre les hommes bons et heureux. Que Télémaque, quand il sera roi, aime ses sujets comme ses enfants ; qu'il exerce la justice en faveur du pauvre contre le riche, qu'il déteste la flatterie ; qu'il fuie, comme le plus grand des fléaux, cette maladie des rois qui fait mourir les peuples, l'ambition ; qu'il évite toute guerre, qui ne soit pas nécessaire et légitime ; qu'il soit fort pour repousser un voisin dangereux ; qu'il observe toujours les lois de la clémence et de l'humanité : « Il ne croira pas que tous les moyens sont bons pour s'assurer la victoire ; il triomphera non

1. Œ. C., VII, p. 665.

par le mensonge ni la fraude, mais par la valeur... ; il ne fera aux ennemis que les maux nécessaires pour se garantir de ceux qu'ils lui préparent, et les réduire à une juste paix ; se souvenant que ses ennemis sont toujours hommes, s'il est lui-même vraiment homme, il aura pitié des vaincus (1). »

Fénelon couronne ces nobles enseignements, en appelant au secours de l'excellente morale qu'il prêche à son disciple, la crainte d'une force supérieure à la sienne, le respect de la divinité, la croyance à une vie future, l'image de la béatitude des justes dans le ciel et des peines réservées aux méchants dans les enfers. Il faut y chercher le secours si neuf et si grand que donne à Fénelon le christianisme. « Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables, et, pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendait pas de lui et que l'on ne trouve dans aucun autre. Mais lorsque, délivré de ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés, et quelque chose de céleste s'échappe de son âme enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique ; c'est l'extase de la charité chrétienne, c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon (2). »

De ces idées morales et religieuses découlent les principes de gouvernement et les doctrines politiques. C'est surtout dans cette partie du *Télémaque* que les critiques ont remarqué et dénoncé l'esprit chimérique de l'auteur. Chimérique comme Platon, qui voyait l'idéal du gouvernement dans la raison, Fénelon proclame que la poli-

1. Genay, *Etude sur le Télémaque*, ch. IV.
2. Villemain, *Notice sur Fénelon*.

tique doit être étroitement unie à la vertu. La vertu fait les bons citoyens et les bons princes, protège le pouvoir contre les séditions et les crimes, assure la liberté des peuples, règle d'une façon équitable et solide les rapports entre les nations. Si les peuples et les rois croient pouvoir affranchir la politique de la morale, les rois, esclaves de leurs passions, rêvent une tyrannie sans limite et sans frein ; les peuples, courbés sous un joug de fer, s'abrutissent dans la servitude ou méditent des révolutions violentes.

Le professeur n'abandonna jamais la formation du cœur. Il vaut mieux avoir une bonne règle de conduite que de savoir calculer la parallaxe du soleil. Conscience vaut mieux que science. Il ne faut cependant rien exagérer. Fénelon savait la nécessité de l'étude et ses bienfaits pour la direction de la vie, comme pour endormir nos douleurs ; il s'appliqua par tous les moyens à rendre l'étude attrayante. Le « petit Louis » s'en souviendra et, plus heureux que son père, il reprendra ses livres.

Il fait de la métaphysique et de la morale, il compose même quelques petits traités. Ces passe-temps valaient bien, je pense, pour l'hygiène du corps et de l'âme, les joyeux bals de Versailles et les fêtes mondaines sur le bassin de Neptune.

Il ne faudrait pas croire qu'on cherchât à faire du futur héritier du trône un homme de lettres, plus occupé de littérature que de gouvernement. Tout en développant son esprit, Fénelon n'oubliait pas qu'avant tout un prince doit être un homme d'action, aussi robuste de corps que ferme de volonté (1).

C'était un roi qu'il se proposait de former et non un

1. Lire dans la correspondance de Fénelon (Œ. C., VII, p. 510) le *Règlement de vie des jeunes princes*, rédigé par le marquis de Louville, d'après ses inspirations.

savant. Si le duc de Bourgogne s'adonna plus qu'il n'était nécessaire à des spéculations qui l'éloignaient de ses devoirs d'État, ce ne fut pas la faute de ses maîtres, mais de son ardent esprit qui ne connaissait point de mesure aux choses qui lui plaisaient.

*
* *

Le duc de Bourgogne avait quinze ans, Fénelon fut nommé à l'archevêché de Cambrai. C'était beau : cent mille livres de rente, prince de l'Empire, duc de Cambrai ; mais les joies du cœur sont préférables au miroitement de la gloire. Il fallait quitter Versailles, non pas ces colonnes sculptées, ces jardins fleuris, ces lambris dorés, mais ces amis qu'il préférait à tout, et surtout cet enfant royal, devenu si beau, l'héritier du trône, l'espoir de la France. Les Canons, alors comme aujourd'hui, permettaient aux évêques de quitter leurs diocèses trois mois par an. Louis XIV le laissant précepteur du duc de Bourgogne, Fénelon pourrait ainsi venir à la Cour. Il demeura l'âme de ceux qui continuèrent l'éducation du petit-fils du roi.

Puis vint un jour (1697), où Fénelon fut chassé : le mot est dur, il est tristement vrai. Le duc de Bourgogne, pour sauver son maître, embrassa les genoux de Louis XIV. Dans la tendre émotion d'un cœur jeune, sensible et vertueux, il offrit, pour garant des théories de son pieux professeur, la pureté des maximes que lui, son disciple, avait apprises à son école. Le roi fut touché de ce dévouement naïf et généreux, mais il fut inflexible. Quand on apprit au jeune prince que la doctrine de Fénelon était condamnée : « Celle qu'il m'a enseignée, s'écria-t-il, ne le sera jamais (1). »

1. Lettre de Chantérac à l'abbé de Beaumont, 18 avril 1699.

Après la divulgation du *Télémaque*, Louis XIV irrité, raya lui-même Fénelon de la liste des officiers de sa maison et donna l'ordre à la police de surveiller toutes ses démarches. Ses lettres furent interceptées et enfin la correspondance entre le duc de Bourgogne et le maître fut interrompue. L'âme aimante de Fénelon fut brisée par cette déchirante séparation. Et puis le silence ! plus de nouvelles de ce cher « petit prince » ! ne plus voir ce doux regard, transfiguré par le rayonnement de son âme ! ne plus entendre le son de sa voix ! L'archevêque n'assista même pas au mariage du duc de Bourgogne avec la jeune Adélaïde de Savoie (1698). Ce fut cruel, et nous ne comprenons pas la raison d'une telle rigueur.

L'affection et la reconnaissance du prince accompagnèrent l'illustre exilé. *Fortis ut mors dilectio* : sentiment touchant en lui-même, glorieux pour le maître, honorable pour l'élève, et qui en dit plus peut-être que tous les éloges sur les mérites de Fénelon et sur le cœur du prince.

Après un silence de quatre ans, le 22 décembre 1701, le jeune prince prit courage, et mit une lettre de sa main dans le paquet que les amis de Versailles trouvaient moyen de faire passer secrètement à Cambrai.

« Enfin, mon cher archevêque, je trouve une occasion favorable de rompre le silence où j'ai demeuré depuis quatre ans. J'ai souffert bien des maux depuis ; mais un des plus grands a été celui de ne pouvoir point vous témoigner ce que je sentais pour vous pendant ce temps, et que mon amitié augmentait par vos malheurs au lieu d'en être refroidie. Je pense, avec un vrai plaisir, au temps où je pourrai vous revoir, mais je crains que ce temps ne soit encore bien loin. Il faut s'en remettre à la volonté de Dieu, de la miséricorde duquel je reçois toujours de nouvelles grâces. Je lui ai été plusieurs fois bien

infidèle depuis que je ne vous ai vu ; mais il m'a fait toujours la grâce de me rappeler à Lui, et je n'ai, Dieu merci, point été sourd à sa voix. Depuis quelque temps, il me paraît que je me soutiens mieux dans le chemin de la vertu : Demandez-lui la grâce de me confirmer dans mes bonnes résolutions, et de ne pas permettre que je redevienne son ennemi, mais de m'enseigner lui-même à suivre en tout sa sainte volonté. Je continue toujours à étudier tout seul, quoique je ne le fasse plus en forme depuis deux ans, et j'y ai plus de goût que jamais ; mais rien ne me fait plus de plaisir que la métaphysique et la morale, et je ne saurais me lasser d'y travailler... Je ne vous dirai point ici combien je suis révolté moi-même contre tout ce qu'on a fait à votre égard, mais il faut se soumettre à la volonté de Dieu et croire que tout cela est arrivé pour notre bien... Adieu, mon cher archevêque, je vous embrasse de tout mon cœur, et ne trouverai peut-être de bien longtemps l'occasion de vous écrire. Je vous demande vos prières et votre bénédiction (1).

« Louis. »

Ces beaux sentiments furent comme une nuée bienfaisante, venant rafraîchir une terre longtemps desséchée par le vent cruel de l'ingratitude et de l'injustice des hommes. Fénelon répondit par une longue lettre toute spirituelle dont voici quelques extraits. Remarquons, une fois pour toutes, qu'il n'est question, dans les lettres de Fénelon, que de ce qui regarde le jeune prince ; il oubliait tout pour ne penser qu'à l'intérêt de celui qui se confiait avec tant d'abandon : « Jamais rien ne m'a tant consolé que la lettre que j'ai reçue. J'en rends grâce à celui qui peut seul faire dans les cœurs

1. Œ. C., VII, p. 231.

tout ce qu'il lui plaît pour sa gloire. Il faut qu'il vous aime beaucoup, puisqu'il vous donne son amour, au milieu de tout ce qui est capable de l'éteindre dans votre cœur... Appliquez-vous à vos devoirs, ménagez votre santé, et modérez vos goûts, pour ne point épuiser vos forces. Je ne vous parle que de Dieu et de vous : il n'est pas question de moi. Dieu merci, j'ai le cœur en paix : ma plus rude croix est de ne point vous voir ; mais je vous porte sans cesse devant Dieu dans une présence plus intime que celle des sens. Je donnerais mille vies comme une goutte d'eau, pour vous voir tel que Dieu vous veut (1). »

Fénelon n'oubliait pas son disciple bien-aimé. Il correspondait secrètement avec ses amis les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse qui, d'après ses conseils, ne cessaient de travailler avec le duc de Bourgogne, écrivaient pour lui des mémoires, s'entretenaient de leurs espérances, de leurs projets, de Fénelon absent par le corps, mais présent par l'âme et l'esprit. Dans ces longues lettres entre Cambrai et Versailles, on remarque une sincérité, une liberté, une élévation de sentiments rares ; pas un mot qui détonne, pas une expression, indice d'un sentiment vulgaire. Nous vivons dans un ciel serein, où l'écho des passions humaines arrive parfois encore, sans jamais le troubler.

*
* *

Fénelon ne s'est jamais désintéressé des affaires publiques. C'était un bon Français ; il agit avec un vrai dévouement au roi et à l'État. S'il juge avec sévérité, parfois avec rigueur, jamais le ressentiment per-

1. Œ. C., VII, p. 231.

sonnel ne se fait jour. Il écrivait au duc de Beauvilliers, au mois d'août 1697, au milieu de la controverse sur le quiétisme, alors que le roi témoignait le plus ouvertement sa colère contre lui. « Je ne puis m'empêcher, mon bon duc, de vous dire ce que j'ai sur le cœur. Je fus hier, fête de saint Louis, en dévotion de prier pour le roi. Si mes prières étaient bonnes, il le ressentirait; car j'ai prié de bon cœur... J'ai demandé non seulement qu'il continuât à craindre Dieu et à respecter la religion, mais encore qu'il aimât Dieu et qu'il sentît combien son joug est doux et léger à ceux qui le portent moins par crainte que par amour. Jamais, je ne me suis senti plus de zèle, ni, si j'ose le dire, de tendresse pour sa personne. Quoique je sois plein de reconnaissance, ce n'était pas le bien qu'il m'a fait dont j'étais alors touché. Loin de ressentir quelque peine de ma situation présente, je me serais offert avec joie à Dieu pour mériter la sanctification du roi. Je regardais même son zèle contre mon livre comme un effet louable de sa religion et de sa juste horreur pour tout ce qui lui paraît nouveauté (1). »

On comprend à peine qu'on accuse Fénelon, « d'un fort esprit de réaction contre Louis XIV qu'il a *vraiment haï* (2) ». Pendant toute sa vie, il n'a pas une parole de haine contre le roi; à maintes reprises, il proteste de son amour pour lui. « J'aime la France, et je suis attaché, comme je le dois être, au roi et à la maison royale (3). » Dans une lettre au P. Le Tellier, dictée après avoir reçu l'extrême-onction, au moment de paraître devant Dieu, il priait le confesseur « de représenter au roi ses véritables sentiments », disant

1. Œ. C., VII, p. 214.
2. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, p. 607.
3. Œ. C., VII, p. 298.

qu'il n'avait « jamais été un seul moment de sa vie, sans avoir, pour la personne du roi, la plus vive reconnaissance, le zèle le plus ingénu, le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable ». Cette lettre devait partir de Cambrai, aussitôt que l'archevêque aurait fermé les yeux ; elle n'était donc pas destinée à reconquérir par de basses flatteries la place qu'il avait perdue et qu'il se croyait destinée dans les conseils du roi. On ne saurait mettre en doute la sincérité des sentiments d'un archevêque mourant.

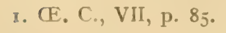
La reconnaissance et le respect pour la personne du roi ne l'aveuglaient pas sur les abus de son gouvernement. Derrière lui, il voyait la France. Fénelon fut un patriote. « Si les ennemis, écrivait-il au duc de Chevreuse, prenaient Cambrai, je me retirerais au Quesnoi, à Landrecies et puis à Avesnes. J'irais de place en place, jusque dans la dernière de la domination du roi. Je ne prêterais aucun serment, lorsque le roi n'aurait plus aucune place dans mon diocèse ; alors je ne m'en irais jamais volontairement et je me laisserais mettre en prison, plutôt que de quitter mon troupeau. Alors j'écrirais à la Cour pour demander ce que le roi voudrait de moi dans une telle extrémité. Si le roi ne désirait rien de moi, je demeurerais en souffrance sans prêter aucun serment, jusqu'à ce que Cambrai eût été cédé aux ennemis par un traité de paix. Si, au contraire, le roi désirait que je quittasse, je quitterais cent mille livres de rente sans condition et sans rien demander. Mais je ne veux rien prévenir, et je n'ai garde de rien dire, jusqu'à ce que le cas arrive (1). »

C'est cet amour de la patrie et du peuple qui le fit s'occuper de politique. D'ailleurs il avait la garde du

1. Œ. C., VII, p. 310.

duc de Bourgogne, et c'est de Cambrai qu'il envoya au duc de Beauvilliers ce morceau célèbre intitulé : *Examen de conscience des devoirs de la royauté* [1].

Cette pièce, un peu déclamatoire dans la forme, comme le genre le comportait, est une sorte de discours au duc de Bourgogne, devenu roi. Il ne s'agit plus de la morale banale du roman de *Télémaque ;* c'est une vraie morale politique concrète, ce sont des conseils pressants. Fénelon embrasse tous les actes et toutes les pensées possibles d'un roi. Le but principal de l'auteur est visiblement d'inspirer à son royal lecteur un sentiment profond de la grandeur de la tâche qu'il aurait à remplir. Voici un passage qui n'est pas sans éloquence : « Avez-vous étudié la vraie forme du gouvernement de votre royaume ? Il ne suffit pas de savoir les lois qui règlent la propriété des terres et autres biens entre les particuliers ; il s'agit de celles que vous devez garder entre votre nation et vous, entre vous et vos voisins... Avez-vous étudié les lois fondamentales et les coutumes qui ont force de loi pour le gouvernement général de votre nation particulière ? Avez-vous cherché, sans vous flatter, quelles sont les bornes de votre autorité ? Savez-vous par quelles formes le royaume s'est gouverné sous les diverses races ; ce qu'étaient les anciens Parlements et les États généraux qui leur ont succédé ?... Croyez-vous que Dieu souffre que vous régniez, si vous régnez sans être instruit de ce qui doit borner et régler votre puissance ! » L'ouvrage se termine par d'excellents conseils sur la connaissance des hommes et le choix des ministres, la conduite à tenir à leur égard, l'abus des favoris, etc. ; tout cela est d'une expérience avisée, éclairée, justifiée par les exemples de tous les temps, et


1. Œ. C., VII, p. 85.

peut être utile sous des formes de gouvernement toutes différentes.

Le dauphin mourut en 1711. Son successeur indiqué était l'élève de Fénelon. Rien ne séparait plus le jeune duc de la royauté qu'un vieillard affaibli. Dans cette occurrence, la place de Mentor était indiquée. Il fallait préparer le plan d'une politique nouvelle pour ne pas être pris au dépourvu.

Le duc de Chevreuse et Fénelon se réunirent à Chaulnes, demeure antique des Chevreuse. Ils tinrent de longues et importantes conversations, dont les résultats furent consignés dans des maximes courtes et abrégées, que l'on appelle communément les *Tables de Chaulnes*.

C'est dans ces tables que Fénelon s'est le plus rapproché de la politique pratique. Nous trouvons tout un plan d'organisation générale politique, sociale, judiciaire, économique où abondent des idées neuves pour l'époque, qui devaient plus tard entrer dans la réalité, et dont l'ensemble ne fait pas moins d'honneur à la sûreté du jugement de l'auteur qu'à l'étendue, à la souplesse et à la fécondité de son esprit.

Il veut d'abord rendre à l'Église de France sa légitime indépendance, en la délivrant de ces fameuses libertés gallicanes, « libertés à l'égard du pape, servitude envers le roi... Le roi, dans la pratique, est plus chef de l'Église que le pape en France ». Les rois sont les protecteurs des Canons; mais protection ne dit ni décision, ni autorité sur l'Église. C'est seulement un appui pour elle contre ses ennemis et contre ses enfants rebelles, un secours prêt pour suivre ses décisions, non pour les prévenir jamais.

On s'est souvent demandé si cette politique était vraiment libérale, ouverte vers l'avenir, et si ce n'était pas plutôt un souvenir du passé, un regret d'une

monarchie aristocratique. Fénelon n'a pas pensé affaiblir la noblesse ; il la considérait comme une partie essentielle du gouvernement. Il faut entre le peuple et le roi, un lien, un intermédiaire, sous peine d'isoler l'un de l'autre et rompre l'union qui fait la force de la nation. En réunissant autour de lui à Versailles, pour s'en faire une Cour, les membres les plus connus de la vieille noblesse française qui avaient la confiance du peuple, Louis XIV commit une faute. Entassés dans les palais royaux, ils se désintéressaient du bonheur et du bien-être de leurs sujets, qu'ils pressuraient pour subvenir aux frais immenses de fêtes multiples et luxueuses. Le peuple oublié se détacha lentement du roi jusqu'à perdre le souvenir des bienfaits antiques de la famille royale. Les provinces de la France, qui saluèrent les premières la Révolution, furent celles que les vieux propriétaires fonciers avaient quittées, pour vivre près du roi. La Bretagne resta fidèle à la royauté, parce qu'elle fut attachée aux familles nobles mêlées à sa propre vie. La noblesse est si nécessaire que Napoléon en créa une nouvelle pour remplacer celle qui avait disparu ou qui ne voulait pas le servir et le reconnaître. Fénelon veut qu'on rende à la noblesse le rôle qui lui appartient dans un État bien organisé. Ce ne sera plus une simple décoration de la royauté, mais un corps intermédiaire puissant, honoré pour ses services, maintenant les bonnes traditions, une force vive de l'État, capable en même temps de servir d'appui au trône et de contrepoids à l'omnipotence du roi.

Ce qui fait le plus grand honneur à Fénelon, ce qui prouve qu'il avait l'esprit tourné vers l'avenir, aussi bien que vers le passé, c'est le sentiment profond qu'il a eu de la nécessité d'associer la nation à l'autorité royale. Ce qu'il dit de l'insuffisance du despotisme est éternellement vrai : « Notre mal, écrivait-il en 1710 au duc de Che-

vreuse, vient de ce que cette guerre n'a été jusqu'ici que l'affaire du roi, qui est ruiné et discrédité. Il faudrait en faire l'affaire véritable de tout le corps de la nation. Elle ne l'est que trop devenue ; car, la paix étant rompue, le corps de la nation se voit dans un péril prochain d'être subjugué... Il faudrait qu'il se répandît, dans toute notre nation, une persuasion intime et constante, que c'est la nation elle-même qui soutient le poids de la guerre... Alors chacun dirait en soi-même : il n'est plus question du passé, il est question de l'avenir. *C'est la nation qui doit se sauver elle-même* (1). » L'homme qui a écrit cette page est un des précurseurs de l'esprit libéral moderne ; il a eu le juste pressentiment de ce qu'on a appelé le gouvernement du pays par le pays. Il demande en effet que l'on revienne aux États Généraux. « Élus librement, sans nulle recommandation du roi qui tournerait en ordre », les députés seront les *vrais* représentants de la nation, pourront faire entendre avec indépendance ses vœux et ses réclamations, et apporteront à l'autorité royale des lumières et un solide appui pour le gouvernement.

On sait combien la centralisation administrative avait fait de progrès au temps de Louis XIV ; elle tendait à substituer peu à peu le mécanisme administratif à la vie organique, dont doit vivre l'État. Comme remède à ce mal social, devançant le grand mouvement qui, à la veille de 1789, devait se produire en faveur des assemblées provinciales, Fénelon voulait établir partout les États provinciaux : « Établissement d'États particuliers dans toutes les provinces, comme en Languedoc », qui se trouvait si bien d'être gouverné de la sorte : « on n'y est pas moins soumis qu'ailleurs, on y est moins épuisé. » Il avait bien raison de mettre en avant un tel exemple. Chaque année, les intérêts de la province étaient discutés sérieu-

(1) Œ. C., VII, p. 221.

sement, librement, par les hommes les plus compétents et les plus dévoués, représentants de ses trois ordres. « Ordre des États toujours plus soulageant que celui des fermiers du roi ou traitants, sans l'inconvénient d'éterniser des impôts ruineux, de les rendre arbitraires. »

Au dire de Saint-Simon, « les intendants gouvernaient les provinces avec plus d'autorité que n'en eurent jamais les gouverneurs. Tout, dans les provinces, leur est soumis et, par eux, tout est soumis au ministre. » Fénelon demande « qu'il n'y ait plus d'intendants : des *Missi dominici* seulement de temps en temps ». Il ne veut plus de ces agents du pouvoir central qui, dans les provinces, peuvent devenir des instruments d'oppression. En restituant aux diocèses et aux provinces leurs franchises locales, il leur rend la vie et met un sage contrepoids à la centralisation monarchique.

Il réclame des garanties pour tous les droits des particuliers et veut que leur fortune, aussi bien que leur liberté, soit à l'abri des confiscations. Les impôts sont écrasants. La vue de la grande misère du peuple émeut profondément son âme vraiment sacerdotale : il réclame la diminution des charges qui l'accablent, et la réforme des abus criants qui multiplient les dépenses inutiles. Au luxe ruineux, il voudrait qu'on opposât des lois somptuaires « à l'imitation des Romains ». On peut sourire de cette manie de tout réglementer; la pratique eût appris à Fénelon que les lois somptuaires manquent souvent leur but et demeurent inefficaces; mais il avait observé que le peuple ne souffrirait pas toujours que le luxe insensé de Versailles (1) insultât à la misère des campagnes; il avait senti que la réforme de la Cour était la première condition de la vitalité de la monarchie.

1. Cf. Taine, *L'ancien Régime*.

Le chapitre sur l'armée témoigne d'une singulière souplesse d'esprit : un vieil archevêque, nourri dans les études théologiques et littéraires, indique en quelques traits toute une organisation militaire nouvelle, qui ressemble par quelques côtés à celle des États militaires modernes. Il a compris que la « supériorité d'armée », le nombre allait devenir, chaque jour, d'une importance plus grande dans les guerres futures.

Son économie politique a quelque chose de libéral : « La France est assez riche, si elle vend bien son blé, huiles, vins, toiles, etc. Ce qu'elle achètera des Anglais et des Hollandais sont épiceries et curiosités nullement comparables : *Laissez liberté.* » N'est-ce pas curieux de voir Fénelon se ranger d'avance parmi les partisans du libre échange, qui n'était pas encore inventé en théorie, en disant, avant tous les économistes, que la France est assez riche, si elle vend bien ses blés. C'est presque le principe fondamental que posent les partisans de la liberté absolue, lorsqu'ils disent que chaque nation a sa richesse particulière qu'elle doit développer exclusivement ?

Que serait-il arrivé si Fénelon fût devenu premier ministre ? L'archevêque de Cambrai dans le gouvernement de son diocèse montre combien il possédait, avec les vertus du pontife, les qualités et les talents de l'administrateur : « Après avoir lu de près ses écrits politiques, dit M. Brunetière, il est impossible de méconnaître qu'il y eut positivement en lui des parties de l'homme d'État et il n'eût pas été un ministre médiocre. »

De la part d'un écrivain qui n'aime pas Fénelon, ces paroles doivent répondre à quelque réalité (1).

1. Le même écrivain, rendant compte dans la *Revue des Deux-Mondes*, du beau livre de M. Emmanuel de Broglie, *Fénelon à Cam-*

Chimérique : c'est le mot de Louis XIV qu'on répète, sans quelquefois le comprendre. Dire à un roi tout-puissant, fier de ses conquêtes, adulé par les flatteurs, trompé par les courtisans, isolé du peuple dont il n'entend pas les plaintes sourdes, confiant dans son étoile, entouré de toutes les gloires, chanté par les poètes, exalté par les prédicateurs de sa chapelle; dire à ce roi, devenu l'idole de la France et l'effroi de l'Europe, que la patrie penche vers sa chute et qu'il est temps de veiller à la sécurité de la nation : qui que vous soyez, vous ne serez jamais qu'un chimérique. Fénelon le fut pour Louis XIV ; il ne saurait l'être pour nous. Bossuet est mort sans avoir eu le moindre doute sur la perpétuité de la monarchie absolue, dont il s'était fait d'instinct le théoricien. Fénelon, plus perspicace, a vu la machine se détraquer. Voulant en réparer les ressorts, ou tout au moins en signaler les parties faibles, il s'est attiré les foudres royales.

Pour mieux juger, il faut remonter à ce fameux projet de « Lettre à Louis XIV », écrit avant 1695. Nous hésitons à parler de cette lettre, car les critiques étant d'accord sur ce fait qu'elle ne fut pas envoyée, elle demeure un projet qu'il eût revu et corrigé, s'il eût voulu lui donner la publicité : il avait trop le sens de la délicatesse pour être blessant à ce point, même sous le voile de l'anonymat. Il est étonnant qu'on veuille juger le caractère de l'auteur par ces quelques pages, écrites à l'écart, sans ordre, sur un carnet intime. Un soir, exaspéré par toutes les fautes de cette Cour frivole, enivrée d'une gloire factice, il se retira dans sa chambre, triste et pensif; il rêvait une France belle, fière, chrétienne, maîtresse des nations, et voilà qu'elle

brai, félicite l'auteur d'avoir réfuté victorieusement l'accusation de chimérique, si souvent reproduite contre Fénelon. « Les écrits politiques de Fénelon, dit-il, témoignent d'un remarquable sens pratique. »

commence à descendre, sous des dehors brillants, des hauteurs qu'elle avait gravies avec Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Louis XIII; il écrivit ces pages, d'une vérité effrayante et d'une réalité terrible, sans haine ni colère, avec une douleur et une tristesse profondes : « Tous vos ministres ont renversé toutes les anciennes maximes de l'État pour faire monter jusqu'au comble votre autorité. On n'a plus parlé de l'État, ni des règles : on n'a parlé que du roi et de son bon plaisir; on vous a élevé jusqu'au ciel... Vos peuples meurent de faim; la culture des terres est presque abandonnée, tous les métiers languissent, tout commerce est anéanti. La France n'est qu'un grand hôpital. Les magistrats sont avilis et épuisés... C'est vous-même qui vous êtes attiré tous ces embarras; car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains; et personne ne peut plus vivre que de vos dons... Le peuple, qui vous a tant aimé, commence à perdre l'amitié et la confiance, et même le respect. Vos victoires ne le réjouissent plus; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. »

L'écrivain renferma ces feuilles dans son tiroir, décidé à ne pas s'en servir. Plus tard, un ami trop fidèle à cette belle mémoire, crut devoir livrer au public ces notes secrètes, et les modernes critiques s'en servent pour juger le maître, comme si les dix volumes in-folio des œuvres de Fénelon ne suffisaient pas. Alors, il faudra prendre, dans l'atelier d'un peintre disparu, les tableaux à demi coloriés; chercher dans la maison d'un sculpteur, à jamais endormi, les marbres à peine ébauchés, pour mieux apprécier les artistes qu'on regrette : mais qui ne connaît leurs exigences avant de mettre au jour un marbre, une toile, une poésie? Si Fénelon n'a pas publié cette lettre, c'est qu'il la considérait comme une expression

incomplète ou exagérée, au moins dans la forme, de sa pensée; il n'avait pas mis la dernière main à son écrit.

Quoi qu'il en soit, l'homme qui écrivait ainsi voyait les choses, comme on les vit à la fin du régime et surtout du siècle suivant. Il devançait la terrible leçon que l'histoire allait donner aux rois. Peut-être de telles vérités, entendues à temps, eussent pu conjurer la destinée. Si tous les évêques et directeurs de conscience avaient fait entendre au roi ces dures et salutaires vérités, bien des malheurs eussent été épargnés à la France. Qui parlera aux rois, si les représentants de Dieu se taisent ?

Fénelon a vu plus tôt que personne le mal du despotisme. L'éclat du grand règne ne l'a pas étourdi. Une telle clairvoyance, à la Cour même, et au milieu du plus grand éblouissement, n'était pas d'une âme médiocre. Les réformes projetées par Fénelon eussent peut-être sauvé le trône. Le peuple, même à la fin du règne de Louis XIV, aimait ses rois, et la monarchie avait encore assez de force et de prestige, pour se transformer elle-même et opérer, avec une sage lenteur, des réformes qui lui auraient épargné la catastrophe de 1793. La petite partie chimérique, qu'on trouve dans ces vues politiques, fût restée à l'état idéal devant les nécessités de la réalité, et tout le bien pratique, qui est immense, eût été accompli. Viser au parfait n'est pas l'indice d'un esprit chimérique. Nous pouvons rappeler ici ce que Fénelon disait lui-même de son traité de *l'Éducation des Filles* : « Je prévois, dit-il, que ce plan d'éducation pourra passer, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour un projet chimérique, mais je prie de considérer que, quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfants, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites : on ne doit pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. »

Pour être complet, il faudrait parler des *Lettres* et des *Mémoires* de Fénelon, sur les affaires de la succession d'Espagne. Il ne s'agit plus de plans généraux, de réformes futures, mais bien de faits quotidiens. Il donne son avis avec beaucoup de précision et de fermeté. C'est une politique pratique, trop pratique, on serait tenté de le dire : car, dans les moments désespérés, il veut la paix et la paix à tout prix. C'est Louis XIV qui a été chimérique et il a eu raison. Il a sauvé la France, sans la laisser humilier. Son mémoire au duc de Beauvilliers, en 1701, *Sur les moyens de prévenir la guerre*, contient des vues sages, habiles et bien informées.

En résumé, Fénelon appartient à cette école qui fait passer les principes avant les intérêts, et qui rendrait à jamais impossibles, parmi les hommes, les révolutions violentes, en les prévenant sans cesse par ces révolutions pacifiques et glorieuses qui font avancer les sociétés dans le progrès, par la seule puissance de la vérité mieux connue et de la justice évangélique plus abondamment pratiquée.

Où trouver l'esprit chimérique de Fénelon, puisqu'il n'existe pas dans ses moyens d'action en Saintonge (1), ni dans son traité d'*Éducation des Filles* (2), ni dans ses *Lettres spirituelles* (3), ni dans ses vues politiques ? On pourrait répondre, tant l'histoire a démenti l'imprudente parole de Louis XIV, qu'il était dans le roi plus encore que dans l'archevêque. Nisard, en voulant détruire une légende, en a créé une autre.

1. « Ces Lettres ne renferment que des conseils d'un esprit pratique et tout à fait exempt d'illusions. » Crouslé, II, ch. 1.
2. Tous les critiques sont d'accord. Cf. Nisard, Crouslé, Faguet.
3. Nous croyons l'avoir prouvé.

*
* *

La guerre de la succession d'Espagne mettait encore une fois aux prises la France et l'Europe ; triste campagne, longues souffrances. L'étoile du grand roi pâlissait. La fortune trahissait le courage et la grandeur.

Le duc de Bourgogne désirait fort aller à l'armée ; Fénelon l'encourageait à demander cette faveur au roi. Le précepteur l'avait formé pour l'action, l'élève devait agir, montrer ce qu'il pouvait faire, secouer cette sorte de timidité qu'on avait déjà remarquée. C'est à cette époque que Fénelon lui écrivit cette lettre d'un si beau et si ferme langage :

« Enfant de saint Louis, imitez votre père ; soyez comme lui, doux, humain, accessible, affable, compatissant et libéral... La vertu ne perce point la foule, elle n'a ni avidité, ni empressement ; elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants ; faites sentir que vous n'aimez ni les louanges, ni les bassesses... Le royaume de Dieu ne consiste point dans une scrupuleuse observation de petites formalités ; il consiste, pour chacun, dans les vertus propres à son état... Un grand prince ne doit pas servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments, sans hauteur, sans présomption, sans dureté (1). »

En 1702, le roi se rendit au désir de son petit-fils et lui confia le commandement de l'armée de Flandre sous la direction du vieux maréchal de Boufflers. Le jeune

1. Œ. C., VII, p. 234.

prince devait nécessairement passer par Cambrai pour se rendre à sa destination. Il demanda à son aïeul la permission de voir à son passage son ancien précepteur. Louis XIV y consentit, mais avec une condition qui décelait toute la vivacité de ses premiers ressentiments. Le duc de Bourgogne se hâta d'écrire ce billet à Fénelon.

« A Péronne, 25 avril 1702.

« Je ne puis me sentir si près de vous sans vous en témoigner ma joie et en même temps celle que me cause la permission que le roi m'a donnée de vous voir en passant ; il y a néanmoins mis la condition de ne vous point voir en particulier. Rien n'a jamais pu diminuer ni ne diminuera jamais la sincère amitié que j'ai pour vous.

« LOUIS. »

L'entrevue eut lieu comme le roi l'avait exigée, en public, dans une hôtellerie où l'on relayait, appelée « Auberge de Dunkerque » ; elle fut courte et gênée par la présence des militaires et des magistrats, que le respect et le devoir avait attirés à la maison où le duc était descendu. L'archevêque assista au repas du prince et lui offrit la serviette, selon l'étiquette. A ce moment, le jeune homme éleva la voix de manière à être entendu de tous et prononça ces paroles remarquables qui disaient tant de choses en si peu de mots : « Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis. »

Le duc de Bourgogne se battit en bon prince. La nouveauté du spectacle et l'activité forcée le firent sortir de sa tranquillité ordinaire que l'on se plaisait parfois à taxer de mollesse. Fénelon recueillait avec avidité les moindres bruits sur le cher petit prince. Il écrivit à Beauvilliers : « M. le duc de Bourgogne fait au delà de

tout ce qu'on aurait pu espérer... Au nom de Dieu, mon bon duc, tâchez de faire en sorte que le duc de Bourgogne soutienne ces merveilleux commencements. Je souhaite qu'il retourne à Versailles le plus tard qu'il se pourra, et qu'il s'affermisse dans sa bonne conduite avant que d'y retourner. Si, en y arrivant, il retombait dans tous les défauts dont il paraît guéri, on croirait qu'il n'a fait qu'un effort passager, qu'il n'est pas capable de se soutenir, et il demeurerait dans un triste état. Si, au contraire, il fait à Versailles ce qu'il fait à l'armée, il sera estimé, admiré du public, et toutes les critiques tomberont. L'inclination publique est toute pour lui, c'est une grande avance. Tout est défriché, il n'y a qu'à ne rien détruire (1). »

En 1703, le duc de Bourgogne reçut le commandement de l'armée du Rhin, sous la direction de Tallard et de Vauban. Fénelon, apprenant cette décision, se hâta de lui faire passer des avis pleins de cette modération pratique et de ce bon sens parfait qui est le trait caractéristique des conseils sortis de sa plume : « Quand M. le duc de Bourgogne sera à l'armée, il aura raison de ne vouloir souffrir aucun excès de vin à sa table ; mais il lui convient fort de continuer cette longue société de table et cette liberté de conversation pendant les repas qui a charmé les officiers dans la campagne dernière. Il est bon de continuer cette affabilité aux autres heures de commerce. Le prétexte naturel de se renfermer pour écrire à la Cour lui donnera toujours des heures de retraite pour les choses les plus solides... Quand il y aura à l'armée quelque désordre de mœurs, il peut donner des ordres généraux bien appuyés pour les réprimer, mais il ne faut point qu'il descende dans les détails : on l'accuserait de tomber par scrupule dans la rigidité et la

1. Œ. C., VII, p. 237.

minutie. Il faut même qu'il tourne ses ordres du côté de la discipline militaire, qui a besoin de cette fermeté. Enfin, je vous conjure de n'oublier rien pour faire en sorte que notre jeune prince ménage sa santé, qu'il s'épargne à l'armée toutes les fatigues inutiles, qu'il dorme, qu'il mange bien, et qu'il marche toujours en présence de Dieu avec la paix d'une bonne conscience (1). »

Le duc de Bourgogne fit avec Vauban le siège du Vieux-Brisach, il s'y exposa constamment avec une bravoure tranquille qui lui fit honneur. Le 7 septembre, après quatorze jours de tranchée ouverte, la place fut enlevée. Le prince quitta l'armée sur les ordres du roi et arriva à Fontainebleau, le 22 septembre, en même temps que la nouvelle de la victoire remportée par Villars sur les Impériaux à Hochstedt, journée dont la gloire devait être effacée, l'année suivante, dans le même lieu, par une des plus humiliantes défaites qui aient été infligées aux armées de Louis XIV.

Le prince passa ensuite cinq années à Versailles dans une vie de piété admirable, au point d'alarmer une Cour où s'offrait chaque jour le scandale des mœurs, fuyant les plaisirs par goût et par devoir. Il se laissait aller volontiers à une dévotion solitaire et sombre. Fénelon l'apprend, il supplie son élève de n'être point « trop particulier », de se faire accessible, ouvert à tous, de ne point se contenter des vertus qui sont l'ornement d'une vie privée, mais d'acquérir les qualités dont le futur roi de France ne saurait se passer. Qu'il soit ferme, qu'il ait de la hardiesse dans les actions, de la netteté dans les paroles, qu'il ait de la largeur dans ses vues, qu'il dépouille l'écolier et qu'il pense par lui-même! Qu'il fasse aimer, craindre et respecter la vertu jointe à

1. Lettres et opuscules inédits, p. 12.

l'autorité, qu'il se mette en garde contre les excès d'une dévotion trop ombrageuse. Il écrit au duc de Beauvilliers : « J'entends dire que M. le duc de Bourgogne augmente ses pratiques de piété. C'est pour moi un grand sujet de joie de voir la grâce dominer dans son cœur... mais on prétend que M. le duc de Bourgogne va au delà des œuvres nécessaires pour éviter tout scandale et pour vivre en régularité, en chrétien. On est alarmé de sa sévérité contre certains plaisirs... On raconte qu'il a voulu obliger Mme la duchesse de Bourgogne à faire le Carême comme lui et à se priver de même, pendant tout ce temps, de tous les spectacles... On prétend qu'il a refusé à Monseigneur de le suivre à l'Opéra pendant le Carême.

« En écoutant de tels discours, j'ai compté sur l'exagération du monde qui ne peut souffrir la règle, qui la craint encore plus dans les grands que dans les particuliers, parce qu'elle tire plus à conséquence... Voici mes pensées que je vous propose, sans les donner pour bonnes : 1° Je crois que M. le duc de Bourgogne ne devrait pas gêner Mme la duchesse de Bourgogne ; qu'il se contente de laisser décider son médecin sur la manière dont elle doit faire Carême... Si ce prince veut inspirer de la piété à la princesse, il doit la lui rendre douce et aimable, écarter tout ce qui est épineux, lui faire sentir en sa personne le prix et la douceur de la vertu simple et sans apprêt...

« 2° Il ne doit donner en public de spectacle sur sa piété que dans les occasions de devoir où la règle souffrirait s'il ne la suivait pas aux yeux du monde... Mais quand il fait ses dévotions hors des grands jours, il faut choisir les heures et les lieux qui dérobent le plus cette action aux yeux des courtisans...

« 3° Il doit, si je ne me trompe, s'accommoder à l'inclination de Monseigneur, pour les choses qu'il peut

faire sans pécher... La complaisance bien placée est une admirable vertu, et si elle sort quelquefois de la lettre de la règle, c'est pour en mieux suivre l'esprit. »

Une troisième fois, en 1708, le duc de Bourgogne retourna en Flandre à la tête des armées. Marlborough et le prince Eugène préparaient des coups décisifs. Le roi résolut de faire un grand effort de ce côté, pour stimuler l'ardeur des troupes, il se décida à mettre son petit-fils à leur tête. Fénelon reçut la nouvelle avec une grande émotion et une grande joie. Le prince allait dissiper les bruits désavantageux, répandus à dessein sur son compte ; mais les affaires étaient en si triste état qu'une campagne pouvait tout perdre. Et puis c'était Vendôme qui devait diriger le jeune généralissime. Le vainqueur de Villaviciosa ramena souvent, par son courage, la fortune défaillante, mais il n'était pas un grand capitaine. Inégal et incomplet, les historiens le jugent de la façon la plus différente, ce n'est pas une figure qui impose le respect. Son caractère formait le plus complet contraste avec le prince. Hardi jusqu'à la témérité dans l'action, comme d'une paresse inouïe hors du champ de bataille, aussi licencieux dans ses mœurs que cynique dans son langage, il formait le plus parfait contraste qu'on eût pu trouver avec le duc de Bourgogne. Une pareille association ne pouvait rien produire de bon.

Le duc de Bourgogne quitta Versailles au mois de mai. Il vit Fénelon en public, il craignit de déplaire au roi. Il « passa à Cambrai, dit Saint-Simon, avec les mêmes défenses de la première fois, mais il y dîna. A la vérité, ce fut à la poste même, où l'archevêque se trouva avec tout ce qui était à Cambrai. On peut juger de la curiosité de cette entrevue qui fut au milieu de tout le monde. Le jeune prince embrassa tendrement

son précepteur à plusieurs reprises. Il lui dit tout haut qu'il n'oublierait jamais les grandes obligations qu'il lui avait, et, sans jamais se parler bas, ne parla presque qu'à lui, et le feu de ses regards lancé dans les yeux de l'archevêque suppléa à tout ce que le roi avait interdit. »

Après la brillante surprise de Gand (6 juillet 1708), la fortune de l'armée vint s'assombrir dans les environs d'Oudenarde. Vendôme avait fait tout le mal par son inconcevable nonchalance. Le duc de Bourgogne, son frère le duc de Berri et le jeune Jacques III qui combattait avec nous, s'exposèrent avec une bravoure personnelle qui leur fit honneur et mit au moins leur réputation au-dessus de toute atteinte.

La journée n'était pas décisive. Les princes, le duc de Vendôme et les autres généraux se réunirent le soir pour savoir s'il fallait tenter le lendemain une nouvelle aventure. Saint-Simon raconte avec une saisissante éloquence ce fameux conseil de guerre; scène étrange, empreinte d'un pathétique sombre, tout à fait en accord avec le soir d'une défaite (1). Vendôme voulait recommencer la bataille; dans un autre temps, les armées françaises, habituées à vaincre, eussent été plus ardentes le lendemain que le jour même de la bataille, mais on n'était plus à ces brillants moments. Avec des troupes découragées, fatiguées, avec le souvenir de Hochstedt et de Ramillies, on ne pouvait plus rien risquer; le parti des généraux l'emporta, et la retraite s'opéra sur Gand sans ordre et dans une confusion qui montre ce qu'eût été une nouvelle bataille. Le prince Eugène et Marlborough vinrent assiéger Lille. Boufflers s'y jeta et illustra son nom par une héroïque défense.

L'émoi fut vif à Versailles. Ce fut un cri général

1. Saint-Simon, IV, p. 176 et 177.

contre le duc de Bourgogne qu'on accusait de timidité. Les amis du prince le défendirent. La Cour fut partagée en deux camps. Tous ces bruits arrivaient à Cambrai et pénétraient d'angoisse l'âme de Fénelon. Il sentit qu'il devait fortifier et soutenir ce jeune homme qu'on avait envoyé au péril, en lui donnant comme conseillers des adversaires déclarés. Il lui adressa une série de lettres qui mettent au jour la direction forte et pratique du directeur. Au commencement de septembre, il apprend que le prince songe à retourner à Versailles, avant la fin du siège de Lille, il lui écrit de rester à la tête des armées jusqu'à la fin de la campagne. « Quand un grand prince comme vous, Monseigneur, ne peut acquérir de la gloire par des succès éclatants, il faut au moins qu'il tâche d'en acquérir par sa fermeté, son génie et par ses ressources dans les tristes événements. »

Quelques jours après, ses inquiétudes sur ce point étant dissipées, il écrit de nouveau : « On ne connaît ni les autres hommes, ni soi-même, quand on n'a jamais été dans l'occasion du malheur, où l'on fait la véritable épreuve de soi et d'autrui. La prospérité est un torrent qui vous porte ; en cet état, tous les hommes vous encensent, et vous vous enivrez de cet encens. Mais l'adversité est un torrent qui vous entraîne et contre lequel il faut se raidir sans relâche... Sans la contradiction, les princes *ne sont point dans les travaux des hommes,* et ils oublient l'humanité. Il faut qu'ils sentent que tout peut leur échapper, que leur grandeur même est fragile, et que les hommes qui sont à leurs pieds leur manqueraient si cette grandeur venait à leur manquer... Oserai-je vous dire ce que j'apprends que le public dit?... On a conçu les plus hautes espérances des biens que vous pourrez faire ; mais le public prétend savoir que vous ne décidez pas assez, et que

vous avez trop d'égards pour des conseils très inférieurs à vos propres lumières (1)... »

Le duc de Bourgogne savait entendre ces vérités ; il répond en se disculpant très simplement. Les bruits défavorables persistant, Fénelon envoie une nouvelle lettre où toutes les accusations, portées contre lui, sont énumérées avec une vigueur de franchise qui devait sonner singulièrement aux oreilles du prince.

« Loin de vouloir vous flatter, Monseigneur, je vais rassembler ici toutes les choses les plus fortes qu'on répand dans le monde contre vous.

« On dit que vous êtes trop particulier, trop renfermé, trop borné à un petit nombre de gens qui vous obsèdent... Vous avez, plus qu'aucun autre prince, de quoi contenter le public, dans la conversation. Vous y êtes gai, obligeant, et, si j'ose dire, très aimable : vous avez l'esprit cultivé et orné pour pouvoir parler de tout, et pour vous proportionner à chacun...

« On dit, Monseigneur, que vous écoutez trop des personnes sans expérience, d'un génie borné, d'un caractère faible et timide... On ajoute qu'ayant par vous-même des lumières très supérieures à celles de ces gens-là, vous déférez trop à leurs conseils, qui tendent aux partis peu propres à vous faire honneur...

« On dit qu'étant sérieux et renfermé, vous perdez néanmoins du temps pour les choses les plus sérieuses, par un peu de badinage qui n'est plus de saison...

« On dit, Monseigneur, que vos délibérations ne sont pas assez secrètes : que vous prenez peu de précaution pour les cacher;... le secret est l'âme des affaires.

« On dit, Monseigneur, que vous n'êtes pas assez bien averti, et qu'on ne prend pas assez de soin, dans

1. Œ. C., VII, p. 208.

votre armée, pour savoir d'abord ce que les ennemis font...

« Pour vos défauts, Monseigneur, je remercie Dieu de ce qu'il vous les fait sentir, et de ce qu'il vous apprend à vos dépens, par de si fortes leçons, à vous défier et à désespérer de vous-même... Il faut néanmoins vous dire que le public vous estime, vous respecte, attend de grands biens de vous, et sera ravi qu'on lui montre que vous n'avez aucun tort. Il croit seulement que vous avez une dévotion sombre, timide, scrupuleuse, et qui n'est pas assez proportionnée à votre place... Pour votre piété, si vous voulez lui faire honneur, vous ne sauriez être trop attentif à la rendre douce, simple, commode, sociable (1). »

Le duc de Bourgogne, au milieu du tumulte des camps, répond avec le calme et la parfaite possession de soi-même qui marquent l'âme du sage :

« Du camp de Saulnoir, 3 octobre 1708.

« Je n'ai pu répondre plus tôt à votre grande lettre, mon cher archevêque ; car j'en ai eu souvent à écrire sur des choses longues, et qui me fatiguent la tête. Je puis le faire présentement, article par article, vous disant auparavant que je suis bien moins homme de bien et moins vertueux que l'on ne me croit ; ne voyant en moi que haut et bas, chutes et rechutes... attache aux créatures, à la terre, à la vie, sans avoir cet amour du Créateur au-dessus de tout, ni du prochain comme moi-même.

« Il est vrai que je suis renfermé assez souvent ; mais, comme je vous l'ai dit, j'écris beaucoup de certains jours. La prière, la lecture prennent aussi du temps... je ne nie pas cependant que je n'en perde souvent. Il est vrai aussi que je parle plutôt aux gens à

(1) Œ. C., VII, p. 272.

qui je suis plus accoutumé, et que je suis trop en cela mon goût naturel.

« Je ne sache point, dans tout ce qui s'est passé en dernier lieu, avoir consulté des gens sans expérience. J'ai parlé aux plus anciens généraux...

« Il est vrai que la présomption absolue de M. de Vendôme, ses projets subits et mal digérés... m'empêchent d'avoir aucune confiance en lui, et que cependant, j'ai trop acquiescé, dans des occasions où je devais au contraire décider de ce qu'il me proposait...

« Il est vrai que j'ai quelquefois badiné, mais rarement. Pour la perte du temps, elle a été plus considérable : mais souvent il n'y a que moi qui l'ai su.

« Les délibérations publiques sont véritables ; mais on les peut mettre sur le compte de M. de Vendôme plutôt que sur le mien.

« Il en est de même de n'être pas bien averti ; et ce qui fait retomber sur moi ces articles, est que j'aurais dû agir autrement, et que je ne l'ai pas fait toujours, me laissant aller à une mauvaise complaisance, faiblesse, ou respect humain...

« Je tâcherai de faire usage des avis que vous me donnez, et priez Dieu qu'il m'en fasse la grâce, pour n'aller trop loin ni à gauche, ni à droite. Demandez de plus en plus à Dieu qu'il me donne cet amour pour lui, et de tout, et de moi-même, amis et ennemis, par lui et en lui... Voilà mes sentiments, mon cher archevêque, et malgré mes chutes et mes défauts, une détermination absolue d'être à Dieu (1)... »

Fénelon s'étonne de ce calme ; lui qui fut toujours maître de lui-même, il est cette fois poussé à bout. Il voudrait voir le prince faire quelque action d'éclat. Le 15 octobre, il écrit : « Monseigneur, quelque grande

1. Œ. C., p. 275.

retenue que je veuille garder le reste de ma vie sur toutes les choses qui ont rapport à vous, pour ne vous commettre jamais en rien, je ne puis m'empêcher de prendre la liberté de vous dire encore une fois, par une voie très sûre et très secrète, ce que j'apprends que l'on continue à dire contre votre personne. Je suis plus occupé de vous que de moi, et je craindrais moins de hasarder de vous déplaire en vous servant, que de vous plaire en ne vous servant pas. » Après ce début remarquable, il continue :

« On dit, Monseigneur, qu'encore que vous ayez infiniment écrit à la Cour pour vous justifier, vous n'avez jamais mandé rien de clair et de précis pour votre décharge, que vous vous êtes contenté de faire des réponses vagues et superficielles, avec des expressions modestes et dévotes à contre-temps... Ce qui est le plus fâcheux, est qu'un grand nombre d'officiers qui reviennent de l'armée et qui vont à Paris, ou qui y écrivent, font entendre que les mauvais conseils des gens faibles et timides, que vous écoutez trop, ont ruiné les affaires du roi et ont terni votre réputation. J'entends ces discours répandus partout et j'en ai le cœur déchiré...

« On va jusqu'à rechercher avec une noire malignité les plus petites circonstances de votre vie, pour leur donner un tour odieux... On se plaint de ce que votre confesseur est trop souvent enfermé avec vous, qu'il se mêle de vous parler de la guerre...

« Le vrai moyen de relever la réputation des affaires est que vous montriez une application sans relâche... Votre fermeté patiente pour achever cette campagne, forcera le monde à ouvrir les yeux et à vous faire justice, pourvu qu'on voie que vous prévoyez, que vous projetez, que vous agissez avec vivacité et hardiesse... Vous devez tenir bon jusqu'à l'extrémité dans l'armée, comme M. le maréchal de Boufflers dans la citadelle de

Lille. Si on ne peut rien faire d'utile et d'honorable jusqu'à la fin de la campagne, au moins vous aurez payé de patience, de fermeté et de courage, pour attendre les occasions jusqu'au bout ; ... s'il y a quelque chose à espérer, c'est dans le temps où les ennemis seront réduits à se retirer ou à prendre des postes dans le pays pour y passer l'hiver. Voilà le dénouement de toute la campagne ; voilà l'occasion décisive ; pourquoi la manqueriez-vous ?...

« Vous devez faire honneur à la piété, et la rendre respectable dans votre personne. Il faut la justifier aux critiques et aux libertins. Il faut la pratiquer d'une manière simple, douce, noble, forte et convenable à votre rang (1)... »

Le 25 octobre, nouvelle lettre aussi vive, et reçue avec la même douceur. « Le bruit public contre votre conduite croît au lieu de diminuer », et il énumère encore tous les bruits qu'il entendait. « Il est amusé, inappliqué, irrésolu ; il mène une vie particulière et obscure ; sa dévotion est faible, timide et scrupuleuse sur des bagatelles. » Prévoyant que la campagne va finir, l'archevêque commence déjà à indiquer la conduite à tenir dès son arrivée à Versailles. « Quand vous arriverez à la Cour, plus on vous accusera de faiblesse, plus vous devez montrer par votre procédé, combien vous êtes éloigné de ce caractère en parlant avec force. » Dans une dernière lettre du 17 novembre 1708, Fénelon lui trace toute sa conduite dans ce moment critique avec une franchise extraordinaire que savait comprendre le prince : « Je suis fâché, écrivait le duc de Bourgogne, que l'éloignement où je vais me trouver de vous m'empêche aussi de recevoir d'aussi salutaires avis que les vôtres. Continuez-les cependant, je vous en supplie,

1. Œ. C., VII, p. 277.

quand vous en verrez la nécessité, et que vous trouverez des voies absolument sûres. »

La campagne se termina par la reddition de Lille. La frontière était ouverte. La France paraissait près de succomber. Le cruel hiver de 1709 gela les blés dans le Nord, les oliviers dans le Midi. Une horrible famine, les révoltes des provinces poussèrent la détresse à la dernière limite. Tout travail avait cessé, les hôpitaux se remplissaient de malades, le roi était calomnié dans des pamphlets, ses laquais mendiaient aux portes de Versailles, et Mme de Maintenon mangeait du pain d'avoine. Un cri sortait de toutes les bouches : « La paix et du pain. »

A Cambrai, Fénelon donnait du pain ; c'est alors qu'il écrivit aux amis de Versailles ses fameux Mémoires sur la nécessité de la paix.

Devant les souffrances de son peuple, Louis XIV fit taire son orgueil et envoya Torcy à La Haye demander la paix aux Provinces Unies. Torcy ne put rien obtenir. Le Triumvirat implacable savourait le plaisir d'humilier le roi de France. On posa comme *ultimatum* à Louis XIV de rendre l'Alsace et Strasbourg, de céder Lille et Tournay, enfin de s'unir à la coalition pour renverser Philippe V. En apprenant ces conditions, le roi justifia, par sa fermeté, le surnom de Grand. Dans une lettre magnifique, adressée aux évêques et aux paroisses, il prit la France à témoin de sa bonne volonté : « J'ai fait voir à l'Europe, disait-il, que je désirais la paix ; je suis persuadé que mes peuples refuseraient de la recevoir à des conditions également contraires à la justice et à l'honneur du nom français. » La France répondit à cet appel : le patriotisme et la faim permirent de recruter cent mille hommes. Le roi les confia à Villars. L'héroïque défaite de Malplaquet laissait les choses au même point. Louis XIV eut la grandeur de s'humilier de nouveau.

Le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac se rendirent en Hollande pour implorer la paix. A peine daigna-t-on les écouter. Les Hollandais exigèrent l'engagement du roi d'obliger « avec ses seules forces et dans le terme de deux mois », son petit-fils à céder l'Espagne et les Indes. « S'il faut faire la guerre, s'écria Louis XIV, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants. » Uxelles et Polignac quittèrent la Hollande en protestant, devant l'Europe et devant Dieu, contre des conditions si dures. Dieu nous en réservait de meilleures.

La victoire de Villaviciosa venait de sauver l'Espagne. L'empereur Joseph Ier mourait, et son successeur, l'archiduc Charles, était le rival de Philippe V dans la succession d'Espagne. L'Angleterre ne pouvait permettre à l'empereur Charles VI de réunir à l'héritage autrichien l'héritage espagnol, sous peine de rompre l'équilibre européen. En même temps, lady Marlborough encourait la disgrâce de la reine Anne, et sa chute entraînait celle de son mari. Les tories succédaient aux whigs, le parti de la paix arrivait au pouvoir. Le 8 octobre, Le Baillif signait à Londres les préliminaires de la paix.

Cependant la Hollande, l'Autriche et l'Empire continuaient la guerre. Le prince Eugène arrivait sur Paris. Il fallait tenter un suprême effort ; Louis XIV manda Villars à Marly pour lui ordonner de livrer bataille, et si l'armée était vaincue : « Je compte, dit le roi, aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurai de troupes, faire un dernier effort avec vous, périr ensemble ou sauver l'État, car je ne consentirai jamais à laisser approcher l'ennemi de ma capitale. » Le vieux lion blessé fit reculer les chasseurs. La victoire de Villars sauva la France. C'était la paix que le canon de Denain annonçait à l'Europe.

*
* *

Fénelon apprit, au mois d'avril 1711, comme toute la France, coup sur coup, la nouvelle de la maladie, puis de la mort du fils unique de Louis XIV, « Monseigneur », à l'âge de quarante-quatre ans (1). C'était le coup de théâtre le plus inattendu, la péripétie la plus émouvante qui pût venir troubler la vie de l'archevêque de Cambrai. D'un jour à l'autre, tout changeait de face, et le duc de Bourgogne passait au premier rang ; encore quelques années, quelques mois peut-être, et le petit prince serait maître de ce pouvoir royal auquel il se préparait avec tant de soin. Quelle secousse pour une âme aussi passionnée ; quel coup du sort ! Les ennemis de l'archevêque atterrés se taisaient. Fénelon apercevait la terre promise, il continua son œuvre ; l'avenir brillant ne lui causa pas un moment d'éblouissement.

Mais ici nous avons à discuter une question délicate. Nous avons vu, dans la correspondance échangée pendant la guerre de succession d'Espagne, les réprimandes et les conseils que l'archevêque de Cambrai envoyait à son ancien élève. Nous avons remarqué avec quelle hardiesse et quelle franchise il lui reproche sa timidité, son manque de courage, sa piété étroite et trop méticuleuse, son air renfermé. Il a le « cœur déchiré de ces bruits, un peu justifiés, il faut l'avouer et s'étonne d'entendre pareilles plaintes ; il ne reconnaît plus son petit prince. Qui donc avait rendu le duc de Bourgogne ainsi faible et irrésolu ? qui donc lui a donné

1. Lire dans les *Mémoires* de Saint Simon (V, p. 427 et suiv.), la peinture de l'aspect du palais de Versailles, à l'agonie et à la mort de « Monseigneur ». Ce sont des pages immortelles qu'on se rappelle toujours.

cette piété monacale ? qui l'a rendu incapable de prendre une décision, de donner des ordres ?

Les critiques vont répétant, en se copiant les uns les autres, que Fénelon est l'auteur de ce caractère flegmatique, incapable d'énergie, sans apporter une preuve, un texte, la plus petite phrase qui s'accordât avec cette appréciation. Ne pouvant pas trouver le fâcheux directeur de cette conscience délicate, on le rend responsable des défauts, qui le surprenaient lui-même si fort dans l'élève devenant grand.

« Ce fut un beau temps pour Fénelon que l'année qui sépara les morts des deux dauphins. Cambrai éclipsa Versailles : Fénelon se sentait toucher au but, au ministère. Un vieux roi de soixante-dix ans l'en écartait encore pour quelques jours : il était sûr de son élève. Cet indomptable, cet orgueilleux, ce féroce, il l'avait maté à force de douceur impérieuse et flegmatique, il avait brisé en lui tous les ressorts de la volonté ; il l'avait jeté dans la piété austère, étroite, formaliste (1)... » — « Elle (l'âme) se rendit enfin, cria grâce ; elle était domptée, disons le vrai mot, elle était anéantie (2). » Les contemporains, étonnés d'abord, ravis du merveilleux résultat de l'éducation du duc de Bourgogne, résultat qu'ils attribuaient avec raison à l'archevêque de Cambrai, lui attribuèrent également cette faiblesse de caractère. La dévotion du prince, c'était la dévotion de Fénelon. Ils ne s'imaginaient pas que c'était précisément la direction opposée que lui envoyait le pieux abbé ; ils ne lisaient pas cette belle correspondance qui s'échangeait de l'un à l'autre ; ils n'avaient pas encore entre les mains ces lettres de direction,

1. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, p. 606. — J'arrête ici la citation. M. Lanson ajoute : « Dans les pratiques de moine imbécile. » Je ne sais pas ce que cela veut dire.
2. P. Albert, XVII[e] siècle.

si pratiques et si pleines de sens de la vie, adressées à Chevreuse, au vidame d'Amiens, à Mme de Gramont ; ils ne connaissaient pas la largeur d'esprit, la conscience droite, les vues élevées de l'abbé ; la seule querelle du Quiétisme servait de base à leur jugement. Nous pouvons mieux apprécier la formation du duc de Bourgogne, et rendre à chacun sa part de responsabilité.

Fénelon voulut former un roi sage, pieux, actif, courageux, un mélange de saint Louis et de Henri IV. On sait comment il changea cette nature terrible, déployant une ardeur et une fécondité d'invention dont on est émerveillé. Douceur et force, louanges et critiques sanglantes, tendresses prodiguées, humiliations, intérêt toujours renouvelé, appel incessant à toutes les passions nobles pour tuer les autres, il n'est pas possible de pousser plus loin la circonvallation d'une âme.

Ces sages intentions furent déjouées par la force du naturel du jeune prince, privé de son admirable tuteur, et surtout par la direction étroite du duc de Beauvilliers.

Jamais Fénelon ne pensa à faire du duc de Bourgogne un dévot mesquin, un esprit timoré ; il avait pour lui des ambitions plus hautes. Louville nous rapporte que l'éducation religieuse des princes était « répandue sur le tout » et qu'on songeait bien plus à les rendre chrétiens par les sentiments vertueux qu'on leur inspirait que par des pratiques extérieures et pénibles. » Le marquis de Louville avait saisi à merveille les principes et la méthode de l'éminent directeur.

Ennemi de la superstition, dédaignant la dévotion méticuleuse, craignant le rétrécissement d'esprit et la sécheresse qu'amènent les pratiques minutieuses où le sentiment n'entre pour rien, n'estimant pour un culte

véritable et salutaire que l'amour de Dieu et l'application à se le rendre présent, il ne dut pas entreprendre de plier l'esprit de son disciple à une forme de religion timide, mécanique et trompeuse. C'était le cœur même qu'il cherchait à gagner à la piété, qu'il aurait voulu remplir, pénétrer, inonder de cet amour dont son propre cœur était transporté. Au moyen de cet amour, il se flattait d'élargir le cœur, de le dilater et de communiquer à l'esprit la sérénité et la joie dans la dévotion la plus profonde. Le principal exercice de piété qu'il recommande, c'est l'oraison. « Au nom de Dieu, que l'oraison nourrisse votre cœur, comme les repas nourrissent votre corps... Cette vue courte et amoureuse de Dieu ranime tout l'homme, calme ses passions, porte avec soi la lumière et le conseil dans les occasions importantes, subjugue peu à peu l'humeur, fait qu'on possède son âme en patience, ou plutôt qu'on la laisse posséder à Dieu... Ne faites point de longue oraison ; mais faites-en un peu, au nom de Dieu, tous les matins, en quelque temps dérobé. Ce moment de provision vous nourrira toute la journée. Faites cette oraison plus du cœur que de l'esprit, moins par raisonnement que par simple affection : peu de considérations arrangées, beaucoup de foi et d'amour (1). »

Comment une telle discipline pouvait-elle rabaisser et étouffer l'esprit du prince ? Cette pensée ne peut venir à l'esprit du lecteur qui a déjà entendu les conseils de Fénelon dans les chapitres précédents. Cependant nous savons ce qui arriva.

La timidité, la défiance de soi-même, qui vinrent remplacer les explosions de colère d'autrefois, n'étaient pas faites pour un fils de roi destiné à commander aux hommes. Se défiant trop de lui-même, gêné, contraint

1. Œ. C., VII, p. 232.— Voyez encore cette belle lettre déjà citée ailleurs sur l'*Amour de Dieu*. Œ. C., VII, p. 232.

en public, le jeune prince se renferma de bonne heure dans une attitude silencieuse qui n'était pas exempte de gaucherie, et avait, comme dit Saint-Simon, un je ne sais quoi de pincé qu'on ne comprenait pas. Dans son intérieur, il était d'une gaieté un peu enfantine, qui n'était pas mieux jugée que sa réserve au milieu de la Cour. Passionné et extrême en tout, il poussa l'esprit de religion jusqu'au scrupule. Ces inclinations se développèrent surtout après le départ de Fénelon. Le duc de Beauvilliers, sans le savoir et avec les meilleures intentions, favorisa ces travers d'esprit qui, chez un roi, deviennent funestes en tout. Les défauts, que Fénelon reproche sans cesse dans la correspondance de la guerre de succession d'Espagne, sont précisément ceux que les historiens remarquent dans Beauvilliers : timidité, attitude silencieuse et solitaire, naturel scrupuleux et timoré, faiblesse, manque d'initiative, piété sombre. Quoi d'étonnant que le duc de Bourgogne, privé de l'appui de son précepteur, ait succombé là où d'instinct il penchait déjà.

Nous ne dirons rien des qualités du duc de Beauvilliers ; nous avons vanté en lui la simplicité, la droiture, la raison. Saint-Simon, qui l'a connu, fait son éloge en maint endroit, tout en notant d'un trait vif, dans les fameux portraits qu'il a laissés de lui, ce qui manquait à cet homme de caractère et de haute valeur.

D'abord, c'est cet air fort sérieux et « concentré » qui frappe le plus : puis la « crainte du roi », sa timidité, son amour de la « solitude ». — « Le ministère, la politique, la crainte trop grande du roi, augmentèrent encore cette attention continuelle sur lui-même, d'où naissait un contraint, un concentré, dirai-je même un pincé, qui éloignait de lui, et un goût de particulier très resserré, et de solitude qui convenait peu à ses emplois... Sa crainte du roi, celle de se commettre, ses

précisions, engourdissaient trop son désir sincère de servir ses amis... Étant à l'armée, à une promenade du roi, dans laquelle il servait, il marchait seul un jour un peu en avant ; quelqu'un le remarquant se prit à dire qu'il faisait sa méditation (1). » Sa piété était angélique, sa dévotion grande (il communiait deux fois par semaine), ce qui ne l'empêcha pas, quoi que puissent dire les esprits forts de ces habitudes « monacales », d'être à la hauteur de toutes les tâches qu'il a successivement acceptées sans les avoir recherchées.

Fénelon connaissait bien Beauvilliers ; sa correspondance est remplie de la critique bienveillante de ses défauts de caractère, qui déteignaient sur le naturel du duc de Bourgogne : « Le bon duc surmonte autant qu'il peut sa timidité naturelle (2)... Le duc de Beauvilliers n'est pas en état de vous élargir, étant lui-même trop étroit (3)... Ne vous reposez point sur le bon duc de Beauvilliers pour cultiver le P. P. (Petit Prince), mais faites-le vous-même simplement, dans toutes les occasions, et suivant toute l'ouverture que Dieu vous en donnera (4). » Dans sa fameuse lettre anonyme à Louis XIV, il ne craignait pas de dire, dans un excès de langage qui ne peut se comprendre que si l'on ne voit dans cet écrit qu'un simple projet : « Votre conseil n'a ni force ni vigueur pour le bien. Du moins Mme de M. et M. le duc de B. devraient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper, mais leur *faiblesse* et leur *timidité* les déshonorent et scandalisent tout le monde (5). »

Il semble que nous venons de redire les défauts, tant reprochés au duc de Bourgogne ; si l'on songe que lui et le duc de Beauvilliers ne se quittèrent jamais,

1. Saint-Simon, VII, p. 117. — 2. Œ. C., VII, p. 289. Lettre de Chevreuse à Fénelon. — 3. *Ibid.*, p. 226. Lettre de Fénelon à Chevreuse. — 4. *Ibid.*, p. 292. — 5. *Ibid.*, p. 513.

on comprendra que la conduite de celui-ci ne pouvait guère différer des manières et des habitudes de celui-là.

Beauvilliers quittait rarement la Cour. Pourvu d'un logement à Versailles, à Marly, à Fontainebleau, il ne s'éloignait guère de Louis XIV. Le duc de Bourgogne avait encore moins de liberté. Quelques visites à Meudon chez son père ; à Rambouillet chez le comte de Toulouse, quelques journées de chasse dans les plaines de Vincennes ou Montrouge motivaient seules de courtes absences. Ils étaient journellement en contact. L'intimité, créée entre eux par les fonctions de l'un, avait survécu à l'émancipation de l'autre, sans changer sensiblement de caractère : malgré la différence des rangs, il était resté chez l'un quelque chose de l'autorité du gouverneur, chez l'autre quelque chose de la soumission de l'élève. Quand Fénelon eut quitté la Cour, le duc de Bourgogne prit l'habitude de chercher auprès du « bon duc » conseil, direction, assistance : il appuyait avec confiance sa raison sur la sienne, sa conscience sur la sienne dans un épanchement affectueux.

M. le marquis de Vogüé a découvert au château de Saint-Aignan, antique demeure des Beauvilliers, une centaine de lettres adressées par Louis de France à son ancien gouverneur (1). Cette correspondance met à nu l'âme du duc de Bourgogne et témoigne de l'influence qu'avait prise sur lui le vieux gouverneur ; quoi d'étonnant que le prince, son grand admirateur, l'ait imité jusque dans ces défauts de caractère qu'il pouvait bien prendre pour des qualités de chrétien.

1. *Le duc de Bourgogne et le duc de Beauvilliers*. Lettres inédites 1700-1708, par le marquis de Vogüé. Paris, Plon, in-8, 1900.

En 1700, le duc de Bourgogne accompagna son frère le jeune Philippe V jusqu'à la frontière d'Espagne. Beauvilliers tomba malade et revint à Saint-Aignan où le fameux Helvétius le soigna. Le duc de Bourgogne lui écrit souvent, il le supplie de se soigner, il a « besoin de lui » et le « bien de l'État » n'est pas moins intéressé à sa guérison que son propre « intérêt ». Quand il le sait guéri, il en est « ravi » ; il eût été au « désespoir de le perdre » ; néanmoins, si ce malheur était arrivé, il eût bien fallu « se soumettre à la volonté de Dieu », mais ce n'eût pas été « sans peine ». Il ne dit rien de son voyage triomphal, ce sera pour Mme de Maintenon. Avec Beauvilliers, c'est son âme qu'il observe, qu'il interroge, qu'il ouvre : ses projets d'avenir, ses luttes avec lui-même, ses scrupules et ses résolutions pieuses. Le bon duc a remplacé Fénelon, il est devenu le directeur de conscience du petit prince, il l'a façonné à son image, il l'a rendu tel que l'archevêque de Cambrai ne reconnaîtra pas ses enseignements et les conseils de jadis.

Cependant la guerre avait appelé le duc de Bourgogne sur les champs de bataille. Il écrit à Beauvilliers, le 9 juin 1702, l'avant-veille de sa première bataille. Il s'est préparé au combat « en bon chrétien » et, sa conscience en repos, il se présentera sans crainte au péril : modeste et résolu, il prie Dieu d'écarter de sa pensée les tentations d'orgueil, aussi bien que celles de la faiblesse, et compte sur la protection divine pour soutenir « sa bonne volonté ». Le 26 août, il approche des sacrements en public, pour l'exemple, et marche ensuite au canon avec une parfaite « tranquillité ».

Avant de revenir de la campagne de 1703, il lui écrivait ses joies de revoir bientôt la jeune duchesse de Bourgogne, qu'il aimait passionnément. Il

dissimulait cette impatience au public, mais la laissait voir au confident de ses pensées. On en devine l'intensité aux scrupules mêmes qu'elle semble avoir éveillés dans sa conscience délicate, à l'insistance avec laquelle il invite son ami à joindre ses prières aux siennes pour obtenir de Dieu « la continuation de ses secours à l'égard de ce qu'il y a de trop en lui sur ce chapitre (1) ». Le dernier mot de sa dernière lettre, avant de quitter l'armée, révèle les mêmes troubles : « Je prie Dieu et vous le demande aussi qu'il me préserve des grandes dissipations, et de l'attache excessive aux créatures auxquelles je vais apparemment être exposé et dont je sens déjà les commencements (2). »

Après la défaite d'Oudenarde, les armées françaises suivirent l'ennemi auprès de Lille : « Nous marchons aux ennemis demain, et, dès que vous aurez reçu cette lettre, il faut redoubler les prières... L'armée est belle et d'une volonté merveilleuse, mais, Dieu merci, je ne mets ma confiance qu'en Lui, qui a permis, pour cela même, notre premier échec. Quoique je sois bien infidèle à Dieu, j'espère cependant, et me prépare du mieux que je puis, à ce temps qui sera fort sérieux et le dernier pour bien des gens... Je me remets de tout à Dieu..., il fera ce qu'il lui plaira (3). »

Voilà donc la transformation opérée par Beauvilliers, depuis le départ définitif de Fénelon. Avec de semblables dispositions, un naturel à tout exagérer, des avis d'un homme étroit, timide, timoré, scrupuleux même, personne ne s'étonnera de la conduite critiquable du jeune prince dans les campagnes de Flandre.

Il ne fallut rien moins que l'énergie, la vivacité extrême, les avertissements sévères, les reproches sanglants de l'archevêque pour sortir le jeune duc de cet

1. Lettre du 10 août 1703. — 2. Lettre du 17 septembre 1703. — 3. Lettre du 2 septembre 1708.

embarras enfantin et pour le montrer digne de l'éducation première qu'il avait reçue, digne des efforts du savant directeur pour former un roi.

Après avoir pleuré « Monseigneur » dans une lettre grave et sincère, adressée au nouveau dauphin (1), Fénelon comprit que le moment était venu d'agir et de parler. Les conseils sont plus fermes que jamais; le prince doit maintenant se montrer, décider par lui-même, sortir des minuties de la dévotion pour montrer au monde un chrétien au cœur large et simple : « Le P. P. (*duc de Bourgogne*) doit prendre sur lui plus que jamais pour paraître ouvert, prévenant, accessible et sociable. Il faut qu'il détrompe le public sur les scrupules qu'on lui impute, qu'il soit régulier en son particulier, et qu'il ne fasse point craindre à la Cour une réforme sévère, dont le monde n'est pas capable, et qu'il ne faudrait même mener qu'insensiblement, si elle était possible. (Remarquons encore ce sens pratique.) Nous allons prier sans cesse pour lui, je demande pour lui un cœur large comme la mer. Il ne saurait trop s'appliquer à plaire au roi, à lui éviter les moindres ombrages, à lui faire sentir une dépendance de confiance et de tendresse, à le soulager dans le travail, et à lui parler avec une force douce et respectueuse qui croisse peu à peu. Il ne doit dire que ce qu'on peut porter. Il faut avoir préparé le cœur, avant de dire les vérités pénibles auxquelles on n'est pas accoutumé. Au reste, point de puérilités, ni de minuties en dévotion. On apprend plus pour gouverner, en étudiant les hommes, qu'en étudiant les livres (2). »

Les recommandations étaient devenues inutiles. Le jeune héritier du trône, dégagé de la gène que lui imposait la défiance non dissimulée de son père, sortit enfin

1. Œ. C., VII, p. 341. — 2. *Ibid.*, p. 343. Cf. *Id.*, p. 348, 10°.

de sa réserve ordinaire, et tout le monde fut étonné de voir un homme d'une vertu si rigoureuse, qu'on s'était plu à représenter comme enfoui dans une dévotion morose, déployer envers tous un mélange de dignité et de bienveillance, et tenir son rang sans hauteur ni faste. Ce fut pour la Cour attristée de Louis XIV un spectacle auquel elle n'était pas habituée. Il faut lire dans Saint-Simon (1) le récit de cette merveilleuse transformation ; jamais sa plume ne fut plus abondante.

La foudre éclata tout à coup dans cette brillante et sereine aurore. Le 12 février 1712, la duchesse de Bourgogne meurt, le duc de Bourgogne succombe le 18 ; leur fils aîné les suit de près. L'édifice s'écroule, le rêve s'évanouit. La consternation publique ne peut plus se décrire (2). La mort, l'implacable mort enlève ainsi dans sa fleur le jeune homme devenu le dernier appui de ce grand roi qui penchait aussi vers la tombe. « Tous mes liens sont rompus... rien ne m'attache plus à la terre », s'écrie Fénelon en apprenant la fatale nouvelle, et il se tut pendant quelques jours... Perdre ainsi celui à qui il avait, depuis près de vingt-cinq ans, consacré tous ses soins, celui en qui il avait déposé les trésors de son âme et de son cœur, c'était perdre la meilleure partie de lui-même, c'était mourir par avance. Une fois de plus, tout disparaissait pour Fénelon. Ce fut, comme il le dit, le coup qui acheva de le faire mourir à lui-même, qui mit le sceau à cette œuvre du détachement chrétien à laquelle il travaillait si sincèrement depuis tant d'années, mais que la main de Dieu seule peut porter à sa perfection.

Après quelques jours de silence, il écrivit au duc

1. Saint-Simon, VI, p. 92 et suiv.
2. Lire dans Saint-Simon les réflexions du célèbre historien sur cette mort terrible, VI, 239-250.

de Chevreuse cette belle lettre où se retrouve déjà l'indomptable énergie de son âme. C'est une lettre politique, mais rien ne fait plus d'honneur à Fénelon que cet oubli de sa propre douleur pour ne penser qu'au malheur de l'État. Il avait personnellement tout perdu, mais la France, elle aussi, avait fait une perte irréparable et c'est à elle seule qu'il pense :

« Hélas! mon bon duc, Dieu nous a ôté toute notre espérance pour l'Église et pour l'État. Il a formé ce jeune prince, il l'a orné, il l'a préparé pour les plus grands biens : il l'a montré au monde, et aussitôt il l'a détruit. Je suis saisi d'horreur, et malade de saisissement sans maladie. En pleurant le prince mort qui me déchire le cœur, je suis alarmé pour les vivants. Ma tendresse m'alarme pour vous et pour le bon (*duc de Beauvilliers*). De plus je crains pour le roi; sa conservation est infiniment importante...

« De plus, le roi est malheureusement trop âgé pour pouvoir compter qu'il verra son successeur en âge de gouverner d'abord après lui. Quand même on serait assez heureux pour éviter une minorité selon la loi, c'est-à-dire, au-dessous de quatorze ans, il serait impossible d'éviter une minorité réelle, où un enfant ne fait que prêter son nom au plus fort. Il n'y a aucun remède entièrement sûr contre les dangers de cet état des affaires. Mais si la prudence humaine peut faire quelque chose d'utile, c'est de profiter dès demain à la hâte de tous les moments pour établir un gouvernement et une éducation du jeune prince, qui se trouve déjà affermi, si par malheur le roi vient à nous manquer. Son honneur, sa gloire, son amour pour la maison royale et pour ses peuples, enfin sa conscience exigent rigoureusement de lui qu'il prenne toutes les sûretés que la sagesse humaine peut prendre à cet égard. Ce serait exposer au plus horrible péril l'État et l'Église même, que de n'être pas

occupé de cette affaire capitale par préférence à toutes les autres. C'est là-dessus qu'il faut tâcher de persuader, par les instruments convenables, Mme de Maintenon et tous les ministres, pour les réunir, afin qu'ils fassent les derniers efforts auprès du roi (1). »

Si une chose put adoucir la douleur de Fénelon, ce fut le récit des derniers moments du jeune prince. « Les contemporains gardèrent, en effet, le souvenir de l'admirable spectacle, qu'offrit à la Cour de Louis XIV cette agonie d'un homme, frappé au milieu de la jeunesse et de toute la force de la vie, mourant sans un regret, joyeux même de la joie du chrétien. L'impression, produite par cette mort si douce et si courageuse, fut assez profonde pour qu'elle restât contre-signée dans tous les Mémoires du temps. Ce dut être une scène à la fois déchirante et pleine de grandeur que celle où l'on vit, au milieu des splendeurs de Versailles, cette mort de l'héritier du trône, à vingt-neuf ans, devenant par la foi chrétienne, l'espérance du bonheur céleste, le dédain de la vie, la reconnaissance sincère envers Dieu pour la délivrance d'une charge aussi écrasante que celle de régner, devenant, dis-je, comme un jour de triomphe pour celui qui échappait pour ainsi dire à la vie. Ce coup, qui réduisait tant d'espérances à néant, montra comme dans un lumineux éclair, et la fragilité des choses humaines, et la force invincible de ces croyances devant lesquelles la mort elle-même est forcée de s'avouer vaincue (2). »

*
* *

Cette mort eût mis fin au rôle ingrat de conseiller que Fénelon jouait, depuis si longtemps, auprès de ses amis

1. O. C., VII, p. 373.
2. Emmanuel de Broglie, *Fénelon à Cambrai*, p. 353.

de Versailles, s'il eût été vraiment un ambitieux, comme on s'est plu à le dire. Tout était fini et mort pour lui; mais il aimait sincèrement son pays, et il ne se croyait jamais quitte envers lui. Aussi la correspondance avec Versailles reste aussi active que par le passé. Le péril imminent que la mort de Louis XIV fait courir à l'État exalte son patriotisme. D'aucuns voient dans ce goût si vif pour les choses politiques une sève d'ambition peu commune.

L'accusation n'est pas nouvelle. Saint-Simon insiste perpétuellement sur une veine secrète d'ambition, quand il parle de Fénelon; le fameux duc et pair n'a pas pénétré à loisir dans toutes les parties de cette âme aimable, et il ajoute un mot qui aurait dû faire réfléchir les critiques postérieurs sur la valeur de son témoignage. Rappelant une conversation avec le duc de Chevreuse où il était question de Fénelon, l'historien ajoute : « Je ne le connaissais que de visage ; trop jeune quand il fut exilé, je ne l'avais pas vu depuis (1). »

Comment un historien peut-il bien appeler un personnage comme Fénelon « ambitieux », puisqu'il ne le connaissait pas (2)?

L'accusation a été reprise de nos jours avec une certaine vivacité. D'après M. Brunetière, cette ambition longtemps inconsciente, Fénelon n'aurait commencé à la sentir que fort tard, après 1712, quand la mort du duc de Bourgogne eut emporté dans la tombe ses dernières espérances. Même alors, pour se relever de sa chute, le prélat aurait fait un suprême effort, en se tournant vers

1. Saint-Simon, VII, p. 123.

2. Il y aurait un joli travail à faire sur « Fénelon jugé par Saint-Simon ». On remarquerait quelques erreurs de jugement, M. Crouslé en a relevé quelques-unes (I, p. 13, 143, 144). Nous recommandons la lecture de *Saint-Simon*, par G. Boissier, chez Hachette. Lire en particulier les ch. III et IV de la deuxième partie. L'on s'apercevra qu'il faut se défier de la critique de Saint-Simon, pour les personnes qu'il n'aime pas surtout.

le duc d'Orléans : « Si ce n'est pas là de l'ambition, ajoute-t-il, je ne vois guère de passion qui puisse en mériter le nom. » — « Ces vastes ambitions qu'il avait si longtemps nourries », et qui ne firent que grandir de jour en jour après son exil, « allumèrent son sang d'une telle fièvre, qu'il mourut lui-même véritablement de la mort du duc de Bourgogne ».

A *cette âpreté* d'ambition, M. Brunetière (1) donne même des conséquences assez inattendues. Pendant son exil, elle serait devenue « la source de ses plus rares vertus, et son orgueil aurait fait en lui de plus heureux effets que son humilité ! » L'ambition n'est pas la source, mais la mort de la vertu. Voici ce qu'il disait lui-même le 23 février 1710 au vidame d'Amiens : « ...L'ambition ne porte pas son reproche avec elle, comme d'autres passions grossières et honteuses. Elle naît insensiblement, elle prend racine, elle pousse, elle étend ses branches sous de beaux prétextes, et on ne commence à la sentir que quand elle a empoisonné le cœur. Défiez-vous ; elle allume la jalousie ; elle se tourne en avarice dans les hommes les plus désintéressés ; elle gâte les plus beaux naturels ; elle éteint l'esprit de grâce. » Si cette passion égoïste, fruit de l'orgueil et de la cupidité, qui recherche le pouvoir dans un intérêt personnel, avait régné dans le cœur de Fénelon, il n'y aurait pas eu place pour ces élans de piété, cette ardeur de charité divine, cette sainteté toute sacerdotale, qui ne vont pas sans le détachement des choses de la terre. Il faut ou bien nier ces vertus, attestées par ses contemporains et par d'innombrables documents, ou bien renoncer à cette accusation d'ambition, répétée sans preuves depuis Saint-Simon.

On ne peut être trop exact dans ses preuves, quand

(1) *Grande Encyclopédie*, art. Fénelon.

on ose blâmer Fénelon », a dit D. Nisard. L'a-t-il été assez lui-même, quand il a osé lui attribuer cet odieux calcul d'ambition : « Fénelon, qui, toute sa vie, désira d'entrer dans le gouvernement, se flattant, non tout haut, non avec l'indiscrétion d'une ambition grossière, mais discrètement, peut-être en se le reprochant, qu'il régnerait quelque jour... »

Ni les actes, ni les écrits de Fénelon ne justifient cette accusation. Ordonné prêtre, il pense à partir pour les missions du Levant et à fuir ainsi les honneurs auxquels sa naissance et ses brillants talents n'auraient pas manqué de l'élever dans la carrière ecclésiastique. Ce n'est pas là de l'ambition. Pour expliquer ses hautes relations à la Cour, il suffit de rappeler ses qualités personnelles. Son dernier historien, M. Crouslé, qui est un juge sévère, nous les énumère en quelques lignes (1). « Toutes les personnes qui pouvaient être consultées par le roi, connaissaient son mérite extraordinaire, sans qu'il eût compromis son caractère par de vulgaires intrigues. Si l'on cherche à se représenter l'idée que les personnes en état de l'apprécier devaient alors se faire de cet homme rare. C'était un esprit d'une étendue surprenante, fécond, flexible, sublime, gracieux, plaisant ; un caractère enchanteur dès le premier abord, en qui l'on découvrait ensuite une gravité, une sévérité, une hauteur inattendue ; un personnage saint par ses mœurs, par sa dévotion enthousiaste, par ses théories mystiques ; lequel se trouvait en même temps tout à fait homme de qualité, et esprit fertile en vues d'administration et de politique (2). » Tout en rendant justice aux brillantes qualités de Fénelon, cet écrivain laisse

1. Crouslé, I, p. 156.

2. M. Faguet, rendant compte, dans la *Revue Bleue* (5 janvier 1895), du premier volume de l'ouvrage de M. Crouslé, terminait son article par cette citation, et il ajoutait avec malice : « Si les hommes qui n'aiment pas Fénelon en pensent cela... »

planer un doute sur les moyens par lesquels il s'est élevé et cite une lettre que lui adressa l'austère M. Tronson, « le prêtre, modeste par excellence, qui avait bien pénétré la *modestie savante* de son disciple, et lui disait avec une frappante justesse le secret de ses habitudes ». — « Vos amis, lui disait-il, vous consoleront sans doute sur ce que vous n'avez pas recherché votre emploi ; et c'est assurément un juste sujet de consolation et une grande miséricorde que Dieu vous a faite. Mais il ne faut pas trop vous appuyer là-dessus : on a souvent plus de part à son élévation qu'on ne pense ; il est très rare qu'on l'ait appréhendée et qu'on l'ait fuie sincèrement. L'on ne recherche pas toujours avec l'empressement ordinaire les moyens de s'élever ; mais l'on ne manque guère de lever adroitement les obstacles. » Ce sont là les tentations ordinaires de l'amour-propre le plus subtil. L'austère Sulpicien ne dit pas et ne pouvait pas dire que son disciple y eût succombé : rien ne le prouve. Nous savons au moins qu'il *n'avait pas recherché son emploi*.

A la Cour, Fénelon ne tarda pas à jouir de la plus grande faveur. Ayant pour lui l'estime et la confiance du roi, et exerçant le plus grand empire sur Mme de Maintenon, s'il avait été ambitieux, que n'aurait-il pu obtenir ? Il ne demanda jamais rien, même quand il fut dans une situation gênée. Il ne sut jamais faire le métier de courtisan. Ce fier gentilhomme, ce prêtre à la conscience inflexible, conserva toujours une attitude noble et digne en face d'un roi, accoutumé à l'obéissance tremblante.

Ambitieux ? lui qui dit au roi ses projets de réforme, qui critiquait le gouvernement présent, en exposant à son royal élève une théorie du pouvoir tout opposée à la théorie du pouvoir absolu, qui enseignait que les rois sont faits pour les peuples et non pas les peuples pour

les rois. Vraiment Fénelon n'était pas habile dans ses projets !

Toujours fidèle à lui-même, sans jamais se départir de cette dignité et de cette hauteur de caractère qui font l'unité de sa belle vie, il supporte l'exil, sans amertume et sans découragement, ne faisant rien pour y mettre un terme. Bien plus, il n'oublie pas ce qu'il devait au roi et à la France. Du fond de sa province, il suit avec un intérêt passionné les affaires politiques. Ambition inassouvie ! s'écrie-t-on. Comme si le patriote ne suffisait pas à expliquer son zèle ardent de conseiller auprès de ses amis de Versailles. On devrait au contraire le louer d'avoir voulu faire profiter son pays des lumières, dont il était si richement doué ?

Après la mort du duc de Bourgogne qui mettait fin à toute espérance personnelle, son zèle ne se montra ni moins ardent, ni moins actif. « Je donnerais ma vie, non seulement pour l'État, mais encore pour les enfants de notre cher prince », écrivait-il à Chevreuse, quelques jours après la terrible catastrophe.

Si Fénelon se tourna vers le duc d'Orléans, ce ne fut pas par ambition, ce fut encore par patriotisme. L'heure des rêves ambitieux était passée pour le vieil archevêque ; alors même que l'âge et son état de faiblesse ne les lui auraient pas interdits, une trop grande différence morale l'éloignait du futur régent, pour qu'il pût songer à occuper un jour auprès de lui une place, qui ne pouvait convenir qu'à Dubois. Les rapports que Fénelon eut avec le duc d'Orléans, par l'entremise de Saint-Simon, n'eurent d'autres résultats que de donner au savant prélat l'occasion d'éclairer ce prince sceptique et corrompu, et de lui prouver, dans ses *Lettres sur la religion*, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

***

Cependant Fénelon voyait disparaître un à un les amis de sa jeunesse et les compagnons de sa vie.

Le plus ancien et le plus dévoué, M. de Chevreuse, mourut le premier. La mort du duc de Bourgogne avait été pour lui un choc si terrible qu'il ne put s'en relever. L'ami pleura l'ami, mais emporté sur le soir de la vie dans les hautes régions, il écrivit à Mme de Chevreuse cette belle lettre empreinte d'une mélancolie si pénétrante : « Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons : il ne s'est pas éloigné de nous en devenant invisible. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins. Arrivé au port, il prie pour nous qui sommes encore exposés au naufrage. Il nous dit d'une voix secrète : Hâtez-vous de nous rejoindre. Les purs esprits voient, entendent, aiment toujours leurs vrais amis dans leur centre commun. Leur amitié est immortelle comme sa source. Les incrédules n'aiment qu'eux-mêmes ; ils devraient se désespérer de perdre leurs amis. Mais l'amitié divine change la société visible dans une société de pure foi ; elle pleure, mais, en pleurant, elle se console par l'espérance de rejoindre ses amis dans le pays de la vérité et dans le sein de l'amour même [1]. »

M. de Beauvilliers suivit de près dans la tombe le duc de Chevreuse. Ce dernier coup acheva de briser le cœur de Fénelon. Tout était fini pour lui désormais. Il se sentait frappé ; la mort ne tarda pas à venir. Il garda jusqu'au bout son incessante activité, car il était de la race de ceux qui meurent debout. Il expira le 7 janvier 1715 ; il avait sur-

1. Bausset, *Vie de Fénelon*, IV.

vécu trois ans à son cher élève. Voilà donc ces deux âmes à jamais réunies et il ne reste d'elles qu'un grand nom et un doux souvenir.

De belles espérances tombèrent en un seul jour. « Fénelon faillit former un saint, en voulant former un roi », a dit quelque critique. Où donc serait le danger ? La France a subi de plus mauvais gouvernements que ceux de Charlemagne et de saint Louis. On sait quelle mâle piété voulait Fénelon pour cet héritier du trône. Si la société intime du pieux Beauvilliers fut cause de défauts graves chez un prince, destiné à régner, il dut à Fénelon de s'en corriger. Il prenait mille peines pour satisfaire son maître, en se rendant digne de la couronne par sa conduite et par ses travaux. « Il projetait une réforme générale de la société française, empreinte de l'esprit aristocratique et chrétien des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse ; il méditait l'application d'idées politiques et économiques conformes aux propositions de Fénelon. Il devait à ce dernier de montrer pour le peuple une âme généreuse et compatissante, de décréter l'égalité de tous les citoyens devant la loi, de soumettre à l'impôt le clergé et la noblesse, de soulager ainsi le reste de la nation qui supportait toutes les charges du trésor. » Sous la bienfaisante influence de son illustre guide, « il réformait les monstrueux abus du régime financier, il régénérait l'agriculture et le commerce, dessinait le grand rôle de l'industrie et lui frayait la route. Il comprenait que la paix était la vie des sociétés et il gémissait de cette longue guerre qui ensanglantait l'Europe.

« Ces projets, mêlés à des idées chimériques, contiennent des pensées et des aspirations qui décèlent une grande âme. La vie du prince est d'ailleurs le meilleur commentaire de son système. Il ne faut pas l'oublier, il écrivait à vingt ans, au milieu des séductions de la

puissance et au pied du trône; lui qui n'avait pas souffert, il a travaillé toute sa vie à soulager ceux qui souffrent. A ce titre seul, le duc de Bourgogne mériterait un pieux souvenir. Il est tombé avant l'heure, et ce travail interrompu a quelque chose d'inachevé qui désarme et qui touche (1). »

Hunc tantum terris ostendent fata.

1. Ernest Moret, *Quinze ans du règne de Louis XIV*, II, p. 226.

LIVRE VI

FÉNELON DIRECTEUR — LA PRATIQUE

II. — Le monde

CHAPITRE PREMIER

LE VIDAME D'AMIENS

Fénelon, directeur du duc de Chevreuse, le fut aussi d'un de ses fils, le vidame d'Amiens, devenu duc de Chaulnes en 1711, par l'érection, en sa faveur, du comté de Chaulnes en duché-pairie (1).

Marié à l'aînée des filles du marquis de Lavardin (2), il prit le métier des armes. Il ne mena pas d'abord une vie exemplaire : l'exemple de son père, la pieuse pensée de sa mère, la mort de son frère aîné, le duc de Montfort (3), le ramenèrent à des pensées plus sages ; il résolut de changer de vie et il s'adressa au guide de la famille.

Fénelon apprit le premier la mort du duc de Montfort, et ses premières paroles furent un appel

1. Saint-Simon, VI, p. 188. Lire la curieuse réception du nouveau duc au parlement.
2. Saint-Simon, III, p. 45.
3. Honoré-Charles d'Albert, duc de Montfort, mort en septembre 1704 des suites d'une blessure reçue, tandis qu'il escortait un convoi pour Landau.

touchant et délicat à cette âme insouciante. « J'ai ressenti, Monsieur, avec une grande amertume, la perte que vous avez faite ; j'en ai encore le cœur malade. Vous avez vu de près, dans un exemple touchant, la vanité et l'illusion du songe de cette vie (1). » Le ton s'élève, il devient plus pressant : « Vous connaissez la vérité, Monsieur, vous voudriez l'aimer... Mais le torrent vous entraîne... Que tardez-vous? Attendez vous que vos passions soient épuisées pour les lui sacrifier? Voulez-vous, en attendant que vos goûts pour le monde s'usent, passer votre vie dans l'ingratitude, dans la résistance au Saint-Esprit et dans le mépris des bontés de Dieu? Voulez-vous tenter l'horrible événement de ces morts précipitées où Dieu surprend les pécheurs ingrats et endurcis? » En finissant, il lui annonce la paix et la joie, récompense des luttes antérieures et gage du bonheur futur.

Le coup était porté, d'une main sûre et délicate ; la semence jetée va germer ; la terre n'était pas toute prête ; mais le vidame, en homme courageux, se mit à l'œuvre sans regarder par derrière. La conversion est une œuvre de longue patience. Le cœur, avec ses désirs, ses aspirations, ses mirages, ne se tourne pas tout de suite vers la vérité ou tout au moins ne s'y attache pas immédiatement. Que de résistances! Que de pas en arrière! Que de cris déchirants dans cette opération douloureuse du détachement de soi. Fénelon devrait être le modèle de ces trop ardents directeurs qui ne comprennent pas les résistances des âmes, leurs chutes et leurs rechutes. La nature humaine est faible. Le Christ n'a eu que de la pitié pour les misères humaines. « Je vois le bien et je ne le fais pas, et je fais le mal que je déteste » : c'est le cri du cœur. C'est un

1. Cf. C., VII, p. 248. — 22 oct. 1704.

beau spectacle que nous donne ce militaire, le vidame d'Amiens, attentif au milieu des camps à s'observer et à se gourmander. L'antiquité nous a transmis le souvenir de Marc-Aurèle, écrivant ses pieuses pensées sur les bords du Danube, tandis qu'il combattait les ennemis de l'Empire : cas unique qui montre l'impuissance de la philosophie stoïcienne pour le renouvellement de la morale publique. Le christianisme nous donne des saints sur le trône et sous le chaume, dans la cellule froide du cloître et sous les vêtements de l'artisan. Tout homme, en devenant chrétien, naît à la lutte ; tous, nous portons en nous-mêmes des semences de mort qu'il faut anéantir, des attaches qu'il faut couper, des liens secrets qu'il faut briser. Pour avoir part au bonheur du ciel, il faut auparavant passer par le creuset des souffrances.

Fénelon conseille au vidame de vouloir une bonne fois sa conversion et lui indique tout de suite les petits moyens pour transformer son âme. « Ce que je vous demande n'est pas un effort de courage ; c'est seulement de commencer ce que vous voyez bien qui ne saurait être fait trop tôt, et de ne vous plus écouter vous-même. Vous vous épargnerez beaucoup de douleur et de danger ; vous en épargnerez même beaucoup à autrui, en tranchant tout d'un coup (1). » Penser à Dieu pendant la journée, le matin et le soir plus spécialement, est une des conditions de salut : « Réservez-vous, chaque jour, un quart d'heure de liberté le matin et autant vers le soir, pour vous accoutumer à puiser à la vraie source (2). »

Fénelon ne laisse plus de repos à ce cœur incertain. Si le vidame reste quelque temps sans écrire, le directeur craint qu'il ne s'arrête dans ses désirs de perfection ;

1. Œ. C., VII, p. 247. — 2. *Ibid.*

dans la lutte avec soi-même, qui n'avance pas recule. « Votre silence, Monsieur, commence à m'attrister. Vous m'avez permis de le réveiller : donnez-moi de vos nouvelles. Si vous n'en avez point de bonnes à me mander, affligez-moi plutôt que de ne me rien dire (1). » Puis, il le presse davantage, à mesure que le temps passe, avec bonté, mais avec quelle force latente ! Jamais l'autorité, tempérée par un sens exquis de la mesure, n'avait parlé avec tant de profondeur. « Peut-être que les impressions de grâce, que vous sentez encore, sont les dernières grâces que la miséricorde de Dieu fait à votre cœur. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra...*

« Méprisez les armes des hommes ; mais ne méprisez pas les jugements de Dieu. Hélas ! je crains pour vous jusqu'à ses miséricordes. Tant de grâces foulées aux pieds se tourneront enfin en vengeances (2). »

La grâce de Dieu répondait aux aspirations de cette âme ; mais ce n'est pas impunément que le cœur est resté, pendant de longues années, étranger aux choses de Dieu. L'attention, la réflexion, la prière deviennent un travail pénible pour les hommes nouveaux du christianisme.

Fénelon connaissait cet état d'isolement mortel, où le monde nous devient étranger, et où nous ne goûtons pas encore les joies infinies de l'amour divin. Aussi avec quelle attention, il donne ses conseils au néophyte : il entre dans tous les détails de la journée, il lui explique les mystères incompréhensibles de la vie spirituelle, il le met en garde contre les découragements, si faciles alors que l'âme pleine d'ardeur, étonnée de ne pas marcher plus vite, s'arrête surprise devant les hauteurs qui se dérobent toujours. Le vidame, comme jadis

1. O. C., VII, p. 248. — 2. *Ibid.*, p. 258 — 9 février 1707.

les Apôtres à Jésus, lui demande la manière de prier. Le nouveau Christ répond comme le Maître : « Dites-lui tout ce que vous avez sur le cœur, comme on se décharge le cœur avec un bon ami sur tout ce qui afflige ou qui fait plaisir. Racontez-lui vos peines, afin qu'il vous console ; dites-lui vos joies, afin qu'il les modère ; exposez-lui vos désirs, afin qu'il les purifie ; représentez-lui vos répugnances, afin qu'il vous aide à les vaincre ; parlez-lui de vos tentations, afin qu'il vous précautionne contre elles ; montrez-lui toutes les plaies de votre cœur, afin qu'il les guérisse (1). »

Le vidame d'Amiens ne trouvait pas la paix ; il écrit ses tristesses, ses ennuis, ses dégoûts. Le directeur s'afflige ; mais, loin de prendre un ton aigre, toujours néfaste avec un homme découragé, il raisonne ce pauvre malade, il l'excite à se montrer viril, il remet dans ce cœur abattu un baume réconfortant. « Vous ne pouvez vous résoudre à aimer celui qui est souverainement aimable, et qui vous a aimé dès l'éternité, sans vous abandonner dans vos infidélités les plus monstrueuses. Vous ne pouvez renoncer à ce qui vous perdrait, à ce monde qui ne vous aime, ni ne vous aimera jamais, à ces amusements si indignes, que vous n'oseriez les nommer au rang des choses sérieuses. Voilà ce que vous n'avez point de honte de mettre en la place de votre Dieu et de tous ses biens éternels... Le moyen que vous demandez est de lire, de prier tous les jours à certaines heures réservées, de fréquenter les sacrements, de fuir toutes les occasions de dissipation que vous pouvez retrancher sans manquer aux véritables bienséances de votre état ; c'est de vous renouveler souvent pendant la journée dans la présence de Dieu ; c'est de vous humilier devant lui, dès que vous apercevez votre

1. Œ. C., VII, p. 260.

dissipation ; c'est de revenir doucement à lui, sans vous décourager ni impatienter jamais ; c'est de vous supporter vous-même dans vos misères et vos indignités (1). »

Enfin, il lui écrit ces belles paroles : « Il faut se regarder comme un homme qui a pris son parti, qui ne s'en cache point, qui ne rougisse point de Jésus-Christ, quoiqu'il évite toute affectation, qui veut être fixé dans le bien et ne regarde plus en arrière. Il faut lire, prier, mais prier de cœur... Il ne faut pas se rebuter, quoiqu'on éprouve en soi beaucoup de tentations et qu'on fasse même diverses fautes. *La vertu*, dit l'Apôtre, *se perfectionne dans l'infirmité*. C'est moins par le goût sensible et par les consolations spirituelles, que par l'humiliation intérieure et le recours fréquent à Dieu, qu'on s'avance vers lui (2). »

Le vidame reçut cette dernière lettre en avril 1709. Le soldat n'avait rien perdu de son courage militaire pendant ces luttes intérieures. Quelques mois auparavant, alors qu'il venait d'être nommé maréchal de camp, il sauva les débris de l'armée par son courage et sa présence d'esprit. Les chrétiens sans reproche sont des soldats sans peur.

La guerre se faisait terrible sur la frontière du nord. Vendôme, incapable de ramener la fortune dans nos rangs, presque heureux de compromettre le duc de Bourgogne, venait d'être battu à Oudenarde. L'étoile de Louis XIV pâlissait toujours. La retraite fut ordonnée, quand les officiers généraux de la droite et ceux de la maison du roi furent environnés par les ennemis.

Le vidame d'Amiens, silencieux à cause de son âge, voyant les officiers incertains sur la retraite, les exhorta à le suivre et se tournant vers les chevau-légers

1. Œ. C., VII, p. 280. Lettre du 15 octobre 1708. — 2. *Ibid.*, p. 287. Lettre du 4 avril 1709.

de la garde dont il était capitaine : « Marche à moi ! » leur dit-il, et, les entraînant, il perça à leur tête une ligne de cavalerie ennemie et une autre d'infanterie dont il essuya tout le feu, mais qui s'ouvrit pour lui donner passage (1).

Nous n'avons pas la lettre de Fénelon le félicitant de ce glorieux fait d'armes. Le pieux archevêque n'aimait rien tant que l'action ; sa direction n'avait rien d'incompatible avec la vie des camps. De quelle douce joie ne dut-il pas tressaillir en apprenant que son élève spirituel s'était conduit en héros !

Dès les premières années, Fénelon l'avait engagé dans la voie véritable : « Ne craignez point les ennemis qui se déchaînent. Leurs discours n'ont rien que de méprisable ; méprisez-les : ils vous estimeront bientôt. Soyez simple et vrai ; doux, modéré, commode, appliqué à tous vos devoirs, réservé pour l'essentiel, sans affectation ; chacun se taira bientôt et vous fera justice (2)... Soyez gai, lui écrit-il plus tard, commode, compatissant aux défauts d'autrui et appliqué à corriger les vôtres, sans vous flatter et sans vous impatienter dans ce travail qui recommence tous les jours. Faites honneur à la piété en montrant qu'on peut la rendre aimable dans tous les emplois (3). »

Le vidame avait suivi les conseils du maître : mais il ne comprenait pas les épreuves de la vie spirituelle. Il s'en prend à lui-même, il va devenir malheureux. Fénelon le reprend doucement et lui dit cette bonne parole qu'il suffit de vouloir aimer : « Pour nos exercices de piété, je ne vois que deux choses : l'une est de souffrir en paix l'ennui, la sécheresse et la distraction, quand Dieu l'envoie : alors elle fait plus de bien que toutes les

1. Saint-Simon, IV, p. 177.

2. Œ. C., VII, p. 247. Lettre du 10 juin 1701. — 3. *Ibid.*, p. 301. Lettre du 19 décembre 1709.

lumières, les goûts et les sentiments de ferveur; l'autre est de ne se procurer jamais par infidélité cette espèce de distraction (1). » Il l'encourage à détendre son âme par des amusements mesurés. Les néophytes sont exposés à méconnaître le vrai caractère de la piété, à passer de l'extrême liberté à l'extrême rigueur. Il lui demande de ne rien retrancher de ses devoirs à l'égard du public, de donner assez de temps aux visites de bienséance, d'être gai, content, heureux. La piété n'est pas triste. Sourire au ciel dans une prière d'amour réjouit l'âme et trace sur le front un rayon d'espérance : « Soyez gai... point de tristesse... point de gène... Il faut se donner quelques amusements pour se délasser l'esprit (2). » Pourquoi rechercher des pénitences? Vivre est une charge et à chaque jour suffit sa peine : « Il ne faut point recourir aux haires et aux cilices, ni s'enfuir dans un désert : il n'y a qu'à laisser prendre à Dieu les amusements d'enfant qu'il nous ôte. Sans excéder les bornes d'une vie commune, et sans ajouter aucune croix aux peines de notre état, nous mourons sans cesse à nous-mêmes, et nous sommes inépuisables dans les sacrifices que nous faisons à Dieu (3). » C'est toute la direction de saint François de Sales, ou plutôt c'est l'Évangile compris et appliqué.

Fénelon, qu'on représente parfois perdu tout entier dans les profondeurs de l'Être divin, n'oublie pas les préceptes positifs de la morale chrétienne. Il était de mode, au XVIIe siècle, dans un certain milieu, de ne pas payer régulièrement ses dettes. Notre âge n'a rien changé dans ces détestables habitudes. Ceux qui mettent un certain orgueil à étaler leur « debet » sont de tous les temps et de toutes les époques. Dépenser sans payer, c'est la qualité d'un homme d'action, l'indice d'une grande for-

1. [illegible] VII, p. 324. Lettre du 13 septembre 1710. — 2. *Ibid.*, p. 325. — 3. *Ibid.*, p. 330. Lettre du 25 mars 1711.

tune, la marque d'un cœur détaché des biens périssables. Qui ne connaît ces femmes distinguées, dont les réceptions défraient la chronique mondaine des feuilles publiques, qui apparaissent inondées du rayonnement des plus beaux bijoux, métamorphosées par les procédés coûteux d'un art que les sensuels Romains de l'Empire n'avaient pas connu ? Après bien des hésitations calculées et trop souvent justifiées, le créancier vient réclamer le prix de tout ce fatras. La porte est close pour cet importun visiteur. Et l'on s'étonne parfois du langage sévère des prédicateurs !

Fénelon ne comprenait pas que l'on fît passer la charité avant la justice. Si toutes les vertus sont belles, elles ne sont pas égales : « Songez à vos créanciers, dit-il au vidame, qu'il ne faut ni laisser en hasard de perdre, si vous veniez à manquer, ni faire attendre sans nécessité ; car cette attente les ruine presque autant que le refus de les payer (1). » Une autre fois : « ... Retranchez toute dépense inutile, épargnez soigneusement vos écus pour payer vos dettes et pour soulager de pauvres créanciers qui souffrent. Ménagez votre argent comme votre temps (2). »

Sachant que souvent la cause des maux est là où on ne la cherche pas, Fénelon avait découvert la raison de cet ennui continuel, de cette gène terrible, dont le vidame entretenait son maître spirituel. A la fin de la correspondance seulement, le lecteur s'aperçoit que le même conseil revient plusieurs fois sous la plume du savant directeur. Il est des gens toujours affairés, toujours surexcités, toujours en mouvement. Ils n'écoutent personne, n'entendent rien, ils sont sans cesse absorbés par quelque chose. Et, cependant, ils ne sont pas chefs d'État, ni ministres. Ils semblent très occu-

1. Œ. C., VII, p. 301. — 2. *Ibid.*, p. 332.

pés, sans qu'on puisse en connaître le motif ; il y a certainement quelque grave préoccupation dans leur cerveau. Ils n'ont pas le temps de voir leurs enfants, de causer avec leurs amis. Ils songent à leurs affaires, croirez-vous. — Quelles affaires ! Le vent a renversé un arbre au bord de l'étang ; le cercle est fermé pour quelques jours... S'il s'agit de choses plus importantes, cet homme est incapable de prendre un parti ; les raisons contraires influent également sur son esprit ; à quand une décision ? Si encore, il voulait se faire aider, mais tout passe par ses mains. Il est esclave de son tempérament et rend les autres malheureux.

Le vidame d'Amiens est devenu duc de Chaulnes, en 1711 ; Fénélon lui demande avec instance de se réserver quelques heures de liberté, au milieu de ses affaires. Le duc lui répond qu'il prie Dieu à certaines heures et qu'il fait exactement ses devoirs religieux ; le directeur lui dit que chaque chose doit se faire à son heure, mais qu'il ne faut pas porter dans le temps de la prière un esprit occupé des affaires, accablé par les détails insignifiants de la vie. Il faut savoir distinguer entre le nécessaire et le futile : « Il faudrait, lui dit-il, que tout le détail des occupations de la journée se ressentît des exercices de piété, et qu'il fût animé par l'esprit puisé à cette source. Au contraire, c'est l'heure de la prière et de la lecture qui se ressent de la mollesse et de la dissipation qui dominent dans le détail des occupations extérieures (1). » Et Fénelon lui envoie des conseils pratiques, pour donner un peu de liberté à cette âme inquiète. Langage mâle et sûr, qui tonnait aux oreilles du duc et frappait son esprit : « Retranchez-vous les menus détails, pour abréger et pour remplir les grands devoirs de votre état ? Coupez-vous court ? pre-

1. O. C., VII, p. 3[illegible]. Lettre du 4 janvier 1712.

nez-vous les affaires par le gros? allez-vous droit à la racine pour finir (1)... J'ai compris, par votre lettre, que vous vous noyez toujours dans vos paperasses et que votre vie se passe en menus détails. C'est manquer à votre vocation, négliger vos principaux devoirs, abandonner les bienséances, vous dégrader dans le monde et à la Cour, vous mettre hors de portée des grâces dont vous avez besoin, vous exposer à être sans appui dans des temps de trouble où les cabales ne manqueront pas de culbuter tout homme en place, sans crédit. De plus, vous usez à pure perte votre santé. Que n'apprenez-vous à vous faire soulager? Pourquoi ne vous accoutumez-vous pas à donner les détails à des gens subordonnés (2)? »

Fénelon soutint toujours, avec le même zèle et le même bon sens pratique, les efforts du duc de Chaulnes, devenu son ami. Il profitait de toutes les occasions, pour l'entretenir de la soumission à Dieu, de l'humilité, de la correction de ses défauts. Accablé de douleur par la mort du duc de Bourgogne, il épanchait sa tristesse dans le cœur de son nouveau confident; les larmes donnaient de l'onction à ces derniers conseils : « Je ne puis, mon bon et cher duc, résister à la volonté de Dieu qui nous écrase. Il sait ce que je souffre; mais, enfin, c'est sa main qui frappe et nous le méritons. Il n'y a qu'à se détacher du monde et de soi-même, il n'y a qu'à s'abandonner sans réserve aux desseins de Dieu (3). » Dix jours avant sa mort, Fénelon lui envoyait encore, de sa main défaillante, une longue lettre. C'étaient les mêmes avis cent fois répétés : « Tournez-vous contre vous-même, faites des efforts constants et soutenus... Heureux l'homme qui se fie à Dieu et non

1. Œ. C., VII, p. 385. — 2. *Ibid.*, p. 385. Cf. aussi *Ibid.*, p. 387. — 3. *Ibid.*, p. 374.

à soi!... Que ne donnerais-je point, pour vous voir un nouvel homme!... Vous le pouvez, vous le devez; vous en répondrez au Maître. » Il pouvait mourir en paix; ses conseils avaient changé cette âme, avide de perfection.

Ne nous étonnons pas des exhortations perpétuelles et des reproches incessants du maître. Le duc de Chaulnes, converti par Fénelon, monte peu à peu dans le chemin de la perfection, guidé par un maître éminent; mais le cœur du juste n'est jamais satisfait ici-bas; et sans compter sur la faiblesse humaine et sur les exigences d'une conscience délicate, nous savons, par expérience, que l'homme lutte continuellement, et que la paix de l'âme ne sera complète que dans un monde meilleur.

La mort de Fénelon scella l'alliance du cœur du duc avec le cœur du Christ.

CHAPITRE II

MADAME DE GRAMONT

Mme la comtesse de Gramont, née Hamilton (1), nous rappelle le piquant écrivain dont elle était la sœur. Amenée jeune en France par ses parents pendant les troubles civils de son pays, elle fut élevée au monastère de Port-Royal des Champs. A la différence du duc de Chevreuse qui n'avait presque rien

1. Voir dans Saint-Simon, IV, p. 140, la généalogie de cette grande famille d'Ecosse.

gardé de son éducation janséniste, Mme de Gramont conserva, à travers les égarements de la jeunesse, un souvenir vivant des années d'enfance, et jamais « la faveur ni le danger de la perdre » ne l'ont pu détacher de Port-Royal. Une anecdote, rapportée par Saint-Simon, nous initie à ce sentiment qu'elle portait vivace dans le cœur, en même temps qu'à la situation qu'elle tenait à la Cour.

« Le roi, qui passait toujours à Versailles l'octave du Saint-Sacrement, à cause des deux processions et des saluts, allait aussi toujours à Marly après le salut de l'octave. Il découvrit cette année (1699) que la comtesse de Gramont avait été passer quelques jours de cette octave à Port-Royal des Champs, où elle avait été élevée, et pour lequel elle avait conservé beaucoup d'attachement. C'était un crime qui, pour toute autre, aurait été irrémissible ; mais le roi avait personnellement pour elle une vraie considération et une amitié qui déplaisait fort à Mme de Maintenon, mais qu'elle n'avait jamais pu rompre, et qu'elle souffrait parce qu'elle ne pouvait faire autrement. Elle ne laissait pas de lui montrer souvent sa jalousie par des traits d'humeur, quoique mesurés, et la comtesse, qui était fort haute, et en avait tout l'air et le maintien avec une grande mine, des restes de beauté, et plus d'esprit et de grâce qu'aucune femme de la Cour, ne se donnait pas la peine de les ramasser, et montrait de son côté à Mme de Maintenon, par son peu d'empressement pour elle, qu'elle ne lui rendait le peu qu'elle faisait que par respect pour le goût du roi. Ce voyage donc, que Mme de Maintenon tâcha de mettre à profit, ne mit la comtesse qu'en pénitence, non en disgrâce. Elle, qui était toujours de tous les voyages de Marly, et partout où le roi allait, n'en fut point celui-ci. Ce fut une nouvelle. Elle en rit tout bas avec ses amis. Mais d'ailleurs elle garda le silence et s'en alla à

Paris. Deux jours après, elle écrivit au roi par son mari, qui avait liberté d'aller à Marly, mais elle n'écrivit ni ne fit rien dire à Mme de Maintenon. Le roi dit au comte de Gramont, qui cherchait à justifier sa femme, qu'elle n'avait pu ignorer ce qu'il pensait d'une maison toute janséniste, qui est une secte qu'il avait en horreur. Fort peu après le retour à Versailles, la comtesse de Gramont y arriva, et vit le roi en particulier chez Mme de Maintenon. Il la gronda, elle promit qu'elle n'irait plus à Port-Royal, sans toutefois l'abjurer le moins du monde ; ils se raccommodèrent, et au grand déplaisir de Mme de Maintenon, il n'y parut plus (1). »

Mme de Gramont avait alors cinquante-huit ans ; elle revint en effet, depuis le départ de Fénelon pour Cambrai, à ses préférences jansénistes, car il semble bien qu'elle se tint dans de justes limites tant qu'elle demeura sous la direction du pieux abbé. Dame du palais de la reine, le roi avait goûté son esprit, qui ajoutait les derniers charmes à sa beauté naturelle, elle « avait l'air d'une reine », dit Saint-Simon, qui nous tranquillise un peu par ces paroles : « C'était une femme qui avait eu des galanteries, mais qui n'avait pas laissé de se respecter, et qui, ayant bec et ongles, l'était fort à la Cour, et jusque par les ministres, qu'elle cultivait même très peu (2). »

C'est vers l'âge de quarante-cinq ans que la comtesse de Gramont commença de se confier à Fénelon. L'abbé était alors aux Nouvelles Catholiques, et il faut croire que sa réputation de bon conseiller avait dépassé les limites du petit cercle Beauvilliers et Chevreuse, où il avait ses grandes et ses petites entrées. Pendant onze ans (1686-1697), il soutint les efforts de cette femme, dont l'éducation première

1. Saint-Simon, II, p. 13. — 2. *Ibid.*, p. 157.

avait été soignée, que la Cour avait quelque peu dissipée et qui voulut un jour se ressaisir ; il semble bien que les résultats furent heureux et que Fénelon contribua à l'assagir et à fixer sérieusement dans son esprit de sérieuses idées chrétiennes.

Le changement ne fut pas miraculeux ; qui s'en étonnera? Ce n'est pas après une longue habitude de vie d'amusement que l'âme redevient, sans effort ni persévérance, à la paix chrétienne. Elle en fut avertie, dès le début : « Vous avez beaucoup à craindre et du dedans et du dehors. Au dehors, le monde vous rit, et la partie du monde la plus capable de nourrir l'orgueil donne au vôtre ce qui peut le flatter, par les marques de considération que vous recevez à la Cour. Au dedans, vous avez à surmonter le goût d'une vie délicate, un esprit hautain et dédaigneux, avec une longue habitude de dissipation (1). »

Il conseillait, comme remède, de sauver chaque jour quelques moments pour la prière et pour la lecture, ne fût-ce qu'une demi-heure le matin, qu'un demi-quart d'heure pris sur les embarras et bien ménagé, tout est bon. Dans la vie la plus envahie, il y a des instants d'intervalle. En homme pratique, Fénelon rentre dans quelques détails de la vie, tant il aimait à ne pas laisser ses conseils indécis et flottants. « En faisant semblant de s'éveiller plus tard le matin, et le soir d'avoir quelque lettre à écrire, on se débarrasse, et les affaires véritables n'en vont pas moins bien (2). » C'est ainsi qu'on répare à la hâte *les brèches que le monde a faites*. Le silence lui paraît un grand remède, surtout dans les moments qu'on ne peut dérober au monde. Cette femme d'esprit, qui charmait la Cour, digne de son frère Hamilton pour les grâces moqueuses, pour l'ironie fine,

1. Œ. C., VIII, p. 503. — 2. *Ibid.*, p. 505.

élégante, impitoyable, devait être parfois fière d'elle-même. Fénelon frappe à l'endroit sensible ; il poursuit délicatement, mais fortement, cette estime de sa propre excellence. « Vous ne pouvez dompter votre esprit dédaigneux, moqueur et hautain, qu'en le tenant comme enchaîné par le silence... Vous ne sauriez trop rudement jeûner des plaisirs d'une conversation mondaine. Il faut vous rabaisser sans cesse : vous ne vous relèverez toujours que trop (1). » *Laisser aux autres les honneurs de la conversation*, c'est vouloir anéantir toutes les gloires des femmes qui ont de l'esprit, mais c'est couper par la racine toutes les sources vives des défauts quotidiens. Le savant directeur revient souvent sur ce point capital : conserver le recueillement même en conversation ; il dénonce le danger ; faut-il encore que ce silence qu'on observe et auquel on se condamne ne soit pas un silence sec et dédaigneux, car l'amour-propre refoulé a bien des détours.

« Il faut, au contraire, que ce soit un silence de déférence à autrui. Je serai ravi que vous parliez pour louer, approuver, complaire, déférer, édifier ; mais je suis sûr que, quand vous ne parlerez que de cette sorte, vous parlerez fort peu, et que la conversation vous paraîtra fade. Retranchez-vous donc, Madame, à parler peu, à parler simplement et modestement, à préférer les autres à vous en tout... Vous avez plus besoin qu'un autre de ce contre-poison. »

Fénelon voulait lui insinuer la charité pour le prochain : « Tout air de mépris et de hauteur, tout esprit de critique et de moquerie marque une âme pleine d'elle-même, qui ne sent point ses misères et qui se livre à sa délicatesse, qui met tout son

(1) Corr., t. VIII, p. [illegible].

plaisir dans le mal d'autrui... On est bien imparfait, quand on supporte si impatiemment les imperfections du prochain. A tant de maux, je ne vois de remède que l'espérance en Dieu, qui est aussi bon et aussi puissant que vous êtes faible et mauvaise (1). »

Cependant, Mme de Gramont, se mettant à l'œuvre avec toute la volonté énergique d'une femme forte, tendait à dépasser la limite du bien. Elle en arrive à se tourmenter inutilement ; doit-elle rester à la Cour ? peut-elle se sanctifier dans un tel milieu ? Fénelon lui écrit des lettres admirables de bon sens. Le salut « est l'ouvrage de tous les jours », et il faut le faire « dans l'état où la Providence nous a mis ». Le royaume de Dieu est au dedans de nous. Le souvenir de sa vie passée vient agiter cette âme encore timide et que la confiance dans un Dieu bon et miséricordieux n'a pas encore calmée. Rien n'est si digne de la miséricorde de Dieu, qu'une « grande misère »... « Il faut remarquer que l'intégrité des confessions passées consiste, non à n'avoir rien omis de ses fautes, mais seulement à s'être accusé ingénûment de toutes celles qu'on connaissait alors (2). »

Elle rêve une vie incompatible avec son existence quotidienne, des pénitences impossibles pour le moment présent. Fénelon la reprend doucement ; rien n'est plus beau que ce dialogue. Vous voudriez la liberté pour prier Dieu, et Dieu qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même, vous donne de l'embarras et de la sujétion

1. Œ. C., VIII, p. 500. — Il écrira la même idée à la duchesse douairière de Mortemart (11 oct. 1710) : « C'est par imperfection qu'on reprend les imparfaits. C'est un amour-propre subtil et pénétrant qui ne pardonne rien à l'amour-propre d'autrui. Plus il est amour-propre, plus il est sévère censeur. Il n'y a rien de si choquant que les travers d'un amour-propre, à un autre amour-propre délicat et hautain. Les passions d'autrui paraissent infiniment ridicules et insupportables à quiconque est livré aux siennes. »

2. Œ. C., VIII, p. 507.

pour vous mortifier. La mortification, qui vient de l'ordre de Dieu, vous sera plus utile que la douceur de la prière qui serait de votre choix et de votre goût... Aimer, se taire, souffrir, agir contre son goût, pour accomplir la volonté de Dieu en s'accommodant à celle du prochain, voilà, Madame, votre partage. Trop heureuse de porter la croix que Dieu vous donne de ses propres mains dans le cours de sa providence ! Les pénitences que nous choisissons, ou que nous acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir notre amour-propre, comme celles que Dieu nous distribue lui-même chaque jour (1). » Il répète souvent la même pensée ; c'est une des erreurs les plus communes et les plus trompeuses que le choix d'une forte pénitence est préférable à ces mille petits ennuis de la vie et nous est plus profitable. On voit des femmes porter le cilice et montrer une humeur chagrine dans leur intérieur, des chrétiens prier longtemps et ne pas supporter un voisin importun, des personnes pieuses ne pas tarir en critiques prolongées des défauts d'autrui. « Portez, dit Fénelon, toutes les peines de votre état, qui est plein d'embarras et de sujétions, en esprit de pénitence ; c'est là la pénitence que Dieu vous donne, bien plus sûre que celle que vous choisiriez vous-même. »

Il y a un autre écueil. « Vous avez plus de besoin d'être mortifiée que de recevoir des lumières. » Ces lumières de religion, il sait bien que la comtesse les a reçues dès son enfance dans le monastère où elle a été élevée; elle a plutôt besoin, en revenant du monde à la religion, de ne point chercher à exceller, ni à être merveilleuse dans un autre sens : « Ce que je vous souhaite le plus est la petitesse et la simplicité d'esprit. Je crains pour vous une

1. O. C., VIII, p. 507.

dévotion lumineuse, haute, qui, sous prétexte d'aller au solide en lecture et en pratique, nourrisse en secret je ne sais quoi de grand et de contraire à Jésus-Christ enfant, simple et méprisé des sages du siècle. Il faut être enfant avec lui. Je le prie de tout mon cœur, Madame, de vous ôter non seulement vos défauts, mais encore ce goût de grandeur dans les vertus, et de vous rapetisser par grâce (1). »

C'est à Mme de Gramont que Fénelon envoyait ce charmant portrait de la vraie piété. « La sincère vertu est simple, unie, sans empressement, sans mystère : elle ne se hausse ni se baisse : elle n'est jalouse ni de réputation, ni de succès... Prenez-la, laissez-la, elle est toujours la même. » La comtesse avait devant elle un beau tableau, elle n'avait qu'à l'imiter. Il n'y a rien dans ces lettres qui ne paraisse excéder ce que le bon sens délicat du directeur chrétien le plus éclairé peut conseiller et prescrire.

Les mortifications de divers genres ne manquaient point à Mme de Gramont (2) ; ce qui la toucha le plus intimement fut une peine plus secrète qui frappait la personne et la beauté. Elle n'était plus jeune, elle n'était plus belle. Elle le disait, sans doute, mais elle avait encore de beaux restes et elle en jouissait encore tout bas, comme un vaincu généreux qui sait se faire respecter même en se retirant. Or, voilà qu'une disgrâce terrible vient la saisir au front ; son visage se couvre de rougeurs : des dartres (puisqu'il faut les appeler par leur nom) viennent l'éprouver : « Dieu vous a donné, lui disait Fénelon, une rude croix par le mal que vous souffrez. Il est opiniâtre, il est doulou-

1. Œ. C., VIII, p. 610.
2. Ses frères, qui étaient de l'expédition d'Irlande et du parti de Jacques II, échouèrent en quelque occasion particulière et furent blâmés à Saint-Germain. Fénelon lui envoya de belles Lettres sur les croix. Œ. C., VIII, pp. 601, 602, 603.

reux ; outre les douleurs du mal, vous avez celles des remèdes. Mais la douleur n'est pas ce qui vous fait le plus de peine : vous êtes courageuse et dure contre vous-même pour souffrir patiemment ; mais Dieu vous a prise par un autre endroit plus sensible qui est votre faible, il attaque votre délicatesse et votre propreté. Vous qui êtes d'un goût si exquis et si dédaigneux, vous êtes réduite à être dégoûtée de vous-même (1). » Chaque fois qu'il revient sur ce point pénible, Fénelon a soin de montrer combien l'épreuve est bien choisie, combien l'espèce de mal est appropriée à cette fine et fière nature, bien faite pour en ressentir l'affront. Il ne manque pas d'ajouter que « la lèpre de l'orgueil, de l'amour-propre et de toutes les autres passions de l'esprit, si nous n'étions point aveugles, nous paraîtrait bien plus horrible et plus contagieuse (2)... Les choses, qui nous accablent et qui confondent notre orgueil, nous font encore plus de bien que celles qui nous recueillent et qui nous animent. Vous avez plus de besoin qu'un autre d'être abattue, comme saint Paul aux portes de Damas, et de ne trouver plus de ressource en vous-même. Plus la plaie est profonde, plus il faut que l'incision soit grande et douloureuse (3). »

C'est par ces fortes paroles que Fénelon guidait les femmes de la Cour de Louis XIV. L'onction adoucissait la rudesse de cette parole. Il fallait cependant que la comtesse de Gramont fût d'un haut caractère pour entendre ces belles, mais austères exhortations : « Réjouissons-nous donc, lorsque notre Père céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations intérieures et extérieures ; qu'il nous rend tout contraire au dehors et tout douloureux au dedans. Réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus précieuse que

(1) Œ. C., VIII, p. 605. — 2. *Ibid.*, p. 607. — 3. *Ibid.*, p. [illegible].

l'or, est purifiée... Qui sommes-nous pour lui dire : Par quel motif faites-vous cela? Il est le Seigneur et cela suffit : il est le Seigneur, qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux. Qu'il élève ou qu'il abaisse ; qu'il frappe ou qu'il console ; qu'il brise ou qu'il guérisse toutes les blessures ; qu'il donne la mort ou la vie, il est toujours le Seigneur ; nous ne sommes que l'ouvrage, et par conséquent le jouet de ses mains (1). »

Mme de Gramont écoutait avec courage cette parole de moraliste chrétien, qui ne sait point farder la vérité ; elle trouvait même qu'il ne lui parlait pas assez souvent ; elle s'en plaignait et semblait croire que de plus heureux qu'elle occupaient ses soins. Il s'en défendait : « Ce n'est pas moi, Madame, qui suis difficile à voir, c'est vous. Souvenez-vous-en bien, et n'allez plus gronder contre les gens qui me gardent comme une relique. » Il était bon au point de ne laisser jamais un soupçon sans l'éclaircir.

L'affection de Mme de Gramont suivit Fénelon dans sa disgrâce. Il lui écrivait de Cambrai, le 12 septembre 1697 : « Jugez si ma sensibilité diminuera, lorsque vous redoublez si obligeamment vos attentions dans les circonstances où le reste du monde manque de mémoire. » Le silence se fit, le roi veillait ; mais la femme forte n'oublia pas les derniers avis de celui qu'elle avait pris pour guide. « Je me contente de vous souhaiter un cœur abaissé sous la main de Dieu et adouci pour le prochain, un esprit simple comme la colombe et prudent comme le serpent... un véritable détachement du monde et de vous-même, dont la pratique soit réelle et constante. Toutes nos affaires vont bien, quand nous avançons celle-ci ; car celle-là est l'unique pour nous. Succès, réputation, faveur, talent, commodités, ne sont que des pièges. »

1. Œ. C., VIII, p. 611.

Ce sont les dernières paroles de cette belle correspondance. Après la mort de M. de Gramont, elle se retira de la Cour, malgré le roi qui s'y opposa si fortement qu'il fallut attendre ; ses dernières années furent uniquement pour Dieu ; et dans sa dernière solitude, elle vécut saintement.

Saint-Simon nous fournit un dernier trait pour peindre les vicissitudes du monde. Mme de Gramont avait deux filles, de beaucoup d'esprit, mais de peu de fortune. « Leur mère écrit en mourant au roi et à Mme de Maintenon, pour leur demander pour elles sa pension du roi. De ces deux lettres, l'une fut dédaignée, l'autre négligée. Tel est le crédit des mourants les plus aimés et les plus distingués durant leur vie. Il n'y eut ni réponse, ni pension (1). »

CHAPITRE III

MADAME DE MONTBERON

Fénelon vivait à Cambrai dans un palais comme dans une solitude. La ville ne renfermait que peu de société. La noblesse du pays, encore toute flamande, vivait dans ses terres ou à Bruxelles, et les officiers de la Cour qui venaient s'acquitter de leurs fonctions en Flandre n'osaient pas fréquenter un homme en disgrâce.

Le gouverneur de la ville, le comte de Montberon, allié à la famille des Salignac, affronta les discours de la malveillance et se mit à la disposition de l'archevêque avec une générosité qui toucha le cœur du noble exilé. Très en faveur auprès du roi, M. de Montberon avait

1. Saint-Simon, IV, p. 141.

tout à craindre d'un commerce trop intime; aussi Fénelon répondit à ce noble dévouement par les plus grands ménagements. Il se garda, au début, de voir trop souvent le gouverneur, quoique sa femme n'eût pas tardé à prendre ses avis pour la diriger dans les voies de la perfection et pour calmer son âme agitée.

« Nous aurons quand il vous plaira, dit Fénelon à Mme de Montberon, une conversation particulière sur vos exercices de piété. Je la crois à propos, puisque vous ne voyez rien qui doive l'empêcher et ce sera dans le lieu que vous choisirez. Je n'ai eu jusqu'ici que des ménagements pour vous et pour votre maison; quand on a la peste, on craint de la donner à ceux qu'on aime; moins ils la craignent, plus on la craint pour eux (1). »

Bientôt il ne fut plus question de disgrâce, ni de ménagements, et les Montberon reçurent les fréquentes visites de l'archevêque. La maîtresse du logis était une personne distinguée et d'une haute piété, mais atteinte d'une maladie que les auteurs spirituels ont souvent et longuement décrite, maladie terrible qui jette le trouble dans l'âme, la tristesse dans la vie et détruit tout ressort d'activité physique : le scrupule. Qui avait réduit cette conscience à cet état d'inquiétude continuelle? Éprise de la plus sublime perfection, personne ne lui avait appris, dès le début de la vie chrétienne, que l'homme ici-bas attaché à la terre doit supporter les infirmités de la vie, que l'âme ressent le voisinage du corps, que le chrétien, dont les désirs sont si beaux et les élans si magnifiques, doit compter avec les impérieuses et inéluctables imperfections de l'être humain; personne n'avait proposé de remèdes, tandis qu'il était temps encore. Quand Fénelon prit la direction de Mme de Montberon, la maladie

1. Œ. C., VIII, p. 618.

était devenue incurable. Tout au moins montra-t-il encore, et dans cette occasion plus qu'ailleurs, ses brillantes qualités de directeur ; jamais moraliste ne découvrit mieux les causes cachées de cette agitation de l'âme, n'appliqua mieux les palliatifs, seule ressource des cas désespérés ; jamais prêtre ne déploya plus de patience, plus de condescendance envers une âme timorée et pusillanime. Il y a jusqu'à deux ou trois billets, datés du même jour.

Elle ne savait pas garder une juste mesure dans le service de Dieu : elle eût volontiers pris sur son sommeil pour augmenter son temps d'oraison.

« Dormez autant que vous pourrez, lui répond Fénelon, votre corps en a besoin, et vous ne devez point y manquer par avarice d'oraison. L'esprit d'oraison fait quitter l'oraison même, pour se conformer aux ordres de la Providence. Pendant que vous dormirez, votre cœur veillera. Dans le temps des insomnies, ne rejetez point la présence de Dieu ; mais ne l'excitez pas au préjudice du sommeil (1). »

Malade, elle eût volontiers aggravé son état pour remplir un devoir de religion : « Puisque vous êtes faible, Madame, reposez-vous et ne sortez point... Si vous sentez que votre langueur ne vous permette pas d'aller demain à la messe, renoncez-y bonnement. Souvenez-vous que si saint François de Sales était au monde, et qu'il fût votre directeur, il vous défendrait d'y aller en ce cas. Il ne vous le défend pas moins du paradis (2). »

Elle voulait répéter ses confessions ; elle se tourmentait de ses péchés passés, elle ne souffrait pas qu'on communiât sans s'être confessé de nouveau. Les personnes timorées n'ont jamais la conscience assez

1. Œ. C., VIII, p. 623. — 2. *Ibid.*, pp. 627-628.

pure, et quand même elles seraient en état d'innocence, leur imagination créerait de nouveaux sujets d'alarmes : « C'est de tout mon cœur que je vous conjure de communier demain sans vous confesser. Vous manquerez à Dieu si vous ne faites pas ce que je vous demande en son nom et pour l'amour de lui (1). » Un mois après, il revient sur le même conseil : « Pour vous, Madame, je vous conjure de communier demain sans vous confesser et de forcer tous vos scrupules, pour donner à Dieu cette preuve de votre sincère docilité à son ministre (2). »

L'inquiétude est la maladie de l'âme timorée. « Votre piété est un peu trop vive et trop inquiète. Ne vous défiez point de Dieu : pourvu que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas (3)... L'inquiétude est le seul obstacle que je crains : je ne me défie que de vous (4). »

Fénelon, en présence de cette âme, fut pris d'une grande pitié, et, loin de se décourager, il commença cette longue correspondance qui dura quinze ans. Il vit bien que le seul moyen était d'obtenir l'obéissance. Tous les moralistes, qui ont analysé l'état d'âme des scrupuleux, ne voient d'autre ressource que dans l'abandon total de la volonté aux ordres du directeur. Il ne peut être question de direction ordinaire. Une conscience scrupuleuse est un cas pathologique, et les médecins ne craignent pas de dire que le remède énergique est dans l'abdication de la volonté propre. Quoi qu'on puisse dire, il n'y a rien de contraire à la nature ; quel malade, peu confiant dans la potion du médecin, ne l'a pas prise par pure obéissance ! Une personne, qui se sent incapable de conduire sa vie, peut, sans nul doute, se confier à un ami, comme le voyageur se livre, docile, au matelot qui conduit la barque.

1. Œ. C., VIII, p. 629 (3 mars 1701). — 2. *Ibid.*, p. 630 (2 avril 1701). — 3. *Ibid.*, p. 616. — 4. *Ibid.*, p. 661.

Les détracteurs de la direction de conscience n'ont pas songé à prendre des exemples en dehors des personnes timorées, de qui le directeur exigeait plus ou moins l'abandon de la volonté. Fénelon a dirigé Mme de Montberon, la seule femme à qui il ait demandé une plus grande obéissance, et il passe pour autoritaire. Nous trouvons même qu'il n'a pas assez usé de son autorité ; après deux cent vingt-cinq lettres et quinze ans de lutte, Mme de Montberon n'avait pas changé, à part quelques soulagements passagers ; Fénelon lui écrivait, dans sa dernière, les conseils qu'il avait jadis envoyés. « L'esprit de Dieu est toujours dans une action paisible. Retranchez donc tout ce qui irait plus loin, et qui vous donnerait quelque agitation. Le parfait amour chasse la crainte (1). Calmez votre esprit en Dieu, et que l'esprit calmé prenne soin de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquillise tout, et qui est la paix même (2). »

Respectueux de la volonté et de la liberté, il voulut conduire par le raisonnement cette femme qui demandait des remèdes, sans vouloir guérir. Il lui montre d'abord le ridicule des scrupules : « Les choses que vous vous reprochez, et dont vous dites que vous avez horreur, ne sont que des faits sans malignité, et sans aucune véritable conséquence pour le prochain, que vous dites en conversation. En vérité, est-ce là de quoi se troubler ? Ces bagatelles excitent vos scrupules ; vos scrupules excités troublent votre oraison, vous éloignent de Dieu, vous dessèchent, vous dissipent, réveillent vos goûts naturels et vous mettent en tentation contre votre grâce. Voyez combien le remède est pire que le mal. Le mal n'est qu'imaginaire ; le remède est un mal réel (3). »

1. I Joann., IV, 18. — 2. Œ. C., VIII, p. 709. — 3. *Ibid.*, p. 629.

Puis il indique avec délicatesse des moyens de guérison : « Vos besoins sont des droits que vous avez de me demander du secours. Puisque Dieu le veut, je le veux aussi ; mais je vous demande deux choses, l'une est de ne rien cacher, et l'autre de faire ce que je vous dirai pour vaincre vos scrupules (1). » Il revient souvent sur l'obéissance : « La docilité est la seule ressource contre le scrupule. Vous êtes scrupuleuse sur des bagatelles, et vous ne l'êtes point sur une si grande indocilité : elle est très contraire au véritable esprit d'oraison. Pardonnez ce reproche (2)... Si vous étiez simple, vous obéiriez sans raisonner et sans vous écouter. » Puis il ajoute : « Je n'ai garde d'entrer dans votre conduite, ni même de demeurer uni à vous, si vous ne me promettez les choses suivantes : 1° Vous ferez tout ce qu'on vous dira pour augmenter votre sommeil et votre nourriture ; 2° vous suivrez la règle du P. R. pour vos confessions ; 3° vous chercherez simplement les consolations et les soulagements d'esprit qui vous conviennent. Je demande là-dessus une réponse prompte, franche et décisive (3). »

Mme de Montberon fut peinée de ce traitement violent ; les malades demandent de grands ménagements. « Si mes paroles sont dures, Madame, lui répondit Fénelon, n'oubliez pas, s'il vous plaît, mes expériences. Les termes modérés ne sont pas assez forts pour réprimer vos scrupules. Vous savez bien que mon cœur est très éloigné de vous traiter durement... Je ne m'effraie pas de votre activité involontaire, mais seulement de votre indocilité et de votre réserve volontaire, qui rend inutiles tous les secours de la direction, et qui vous replonge dans vos maux... La docilité serait le remède de tous vos maux. L'indocilité rend tous les remèdes

1. Œ. C., VIII, p. 630. — 2. *Ibid.*, p. 634. — 3. *Ibid.*

inutiles : par là on est toujours à recommencer (1)... Vous demandez de la consolation : sachez que vous êtes sur le bord de la fontaine, sans vouloir vous désaltérer. La paix et la consolation ne se trouvent que dans la simple obéissance (2)... Votre prétexte pour désobéir est de dire qu'on ne sait pas votre état, et qu'on n'a pas écouté toutes vos raisons. Mais quelle est la personne indocile dans ses vains scrupules, qui n'en dise pas autant pour s'autoriser dans sa désobéissance? Tournez votre scrupule contre votre indocilité : vous avez l'expérience que vos raisons, dès que vous les dites, ne sont plus des raisons. Il ne faut donc plus les écouter, mais obéir simplement (3). »

Il arriva que la comtesse de Montberon devint plus tranquille ; heureux, Fénelon lui écrit ce court billet d'où rayonne une douce joie : « M. le comte de Montberon vient de me soulager le cœur en m'assurant, ma chère fille, que vous êtes aujourd'hui plus tranquille. Dieu en soit béni. Je suis trop sec, trop distrait, trop occupé d'ailleurs, trop peu compatissant ; mais j'ai bonne volonté, et les moindres rayons de consolation que j'entrevois en vous me donnent une joie que je ne puis vous exprimer. Dieu nous a unis en lui. Supportez-moi, et soyez persuadée que vous ne sauriez me fatiguer (4). » Ce ne fut que passager, bientôt il fallut recommencer les mêmes avertissements, les mêmes conseils.

On a trouvé, dans les lettres à Mme de Montberon, quelques expressions doucereuses, mièvres, ou encore une tendance à une dévotion extraordinaire. Il ne faut pas oublier quelle était la femme du gouverneur de Cambrai. Très pieuse, elle avait l'âme malade ; ses scrupules lui avaient enlevé la liberté, la paix, la joie ;

1. Œ. C., VIII, pp. 634-635. — 2. *Ibid.*, p. 637. — 3. *Ibid.*, p. 654. — 4. *Ibid.*, p. 663.

Fénelon, pour la guérir, voulut la tourner vers Dieu dans un acte d'abandon total. Il lui souhaite l'amour simple de Dieu, l'amour de l'enfant pour sa mère ; il savait que les enfants ne craignent pas leur mère. Le scrupule est la méconnaissance de Dieu notre père, notre frère, notre ami ; l'amour sait tout dire, il n'hésite pas, il ne craint rien. « L'amour est un grand casuiste pour décider les doutes (1). » Mais l'abandon va encore plus loin. S'abandonner, c'est se renoncer, se quitter, s'aliéner, se perdre, et tout ensemble se livrer sans mesure, sans réserve et presque sans regard, à celui qui doit posséder. C'est la vie des enfants de Dieu. Cet état est plus parfait que l'amour des souffrances, car rien n'immole tant l'homme que d'être sincèrement petit. L'orgueil est le premier des maux, l'esprit d'enfance le tue plus sûrement que l'esprit de pénitence. L'homme se retrouve aisément, quand il lutte avec la douleur ; il peut s'y croire grand et s'y admirer lui-même : s'il est vraiment enfant, l'amour-propre est désespéré. L'abandon donne à l'âme la liberté, la paix, la joie, et c'est pourquoi Fénelon le prêche tant à cette femme, esclave de ses scrupules, troublée et remplie de tristesse.

« Si vous êtes fils et vrais enfants du Père, vous serez vraiment libres (2) », et Bossuet ajoute : « Si quelque chose est capable de rendre une âme libre et de la mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa volonté. » C'est le tombeau des scrupules. « On écrit des livres entiers sur la nature et le traitement de cette horrible maladie ; tout s'y réduit à obtenir que le scrupuleux s'abandonne (3). » Il n'est donc pas étonnant que Fénelon revienne si souvent à cet état. « *Où*

1. Œ. C., VIII, p. 622.
2. Joann., VIII, 50.
3. Mgr Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, III, p. 183.

est l'esprit de Dieu, là est la liberté (1) ; où est la gène, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre, et un amour excessif de soi. Que le parfait amour est éloigné de ces inquiétudes ! on n'aime guère le bien-aimé, quand on est si occupé de ses propres délicatesses (2)... L'unique source de la paix est l'abandon sans réserve. L'abandon ne permet plus de s'écouter volontairement. N'espérez point la paix, ni en écoutant les délicatesses de l'amour-propre, ni en voulant fuir Dieu. Vous trouveriez dans les solitudes les plus éloignées tous les tourments de l'amour-propre, si vous y alliez pour vous soustraire aux jalousies de l'amour de Dieu, et pour flatter celles de l'amour-propre (3)... Ce que je vous désire plus que tout le reste, est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi, et il faut ne se voir qu'en Dieu. Il faudrait ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours, sans y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autres sources que l'amour-propre : au contraire, l'amour de Dieu est la source de toute paix (4). » Chaque jour il répète la même chose, tant il attachait de l'importance à l'amour de Dieu et à l'abandon à sa volonté.

La mort le surprit répétant les mêmes conseils. Cette correspondance, qui montre l'attachement et le dévouement de Fénelon aux personnes qui s'adressaient à lui, prend parfois un air de tristesse : « J'aimerais mieux mourir, disait-il, que de manquer aux besoins des âmes qui me sont confiées. » Il sourit quelquefois : « Je partagerai mon après-dînée en trois points, comme un sermon. Compagnie céans pour la cérémonie, visite cordiale chez vous, et promenade au soleil (5). » On le voit souffrir de l'inefficacité de sa

1. II Cor., III, 17. — 2. Œ. C., VIII, p. 625. — 3. *Ibid.*, p. 683. — 4. *Ibid.*, p. 709. — 5. *Ibid.*, p. 675.

parole, du désordre d'âme de sa « chère fille », des tristesses de cette femme dont il nous retrace les tourments. La peinture de cette âme, étreinte dans les réseaux serrés d'une conscience étroite, cet esprit tourmenté par une imagination surexcitée, ces déchirements intérieurs, terribles pour un cœur féminin, laissent une impression pénible. Nous constatons au moins que l'homme qui calmait ces douleurs savait, par son expérience personnelle, ce qu'est la souffrance morale et les efforts que fait l'amour-propre pour y échapper. « Votre âme est bonne et s'affermit dans ses bons désirs : ses croix sont grandes, mais il les lui faut avoir aussi grandes qu'elle les a. Il n'y a que Dieu qui sache bien prendre la mesure de chacun de nous. Vous en prendriez trop en un sens et trop peu en un autre ; trop sur votre santé et votre courage naturel, mais trop peu sur votre délicatesse : toutes ces mesures sont fausses. Il n'y a qu'à laisser faire Dieu. C'est profondément couper dans le vif que de ne retenir rien de ce qu'il ôte, sans vouloir retrancher ce qu'il n'ôte pas. »

LIVRE VII

FÉNELON DIRECTEUR — LA PRATIQUE

III. — La vie religieuse

CHAPITRE PREMIER

LE MYSTICISME ET LA VIE RELIGIEUSE

Nous connaissons la distinction si importante entre les préceptes du Christ et les conseils évangéliques. La vocation à l'état religieux n'oblige pas par elle-même à la façon d'une loi. Où il conseille, Dieu n'ordonne pas : il ne force point quand il invite. Si l'âme n'entend pas la voix du Ciel, comme ce jeune homme de l'Évangile que Jésus regarda, qu'il aima, qu'il appela et qui ne voulut point venir (1), Jésus pourra soupirer, mais il n'ira pas outre.

L'âme, fidèle à l'appel de cette voix intime, s'élance hors de la prison du corps : elle a vu, dans une mystérieuse vision, les beautés éternelles qui lui sont réservées par delà les sept cieux ; elle a senti les jouissances indicibles qui remplissent le cœur des chérubins, elle a couru au-devant de la voix qui lui disait tout ce bonheur.

1. Marc, x, 21.

L'état du monde avec sa vie de quelques heures, si agitée et si tourmentée, est bien digne du mépris que lui vouent les âmes des cloîtres. Fénelon a merveilleusement exprimé cette idée : « Le monde entier n'est rien, parce que tout ce qui est mesuré va finir. Le ciel, qui vous couvre par sa voûte immense, est comme une tente, selon la comparaison de l'Écriture (1) : on la dresse le soir pour le voyageur et on l'enlève le matin... C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu, quand on quitte le monde pour lui : c'est renoncer à de vrais maux, déguisés sous une vaine apparence de bien... D'ailleurs ce monde, si vain et si fragile, est trompeur, ingrat et plein de trahisons. O combien dure est sa servitude ! Enfants des hommes, que ne vous en coûte-t-il pas pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses moindres grâces !... Oh ! si je pouvais traîner le monde entier dans les cloîtres et dans les solitudes, j'arracherais de sa bouche un aveu de sa misère et de son désespoir. Hélas ! va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel : on n'entend dans toutes les familles que gémissements de cœurs oppressés (2). »

Ce tableau si sombre est vrai ; les confidences quotidiennes ajoutent un trait de plus à cette forte peinture.

Cependant la démarche du religieux est héroïque. Le Christ le savait bien, quand il disait qu'il n'était pas donné à tous de comprendre sa parole (3). Ce jeune homme, dont les pensées et les désirs étaient droits, qui observait les commandements sans en violer un seul, entendant cette parole : « Va, vends ton bien, donnes-en le prix aux pauvres et suis-moi (4) », devint soudain triste et s'éloigna sans mot dire. Renoncer au droit de propriété, se faire pauvre librement est

1. Job, xxxvi, 29. — 2. (E. C., V, p. 685. — 3. Matth., xix, 11. — 4. *Ibid.*, 10.

un acte méritoire; aller au-devant de la pauvreté demande un effort généreux que les courages vulgaires ne feront jamais.

Nous voulons être grands, honorés, considérés; c'est inhérent à la nature humaine. L'exemple de l'Homme-Dieu peut seul nous aider à ce sacrifice.

Le religieux s'attaque non plus aux biens extérieurs, mais à l'homme même : après la pauvreté, la chasteté, « excelsior ». Entre les deux parties dont le dualisme constitue notre être tout entier, il méprise la bête pour s'attacher à l'ange.

Toujours « excelsior » : il faut immoler tout l'homme. Le vœu d'obéissance consomme le sacrifice; tout disparaît, le principe même de toutes les énergies, la cause déterminante des actes internes : la volonté. Les trois vœux mettent l'homme dans un état de consécration, de donation de soi-même et de totale appartenance à Dieu.

Quels que soient les avantages et les charmes inconnus aux profanes des vœux de religion, nier l'énergie, le courage, l'héroïsme de cette pure victime pauvre et obéissante, c'est ignorer et les impérieux besoins de la nature humaine et les liens serrés et pressants qui attachent l'âme au corps. Le glaive qui tranche ces racines demeure ensanglanté et l'âme, souvent en reste épuisée jusqu'au moment où le souffle divin ranime cette volonté, née pour les grandes choses. Après les heures épuisantes de l'angoisse et des déchirements, la nue se dissipe et le ciel apparaît resplendissant; des rayons tout nouveaux frappent ce cœur palpitant, des voix douces comme le miel et le lait chantent les victoires nouvelles. La paix se fait, et c'est alors que l'âme remercie Dieu d'avoir mis en elle ces désirs surhumains.

Dégagée des liens matériels, libre de toute sollicitude à l'égard des choses qui passent, l'âme s'élève

naturellement vers Dieu. Les illusions de la richesse ne sont plus là pour la séduire, les facilités qu'elle donne pour les plaisirs ont disparu, les orgueils dédaigneux qu'elle inspire ne sauraient trouver place en elle (1). Plus rien ne l'arrête, elle peut s'établir dans l'amour de Dieu. Maîtresse des sens, elle ne vit que de la pensée pure ; incapable de vouloir autre chose que la volonté des supérieurs, elle ne craint plus d'errer. C'est Dieu qui parle et elle écoute.

*
* *

L'état religieux est tout préparé aux ineffables colloques de l'âme et de Dieu. Chaque jour, chaque heure est témoin des communications intimes du Créateur et de la créature. L'être créé se plonge dans sa source et s'épanouit tout entier dans son centre. Il devient un hymne à la divinité. En quittant pour jamais tout ce qui rabaisse, asservit et divise, il glorifie la sublimité, la liberté et l'unité de Dieu. En renonçant aux biens terrestres, il déclare que Dieu suffit : si on le possède, rien du reste n'est plus nécessaire : et il exalte par là, non seulement sa Providence, mais encore et surtout son opulence intime et sa plénitude infinie. En épousant la chasteté, il chante avec bonheur qu'auprès de sa beauté et des délices où elle jette l'âme qui la contemple, tout pâlit ici-bas ; en se liant à l'obéissance, il honore merveilleusement sa souveraineté.

Un autre fruit de cet état religieux consiste dans l'union intime et féconde qu'il forme entre les âmes et

1. Les paroles de Bossuet sont terribles (Panégyrique de saint François d'Assise) : « Une vierge peut concevoir, une stérile peut enfanter, un riche peut être sauvé ; ce sont trois miracles dont les saintes lettres ne nous rendent point d'autres raisons, sinon que Dieu est tout-puissant. » C'est le commentaire de la parole du Christ : *Væ vobis divitibus*.

Jésus-Christ. Jamais amour plus fort ne se forma, « c'est un vrai embrassement et comme une possession mutuelle, puisque l'unité constante des vouloirs fait que les deux esprits n'en font plus qu'un. Et il n'y a pas à craindre que la disparité des personnes altère en rien l'union des volontés, car l'amour ne sait plus ce que c'est que le respect (1). » Pour indiquer l'union intime de l'âme de la femme dans l'état religieux et de l'âme du Christ, les auteurs ascétiques n'ont pas trouvé d'autres expressions que celles de mariage, d'époux et d'épouse. Épouse du Christ, la religieuse contemple ses perfections et le suit dans tous ses mystères : elle l'y suit avec son amour. Elle écoute ses confidences; elle s'ouvre à ses épanchements; elle vaque à ses plaisirs; elle partage toutes ses joies; elle entre dans ses ambitions, dans ses jalousies et, au besoin, dans ses colères. Au dedans, au dehors, elle lui tient fidèle compagnie; elle le dédommage, elle le console, elle lui sourit, elle le caresse.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de ces familiarités. Dieu est un père, s'il devient l'époux de l'âme fidèle, il permet tout; allez dans les couvents, pénétrez la vie intérieure de cette femme à genoux et souriante dans les austérités effrayantes pour ces membres délicats; demandez-lui la source de son dévouement, le secret de sa force, la raison de ses cris d'amour. Jésus le permet, l'amour se permet tout, c'est Lui qui console, c'est Lui qui sourit, c'est Lui qui m'attire. La religieuse se montre ici supérieure à l'homme. Si le prêtre, par la vertu de son sacerdoce et la fidélité aux grâces de son état; si le théologien, par la certitude de ses principes et l'évidence des conclusions qu'il en déduit, arrive à la science des mystères de la vie divine dans les âmes, sou-

1. Saint Bernard, serm. LXXXIII, *in Cant.*

vent d'humbles et ferventes femmes en ont une expérience plus délicate et plus étendue; la vie que l'on mène au Carmel, à la Visitation, les sacrifices qu'il a fallu subir pour y entrer, l'âme qu'on y vient offrir à Dieu, âme plus apte à la contemplation que celle de l'homme; sans doute aussi une récompense promise aux héritières des femmes qui, dans l'abandon de tous les disciples, osèrent suivre Jésus-Christ jusqu'à la croix, autant de causes d'un fait évident et qui s'est produit souvent dans l'histoire. Les plus grands mystiques se trouvent dans la solitude des cloîtres. Qui comprendra ces joies, s'il ne les a senties? il faudrait voir à nu ce cœur de vierge tout entier absorbé dans les contemplations du Ciel, cette âme de femme tout embrasée des plus purs désirs, ce visage divin transformé aux brillantes clartés d'en haut. « Son regard éclairé par une lumière miraculeuse, raconte le pieux biographe de Sœur Catherine du Carmel, découvrait en toutes choses une telle plénitude de Dieu, que la vue d'une fourmi suffisait pour le ravir; elle entendait de délicieuses harmonies : les saints descendaient pour l'entretenir des joies de l'heureux séjour où habitait déjà son cœur; souvent elle s'écriait avec l'accent d'une allégresse tendre et naïve : « J'aperçois les vierges qui m'appellent. »

La vie religieuse nécessite donc une direction spéciale. Le monde, dont le bruit ne peut arriver dans ces étroites cellules, ne comprend pas toujours ce mysticisme des âmes retirées dans la solitude. A un feu nouveau, il faut une nourriture nouvelle.

CHAPITRE II

CORRESPONDANCE. — LA SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN

Les lettres de Fénelon aux religieux et religieuses forment la plus petite partie de sa volumineuse correspondance. A l'encontre de Bossuet qui ne s'adressa qu'à des femmes retirées dans le cloître, Mme Cornuau et Mme d'Albert, Fénelon fut le directeur des personnes du monde. A la vérité, ce sont les circonstances qui amenèrent à celui-ci cette longue suite de ministres, de princes, de ducs, de laïques de toutes sortes. Son séjour à la Cour fut la cause et le commencement de cette correspondance qui se continue à Cambrai. Mais l'illustre archevêque, dont les principes de dévotion étaient si élevés, dont la piété toujours si pure, dont le bon sens ne savait pas faillir, pouvait conduire des cœurs de vierges dans les plus hauts sommets de la perfection. Lui, le défenseur de l'amour pur, il eût mis dans leur cœur ce feu qui transporte les anges. Par les quelques lettres que nous possédons, nous pouvons mesurer et la délicatesse et la profondeur de sa direction, et juger que jamais prêtre n'eût mieux parlé à des épouses du Christ. A une novice sur le point d'entrer en religion, il écrit ces belles paroles encourageantes : qui est assez pur pour parler avec Dieu? « Vous ne devez point vous embarrasser de vos défauts, pourvu que vous ne les aimiez pas, et qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain désir secret d'épargner. Il n'y a que ces réserves qui arrêtent la grâce, et qui font languir une âme sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez sans

réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille : mais avant que de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre orgueil (1). » Il lui annonce la paix dans l'abandon : « La paix de Dieu ne subsiste parfaitement que dans l'anéantissement de toute volonté et de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéresserez plus qu'à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son bon plaisir, votre paix sera plus profonde que les abîmes de la mer, et elle coulera comme un fleuve (2). »

Si nous entrons dans le cloître, Fénelon nous instruira et des devoirs des supérieurs et des joies de l'âme fidèle.

On peut deviner quel rôle important incombe à un supérieur de communauté. La paix et la tranquillité de la maison, le silence et les joies du cœur, tout, même le salut, dépend de celui qui préside aux destinées trois fois saintes de cette barque vivante. Profondément respectueux de l'âme humaine, Fénelon écrit ces fortes paroles à un supérieur : « Vous vous laissez trop aller, Monsieur, à la vivacité de vos sentiments. Vous ne vous êtes point mis dans la place où vous êtes, c'est la Providence qui vous y a engagé : Dieu ne demande point l'impossible... On trouve partout, quand on gouverne, des esprits indociles et qui refusent de porter le joug. Si vous voulez gagner à Dieu vos inférieurs, ne vous mettez point d'abord dans l'esprit un projet de régularité trop exacte. Vous n'en viendriez pas à bout sur des esprits qui ne sont point accoutumés à porter ce joug. Mais faites-vous aimer, et faites sentir que vous aimez Dieu (3). » Il adressait à sa nièce, Marie de l'Ascension, religieuse carmélite, les

1. Œ. C., VIII, p. 401. — 2. *Ibid.*, p. 400. — 3. *Ibid.*, p. 443.

mêmes conseils. « Nulle instruction n'est efficace que par l'exemple. Nulle autorité n'est supportable qu'autant que l'exemple l'adoucit. Commencez donc par faire, et puis vous parlerez. L'action parle et persuade : la parole seule n'est que vanité. Soyez la plus petite, la plus pauvre, la plus obéissante, la plus recueillie, la plus détachée, la plus régulière de toute la maison... Ne flattez aucune imperfection, mais supportez toutes les infirmités. Attendez les âmes qui vont lentement ; vous courriez risque de les décourager par votre impatience. Plus vous aurez besoin de force, plus il faudra y joindre de douceur et de consolation. Puisque le joug du Seigneur est doux et léger, pourquoi faut-il que celui des supérieurs soit rude et pesant? Ou soyez mère par la tendresse et la compassion, ou ne le soyez point par la place. »

Règles admirables de tact et de raison ; Fénelon a le sens de la vie, il connaît l'humanité, il sait la faiblesse de l'homme. Il a remarqué que rien ne résiste à l'amour ; il pouvait donner des conseils, les ayant depuis longtemps mis à l'épreuve. « Montrez un cœur ouvert, et faites que chacun voie par expérience qu'il y a sûreté et consolation à vous ouvrir le sien. Fuyez toute rigueur ; corrigez même avec bonté et avec ménagement (1). »

Aux simples religieuses il enseigne l'abandon complet à la volonté de Dieu : toute la paix est là ; auparavant, il les met en garde contre les excès d'un esprit tout prêt aux plus durs sacrifices. Il faut tout souffrir pour celui qui a tant souffert pour nous, se dit intérieurement la religieuse, et aussitôt elle recherche, elle demande les plus rigoureuses austérités. Erreur. « La mortification de la chair ne produit pas la mort de la

1. Œ. C., VIII, p. 459. Lettre à une Carmélite, sa nièce (19 juillet 1712).

volonté. Si la volonté était morte, elle serait indifférente dans la main du supérieur et également souple en tout sens. Aussi plus on a d'attachement à ces mortifications extérieures, moins le fond de l'âme est réellement mortifié. Si Dieu avait des desseins d'attirer une âme à des austérités extraordinaires, ce serait toujours par la voie du renoncement total à sa pensée et à sa volonté propre (1). »

Seule et silencieuse devant son Dieu, la femme, retirée du monde et qui garde son Christ dans une union intime, croit souvent être l'objet de grâces spéciales, de dons extraordinaires; l'amour serait réciproque, et elle aime tant Jésus que les familiarités de celui-ci seront la récompense des ardeurs de celle-là.

Quelquefois ces mutuelles communications existent et elles enchantent l'âme jusqu'à l'ivresse; mais souvent, très souvent, ce n'est qu'illusion pure.

« Pour tous les dons extraordinaires, il me semble qu'il y a deux règles importantes à observer, faute desquelles les plus grands dons de Dieu même se tournent en illusion. La première de ces règles est de croire qu'un état de pure et nue foi est plus parfait que l'attachement à ces lumières et à ces dons. Quand on s'attache à ces dons, on s'attache à ce qui n'est que moyen, et peut-être même moyen trompeur... La seconde règle, qui n'est qu'une suite de la première, est de n'avoir jamais aucun égard aux lumières et aux dons qu'on croit recevoir et *d'aller toujours par le non-voir*, comme parle le bienheureux Jean de la Croix. Si le don est véritablement de Dieu, il opérera par lui-même dans l'âme, quoiqu'elle n'y adhère pas (2). » On ne pourra pas dire que la direction de Fénelon eût poussé les âmes dans les illusions.

1. (L. C., VIII, p. 450. 2. *Ibid.*, p. 459.

L'âme est déjà préparée à s'abandonner à la volonté divine. « Dieu ne règne point quand il n'est le maître qu'à une certaine mesure. Son règne doit être d'un empire souverain, et tout autre est indigne de lui. Il faut que sa volonté se fasse dans la terre comme dans le ciel (1). » Alors Dieu opère « la mort à soi-même », dernier sacrifice, puisque nous tenons à notre moi toujours par quelque endroit. « Dieu, qui voit en nous ce que nous n'y voyons pas, sait précisément où il faut appliquer l'opération de mort : il prend ce que nous craignons le plus de lui donner... Il ne vous attaquera point dans les attachements profanes et grossiers, auxquels vous avez renoncé dès que vous vous êtes donnée à lui. Que peut-il donc faire ? Il vous éprouvera par le sacrifice de votre avidité pour les consolations les plus spirituelles (2). »

*
* *

Fénelon s'explique sur les points les plus délicats de la spiritualité, dans une lettre restée fameuse, à la Sœur Charlotte de Saint-Cyprien, religieuse carmélite. Cette lettre est d'autant plus précieuse qu'elle fut hautement approuvée par Bossuet, un an après les conférences d'Issy, dans un temps où il n'était nullement disposé à approuver un écrit tant soit peu favorable aux illusions du quiétisme. La Sœur Charlotte de Saint-Cyprien, connue dans le monde sous le nom de Guichard de Perny, était la nièce du marquis de Dangeau. Née dans la religion réformée, elle embrassa le catholicisme après les exhortations et les instructions de Bossuet et de Fénelon. Elle continua ses relations avec ce dernier, même après son entrée dans le

1. Œ. C., VIII, p. 401. — 2. *Ibid.*, p. 402.

cloître; longtemps après, en 1732, elle écrivait au marquis de Fénelon les sentiments de vénération et de reconnaissance qu'elle conservait pour l'illustre archevêque.

La lettre « sur l'oraison de contemplation et sur les différents états de la perfection chrétienne (1) » est une réponse à la Sœur Charlotte de Saint-Cyprien; c'est un écrit dogmatique et dès le début, on peut voir qu'il tenait peu à ses idées (on a toujours dit le contraire), et que sa parole était dans la tradition des auteurs spirituels : « Vous pouvez facilement, ma chère Sœur, consulter des personnes plus éclairées que moi sur les voies de Dieu, et je vous conjure même de ne suivre mes pensées qu'autant qu'elles seront conformes aux sentiments de ceux qui ont reçu de la Providence l'autorité sur vous. » Puis il entre immédiatement dans son sujet. Toute cette lettre forme un traité de haut mysticisme : nous en citerons quelques passages, pour faire connaître la sûreté de doctrine de son auteur.

« La contemplation est un genre d'oraison autorisé par toute l'Église; elle est marquée dans les Pères et dans les théologiens des derniers siècles : mais il ne faut jamais préférer la contemplation à la méditation. Il faut suivre son besoin et l'attrait de la grâce, par le conseil d'un bon directeur. Ce directeur, s'il est plein de l'esprit de Dieu, ne prévient jamais la grâce en rien, et il ne fait que la suivre patiemment et pas à pas, après l'avoir éprouvée avec beaucoup de précaution. L'âme, qui contemple de la manière la plus sublime, doit être la plus détachée de sa contemplation, et la plus prête à rentrer dans la méditation, si son directeur le juge à propos... mais, en quelque état éminent et habi-

1. Œ. C., VIII, p. 449.

tuel qu'on puisse être, la contemplation, ni acquise ni infuse, ne dispense jamais des actes distincts des vertus; au contraire, les vertus doivent être les fruits de la contemplation. » Ces dernières paroles étaient précisément dirigées contre les quiétistes; il continue à parler contre eux : « Pour Jésus-Christ, il n'est jamais permis d'aller au Père que par lui; mais il n'est pas nécessaire d'avoir toujours une vue actuelle du Fils de Dieu, ni une union aperçue avec lui. Il suffit de suivre l'attrait de la grâce, pourvu que l'âme ne perde point un certain attachement à Jésus-Christ, dans son fond le plus intime, qui est essentiel à la vie intérieure... Une voie, où l'on n'aurait plus rien pour Jésus-Christ, serait non seulement suspecte, mais encore évidemment fausse et pernicieuse... Pour les lumières, les goûts et les sentiments auxquels vous dites : Vous n'êtes pas mon Dieu, etc., cela est encore très bon; il faut être prêt à être privé de ces sortes de dons qui consolent et qui soutiennent. » Puis il revient à la contemplation, le grand débat des quiétistes.

« Le Verbe, en tant qu'il est incarné, quand il parle dans cette oraison, ne doit pas être moins écouté que quand il parle sans nous représenter son incarnation; en un mot, Jésus-Christ peut être l'objet de la plus pure et de la plus sublime contemplation... Il n'y a aucun état où l'âme la plus parfaite puisse ni marcher, ni contempler, ni vivre qu'en lui et par lui seul. Il ne suffit pas de tenir à lui confusément; il faut être occupé distinctement de lui et de ses mystères... Cette contemplation pure et directe, où nulle image, ni sensation n'est admise volontairement, n'est jamais, en cette vie, continuelle et sans interruption : il y a toujours des intervalles où l'on peut et où l'on doit, suivant la grâce et suivant son besoin, pratiquer les actes distincts de toutes les vertus, comme de la patience, de

l'humilité, de la docilité, de la vigilance et de la contrition; et, en un mot, il faut remplir tous les devoirs intérieurs et extérieurs marqués dans l'Évangile. »

C'était prendre position, nettement et en peu de mots, contre les tendances des faux mystiques. Au reste, il ne voulait pas fermer sa lettre sans dire un mot des expressions si belles des mystiques autorisés et « dont j'entends dire tous les jours avec douleur qu'on a étrangement abusé... *L'abandon* n'est que le pur amour dans toute l'étendue des épreuves, où il ne peut jamais cesser de détester et de fuir tout ce que la loi écrite condamne, et où les permissions divines ne dispensent jamais de résister jusqu'au sang contre le péché pour ne le pas commettre, et de le déplorer, si par malheur on y était tombé... *L'activité* que les mystiques blâment n'est pas l'action réelle et la coopération de l'âme à la grâce, c'est seulement une crainte inquiète, ou une ferveur empressée, qui recherche les dons de Dieu pour sa propre consolation. *L'état passif,* au contraire, est un état simple, paisible, désintéressé, où l'âme coopère à la grâce d'une manière d'autant plus libre, plus pure, plus forte et plus efficace, qu'elle est plus exempte des inquiétudes et des empressements de l'intérêt propre. *La propriété* que les mystiques condamnent avec tant de rigueur, et qu'ils appellent souvent impureté, n'est qu'une recherche de sa propre consolation et de son propre intérêt dans la jouissance des dons de Dieu, au préjudice de la jalousie du pur amour, qui veut tout pour Dieu et rien pour la créature. »

Il s'occupe des « désirs distincts » pendant la contemplation : « Les désirs ne cessent point, non plus que les actes, dans cette voie : car l'amour, qui est le fond de la contemplation, est un désir continuel de l'Époux bien-aimé, et ce désir continuel est divisé en

autant d'actes réels qu'il y a de moments successifs où il continue. Un acte simple, indivisible, toujours subsistant par lui-même s'il n'est révoqué, est une chimère qui porte avec elle une évidente et ridicule contradiction. Chaque moment d'amour et d'oraison renferme son acte particulier ; il n'y a que le renouvellement positif d'un acte qui puisse le faire continuer. Il est vrai seulement que, quand une personne qui ne connaît point ses opérations intérieures par les vrais principes de la philosophie, se trouve dans une paix et une union habituelle avec Dieu, elle croit ou ne faire aucun acte, ou en faire un perpétuel ; parce que les actes qu'elle fait sont si simples, si paisibles, et si exempts de tout empressement, que l'uniformité leur ôte une certaine distinction sensible. »

Voilà comment savait parler Fénelon, comment dans les délicates questions de la plus haute spiritualité, il savait s'arrêter où commence l'erreur, comme il savait aller jusqu'aux limites extrêmes de la vérité, sans craindre de se tromper.

CHAPITRE III

MADAME DE LA MAISONFORT

A une des premières représentations d'*Esther*, à Saint-Cyr, le roi s'aperçut qu'Élise avait pleuré ; on s'informa et l'on sut que Racine, qui conduisait tout dans la coulisse, avait trop grondé Élise et qu'ensuite, pour la rassurer, il lui avait dit de douces paroles et avait même tiré son mouchoir pour lui essuyer les yeux.

Élise était la cousine germaine de Mme Guyon et

s'appelait Marie-Françoise de la Maisonfort (1). Sa famille, originaire du Berry, était ancienne mais pauvre. Son père lui avait autrefois obtenu un canonicat à Poussai en Lorraine (2), et il l'y conduisit quand elle n'avait encore que douze ans. Cette jeune fille, gracieuse, spirituelle, douce, gagna l'amitié de l'abbesse, qui la mena à Nancy, au passage de Mme la dauphine (1680). La princesse la remarqua et lui fit beaucoup d'amitiés.

Le revenu de la prébende était modique. M. de la Maisonfort, qui s'était remarié et ne pouvait plus suffire à l'entretien de sa fille, la fit venir à Paris, en 1686. Son intention était de la faire entrer chez la grande duchesse, en qualité de demoiselle, et de placer sa seconde fille à Saint-Cyr. Chargée de conduire sa jeune sœur, la chanoinesse fut présentée par l'abbé Gobelin. Mme de Maintenon fut séduite par ses grâces et son esprit. Elle en fit bientôt sa confidente ; puis elle désira en faire « une des pierres fondamentales de son établissement de Saint-Cyr », mais il fallait qu'elle fût Dame de Saint-Louis. « Il est grand dommage, écrivait Mme de Maintenon à l'abbé Gobelin (16 octobre 1685), que la chanoinesse n'ait pas de vocation. » Et tous les historiens d'ajouter : cette vocation, on la lui imposa, et c'est Fénelon qui fut chargé de consommer le sacrifice.

Il est triste de voir avec quel sang-froid des esprits sérieux font peser, sans preuves, les plus graves accusations sur des hommes comme Fénelon. On semble ignorer le caractère de l'homme qui montra plus que tout autre le plus profond respect de la volonté individuelle ; qui, plus que tout autre, voulut suivre la lente évolution des âmes qu'il menait dans les

1. Elle était fille de Le Maistre de La Maisonfort, oncle maternel de Mme Guyon.

2. De là son nom de *Chanoinesse* et son titre de *Madame*.

voies de la perfection ; qui, sans se décourager, disait et redisait les mêmes avis, dans l'espoir de convaincre enfin l'esprit et d'entraîner la volonté ; qui savait mieux que tout autre que la paix de l'âme réside dans la conformité de la vie avec les secrets desseins de la Providence. Cet homme aurait, pour faire plaisir à la demi reine qui gouvernait le roi, jeté dans le cloître une jeune fille qui n'était pas destinée à cette mort sublime qui s'appelle le sacrifice perpétuel de sa volonté ! Il faut se rappeler la conduite de Fénelon à la Cour, sa dignité, sa condescendance jusqu'aux dernières limites du devoir, sa piété, son zèle pour l'Église, sa haine de toute flatterie. Il ne fut pas courtisan ; dans le cas présent, les historiens voudraient lui donner un rôle vil, bas, inhumain. Voyons en résumé ce qui se passa.

Mme de Maintenon ne dit pas que la chanoinesse n'avait pas de vocation ; qu'en pouvait-elle savoir ? Dans le petit mot à l'abbé Gobelin, elle se prend à regretter de n'avoir pas Mme de La Maisonfort à Saint-Cyr. Le désir est légitime, mais là s'arrête les conclusions qu'on peut tirer de ce petit billet.

Mme Guyon parlait souvent de l'abbé de Fénelon à sa cousine, celle-ci désira vivement de le connaître. L'entrevue eut lieu à Versailles, dans l'appartement de la duchesse de Béthune (1). La chanoinesse fut charmée. Son esprit brillant, actif et haut, très indépendant, goûta la dévotion sublime du pieux abbé ; celui-ci voyant cette âme si belle l'initia à cette piété intime, dont l'amour et la paix sont tout le secret. L'on voit dans la correspondance de cette époque qu'elle s'exerçait à la docilité. Fénelon lui reproche de songer trop à soi dans la recherche de la perfection, de vouloir en

1. Dont le frère, le comte de Vaux, vicomte de Melun, épousa la fille de Mme Guyon.

quelque sorte forcer les grâces divines, au lieu de les attendre.

Les historiens nous rapportent qu'elle désira interroger l'abbé de Fénelon sur sa vocation. Elle n'est donc pas très sûre d'elle-même, elle hésite donc sur la route à suivre, puisqu'elle consulte quelqu'un pour l'éclairer. Jusqu'ici il n'y a rien d'anormal. Il devait répondre que Mme de La Maisonfort n'avait pas la vocation religieuse, c'est ce que semblent indiquer ceux qui critiquent, que dis-je, qui blâment ouvertement la décision de Fénelon, qui indiquait le cloître comme la voie de la chanoinesse. On vante la direction de Fénelon, quand il dit que la vie religieuse ne convient pas à tous ceux qui la désirent. On cite volontiers ces précieux conseils à une fille qui désirait entrer au couvent. « ... Nul couvent ne vous convient ; tous vous gêneraient, et vous mettraient sans cesse en tentation très dangereuse contre votre attrait ; la gêne causerait le trouble. Demeurez libre dans la solitude et occupez-vous en toute simplicité entre Dieu et vous (1). » Mais que le même Fénelon dise à Mme de La Maisonfort qui le consulte, qu'elle est appelée à la vie religieuse ; on se révolte. Il est curieux de voir le public dicter à un juge sa sentence. Je suis dans l'inquiétude, je vais trouver un juge, je lui dis mes hésitations, et je pars soumis et tranquillisé. Pourquoi critiquer le jugement que je cherchais librement ?

Mme de La Maisonfort répondit à Mme de Maintenon, qui lui parlait un jour de sa vocation, qu'elle s'en rapporterait à la décision des directeurs de Saint-Cyr. Le 11 décembre 1690, Mme de Maintenon assembla à Saint-Cyr l'évêque de Chartres, les abbés de Fénelon,

1. Œ. C., VIII, p. 547.

Gobelin, Tiberge et Brisacier. Après avoir pesé les raisons contraires, examiné le pour et le contre, ils décidèrent que Dieu appelait la chanoinesse à être Dame de Saint-Louis. Fénelon ne décida pas seul cette grave question, et s'il donna un avis favorable, ces personnages pieux, savants et consciencieux, furent une garantie précieuse de la vérité.

Mme de Maintenon désirait vivement la vocation de Mme de La Maisonfort. Quoi d'étonnant? Conclure que le jugement a été rendu par ordre; que les juges écoutèrent les désirs de cette femme pour décider de la question si terrible de la vocation religieuse d'une jeune fille ; c'est méconnaître le caractère et de Mme de Maintenon et des examinateurs. Fénelon n'eût pas supporté ces transactions de la conscience, lui qui brisa sa carrière politique et mondaine, dans sa querelle du Quiétisme, par sa docilité envers le Pape et son indépendance vis-à-vis du roi ?

Voici la plus forte objection. « Dans le temps de l'assemblée, ajoute Phelipeaux (1), la Maisonfort m'a raconté qu'elle se retira devant le Saint Sacrement, dans une étrange angoisse, et quand elle sut la décision de ces Messieurs, elle pensa mourir de douleur et versa dans sa chambre toute la nuit un torrent de larmes. » C'est la preuve, dit-on, la plus convaincante que Mme de La Maisonfort fut une religieuse malgré elle.

Je voudrais qu'il fût donné à tous de lire dans le cœur des jeunes gens qui vont se donner à Dieu pour toujours. Ils verraient chacun plein de bonne volonté faire les plus grands sacrifices; celui-ci ira plein de gaieté, le front radieux, l'âme tranquille, celui-là, et le cas n'est pas rare, se livrera tremblant, triste et le cœur brisé. Tous deux cependant répondent à l'appel

1. Phelipeaux, *Relation du Quiétisme,* tome I, p. 38.

du ciel. Pourquoi cette différence d'attitude ? cela est un fait quotidien. La question est résolue.

Sans doute le bonheur d'être à Dieu est un bien inestimable, la paix de l'âme, ce trésor du sage, sera la récompense du sacrifice de tout son être. Mais qui dit sacrifice, dit lutte sanglante, ici le sacrificateur est lui-même victime, et comme par nature nous tenons à notre fonds intime, c'est au milieu des larmes que nous devons accomplir notre séparation du monde.

Quand Dieu veut se choisir des amis particuliers ou des serviteurs fidèles, il les tire du monde, il leur montre la voie difficile, il les jette sanglants sur le pavé du temple et les montre à son peuple transfigurés. Le sacrifice laisse sur le front une auréole si divine que les peuples étonnés s'arrêtent soudain, touchés par un signe mystérieux.

Le Christ n'a-t-il pas pleuré au jardin des Olives? Qui niera que son sacrifice ne fût parfait? Une sueur de sang couvrait son visage, son âme était triste jusqu'à la mort.

Fénelon rappelle à une autre novice l'exemple de la réformatrice du Carmel : « Quand sainte Thérèse fit son engagement, elle dit qu'il lui prit un tremblement continu comme des convulsions et qu'elle crut que tous les os de son corps étaient déboités. « Apprenez, dit-elle, par mon exemple, à ne rien craindre, quand vous vous donnez à Dieu (1). »

La Maisonfort pouvait pleurer sur son sacrifice ; ce sont des larmes qui retombent en rosée pour adoucir les tristesses du cœur.

Nous ne la suivrons pas dans ses relations avec Fénelon. Ce fut un commerce délicieux ; ces deux âmes belles et héroïques étaient faites pour se com-

1. Œ. C., VIII, p. 401. — Pour le texte de sainte Therèse, Cf. Bouix, *Vie de sainte Thérèse*, p. 32.

prendre. Cependant l'orage amoncelé à Saint-Cyr par les conférences de Mme Guyon avait éclaté. Mme de La Maisonfort s'était enthousiasmée pour les théories de sa cousine, et Louis XIV, en renvoyant de la communauté les religieuses qu'on soupçonnait être les plus attachées à la nouvelle mysticité, n'oublia pas la chanoinesse.

Elle demanda et obtint la permission de se retirer à Meaux sous la direction de Bossuet; elle se fixa chez les Visitandines. Le savant évêque la traita avec de grands égards et entretint avec elle une longue correspondance, où l'on ne sait trop ce qu'il faut le plus admirer de la vivacité, du naïf abandon, de l'esprit pénétrant de la jeune femme, ou de la condescendance de l'évêque et de sa touchante bonté. Un point qui nous intéresse, c'est que, dans les pratiques de piété de La Maisonfort et dans la direction de sa conscience, Bossuet ne changea rien absolument à la méthode que Fénelon lui avait prescrite. Voyons-le un peu à l'œuvre (1). »

Elle hésitait, au début, à distraire Bossuet de ses travaux, pour l'entretenir d'elle-même. Il lui semblait qu'elle avait besoin d'excuse, et elle cherchait à s'appuyer sur quelque autorité. « Saint François de Sales, écrit-elle, répondait à ceux qui lui reprochaient le temps qu'il employait à écouter certaines personnes, que, si l'on savait ce que c'est que de mettre la paix dans un cœur, on s'estimerait heureux d'y contribuer. J'espère, Monseigneur, qu'entrant dans les mêmes sentiments, vous ne vous rebuterez point de ce que je vais vous écrire (1). » — « Oui, répond Bossuet, j'entre de tout mon cœur dans les sentiments de ce digne évêque. Il faudrait écouter jusqu'à des inutilités, pour

1. La correspondance de Bossuet et de Mme de La Maisonfort se trouve dans les Œuvres complètes de Fénelon (tome X, pp. 82-133).

disposer ceux qui les disent à recevoir la consolation qu'on leur doit. A plus forte raison faut-il entendre vos propositions qui sont sérieuses. »

Alors commence une longue série de questions, de confidences, suivies de décisions et de conseils. « J'ai naturellement l'esprit plus réfléchissant qu'une autre, l'imagination vive, en un mot, une prodigieuse activité, la conscience timide, même portée au scrupule, et un amour-propre qui veut toujours se complaire dans son ouvrage. » — Réponse : « C'est à des âmes de cette sorte que l'oraison passive fait de grands biens. » De là de nombreuses demandes d'éclaircissements sur ce sujet si délicat de l'oraison passive. « Je crois, Monseigneur, que lorsque vous avez dit que le recueillement, qui revient à la simple présence de Dieu, ne contenant ni espérance, ni désir, ni demande, ni actions de grâce, ne compatit pas avec l'Évangile, vous avez voulu dire que cela n'y compatirait pas, si l'on ne voulait jamais faire autre chose, mais que, dans l'oraison, cette simple présence de Dieu peut être pratiquée. » — Réponse : « C'est, en effet, ce que j'ai voulu dire, pourvu qu'on n'exclue jamais l'acte d'espérance et le désir, même au temps de l'oraison. Dieu peut, en certains moments, suspendre ces actes ; ils peuvent, en certains moments, ne pas venir ; mais il n'y en a nul où on doive les exclure. »

Un peu plus loin, le vieillard se déride ; on sent qu'un sourire a passé sur ses lèvres. Mme de La Maisonfort lui avait écrit qu'elle faisait quelquefois, volontairement et afin de s'humilier, des fautes de langage et des fautes d'orthographe : « Il y a, lui répond-il, plus d'orgueil que d'humilité dans ces petits sacrifices. Nous n'avons que faire des petites fautes d'écriture et de langage que nous faisons exprès : il n'y en a que trop de ce genre-là, et d'autres genres plus importants, où nous tombons de nous-mêmes. »

Un des endroits les plus intéressants de cette correspondance est celui qui a rapport au détachement des créatures.

Avec son imagination riante et vive, son esprit élevé, son âme affectueuse, Mme de La Maisonfort groupait naturellement ses compagnes autour d'elle. Elles l'aimaient tendrement, et si quelqu'une semblait préférée, les autres en étaient jalouses. Les vieilles Mères, que l'on n'aimait pas, l'étaient encore plus. Bossuet grondait; Mme de La Maisonfort prenait la défense de son cœur, et il en résultait un dialogue plein de charmes, où la pénitente allait, dans la liberté qu'elle avait prise, jusqu'à rejeter la faute sur son directeur. « Vous êtes convenu, lui dit-elle, que je puis avoir des manières affables, ouvertes et attirantes. » Voilà le résultat. Faut-il maintenant repousser celles qui sont venues? Faut-il les fuir et leur causer du chagrin? « Je remarque bien qu'on m'évite, quoiqu'on le fasse avec adresse; celles que j'éviterai le remarqueront peut-être de même. Il m'a paru que cela irritait la passion, en quelqu'une de ces personnes. » — Bossuet : « Il y a donc de la passion! » — Mme de La Maisonfort : « Je me souviens, en ce moment, de ce mot de M. de La Rochefoucauld : *L'absence augmente les grandes passions et diminue les médiocres.* — Vous citez en ce fait un mauvais auteur. » — Entrant dans le détail de ce qu'elle éprouve elle-même : « L'une me plaît et m'édifie. » — C'est vous qui êtes la malade. — L'une prend un air renfrogné quand elle me rencontre, qui m'en fait prendre un sérieux. L'autre prend un air gracieux et moi de même. Elle m'a priée de lui faire toujours le même air; je lui ai répondu que je n'y aurais pas de peine. — C'est là une déclaration délicate et très dangereuse. »

Si Mme de La Maisonfort péchait par le cœur, qu'elle avait trop tendre, elle péchait peut-être plus encore par

l'esprit qu'elle avait trop grand. Les petites pratiques du couvent n'étaient pas ce qu'elle avait rêvé, quand Mme de Maintenon l'entretenait de ses grandes idées sur l'éducation des femmes, l'associait avec tant d'affection à ses projets et à ses espérances, et quand Fénelon lui ouvrait les trésors de son âme.

La pauvre fille n'était pas très heureuse. Saint-Cyr lui avait plu ; l'activité de la vie, la direction des enfants, leur cœur à former, tout répondait à ses goûts ; à Meaux elle s'ennuyait : « Je ne crois pas devoir entreprendre de gagner les Mères : je suis trop naturelle pour y réussir. »

Bossuet fut pris de pitié ; il résolut de consoler cette charmante créature en la changeant de couvent. Il fallut l'agrément de la Cour, l'évêque l'obtint : « Ce sera lundi, Madame, lui écrit-il, que je vous mènerai aux Ursulines... La raison de vous approcher de moi, poussée trop avant, et donnée pour seul motif de votre retraite, aurait un ridicule qui ne convient point, ni à vous, ni à moi. Je vous laisse dire ce que voudrez sur cela », ajoute-t-il aussitôt, comme un homme, après tout, qui n'a rien à cacher. L'attachement que Mme de La Maisonfort eut de son côté pour Bossuet apparaît assez clairement dans cette lettre du grand évêque : « Vous ne devez pas croire, ma fille, qu'il y ait apparence que je ne serai que rarement dans mon diocèse ; c'est là une inquiétude sur des apparences qui n'ont rien de solide, puisque je vous assure, au contraire, que mes sentiments y sont tout à fait opposés. Comptez que, quand Dieu vous ôtera un père, il vous en donnera un autre. »

Quelques mois plus tard, Bossuet n'était plus. Il mourut le 12 avril 1704.

Au mois de septembre suivant, l'abbé Le Dieu fit un voyage en Flandre et voulut voir Fénelon. Pour se

ménager un bon accueil, il lui porta des lettres de Mme de La Maisonfort, qui ne lui avait pas écrit depuis sa sortie de Saint-Cyr. C'est à elle et à son cher souvenir que Le Dieu se plaît à attribuer les égards délicats et les honneurs dont il fut « comblé, jusqu'à en avoir de la confusion, par M. de Cambrai ». Il remporta avec lui les réponses de Fénelon.

Mme de La Maisonfort quitta, vers 1707, les Ursulines de Meaux pour les Bernardines d'Argenteuil, d'où elle sortit quelque temps après. Ici, on perd sa trace et on n'entend plus parler d'elle. Cette touchante figure qu'on avait égarée, en la chassant de Saint-Cyr, disparaît dans l'obscur lointain de la vie, en laissant le souvenir pieux de ses grâces, de son esprit et de ses vertus.

ÉPILOGUE

FÉNELON ET BOSSUET

La sympathique figure de Mme de La Maisonfort a tour à tour charmé les deux plus grands hommes d'Église du XVIIe siècle. C'est par elle que nous allons voir Bossuet et Fénelon se rapprocher de plus en plus.

Dans une lettre du 1er mai 1700, à l'évêque de Meaux, Mme de La Maisonfort soulevait la question de l'amour pur. « Dans un livre du P. Saint-Jure, qu'on lisait il y a quelque temps, au réfectoire, il dit que la charité pure n'est touchée ni des menaces, ni des promesses, mais des seuls intérêts de Dieu ; qu'une personne qui aime Dieu purement ne le sert point pour la récompense considérée par rapport à son intérêt, mais seulement pour l'amour de Dieu ; que si elle devait être anéantie à sa mort, elle ne l'aimerait pas moins. »

« Ces expressions, répond l'évêque, doivent être entendues avec un grain de sel, c'est-à-dire en expliquant que la charité ou l'amour pur n'est pas touché des promesses en tant qu'elles tournent à notre avantage, mais en tant qu'elles opèrent la gloire de Dieu et l'accomplissement parfait de sa volonté... de sorte que le désir du salut est naturellement un acte de pur amour. »

Il faut convenir que ces paroles ressemblent singulièrement à celles de Fénelon. Combien de passages auraient moins choqué Bossuet, dans le livre des *Maximes,* s'il eût consenti à les prendre avec ce *grain de sel* dont il sait assaisonner au besoin le langage des autres mystiques ! Combien la discussion eût

été moins amère et la paix plus tôt faite, s'il eût été possible à Fénelon de faire passer ses éclaircissements et ses doutes par la bouche de Mme de La Maisonfort !

Il est évident, en effet, que l'un et l'autre ne furent pas, à beaucoup près, aussi opposés de sentiment, sur le fond de la controverse, qu'on le suppose d'ordinaire. Nous avons vu que les deux prélats s'accordaient parfaitement sur les points fondamentaux de la théologie mystique, et que, sur les principaux sujets de contestation, l'évêque de Meaux, après s'être montré d'abord très opposé aux sentiments de l'archevèque de Cambrai, s'en rapprocha beaucoup dans la suite, par les explications qu'il donna successivement de ses propres opinions. C'est ce qu'on remarque surtout dans la controverse, relative à la *nature de la charité,* que Bossuet lui-même regardait comme l'article le plus essentiel, et comme *le point décisif qui renfermait la décision du tout.*

Un renseignement nouveau vient confirmer cette opinion que nous nous étions faite en lisant les discussions des deux prélats. Nous le devons au regretté Tamizey de Larroque (1). Sainte-Beuve déclarait que c'est surtout l'abbé Fleury qu'on aurait voulu entendre et lire sur la fameuse querelle du quiétisme et sur Bossuet, évèque et homme d'État ; « quel portrait juste, vrai, bien proportionné, il en eût tracé ! » disait l'éminent critique : « Son esprit était bien parent de ce grand esprit et de ce grand sens, et son cœur lui était tendrement attaché. » Ce document répond en partie aux désirs de Sainte-Beuve. Malgré le tendre attachement qu'il avait pour l'évèque de Meaux, l'abbé Fleury, dans son jugement sur les deux illustres adversaires, penche

1. Cf. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 juillet 1807.

beaucoup plus du côté de Fénelon que du côté de Bossuet (1).

Si les deux prélats étaient peu opposés dans la spéculation, ils l'étaient encore moins dans la pratique. C'est ce qui résulte clairement des *Lettres spirituelles* de Bossuet adressées pendant les années 1688-1701, à une religieuse du prieuré de Torcy, près Jouarre, Mme Cornuau-Dumoustiers. Dans le même couvent se trouvaient deux autres femmes, très haut placées dans son esprit, Mmes de Luynes et d'Albert, sœurs du duc de Chevreuse. La première, en sa qualité de supérieure de la Sœur Cornuau, avait un peu charge d'âme à son égard et éprouvait pour le mysticisme évangélique un

1. Voici ce jugement tiré des souvenirs de M. de Saint-Fonds sur M. l'abbé Fleury qui l'honorait de son amitié. (*Correspondance de M. Dugas et de M. de Saint-Fonds*, XVIIIe siècle.)

« Je m'entretins un jour, fort longtemps, avec M. l'abbé Fleury, sur le grand démêlé de Fénelon et de Bossuet ; voici quelques-unes des choses qu'il m'a dites et qui me paraissent dignes de remarque :

« M. Fleury s'est toujours également conservé dans le cœur de ces deux prélats, et quelque brouillés qu'ils fussent entre eux, ils n'en ont jamais été moins ses amis. Il les voyait tous les deux, tous les deux lui faisaient présent des ouvrages qu'ils écrivaient l'un contre l'autre, et si quelqu'un avait été capable de réunir ces deux grands hommes, c'était sans doute l'abbé Fleury, mais il l'a toujours vainement essayé. Il n'a employé, j'en suis sûr, pour conserver l'amitié de ces deux illustres rivaux, d'autre adresse que sa simplicité et sa candeur. Il m'a avoué lui-même que la chose était difficile et il n'était point étonné que j'en parus (*sic*) surpris.

« Je lui demandai l'origine de ce grand démêlé et il m'attesta qu'il n'en avait rien su jusqu'à la publication du livre des *Maximes des Saints*. Il était étroitement uni à M. de Cambrai et, toutefois, ce prélat garda toujours à son égard un secret étonnant sur ce chapitre. Apparemment, lui dis-je, il ne vous croyait pas assez mystique. Peut-être, reprit-il, mais, quoi qu'il en soit, je n'ai rien su de ses liaisons avec Mme Guyon, du sujet de ses conférences avec M. de Meaux chez M. Tronson (car pour les conférences je savais qu'on en faisait), de son dessein pour son livre, jusqu'à l'impression de ce même livre. Je n'ignorais pourtant pas que M. de Meaux (écrivait) sur *les États d'Oraison*, car il ne s'en cachait nullement.

« M. Fleury m'a dit qu'il était convaincu que M. de Cambrai n'avait jamais eu d'erreur dans le cœur ; sa soumission sincère et absolue l'a bien fait connaître. Ce serait peut-être une chose ridicule de dire que ces deux grands prélats s'accordaient dans le fond et ne disputaient

tel goût qu'afin de la mieux diriger dans ces voies, Bossuet avait écrit pour elle son traité de la *Vie cachée en Dieu;* Mme d'Albert suivait de près les mêmes inspirations. C'était donc à trois âmes d'élite que Bossuet écrivait.

Dans sa pensée, et à tous ces points de vue, ces pages, si curieuses par les détails intimes qu'il y mêle, méritent une grande attention. Ceux qui ne connaissent que Bossuet orateur, historien ou philosophe, seront assez surpris de l'entendre parler un langage quelquefois aussi mystique et aussi étrange

que pour ne pas s'entendre. En voici pourtant une preuve qui paraît certaine.

« Un jour, M. l'abbé Fleury s'avisa d'écrire une douzaine de propositions sur *l'Amour de Dieu,* il les porta à M. de Cambrai, et M. de Cambrai lui dit après les avoir lues : « Voilà ce que je pense, je ne dis rien davantage, et si je suis hérétique, vous l'êtes aussi. » Il les porta ensuite à M. de Meaux, et M. de Meaux n'y trouva aucune erreur.

« M. de Meaux demandait une conférence avec M. de Cambrai et M. de Cambrai la refusa : « Je ne reconnais pas, disait-il, M. de Meaux pour mon juge. » Mais la véritable raison de son refus, c'est qu'il craignait que M. de Meaux ne tourna (*sic*) et ne publia (*sic*) cette conférence à son avantage. » Au contraire, M. de Cambrai voulait convenir de principes avec M. de Meaux ; il chargea même M. Fleury de lui en présenter de sa part ; mais M. de Meaux ne voulut jamais les recevoir. Je crois même qu'il refusa de les lire.

« En parlant à cœur ouvert avec M. l'abbé Fleury, il m'a avoué qu'il croyait qu'il y avait eu un peu de passion dans la conduite de M. de Meaux. Ce grand homme avait, à la vérité, les meilleures intentions du monde, et l'on serait coupable sans doute de penser autrement d'un prélat si pieux ; mais il se peut faire qu'il ait été séduit lui-même par sa propre passion. Pourquoi tant écrire ? Pourquoi ne pas se contenter d'avoir dénoncé le *Livre des Maximes* ? Pourquoi avoir dit hautement, à Marly, que M. de Cambrai était autant hérétique que Luther ? Pourquoi tant de sollicitations à Rome ?

« M. Fleury m'a assuré que sans les sollicitations, et du roi et de M. de Meaux, jamais le livre de M. de Cambrai n'aurait été condamné, et il ne s'en fallait presque de rien (ce sont des personnes mêmes du parti de M. de Meaux, qui l'ont dit à M. Fleury) que la chose ne le fut pas. Le Pape d'aujourd'hui (1) était entièrement pour M. de Cambrai, la Cour de Rome était même fâchée de ces sollicitations si pressantes de la France. »

1. Clément XI (1700-1721).

que celui de sainte Thérèse. Sa plume a des témérités que ne risquerait pas celle de Fénelon.

Mme Cornuau, devenue veuve, songe à devenir religieuse ; pieuse, mais sans imagination, elle pense à une résolution définitive et elle est fort agitée. Bossuet lui dit : « Marchez en foi, en *abandon* et en confiance, Dieu pourvoira à ce qui vous sera nécessaire. Ne raisonnez point sur ce qu'il veut de vous. Il veut, ma fille, que vous vous donniez *en proie à son amour* et *que cet amour vous dévore.* » Fénelon, dans tout le recueil de ses *Lettres spirituelles,* n'offre rien de pareil. Bossuet, d'autant plus hardi qu'il craint moins de devenir suspect, mêle dans ses images le sacré et le profane. « Quand la douce plaie de l'amour commence une fois de se faire sentir à un cœur, dit-il, il se retourne sans cesse et comme naturellement du côté d'où lui vient le coup, et à son tour il veut blesser l'époux qui, dans le saint cantique, dit : Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse ; encore un coup, vous avez blessé mon cœur par un seul cheveu qui flotte sur votre col. Il ne faut rien pour blesser l'époux ; il ne faut que laisser aller au doux vent de son inspiration le moindre cheveu, le moindre de ses désirs. Car tout est dans le moindre et dans le seul, tout se réduit à la dernière simplicité : soyez douce, simple et sans retour, et allez toujours en avant vers le chaste époux ; suivez-le, soit qu'il vienne, soit qu'il fuie ; car il ne fuit que pour être suivi. » Fénelon n'eût pas tant osé, il n'eût pas écrit, ce semble, ce que Bossuet écrit à Mme de La Maisonfort : « Aimez les petites observances comme les grandes, c'est-à-dire, les cheveux et jusqu'aux souliers de l'époux et les franges comme les habits. »

Ce langage épithalamique si cher aux mystiques de tous les âges est prodigué par Bossuet avec une sorte de complaisance : « L'âme défaillante reçoit de l'époux un plus grand soutien que celui qu'elle

demande : grande réserve avec tout autre qu'avec l'époux. »

Pour ce qui est de la hardiesse des tours que reproduit Bossuet, on dirait une gageure, quand on lit ces lignes : « Les caresses intérieures que l'âme fait alors à l'époux céleste lui sont d'autant plus agréables qu'elles sont plus libres et plus pleines de confiance. Mais il faut s'en tenir là, et l'épanchement où l'on se sent porté envers les personnes qu'on sait ou qu'on croit lui être unies, a quelque chose de délicat et même de dangereux. Ne voyez-vous pas la chaste et fidèle épouse, en rencontrant ses compagnes, et celles qui sont disposées à chercher l'époux avec elle, sans leur faire aucune caresse, leur donne seulement la commission d'annoncer à son bien-aimé ses transports et l'excès de son amour. Cela veut dire qu'on peut quelquefois épancher son cœur, en confessant combien on est prise et éprise du céleste époux ; mais qu'il ne faut pas aller plus loin ; et quand l'époux sollicite sa fidèle épouse à chanter pour ses amis, elle lui dit : « Fuyez, mon bien-aimé ; ce n'est point à vos amis que je veux plaire ; je ne me soucie pas même de les voir ni de leur parler ; fuyez, fuyez en un lieu où je sois seule avec vous. »

En 1692, tandis que Mme Guyon parlait encore à Saint-Cyr, Mme Cornuau voulut avoir quelques idées précises sur l'*amour désintéressé ;* elle s'adressa à Bossuet ; voici ce qu'il répondit : « Quand vous me pressez, ma fille, de vous répondre sur vos questions de l'amour de Dieu, vous ne songez pas ce qu'il faudrait pour y satisfaire, et que d'ailleurs cela n'est pas nécessaire. Car c'est là le cas où arrive ce que dit saint Jean : « L'onction ou l'Esprit-Saint vous enseigne tout. » L'amour s'apprend par l'amour ; et à l'égard de ce pur amour, ce qu'il en faut savoir, c'est qu'il emporte un dépouillement universel. Cela va bien loin, et porte des

impressions bien crucifiantes. « C'est pourquoi je ne croirais pas qu'il fallût ni le désirer, ni le demander à Dieu, et encore moins se mettre en peine de ce que c'est. Car le propre de cet amour est de se cacher soi-même à soi-même. Quand on le sent, pour l'ordinaire, on ne l'a pas ; quand on l'a, on ne sait pas ce que c'est ; je veux dire qu'on le sait bien moins lorsqu'on l'a que lorsqu'on ne l'a pas. Car quand on ne l'a pas, on en raisonne comme les autres ; mais quand on l'a, on se tait, on ne sait qu'en dire, et on ne peut en parler, si ce n'est dans certains élans que Dieu envoie, quand on y pense le moins. »

Ce n'est pas là l'enseignement clair que donnait Fénelon ? Ici c'est une fin de non-recevoir.

La pieuse veuve revient à la charge ; elle demande des directions positives sur l'amour très riche qu'elle éprouve pour son époux céleste, dans un style très imagé, un peu matériel même. Mme Cornuau demande à Bossuet « le moyen de faire écouler tout son amour en Jésus-Christ ». « Quoi que je vous dise pour cela, répond-il, vous me pourrez demander encore le moyen de pratiquer ce moyen. Sachez donc, ma fille, qu'il y a des choses où le moyen de les faire est de les faire sans moyen. Car les faire, c'est les vouloir, et le moyen de les vouloir fortement, c'est de commencer tout d'abord à les faire fortement en foi, c'est-à-dire dans la confiance que Dieu fait en nous le vouloir et le parfaire. »

Puis, pressé fortement, Bossuet se joue de son esprit : « Je n'en dirai pas davantage, je n'en veux pas savoir davantage, je n'en sais pas davantage. »

Fénelon parle de l'*état du silence* dans la lettre à la Sœur Saint-Cyprien, dans un langage plein de dignité (1). Or voici ce qu'en dit Bossuet : « L'utilité du

1. Œ. C., VIII, p. 450.

silence dans lequel vous entrez est de s'y perdre. Demander comment on s'y peut tromper, c'est chercher en quelque façon à être trompée. Il n'y a qu'à risquer tout entre les mains de Dieu pour être assuré de ne courir aucun risque. N'allons jamais à des curiosités. C'est une sorte d'illusion que de craindre l'illusion outre mesure. » On ne peut être moins docteur que cela ; et cependant l'assurance du langage est extrême. « Je vous permets les plus violents transports de l'amour, vous dussent-ils mener à la mort, et toutes les fureurs de la jalousie, vous dussent-elles être une espèce d'enfer... Enviez saintement et humblement toutes les familiarités de l'époux aux âmes à qui il se donne, non pas pour les en priver, mais pour y participer avec elles ; donnez toute votre substance pour acquérir l'amour de l'époux : qu'il soit lui-même toute votre substance ; écoutez-le lorsqu'il traitera le sacré mariage avec vous ; soyez-lui une porte par où il entre, et une muraille pour le renfermer. Il est la vigne, soyez la branche, et dites-lui : « Je ne puis rien sans vous. » Qu'aurait dit Bossuet s'il avait surpris des images, des hardiesses semblables dans les maximes de Fénelon?

Personne ne se méprendra, nous l'espérons, sur le sens de ces citations. La direction de Bossuet n'est pas contenue tout entière dans ces réponses évasives. On pourrait faire un recueil solide et varié de ses préceptes positifs sur la charité chrétienne, sur le découragement, les sécheresses, le scrupule. Les deux prélats se retrouvent avec le même bon sens et la même sûreté de doctrine. Nous avons tenu à mettre en parallèle le mysticisme des deux évêques. L'évêque de Meaux a d'autres auréoles. « La gloire de Bossuet est devenue l'une des religions de la France ; on la reconnaît, on la proclame, on s'honore soi-même en y apportant chaque jour un nouveau

tribut, en lui trouvant de nouvelles raisons d'être et de s'accroître; on ne la discute plus (1). » Théologien scolastique, il cultiva le dogme qu'il défendit avec courage et succès contre les réformés; mais il n'avait jamais pénétré les secrets de l'ascétisme. C'est pendant la querelle du quiétisme, qu'il étudia les auteurs spirituels; il s'aperçut alors que les « religieuses extravagances » des vieux ascètes ne répondaient qu'aux désirs immenses des cœurs humains émus devant la bonté de Dieu père et du Christ époux des âmes. Peu à peu, après les longues discussions avec Fénelon, il comprit la vérité de l'amour désintéressé.

La découverte d'un nouveau manuscrit de Bossuet (2) nous permet de juger de la marche du grand évêque. Il n'est plus question de cette conception singulièrement étroite de l'amour de Dieu, qui consistait à faire de la récompense éternelle le motif *formel* et la raison *précise* de la charité. Bossuet enseigne dans le nouveau traité « sur les États d'Oraison » que la béatitude est simplement un motif implicite et virtuel de l'amour, renfermé dans l'idée de la bonté absolue de Dieu. Si ce n'est pas encore l' « amour pur » de Fénelon, c'était s'en rapprocher beaucoup. Nous avons vu que la théorie de Fénelon sur la charité avait été approuvée à Rome. Les meilleurs théologiens l'enseignent depuis lors, comme répondant mieux à la vérité contenue dans l'Évangile.

Les deux évêques se ressemblent et ils diffèrent; c'étaient deux esprits dissemblables. L'objet de leur méditation et de leur amour est le même, car leur but est le même, c'est-à-dire, l'union la plus intime qu'il soit possible d'avoir avec Dieu; mais chacun se fait sa

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, X.
2. Bossuet, *Instructions sur les États d'Oraison*, second traité, précédé d'une introduction par E. Levesque. Paris, Didot, 1897.

théorie propre des voies qui mènent à cette fin suprême. Cette théorie, c'est le génie de chacun d'eux qui l'a créée. De là vient que ce qui intéresse le plus dans leur long et profond débat, c'est surtout la lumière qu'ils répandent sur leur nature. Chacun écrit selon sa sincérité, c'est leur personne qui domine tout le débat : « Dans Bossuet, la logique et l'autorité, la Bible et l'Église, ou plutôt l'ancienne alliance et la tradition des siècles, en un mot l'homme du Sinaï et du Vatican. Fénelon, c'est l'évangile raconté par saint Jean, la libre allure de la pensée menée par l'imagination, la foi prise dans l'Évangile et dans l'âme humaine autant que dans les canons : en un mot l'homme nourri du spectacle du Thabor et de celui du Golgotha. Dans Bossuet, le théologien absorbe le philosophe, le prêtre éclipse l'homme. Dans Fénelon, le philosophe éclaire le théologien, quelqu'envie qu'ait ce dernier de se dire indépendant (1). »

Bossuet est surtout mystique dans sa foi aux dogmes que chacun professe. Son génie est à l'aise dans ses *Élévations sur les mystères*, où il est roi ; mais sa direction proprement dite, telle qu'elle ressort des lettres écrites par lui à des religieuses, est le fruit de son étude et de son travail plutôt que de son naturel. Quant au mysticisme de Fénelon, il ne découle pas seulement de son esprit, mais du fond même de son être, et pour ainsi dire de son tempérament ; il est sa pensée elle-même, et ce n'est pas seulement dans l'*Explication des Maximes* ou dans ses *Lettres spirituelles* qu'on le trouve, il est plus ou moins dans tous ses traités de religion, et il y est souvent exposé avec une ampleur, une abondance, un laisser-aller qui prouve que l'auteur est bien aise de parler sur ces matières. Et encore Fénelon n'a pas tout dit de ce qu'il

(1) Matter, *Le Mysticisme au temps de Fénelon*, p. 270.

sentait sur cette question ; il savait qu'il était épié et il calmait les ardeurs et les enthousiasmes de son cœur. Sa pensée entière était pour ses amis dans sa personne, dans ses entretiens. Cette piété, qui touchait à la sainteté, se manifestait dans le geste et dans le regard, dans ses traits et dans sa figure plus éloquente encore que sa parole, si douce et si empreinte d'onction apostolique. De là les attraits si uniques de son commerce et de sa conversation ; de là l'amour, la vénération et le dévouement qu'il inspirait.

Directeur de conscience, il le fut dans toute la force du terme ; il avait le sens de cette religion de l'amour qui opère des prodiges ; il connaissait les ressources du cœur, il avait un profond respect de la personnalité humaine. Ici, se rapprochent les deux adversaires. Aucun d'eux ne voulait se substituer à la personne qu'il conduisait ; ils voulaient l'exciter et l'habituer à trouver en elle-même les éléments de ses jugements, et de ses décisions. Ils répugnaient à ces souplesses, à ces habiletés par lesquelles un directeur finit par substituer sa propre intelligence et sa volonté à l'intelligence et à la volonté de celui qu'il dirige. Sans aller jusqu'à dire que Bossuet ne fut pas vraiment « directeur de conscience », personne ne comparera les lettres de direction adressées aux religieuses de Torcy et la nombreuse correspondance spirituelle de Fénelon, si variée, si complète et si littéraire. Bossuet n'offre pas de ces études psychologiques qui font des lettres de Fénelon une analyse de notre propre moi. Les conseils de celui-ci sont universels, se rapportent à toutes les situations ; les avis de celui-là donnés à des religieuses offrent nécessairement une application plus restreinte.

On a coutume de mettre un abîme entre Bossuet écrivain et Fénelon écrivain. Bossuet est le premier prosa-

teur de notre langue et peut-être de toutes les langues. Le temps n'a pas plus mordu sur sa phrase que sur un bloc de granit. Peut-être aurait-on pu remarquer que Fénelon possède une qualité toute personnelle qui manque même à Bossuet.

Le style de l'évêque de Meaux est un style compact. Plusieurs éléments divers s'y fondent au feu de son génie, comme dans le métal de Corinthe. La pensée ne sort pas de son cerveau armée de toutes pièces : c'est lui qui fourbit son armure. Un mot suffit pour le prouver : il a fait des progrès toute sa vie. Ses premiers sermons, entachés d'emphase, de déclamation, témoignent que c'est par un effort continuel qu'il est arrivé à cet incomparable mélange de grandeur et de familiarité, de simplicité et de poésie, de vérité et de pittoresque.

Rien de pareil chez Fénelon. Pas de progrès, pas d'effort, pas d'apprentissage. Du premier jour où il écrit, il est tout lui-même. Il avait vingt-cinq ans quand il publia le traité de l'*Éducation des Filles ;* il en avait soixante, quand il composa sa *Lettre à l'Académie*. Lisez ces deux ouvrages, ils ont la même date, ils sont à la fois mûrs et jeunes.

La critique du style est parfois bien étroite et inexacte. Bossuet, dit-on, c'est la majesté ; Fénelon, c'est la douceur : Voilà tout ce que les jeunes écoliers emportent de leurs études classiques. Les idées générales sont excellentes pour prolonger un souvenir ; quelquefois la critique sera juste. Saint François de Sales est toujours fleuri, plein de douceur et d'amour. Mais souvent la vérité est faussée. Quel étonnement alors, quand on lit l'*Histoire des Variations* avec ce style plein d'entrain, de verve et d'entraînement ! A quel Fénelon peut s'appliquer ce jugement de Joubert : « L'esprit de Fénelon avait quelque chose de plus doux que la douceur même, de plus patient que la patience » ?

et pour continuer la légende, Sainte-Beuve cite, à la fin de son bel article des *Lundis*, un mot de Chactas qu'il applique à son héros : « Ce qu'il faisait éprouver n'était pas des transports, mais une succession de sentiments paisibles et ineffables : il y avait dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie et je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle langueur de grâces qu'aucune expression ne peut rendre. »

Les critiques contemporains n'ont pas cherché plus loin que les peintures du *Télémaque*, et ils ne parlent que du « style abondant, facile, harmonieux de Fénelon », plein d'une « grâce un peu molle et d'une délicatesse un peu frèle (1) ». Il ne suffit pas de connaître le *Télémaque*, pour juger le style de Fénelon. Lisez la *Réponse à la Relation sur le Quiétisme* et la *Correspondance spirituelle*, nous avons un Fénelon tout différent. La force et la douceur, la dignité et la grâce, la pénétration et la vivacité, tout s'y rencontre dans une ravissante harmonie.

Comme Bossuet, Fénelon varie le style selon le ton de l'ouvrage; car on n'écrit pas une œuvre de polémique comme une narration poétique; le style de l'*Histoire des Variations* ne convenait pas à l'Oraison funèbre de Henriette de France. Fénelon changea sa voix et sa plume avec le temps et les circonstances. Si la correspondance reflète mieux que toute autre œuvre le caractère de l'auteur, c'est parce que celui-ci s'y montre tout entier sans fard ni décor; c'est là qu'il faut surtout chercher les habitudes de style, c'est dans une lettre écrite à la hâte que se montre la

1. Pour montrer, une fois en passant, la diversité des critiques dans le jugement des grands hommes, écoutez ce que disent de Fénelon les deux meilleurs critiques de notre temps : Fénelon, écrivain, est-il original ? « Il est unique », dit M. Brunetière. « L'originalité lui manque », dit M. Faguet.

technique de l'écrivain, ses procédés transformés en habitude, le tempérament artistique, qu'il soit naturel ou formé par la culture. Les lettres de Fénelon sont le portrait de l'écrivain même.

La clarté vient de son esprit qu'il avait supérieur, c'est le signe caractéristique des écrivains du grand siècle, mais avec une nuance toute nouvelle. « Le style de Fénelon, écrit M. Gazier (1), est d'une nature toute particulière qui permet de le distinguer à première vue de tous les autres styles, et il n'est pas besoin d'une attention bien grande pour reconnaître la touche de cet immortel écrivain ; lui seul, au XVII[e] siècle, a trouvé le secret de ces phrases courtes, simples et pourtant imagées, qui disent tout en peu de mots et donnent des ailes à la pensée. »

Il connaît son sujet, les âmes, l'amour de Dieu, l'oraison, la dévotion ; et à travers les descriptions et les analyses des plus difficultueuses questions, il sait se faire comprendre. Il énonce clairement ce qu'il conçoit si bien. Il n'est pas styliste, il ne craint pas de répéter le même mot pour exprimer sa pensée ; les stylistes préfèrent employer un synonyme au risque d'amoindrir la pensée. Fénelon veut être clair avant tout.

Son imagination lui fournit des images qui rendent tout vivant. Les comparaisons ne sont pas si fréquentes que chez François de Sales, mais elles arrivent à leur tour pour aider l'esprit et parler aux yeux. « Ajoutez le néant et la fragilité de tout ce que le monde admire. Un petit morceau de plomb renverse en un moment la plus haute fortune (2). »

Qui a remué les âmes comme lui ? S'il presse quel-

1. *Revue Bleue*, 23 janvier 1875.
2. O. C., VIII, p. 520.

qu'un de changer de vie, il lui montre Dieu seul aimable ; il procède par élimination ; il ne reste plus que Dieu, un trait est une peinture. « Mais qu'aimerez-vous ? ce qui ne vous aime point sincèrement, ce qui n'est point aimable, ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudrait saisir ? Qu'aimerez-vous dans le monde ? des hommes qui seraient jaloux et rongés d'une infâme envie, si vous étiez content ? Q'aimerez-vous ? des cœurs qui sont aussi hypocrites en probité, qu'on accuse les dévots d'être hypocrites en dévotion ? Qu'aimerez-vous ? un nom de dignité qui vous fuira peut-être et qui ne guérirait de rien votre cœur si vous l'obteniez. Qu'aimerez-vous ? l'estime des hommes aveugles, que vous méprisez presque tous en détail. Qu'aimerez-vous ? ce corps de boue qui salit notre raison, et qui assujétit l'âme aux douleurs des maladies et de la mort prochaine. Que ferez-vous donc ? N'aimerez-vous rien ? Vivrez-vous sans vie plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime et qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui que pour se donner tout entier à vous ? Craignez-vous qu'avec ce trésor, il puisse vous manquer quelque chose ? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur ? » C'est le cœur qui rend éloquent ; aussi quel sublime écho de cette grande âme. Quelle vivacité !

Quand il pleure un être tombé avant le temps, un ami qui resta fidèle dans le malheur, une personne chère à son cœur, on entend son âme tout entière épancher les plus délicates tendresses. « Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il vous dit encore d'une voix secrète ce qu'il vous disait si souvent pendant qu'il vivait au milieu de nous : Ne vivez que de foi (1)... Nous retrouverons bientôt ce

1. Œ. C., VIII, p. 592.

que nous n'avons point perdu. Nous nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un peu, et il n'y aura plus de quoi pleurer. C'est nous qui mourrons : ce que nous aimons vit, et ne mourra plus (1). »

*
* *

Pour finir, il nous sera bien permis d'agrandir notre cadre et de serrer de plus près le parallèle entre Bossuet et Fénelon. Pourquoi toujours les opposer l'un à l'autre ? Pourquoi ne pas examiner séparément plutôt leurs qualités différentes pour en tirer la preuve de leur égale supériorité ? Le XVIIe siècle a produit des hommes bien illustres, mais Bossuet et Fénelon en sont les plus complets représentants par l'alliance du génie et de la grandeur morale.

Tous deux ont été l'honneur de l'épiscopat français. Pendant ces deux longues existences, pas une tache, pas une faute au point de vue de la plus sévère morale, le mot *pur* s'applique à chacun de leurs jours. A la gravité des mœurs s'ajoutait chez eux la dignité des manières, le sentiment profond des devoirs épiscopaux.

Voici entre eux une première différence assez curieuse. Chez Bossuet, la table était servie d'une façon convenable, sans aucune délicatesse. Des mets simples, des meubles simples, une maison peu nombreuse. En regard, qu'on se rappelle la description de l'abbé Le Dieu d'un dîner à l'archevêché de Cambrai. Le contraste est saisissant. Bossuet ne visait pas à l'économie, ses affaires étaient toujours en mauvais état et il convenait ingénument qu'il n'entendait rien au bon arrangement *de son domestique*. Fénelon savait si bien accorder ses goûts de générosité avec l'ordre le

1. O. C., VII, p. 301.

plus sévère, que Saint-Simon a pu terminer son portrait par ce mot typique : « Ce prélat mourut sans avoir un sou et sans rien devoir. »

Ce contraste venait d'une différence de nature et de race. Bossuet était de famille bourgeoise ; Fénelon, un grand seigneur. Bossuet, enfermé dans la théologie, n'avait ni souci de l'élégance, ni goût pour ce qui plaît et brille ; la nature elle-même lui apparaissait moins comme un grand spectacle, que comme une preuve de l'existence de Dieu.

Quant à Fénelon, sa personne même était l'image de l'élégance. Fils de grande maison et fils du midi, il avait les goûts aristocratiques de sa classe et la riante imagination de son pays. Une promenade dans un beau pays le ravissait. Toutes les magnificences le charmaient, comme toutes les générosités le tentaient.

Tous deux ont été, à dix-neuf ans de distance, précepteurs d'un prince héritier : Bossuet, du grand dauphin, Fénelon, du duc de Bourgogne.

Ces deux grands hommes ont été saisis de tremblement devant cette responsabilité d'élever des fils de roi. Ils se refont écoliers pour être plus dignes d'être maîtres. Bossuet se remet à la grammaire, Fénelon compose un abrégé des principales difficultés de la langue latine ; celui-ci recommence l'étude de l'antiquité, celui-là apprend par cœur de longs passages de l'*Iliade*.

Plusieurs de leurs principaux ouvrages ont été spécialement composés pour leurs élèves. C'est au dauphin que Bossuet a consacré et dédié le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, le *Politique selon l'Ecriture* et le *Discours sur l'Histoire universelle*. C'est au duc de Bourgogne que nous devons *Télémaque*, l'*Examen de conscience d'un roi* et le volume des *Dialogues des Morts* et des *Fables*.

Les différences sont aussi profondes que les ressemblances. Citons un point. Quel modèle Bossuet propose-t-il au dauphin et quel idéal de gouvernement? Le roi David et la monarchie absolue. « David et Salomon, dit-il, excellèrent dans l'art de régner; ils en donnèrent tous deux les exemples dans leur vie et les préceptes dans leurs écrits. » Plus loin : « Le prince ne doit compte à personne de ce qu'il ordonne. Les rois participent en quelque sorte à la divinité. » Le roi de Salente est un modèle beaucoup moins dangereux que le roi David, pour un monarque du XVII[e] siècle. « Les rois sont faits pour les peuples », disait Fénelon; le duc de Bourgogne avait compris la leçon.

Nous ne reviendrons pas sur la méthode de Fénelon; la persuasion, l'autorité, l'affection avaient remplacé les coups de règle de Montausier. Et les résultats, qui ne les connaît? Bossuet fut effrayé, car il aimait le roi et la France. « Combien il y a d'amertume, écrit-il, avec un sujet si inappliqué! on n'a aucune consolation sensible; on marche à l'espérance contre l'espérance. Seul, je pourrais le défendre; mais le monde! le monde! le monde! les exemples! les flatteries! les courtisans! Oh! mon Dieu! sauvez-le! sauvez-moi! »

Ce cri est affreux, mais émouvant. Dix ans après, le dauphin ferma ses livres pour toujours; depuis il n'alla voir Bossuet qu'une fois à Meaux, le temps de souper et de coucher à l'évêché.

Quel contraste avec le duc de Bourgogne! Succès merveilleux, reconnaissance, souvenir vivant. Toujours le « petit prince » aima son « cher archevêque ».

Les deux prélats, dont l'amitié avait été si vive, se séparèrent un jour; leur affection se brisa dans une lutte terrible. Il y eut entre les deux amis un vainqueur et un vaincu, un triomphateur et un exilé.

Le triomphe de Bossuet, maître à la Cour et chef de l'Église de France, ne surpasse pas la noblesse de l'exil.

L'impression des bienfaits de Fénelon fut si profonde que le souvenir en dure encore aujourd'hui. Vous trouvez encore à Cambrai, dans les familles riches ou pauvres, des jeunes gens et des enfants portant le nom de Fénelon. On lui a pris son nom de famille pour en faire un nom de baptême. Il est devenu un des saints du calendrier.

Si l'on pénétrait le cœur de ces deux grands hommes, nous aurions peut-être un secret de plus. Un jour, un ami de Fénelon le plaignit des difficultés qu'offrait l'administration de son vaste diocèse, l'archevêque mit alors le doigt sur son front : « J'ai là un diocèse bien plus accablant que celui du dehors et qui me donne bien plus de mal à gouverner. » Et ailleurs : « Je hais le monde, je le méprise et néanmoins il me flatte. Je sens ma vieillesse qui avance et je m'accoutume à elle sans me détacher de lui... Ah! Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire quand il nous fait lire dans notre propre cœur. » Comme cette figure est attrayante! Ses faiblesses mêmes le rapprochent de nous. Sa sincérité à les confesser nous touche, son courage à les combattre nous relève; il nous réconcilie avec nous-mêmes.

Bossuet est un impeccable, soit; mais c'est parfois un implacable. Qu'a-t-il dit de Molière? « La postérité saura peut-être la fin de ce poète-comédien, qui mourut en jouant son *Malade imaginaire*, et est passé des plaisanteries du théâtre au tribunal de celui qui a dit : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez! »

Fénelon a, lui aussi, parlé de Molière, mais pour dire : « Certes, on peut lui reprocher des plaisanteries outrées, des railleries déplacées sur des sujets qui commandent

le respect, mais, somme toute, *il est grand,* je ne crains pas de le *répéter, il est grand.* »

Bossuet, dans une page admirable de l'oraison funèbre de Condé, range *parmi les ennemis de Dieu* Socrate et Marc-Aurèle. Fénelon n'eût pas ratifié ce jugement ; il avait le cœur plus grand, il voyait plus haut, l'amour dilate et rend plus beau.

Unissons ces deux noms si diversement grands. Fénelon a erré, mais sa théorie sur le pur amour n'a pas eu des conséquences si fâcheuses que les principes de l'assemblée de 1682 élaborés par Bossuet. Pourquoi rappeler ces souvenirs? *Roma locuta est.* Cela prouve qu'ils furent des hommes. Mais quels hommes que ceux dont il faut chercher les fautes au microscope, au milieu de soixante ans de vertus ! Il est plus juste et plus utile de réunir leurs deux figures dans un même cadre, afin de renouer, pour ainsi dire, entre eux, les liens de leur amitié première et de les réconcilier dans l'admiration générale.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres complètes de Fénelon (Œ. C.), 10 vol. in-4°. Paris, Gaume, 1852.

Œuvres complètes de Bossuet (Œ. C.), 12 vol. in-4°. Bar-le-Duc, Guérin, 1863.

La vie de M. de Renty ou *l'Idée d'un parfait chrétien*, par le P. J.-B. SAINT-JURE, religieux de la Compagnie de Jésus, 3e édition. Paris, Pierre le Petit, MDCLII. (Bibliothèque Sainte-Geneviève, H 1290.)

Le Chrétien intérieur, par un solitaire, augmenté des pensées de M. de Bernières-Louvigny. Paris, chez la veuve Edme Martin et Jean Boudot, MDCLXXXIV. (Bibliothèque Sainte-Geneviève, D 6007[2].)

Maximes spirituelles, par le R. P. F. GUILLORÉ, de la Compagnie de Jésus, 2 vol. Paris, Estienne Michallet. (Bibliothèque Sainte-Geneviève, D 6008, 6009.)

Conférences spirituelles, par le R. P. François GUILLORÉ, de la Compagnie de Jésus. 2 vol. Paris, Estienne Michallet, MDCLXXXIII. (Bibliothèque Sainte-Geneviève, D 6009[2], 6009[3].)

Lettres chrestiennes et spirituelles de Messire Jean du Verger de Hauranne, abbé DE SAINT-CYRAN, 2 vol., 5e édition. Paris, chez Jean le Mire, MDCXLVIII. (Bibliothèque de l'Université de Paris, TR ja 139.)

GOSSELIN (Abbé). — *Histoire littéraire de Fénelon*. Paris, 1843.

BAUSSET (Cardinal de). *Histoire de Fénelon*, 4 vol. in-8, 2e édition, 1850.

BONNEL (Thèse). — *De la controverse de Bossuet et de Fénelon sur le Quiétisme*. Mâcon, 1850.

LE DIEU (Abbé). — *Mémoires et Journal*, 4 vol. Paris, Didier, 1856.

SAINTE THÉRÈSE. — *Œuvres*, par P. Marcel BOUIX, 6 vol.

SAINTE THÉRÈSE. — *Lettres*, par le R. P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH, 3 vol. in-8°. Paris, Poussielgue, 1900.

MATTER. — *Le Mysticisme en France au temps de Fénelon*, 2e édition. Paris, Didier, 1866.
DOUEN (O.). — *L'Intolérance de Fénelon*, nouvelle édition. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875.
GRIVEAU (M.). — *Étude sur la condamnation du livre des Maximes des Saints*, 2 vol. Paris, Poussielgue, 1878.
BOISSIER (G.). — *La Religion romaine*, 2 vol. Paris, Hachette, 1878.
GUERRIER (L.). — *Mme Guyon*. Paris, Didier, 1881.
MARTHA (C.). — *Études morales sur l'antiquité*. Paris, Hachette, 1883.
BROGLIE (Emmanuel de). — *Fénelon à Cambrai*. Paris, Plon, 1884.
THAMIN (Raymond). — *Un problème moral dans l'antiquité*. Paris, Hachette, 1884.
SAINT-SIMON. — (*Œuvres*), édition Chéruel, 13 vol. Paris, Hachette, 1884.
PERRAUD (A.). — *L'Oratoire de France*. Paris, Douniol, 1866.
NISARD. — *Histoire de la littérature française*, 4 vol. Paris, Firmin-Didot, 1886.
RIBET (Abbé). — *L'Ascétique chrétienne*. Paris, Poussielgue, 1888.
MARTHA (C.). — *Les Moralistes sous l'empire romain*. Paris, Hachette, 1886.
JANET (Paul). — *Fénelon*. Paris, Hachette, 1892.
BRUNETIÈRE. — *Études critiques*, deuxième série. Paris, Hachette, 1893.
GAY (Mgr). — *De la vie et des vertus chrétiennes*, 3 vol. Paris, Oudin, 1893.
POULAIN (le P. Aug.). — *La Mystique de saint Jean de la Croix*. Paris, Retaux, 1893.
LANSON (Gustave). — *Histoire de la littérature française*, 2e édition. Paris, Hachette, 1895.
HAUSSONVILLE (le comte d'). — *Lacordaire*. Paris, Hachette, 1895.
ADAM (Abbé J.-L.). — *Le Mysticisme à la Renaissance ou Marie des Vallées*. Paris, Poussielgue, 1895.
CROUSLÉ. — *Fénelon et Bossuet*, 2 vol. Paris, Champion, 1895.
BIZOS (G.). — *Fénelon éducateur*. Paris, Lecène et Oudin, 1895.
LANSON (G.). — *Bossuet*. Paris, Lecène et Oudin, 1895.
BELLON (Abbé). — *Bossuet directeur de conscience*. Paris, Bloud et Barral, 1896.
INGOLD (A.-M.-P.). — *Bossuet et le Jansénisme*. Paris, Hachette, 1897.

JOLY (H.). — *Psychologie des Saints*. Paris, Lecoffre, 1897.

JOLY (H.). — *Saint Ignace de Loyola*. Paris, Lecoffre, 1898.

BROGLIE (Emmanuel de). — *Saint Vincent de Paul*. Paris, Lecoffre, 1898.

LARGENT (le R. P.). — *Saint Jérôme*. Paris, Lecoffre, 1898.

CHOLLET (Abbé). — *La morale stoïcienne en face de la morale chrétienne*. Paris, Lethielleux, 1898.

MARTIN (J.). — *La perfection religieuse d'après saint François de Sales*. Paris, Lethielleux, 1898.

Œuvres complètes de saint François de Sales. Paris, Berche et Tralin.

Œuvres de saint François de Sales, par Dom MACKEY, en cours de publication. Paris, Lecoffre.

STROWSKI (Fortunat). — *Saint François de Sales*. Paris, Plon, 1898.

BAUSSET (Cardinal de). — *Vie de Bossuet*.

MICHELET (J.). — *Le Prêtre, les Jésuites*. Paris, Flammarion.

ROHRBACHER. — *Histoire universelle de l'Église catholique*. Tome XIII. Paris, Gaume, 1888.

GEBHART (Em.). — *L'Italie mystique*. Paris, Hachette, 1890.

BOUTIÉ (S. J.). — *Fénelon*. Paris, V. Retaux, 1900.

RÉBELLIAU (A.) — *Bossuet*. Paris, Hachette, 1900.

CARO. — *Nouvelles études morales sur le temps présent*. Paris, Hachette.

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du Lundi*. II, p. 1, X, p. 19.

VERLAQUE (Abbé). — *Lettres inédites de Fénelon*. Paris, Palmé, 1874.

BOISSIER (G.). — *Saint-Simon*. Paris, Hachette, 1892.

BOUGAUD (Abbé). — *Histoire de sainte Chantal*. Paris, Poussielgue.

ALBERT (Paul). — *La littérature française au* XVIIe *siècle*. 2e éd., Paris, Hachette, 1875.

Œuvres complètes de saint Jérôme. Paris, F. Wattelier, 1867.

BOULVÉ (Léon). — *De l'Hellénisme chez Fénelon* (thèse). Paris, Fontemoing, 1897.

HOUSSAYE (Abbé). — *Le P. de Bérulle*. Paris, Plon, 1874.

VARIN. — *La vérité sur les Arnauld*. 2 vol. Paris, Poussielgue-Rusand, 1847.

SAINTE-BEUVE. — *Port-Royal*. 5e éd., 7 vol., Paris, Hachette, 1888.

JULLEVILLE (Petit de). — *Histoire de la langue et de la littérature française*. Paris, Colin.

VOGÜÉ (marquis de). — *Le duc de Bourgogne et le duc de Beauvilliers.* Lettres inédites (1700-1708). Paris, Plon, 1900, in-8.

Revue des Deux-Mondes. 15 janvier 1869. — 15 avril, 1er juin, 15 août 1896. — 1er février, 1er avril, 1er juin 1897. — 1er septembre 1884.

Études des Pères Jésuites. 14 décembre 1895. — 5 mars 1898. — 20 mars 1898. — 20 juillet 1897.

Revue du Clergé français. 15 juin 1896. — 15 octobre et 15 novembre 1898.

Revue d'Histoire littéraire de la France. 15 juillet 1896. — 15 juillet 1897.

Revue Bleue. 9 janvier 1875. — 23 janvier 1875. — 12 juin 1875. — 28 octobre 1876. — 6 mai 1882. — 10 décembre 1892. — 5 janvier 1895. — 23 janvier 1897.

Revue de l'Institut catholique de Paris. 1897, n° 2. — 1898, n° 5.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

LIVRE PREMIER

La direction au xviie siècle. — Premières années de Fénelon. Son portrait.

LIVRE II

Fénelon directeur. — La Théorie. — I. Le Mysticisme de Fénelon.

LIVRE III

Fénelon directeur. — La Théorie. — II. La Direction.

LIVRE IV

Fénelon directeur. — La Théorie. — III. La Dévotion.

LIVRE V

FÉNELON DIRECTEUR. — LA PRATIQUE. — I. LA COUR.

LIVRE VI

FÉNELON DIRECTEUR. — LA PRATIQUE. — II. LE MONDE.

LIVRE VII

FÉNELON DIRECTEUR. — LA PRATIQUE. — III. LA VIE RELIGIEUSE.

ÉPILOGUE

Vu et admis à soutenance,
le 13 mai 1901,
par le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

Paris. — J. Mersch, imp., 4bis, Av. de Châtillon.

THÈSES ORALES

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

---

1. *La Rochefoucauld, considéré au point de vue religieux* (surtout).

2. *Le Jansénisme de Bossuet.*
